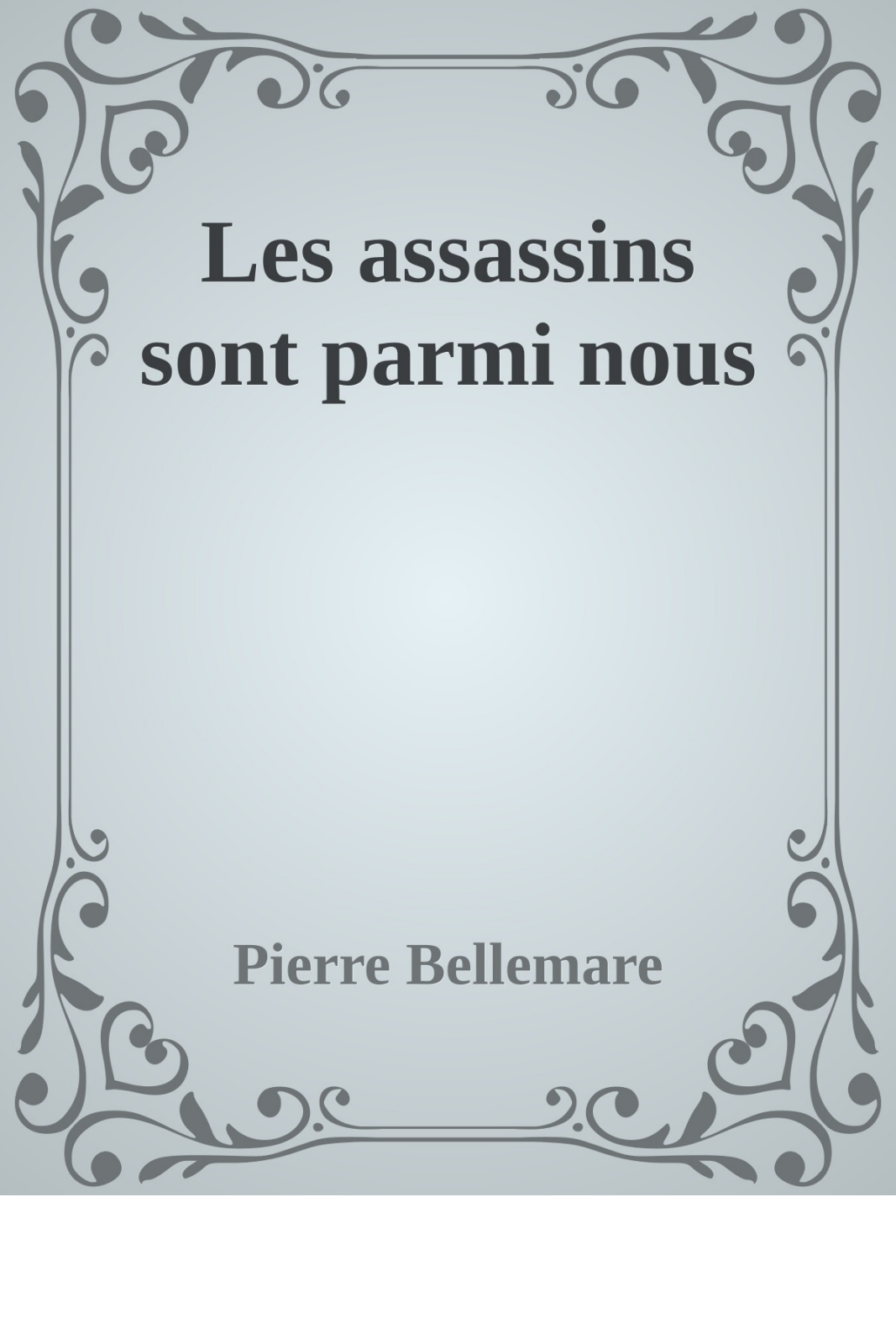


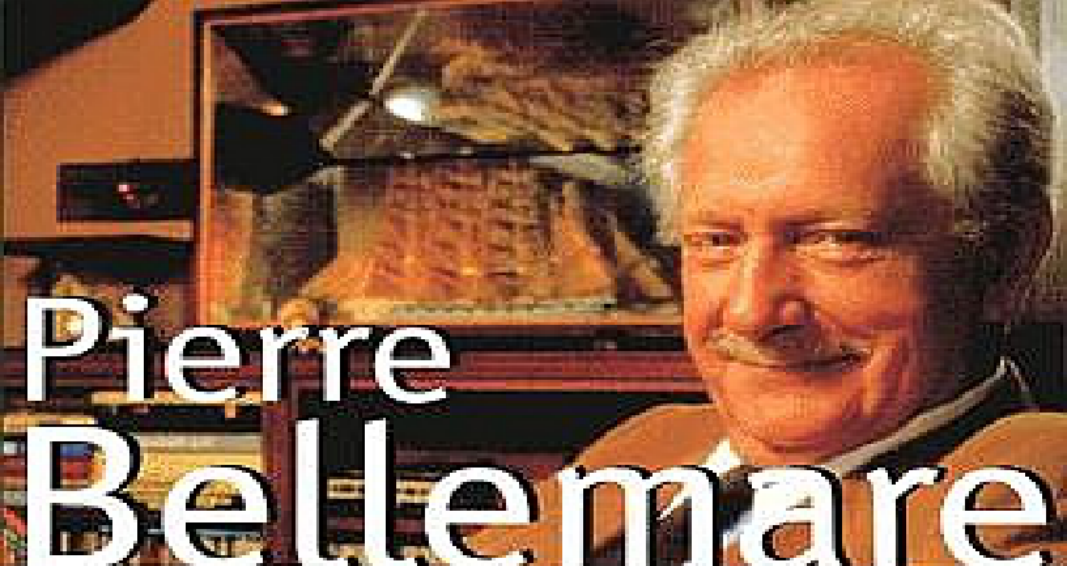
A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the entire page.

Les assassins sont parmi nous

Pierre Bellemare

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Pierre
Bellemare

MARIE-THÉRÈSE CUNY / JACQUES ANTOINE

Les assassins sont parmi nous

EDITIONS

PIERRE BELLEMARE
JACQUES ANTOINE
MARIE-THÉRÈSE CUNY

*Les assassins
sont parmi nous*

FRANCE LOISIRS
123, boulevard de Grenelle, Paris

EN JAGUAR LE DIMANCHE

M^{me} la concierge a prévenu la police. M^{me} la concierge est profondément outrée. Son vilain menton exprime à la fois le mépris et une juste colère :

— Cette fille, monsieur l'agent ! Elle est encore partie faire la bringue avec je ne sais qui ! Et elle laisse son bébé hurler la nuit entière ! C'est un scandale ! Une fille comme elle, monsieur l'agent, ne devrait pas faire d'enfant ! Le bon Dieu ne devrait pas permettre ça !

Dans l'escalier étroit, M^{me} la concierge prend toute la place, et M. l'agent la suit deux marches en arrière.

— Est-ce qu'elle a l'habitude de faire ça ? De laisser le bébé toutes les nuits ?

— C'est pire que ça, monsieur l'agent ! Elle ne le laisse pas d'habitude, figurez-vous ! Figurez-vous que M^{lle} reçoit des hommes chez elle ! C'est honteux, avec cet enfant qui dort dans la pièce à côté ! Un scandale, je vous dis !

— Quel âge a l'enfant ?

— Oh, ça !... À peine quatorze ou quinze mois, le pauvre !

M. l'agent s'arrête, sa patience a des limites :

— Écoutez, madame, faudrait savoir de quoi vous vous plaignez ! D'après vous, il s'agissait de tapage nocturne, et tout ce que j'entends c'est un bébé qui braille.

— C'est pas du tapage nocturne, ça ? Il est plus de minuit !

— Les bébés ne sont pas considérés comme des fauteurs de trouble quelle que soit l'heure.

— Mais puisque je vous dis qu'elle est allée faire la bringue !

— Vous l'avez vue sortir ?

— Non. Je l'ai pas vue sortir, mais je me doute ! Elle a abandonné son gosse !

— Madame, si cette femme n'est pas sortie, c'est qu'elle n'a pas abandonné son gosse ! Alors, soyez claire. À cette heure-ci on n'entre

pas comme ça chez les particuliers, sans un motif sérieux !

M^{me} la concierge opère un demi-tour dans l'escalier, qu'elle bouche complètement d'une bonne centaine de kilos.

— Si c'était pas un motif sérieux, vous croyez que je remonterais deux étages ? Je l'ai déjà fait tout à l'heure, il était 11 heures environ, et le bébé hurlait. Ça fait plus d'une heure qu'il hurle sans arrêt, et elle ne bouge pas ! J'ai écouté derrière la porte ! Je dis qu'elle a abandonné ce gosse ! Ça m'étonnerait pas qu'elle le maltraite, ça m'étonnerait pas qu'elle boive ou qu'elle se drogue, ou je ne sais quelle horreur ! C'est une putain, monsieur, cette fille ! Et nous les honnêtes gens, on ne peut rien contre elle ! On ne peut pas la mettre à la porte ! M^{lle} paie son loyer ! Ça ne suffit pas, monsieur l'agent, de payer son loyer ? Vous l'entendez crier, ce gosse ? Vous l'entendez ?

Un enfant pleure, en effet. Et, malgré son mauvais caractère évident, M^{me} la concierge n'a pas eu tort d'appeler la police.

Il est debout dans son petit lit, rouge d'avoir tant pleuré, ses cheveux noirs collés par la fièvre, ses grands yeux effrayés...

L'appartement est vaste, constitué d'une grande pièce, salon-chambre à coucher, salle de bains. Aucune séparation, sauf pour la chambre de l'enfant.

L'agencement est moderne, luxueux et un peu curieux. La jeune femme qui occupe les lieux a choisi de faire la cuisine, ou de prendre son bain, au vu des visiteurs éventuels.

Elle est morte, à présent. Allongée dans sa baignoire, étranglée par un chemisier enroulé et serré fortement autour du cou. L'agent de service l'a découverte en entrant. N'obtenant pas de réponse, il a ouvert avec le double des clés de la concierge, pensant que l'enfant était seul et peut-être malade. Puis il a appelé le commissariat, tandis que la concierge tentait de calmer le bébé. Peine perdue. C'est un petit garçon, et il est en pleine crise de nerfs. Le haut de son pyjama trempé jusqu'aux épaules montre qu'il a cherché à « réveiller » sa mère. Il a pu entendre, et peut-être voir, le meurtre. Il est assez grand pour marcher, assez grand pour atteindre la baignoire, assez grand pour la peur et trop petit pour faire un témoin.

Rapidement la police fait son travail, l'enfant est emmené, confié à un hôpital où il s'endort enfin, drogué, fiévreux, sur quel souvenir horrible...

Monika L., dix-neuf ans, 1,72 mètre, était une jolie fille, exerçant officiellement le métier de modèle. Les murs de l'appartement sont recouverts de photos la montrant aussi bien nue qu'en robe du soir. Une rousse splendide, aux jambes longues et au sourire lumineux.

M^{me} la concierge, premier témoin, affirme qu'elle travaillait plus de ses charmes que de son métier de modèle.

Une call-girl mère de famille, ça existe. Le carnet de ses clients, en cuir luxueux, est découvert facilement, à peine dissimulé dans un tiroir. Et le commissaire fait la grimace. Quelques prénoms, quelques initiales, certains numéros qu'il fait identifier vont le mener loin. Loin dans la hiérarchie des hommes en vue.

C'est toujours ennuyeux pour un petit policier de quartier, dans une grande capitale européenne, d'avoir à interroger les « gros bonnets ». Ils nieront ou se débrouilleront pour que le commissaire de quartier soit déchargé de l'enquête. Une call-girl de cette classe, étranglée dans son bain, cela sent le chantage.

M^{me} la concierge donne la description des hommes qu'elle a vus monter dans l'immeuble. Elle en rajoute, manifestement. La victime ne faisait pas le trottoir, ses rencontres étaient plus raffinées et plus lucratives. Le relevé de son compte en banque le prouve. Sa garde-robe aussi. Quant à l'enfant, il ne manquait de rien. Vêtements, jouets, baby-sitter dans la journée, pédiatre. Sa mère tenait même un journal depuis sa naissance, avec les dates des petites maladies, les premières dents, les vaccins, les premiers mots, le tout orné de photographies. Elle aimait son enfant. Le métier n'a rien à y voir, quoi qu'en dise la concierge.

D'ailleurs, les voisins confirment volontiers que l'enfant ne hurlait jamais et que, lorsque sa mère s'absentait, une garde se chargeait de lui en permanence.

M^{me} la concierge n'a vu monter personne le soir du crime, évidemment.

— À cette heure-là, on a le droit de dormir ! Le gosse s'est mis à crier vers 11 heures. Je l'entends parfaitement, sa chambre est au-dessus de la mienne !

La mère a été étranglée à la même heure et, selon le médecin légiste, la mort est récente.

Le commissaire feuillette le carnet avec découragement. Ses hommes relèvent les empreintes, mais les bords de la baignoire sont nets, essuyés avec soin. Le criminel a pris ses précautions, bien qu'il ait certainement improvisé le crime. Le commissaire l'imagine sonnant à la porte, la jeune femme est dans son bain, elle va ouvrir, c'est un familier sûrement, car elle retourne dans l'eau. Discussion, elle ne se méfie pas ; l'assassin s'empare d'un chemisier, celui qu'elle devait porter avant de se déshabiller, et il l'étrangle dans l'eau, la noyant en même temps. Elle se débat, les éclaboussures sur la moquette le

montrent, des flacons se brisent.

Il est très difficile de se défendre dans ces cas-là. La baignoire est glissante, l'eau mousseuse et la surprise fait le reste. Le commissaire regarde partir la civière, les longs cheveux roux trempés font de petites gouttes par terre... Il se pose une question. Un enfant de quinze mois peut-il décrire, même un tout petit peu (et s'il l'a vu), l'assassin de sa mère ?

À l'hôpital, le petit Frantz a dormi douze heures d'affilée, assommé par les calmants. Il s'est réveillé normalement, n'a pas pleuré, n'a pas réclamé sa mère et a mangé sans problème. À présent il joue dans la nursery, sous la garde d'une infirmière.

Le commissaire se sent ridicule. Ce bébé parle à peine, il gargouille quelques mots. Pauvre gosse. Orphelin de mère, alors que sur l'état civil il n'a déjà pas de père. Le commissaire a lu : né de père inconnu. Tristement classique. Il s'approche tout de même de l'enfant et le regarde jouer un moment. Frantz arrive à articuler son propre nom, il dit « ballon », il montre un jouet en plastique et bafouille « canard »... Puis, tout d'un coup, il dit « papa » en montrant un ours en peluche.

Papa ? Ce gosse sait dire papa, il aurait donc un papa inconnu ? Il le connaîtrait ? Bizarre. La concierge et les voisins ont parlé d'hommes, mais personne n'a signalé les visites d'un père.

L'infirmière donne une explication :

— Vous savez, il le dit peut-être sans savoir, les enfants baragouinent souvent des mots que les autres enfants disent. À la crèche par exemple.

Oui, mais ce gosse n'a jamais été confié à une crèche. Sa mère faisait appel à une agence de baby-sitters, et il était élevé à la maison. Alors ? Pourquoi papa ? Les formules de l'état civil ne veulent parfois rien dire. Le père était marié, il n'a pas reconnu l'enfant de manière officielle, mais il le voyait et l'enfant a appris à dire papa ! C'est une théorie qui en vaut une autre. Alors, tandis que ses hommes vérifient un par un les numéros de téléphone du carnet de cuir, le commissaire se charge des amies de travail de Monika. Des modèles comme elle. Pas toujours des call-girls... sauf une. Comme Monika, elle a un double emploi avec des nuances :

— Ne confondez pas, commissaire, il m'arrive de passer une soirée de temps en temps avec un homme. Si ça lui plaît de me faire des cadeaux.

C'est une fille brune, sympathique, d'allure sportive, et elle dit spontanément ce qu'elle sait.

— Le père, je le connais. Une petite ordure. Monika l'a rencontré il y a plus de deux ans. Elle était encore gamine, même pas dix-sept ans ! Il lui a fait un enfant et Monika a dû se battre pour le garder.

— Elle le voyait régulièrement ?

— Non, de temps en temps. En fait, si vous voulez mon avis, ce type est un vulgaire maquereau. C'est lui qui l'a poussée à se faire des « relations ». Monika était un peu naïve. Chaque fois, elle me disait : « Tu comprends, c'est un type qui fait du cinéma... » ou alors, c'était un « gros industriel », pour les affaires de Bob. Bob avait toujours une raison pour qu'elle accepte de rencontrer un homme, et elle, elle y croyait ou faisait semblant d'y croire. Elle aimait l'argent, elle en voulait beaucoup pour son fils. Pour plus tard, pour l'élever, pour qu'il étudie et devienne quelqu'un de bien, quand elle serait trop vieille pour faire le métier. Vous savez, Monika était une brave fille, pas très maligne, elle n'aurait rien su faire d'autre que des photos. Ce Bob en a profité lui aussi.

— Un souteneur ?

— Pas un professionnel, en tout cas. Mais je ne l'ai vu que deux ou trois fois. Il venait voir le gosse, il avait l'air de l'aimer.

— Marié ?

— D'après Monika, il l'est.

— Il avait une raison de la tuer ?

— Apparemment aucune. Elle lui rapportait de l'argent. Une commission sur ses cachets d'abord ; il était soi-disant son imprésario, plus le reste... les extra.

— Où peut-on le trouver ?

— Tout ce que je sais, c'est qu'il travaille officiellement chez un concessionnaire automobile. Il est fou des voitures, il en change sans arrêt. Monika m'a montré le garage une fois. Je vais vous faire un plan, je ne connais pas l'adresse précise. On passait par là un jour toutes les deux en taxi, et Monika m'a dit : « Tu vois, il travaille là, un jour il sera le patron. Peut-être qu'il divorcera alors et qu'on pourra se marier. » Elle était naïve, vous voyez.

— C'est Bob comment ?

— Ah, ça ! Bob et c'est tout ! J'en sais pas plus.

Il y a un Bob dans ce grand garage, au milieu des grosses voitures lustrées de neuf. Un Bob genre play-boy, rasé de frais, blouson à la mode et chaussures en lézard. Il prétend ne pas connaître de Monika. Puis il connaît une Monika. Et il sursaute en apprenant sa mort. Il n'a

pas l'air au courant. Vraiment pas. Il change de couleur, il a peur, c'est un lâche. La nuit du crime, il était de sortie, il a des témoins. Il jure que le chantage n'est pas son affaire et qu'il ne faut pas chercher l'assassin dans le petit carnet.

— Tous des hommes bien. Des amis de Monika, vous verrez...

Quelque chose tracasse le gandin. Le commissaire le voit bien.

Comme il voit bien que ce type dénoncerait plutôt sa mère que d'être soupçonné d'avoir volé un œuf.

— Vous êtes sûr que c'est un homme, l'assassin ?

Bonne question. En effet, *a priori* le commissaire a pensé à un homme, c'était logique, mais rien ne le prouve.

— Allez-y... il est possible que ce soit une femme. Quoique les femmes étranglent rarement.

— Je suis marié, commissaire. C'est ma femme qui possède 50 % de ce garage.

— Et alors ?

— Je sais qu'elle est sortie il y a trois jours, justement ce soir-là. Je le sais, parce que je suis rentré à la maison vers minuit, 1 heure, je me rappelle pas l'heure exacte. Je suis venu chercher de l'argent pour le casino. On y allait avec des copains. J'ai fait doucement, pour ne pas la réveiller et donner des explications. L'argent est dans la chambre, dans un coffre. Eh bien, elle n'était pas là, nulle part dans la maison.

— Elle sort souvent ?

— Non. D'ailleurs, le lendemain, elle m'a raconté une histoire plutôt bizarre, une amie malade qui avait téléphoné, du vent, quoi.

— Et vous n'avez rien dit ?

— Vous savez, c'est ma femme qui décide, et elle est pas facile de caractère. Quand vous la verrez.

Le commissaire la voit. Dans son bureau au premier étage, au-dessus des voitures et de son gandin d'époux. Une forte femme. Forte dans les affaires, forte physiquement, forte en voix.

— Vous désirez ?

Elle n'a pas d'alibi pour cette soirée. Elle se défend pied à pied, mais son époux de pacotille s'évertue à trouver des indices.

Lorsqu'il est rentré de sa soirée au casino, elle dormait, mais il a vu ses vêtements dans la salle de bains, mouillés. Or, il ne pleuvait pas en plein mois de mai. Cela suffit pour une perquisition. Pour trouver le compte rendu d'un détective privé, donnant l'adresse de Monika, avec

des photos d'elle et de l'enfant...

Cette femme de trente ans avouera enfin avoir décidé, froidement, de tuer Monika, parce qu'elle entravait la carrière de son mari et lui soutirait de l'argent pour élever un enfant qui n'était peut-être même pas le sien ! D'ailleurs, l'enfant s'est réveillé, il a crié, il est venu jusque dans le salon et, avant de partir, pour le faire taire, elle lui a, de son propre aveu, « flanqué une fessée et l'a remis au lit » !...

Résultat de ce crime sordide : la prison à vie pour elle. Le petit Frantz a été confié aux parents de sa mère, qui ne l'avaient jamais vu et ignoraient son existence.

M. Bob, lui, dirige le garage et roule en Jaguar le dimanche.

MONSIEUR LE CHEF DE RAYON

La respectabilité d'un homme comme Alexis Gruber ne se discute pas. Peut-on discuter son épouse qui lui a donné six enfants en dix ans, conformément à la volonté divine ? Peut-on discuter son métier ? Chef de rayon d'un grand magasin à quarante ans, après avoir commencé dans ce même magasin en qualité de coursier à l'âge de dix-sept ans ?

Alexis Gruber n'a pas de dettes, possède trois costumes, une voiture raisonnable, une salle à manger rustique et se rend chaque dimanche à la réunion d'une association catholique de son quartier. On y parle de la jeunesse délinquante, de l'aide aux handicapés et de la réinsertion des prisonniers.

Alexis Gruber consacre le reste de ses dimanches à une promenade familiale éducative et revigorante, qui consiste à parcourir quelques kilomètres dans la campagne genevoise. Le soir, il lave sa voiture, l'aspire et l'époussette, puis la rentre au garage jusqu'au dimanche suivant. Il établit avec son épouse, Elisabeth, le menu de la semaine, assiste au coucher de sa progéniture, en recommandant la prière du soir, borde les six frimousses dans leurs lits superposés et s'accorde un quart d'heure pour lire le journal.

Il prend l'autobus en semaine, ses repas à la cantine, et un air de circonstance pour sermonner les vendeuses frivoles. Il connaît chaque article de son rayon, peut réciter les étiquettes et les prix, s'incline devant le directeur et espère obtenir un jour la médaille du travail. Si l'on observe bien Alexis Gruber, son 1,75 mètre, ses chaussures luisantes, son visage impassible et sa démarche équilibrée, il est impossible de supposer une fêlure dans cette respectabilité.

Comment imaginer qu'un tel homme puisse tout envoyer promener du jour au lendemain et sans explication valable ?

C'est pourtant ce qu'il fait, un matin de 1970, après, il est vrai, une nuit blanche de réflexion solitaire. Il envoie promener sa brosse à dents, son costume trois pièces, sa voiture qui n'a que 10 000 kilomètres au compteur, ses mouchoirs propres, son épouse Elisabeth et les six enfants que le bon Dieu lui a donnés.

C'est une étrange chose que la liberté. Bien des hommes la réclament, se battent pour elle, la mettent en chanson, en statue, en précepte, en espoir, et puis un jour ils l'ont. Et ils ne savent qu'en faire. Comme si la liberté était trop grande pour eux. Pour Alexis Gruber, elle est immense.

Depuis le beau matin surprenant où il a déclaré à son épouse Elisabeth :

— Je pars. Demande le divorce, occupe-toi des enfants et ne cherche pas à me courir après...

Il est là, tout bête, en chef de rayon qui n'a plus rien d'un chef de rayon, qui se moque pas mal des ricanements des vendeuses, des réclamations des clientes et du prix des étiquettes. Quelle importance, tout ça ?

Il reste encore un dinosaure pour trouver de l'importance là où Alexis Gruber n'en voit plus : son directeur.

— C'est intolérable, monsieur Gruber. Votre rayon a le coulage le plus important du magasin ! Les hommes de la sécurité ne savent plus où donner de la tête ! Même les vendeuses en profitent !

— Ah ?

— C'est tout ce que vous trouvez à dire ? Parfait. Si la situation ne s'améliore pas cette semaine, vous pouvez prendre la porte !

Il fut un temps, déjà lointain pour Alexis Gruber, où une pareille menace l'aurait fait rougir de honte, et où il aurait rasé les murs et les rayons pour être digne de la confiance d'« en haut ». Mais aujourd'hui, dans le bureau d'« en haut » justement, il regarde la ville, les toits, hausse les épaules et déclare :

— La porte, vous dites ? Je la prends aujourd'hui. Préparez donc mes indemnités, j'ai besoin de fêter ça !

Trois jours plus tard, ayant fêté la rupture du dernier maillon de ses chaînes, Alexis Gruber se réveille pâteux dans une chambre d'hôtel, au côté d'une dame légère. Légère comme une bulle. Blonde comme une réclame de shampoing et nue comme un ver.

Jamais son épouse Elisabeth n'aurait osé promener ainsi sa nudité. Rien ne vous oblige à être nue pour que Dieu vous envoie six enfants.

La jeune femme blonde est célibataire, ne connaît ni Dieu ni ses enfants, et vit comme un oiseau sur la branche. Sans métier, sans attaches, poisson libre au gré des pêcheurs, et toujours à la recherche d'un sou pour faire un franc.

Alexis Gruber lui donne le reste de ses indemnités, bon prince, et

déclare qu'il va chercher un emploi.

Le voilà vendeur de cravates dans une boutique. Une semaine. On ne se sert pas des cravates de la vitrine pour son usage personnel ! Dehors, monsieur Gruber...

La chose se fête. Mais une semaine de salaire ne représente pas » une grande fête pour lui et la dame blonde. Alors le voilà intérimaire au rayon épicerie d'un supermarché. Un intérimaire qui arrive trop tard le matin et file trop tôt le soir.

— Plus besoin de vous, monsieur Gruber...

La chambre d'hôtel devient trop chère. Un meublé la remplace et les petits boulots s'enchaînent, en ordre décroissant de respectabilité, selon les critères anciens d'Alexis Gruber. Mais il n'a plus aucun critère en réserve, plus une chemise propre et une barbe de six mois. Voilà ce qu'il est devenu en six mois : un clochard ou presque, qui trouve du travail pour subsister grâce aux bons offices de sa petite amie blonde. Le voilà garçon de bar. Plongeur serait le mot juste. Le garçon, lui, est en gilet et nœud papillon. Il sert les apéritifs. Alexis Gruber, à l'autre bout du comptoir, caché par les bouteilles, trempe les verres dans la vaisselle, fait trois petits tours, rince, égoutte, essuie et recommence. De sa place privilégiée au salaire minimum, il peut apercevoir régulièrement la dame blonde, qui sourit et fait la cour aux clients. Un ancien chef de rayon n'est pas stupide au point de ne pas comprendre. Surtout lorsque la dame blonde lui jette en passant :

— Hé ! Alexis, j'ai fait une bonne affaire aujourd'hui, on fait la fête ?

C'est elle qui paie. Sa main aux ongles rouges et longs manie les billets avec désinvolture, et Alexis prend l'air songeur. Un drôle d'air. Celui qu'il prenait jadis lorsque son épouse Elisabeth riait un peu trop fort au cinéma.

Il disait alors :

— Calme-toi, Elisabeth, c'est inconvenant.

Cette fois, il dit à sa maîtresse de rencontre, pourtant aussi provisoire qu'un rayon de soleil en hiver :

— Je vais t'aider à changer de vie.

— Changer de vie ? Qu'est-ce qui te prend, Alexis ? T'es fâché, c'est ça ? T'aimes pas profiter du fric des autres ? Il est à moi, tu sais, je l'ai gagné !

— Justement. Je ne veux plus que tu fasses ce métier. Tout va changer. Et quand mon divorce sera prononcé, je t'épouserai !

— C'est ça... D'accord, on en reparlera...

— Tu ne veux pas m'épouser ?

— Écoute, Alexis, soyons sérieux. Je t'aime bien, mais ça s'arrête là. Je gagne plus d'argent en un soir que toi en un mois à essuyer tes verres.

— Je suis un minable, c'est ça ?

— Mais non, t'es pas minable ! T'es même un marrant quand tu veux ! Seulement, j'ai pas envie d'habiter une chambre de bonne, de laver tes chaussettes et d'attendre que ton unique paire de draps soit sèche pour refaire ton lit !

— Tu préfères la prostitution à une vie de femme honnête avec moi ?

— Alexis, c'est trop tard pour moi. J'ai commencé à vingt ans, j'ai des habitudes...

— Tes habitudes te font vivre dans la boue. Je t'en sortirai !

Retournement de situation. Alexis Gruber réclame à nouveau la respectabilité pour lui et pour cette femme. C'est comme une maladie. Et elle le gratte à nouveau. Finies les soirées à boire et à traîner, finies les grasses matinées. Le voilà qui regrette sa brosse à dents, son paillason, son alliance et le réveil qui sonne à 6 h 30.

Alexis Gruber est en manque.

— Mademoiselle Marthe Vincent, acceptez-vous de prendre pour époux Alexis Gruber, divorcé d'Elisabeth Gruber et ici présent ?

Elle a dit oui, Marthe. Un oui léger comme une bulle de savon, léger comme elle. Plus d'un an a passé, et Alexis Gruber est arrivé à ses fins. Une nouvelle respectabilité, de nouveaux costumes, un nouveau travail, une nouvelle femme.

Avec quelques nuances, sans doute. On ne peut être et « avoir été ». Il n'est pas chef de rayon, il est employé dans une conserverie. Mais il a un bon salaire, une voiture neuve à crédit, et, si la pension alimentaire de sa première femme lui paraît lourde, il a bon espoir d'un avancement. Quant à Marthe Vincent, sa nouvelle épouse toute blonde et maquillée de frais, elle a promis d'être sage.

Promis seulement. Selon elle, ça ne l'engage à rien de précis au bout de trois mois d'un bonheur apparemment sans nuages.

— Oui, j'ai bu un verre avec ce type, et alors ?

Dans la brasserie, les regards des consommateurs se lèvent amusés. Marthe n'a pas l'air de comprendre la gravité de la situation et sourit à l'époux comme à son compagnon du moment. L'époux se fâche :

— Rentre à la maison tout de suite !

— Oh ! là... Oh... doucement, tu ne vas pas jouer les maris jaloux, tout de même ?

— Baisse le ton, Marthe ! Je te dis de baisser le ton, tout le monde nous regarde !

— Alors, assieds-toi ! Mon copain t'offrira un verre et on discutera tranquillement. Y'a pas de quoi en faire un drame !

— Tu as passé l'après-midi avec lui !

— Exact ! Et si tu continues, je passerai la nuit !

— Marthe ! Tu es ma femme !

— Et alors ? Ça change quoi ? Je suis comme ça. On me prend ou on me laisse ! Je t'ai pas demandé de m'épouser ? Non ? Alors, prends tes cliques et tes claques, et si tu n'es pas content c'est le même prix !

Alexis Gruber est pâle d'indignation. Lui, jadis si peu émotif, si éloigné des complications de la vie, si sûr de sa place dans l'existence, vient de vivre une année terrible. Sa liberté, il en a fait quoi au juste ? Il a bu, vécu d'expédients et s'est amouraché d'une femme qui le trompe avec désinvolture, disparaît des journées entières et porte des robes qui lui coûteraient un mois de salaire chacune s'il devait les payer.

— Tu vas rentrer !

— Quand je voudrai, et si je rentre, minable !

On expulse le mari outragé. Fermement, deux employés de la brasserie le rejettent sur le trottoir. Le trottoir... Il a voulu empêcher sa femme d'y retourner. Il a voulu en faire une épouse respectable, et elle y est repartie au galop. Depuis plus d'une semaine, Alexis Gruber se ronge les sangs, guette, surveille, questionne, espionne. Il voulait la vérité en face ? Il l'a.

Marthe n'est pas rentrée de la nuit. La cuisine est en désordre, la chambre en fouillis, la salle de bains dans tous ses états. Marthe n'est pas une ménagère, ce n'est pas une femme, c'est une prostituée. Voilà ce qu'il a fait : il a épousé une prostituée ! Lui, l'ex-chef de rayon, l'ex-père de famille, l'ex-M. Gruber respectable et respecté. Personne ne peut lui expliquer cette déchéance. Il ignore lui-même pourquoi il a un jour abandonné ses pantoufles, croyant chausser des bottes d'aventurier. Il est beau, l'aventurier, à l'aube du 15 septembre 1971. Il est là, gris d'angoisse et d'alcool, espérant le retour d'une femme qui est allée coucher ailleurs, guettant le bruit de la clé dans la serrure, malade de jalousie et de rage.

Marthe est-elle si jolie ? Point du tout. Si intelligente ? Sûrement pas. Que lui a-t-il trouvé ? Quel vertige l'a emporté dans cette histoire de fou, cette histoire de naïf ! Il a cru, lui, le médiocre, qu'il la garderait au foyer, entre les casseroles du devoir et le plumeau du pire et du meilleur... Une femme qui a besoin de la lumière des bars, du strass et des rencontres de hasard. Elle a joué un moment les dames convenables, et puis la voilà qui rentre à l'aube, les yeux trop noirs, la robe trop décolletée, avec ses cheveux trop jaunes et son air de tout savoir.

— D'où viens-tu ?

Question ridicule, venue d'ailleurs, d'un monde extraterrestre où le conformisme a force de loi. Un monde auquel Alexis Gruber s'est rattaché comme un noyé égaré ; et il veut y entraîner avec lui cette autre noyée, cette épave de la nuit qui ne parle même pas le même langage :

— Tu rigoles ou quoi ?

Alexis Gruber répète cette phrase comme un automate devant le policier qui l'interroge. À peine deux heures plus tard, 8 heures du matin, l'heure de pointer à la conserverie où il n'ira plus, l'heure des honnêtes gens, de ceux qui travaillent, respectent la loi, les horloges, les sacrements, les échéances de crédit et se regardent dans la glace sans frémir.

— Elle a dit : « Tu rigoles ou quoi ? » Elle se fichait de moi, elle me narguait, elle sentait le mauvais parfum, elle était vulgaire, indécente.

— Vous l'avez frappée ?

— Je l'ai frappée, j'étais fou, elle criait, elle hurlait des insultes ; ce n'est pas de sa faute, elle ne connaît que la rue.

— Qu'avez-vous fait ensuite ?

— Ensuite ? Je l'ai regardée. Elle ôtait ses bas, c'était comme... comme ces vilaines images dans les mauvais magazines.

— Et puis ?

— J'ai pris un bas. Elle a crié plus fort. Je l'ai assommée avec... je ne sais pas quoi...

— Cette lampe ? Vous avez pris cette lampe pour l'assommer ? C'est ça ?

— Oui... la lampe. Après j'ai entouré son cou avec le bas et j'ai serré.

— Vous reconnaissez avoir tué votre femme en l'étranglant avec son propre bas ?

— Oui, monsieur, j'ai fait cela. Je suis un assassin.

— Parce qu'elle vous trompait ?

— Oui, monsieur. Elle m'a trompé. Elle a trompé ma confiance, mes espoirs et tout le mal que je me suis donné pour la tirer du ruisseau.

— Allons-y, monsieur Gruber, prenez quelques affaires.

— J'ai tout avoué ! Je vous ai téléphoné.

— Très bien, monsieur Gruber... Allons-y, prenez quelques affaires.

— Est-ce que je peux mettre ma cravate ?

Il a mis sa cravate, son costume gris, ses chaussettes en fil d'Ecosse, et il est allé en prison, puis au tribunal, avec son air de chef de rayon respectable et de mari outragé... Avec aussi son air d'amoureux transi, trompé, humilié. Drôle de mélange.

Drôle d'assassin, celui qui fait déposer un bouquet de myosotis sur la tombe de sa victime. Drôle d'assassin, celui qui embrasse Elisabeth, son ex-femme, sur le front et lui recommande de « veiller » sur les enfants.

Le jury a estimé à sept ans de réflexion cellulaire la mort d'une prostituée de trente-deux ans, la deuxième M^{me} Alexis Gruber, et c'est peu cher payé.

LE CAISSON DE SURCOMPRESSION

L'index de la main gauche appuyé sur la tempe gauche, celui de la main droite appuyé sur la tempe droite, les deux coudes plantés sur la table, le tout dans un fouillis de cheveux noirs : M^{lle} Helen Kocer supporte sa migraine chronique en lisant le journal. Soudain la voici qui sursaute et lève des yeux bleus : la jolie Helen semble réfléchir, le regard dans le vague, puis baisse de nouveau le visage pour relire le même article. Au fait, est-ce un article ? Non, il s'agit de ce que l'on appelle une « publicité rédactionnelle ». Nuance. Mais, pour une jeune coiffeuse de vingt-quatre ans, cette nuance ne saute pas aux yeux. Voici le texte de cette publicité rédactionnelle. « La postière Elfried Rehnart, trente-deux ans, paralysée, aveugle et sourde des suites d'une attaque, a recouvré l'ouïe, la vue et la faculté de marcher et de se déplacer tout à fait normalement après seulement dix-sept heures de soins. Des milliers de malades peuvent se remettre à espérer grâce à la "surcompression par air hyperbare". » Évidemment, Helen Kocer ne prête aucune attention à cette bizarre construction de phrase qui ne fait qu'aligner les pléonasmes. Elle note simplement que le langage lui paraît technique, concret, sans appel (pour une fois) à la magie ou à quelque pseudo-science métapsychique. Elle lit la suite :

« L'Institut de régénération par la thérapie de surcompression a déjà guéri quantité de maux et d'infirmités, de la migraine à l'infarctus en passant par la bronchite chronique et les jambes variqueuses. Pas de médicaments, pas d'interventions chirurgicales, simplement quelques séjours soigneusement calculés dans une chambre de surcompression. Comprimée à 4,6 atmosphères, l'oxygène régénère votre sang. Plus il y a d'oxygène dans les vaisseaux sanguins d'un malade, mieux il se porte. » Fin de citation.

Suivent les adresses et les numéros de téléphone de l'institut avec lequel M^{lle} Helen Kocer entre immédiatement en contact pour une effarante aventure.

Février 1976, le 9 au matin. La jolie Helen, cheveux toujours noirs, yeux toujours bleus, tailleur de laine fauve et corsage de soie froufroulante, se présente à l'institut de régénération par la thérapie de surcompression. Une assistante en blouse blanche, souriante et

stylée, la reçoit.

— Vous connaissez le principe de notre traitement ?

— Oui, mademoiselle, j'ai eu le docteur Baumgartner au téléphone.

— Parfait ! Combien vous a-t-il prescrit de séances ?

— Dix séances de quatre-vingt-dix minutes.

— Bien, c'est le traitement standard, cela vous fera 650 marks payables d'avance, conclut « l'infirmière » en blouse blanche.

Dix minutes plus tard, sont réunis dans le salon d'attente : Irma Flork, soixante ans, qui éternue sans arrêt, M. Bick, cultivateur, soixante-deux ans, qui souffre comme M^{lle} Kocer d'épouvantables migraines, Martin Schloesberg, qui marche avec des cannes, etc. En tout vingt personnes. Une musique douce, diffusée par des baffles dissimulés dans les murs, s'arrête lorsque paraît le docteur Baumgartner. Lunettes, cheveux et barbe poivre et sel, chemise rayée bleue, veste élégante, petit foulard autour du cou : gai et sérieux, il inspire confiance.

— Permettez-moi, en quelques mots, de vous rappeler le principe de notre traitement : il y a trente ans, le docteur Joseph Boesch, en examinant des plongeurs sous-marins, constatait que leur sang, sous la pression qui règne à une profondeur de 40 mètres, absorbait beaucoup d'oxygène : cet oxygène est généralement trop rare dans le sang des malades. Comme il n'était pas question de descendre ceux-ci à de telles profondeurs, il eut l'idée de faire construire des cabines d'acier où, par une surcompression artificielle, il obtenait exactement le même effet. Notre institut a donc installé six cabines de ce type dans cinq grandes villes d'Allemagne. Commencés il y a seulement quelques semaines, tous les traitements s'avèrent extraordinairement efficaces. Avez-vous des questions à poser ?

Un bref instant, les vingt regards se croisent, un ou deux messieurs se risquent à quelques questions auxquelles le docteur Baumgartner répond par une avalanche de termes techniques avant de conclure :

— Nous allons procéder maintenant à la séance de surcompression. Si vous voulez bien passer par le déshabilleur, l'infirmière va vous distribuer des peignoirs.

10 heures : les vingt clients en peignoir de bain et savates entrent, pour leur première plongée simulée, dans la cabine de surcompression. En prenant place sur les sièges confortables (style avion), ils plaisantent pleins d'entrain et de gaieté. Aucun n'a peur. Les baffles distillent leur continuelle musique d'ascenseur, l'ambiance est bonne.

Après avoir veillé à leur installation, le docteur Baumgartner procède aux dernières recommandations :

— En cas d'une dépressurisation brutale, totalement exclue mais que nous sommes tenus de prévoir à la demande des compagnies d'assurances, vous porterez à votre visage les masques à oxygène qui pendent à la droite de votre fauteuil. Je reste en contact par l'intermédiaire d'un microphone et, si besoin est, vous pouvez me parler. D'ailleurs, je ne vais pas vous quitter pendant ces quatre-vingt-dix minutes, grâce à un écran de télévision qui me transmettra l'image prise par la caméra que vous voyez... Là, en haut, dans ce coin... Bonne plongée !

Là-dessus, le docteur Baumgartner disparaît, fermant derrière lui la lourde porte d'acier. Les vingt patients restent seuls avec l'éternelle musique d'ascenseur qui s'interrompt quelques instants pour que le docteur Baumgartner annonce par le haut-parleur :

— C'est fait, les compresseurs sont en marche : mademoiselle Flork, ne vous recroquevillez pas sur votre siège, détendez-vous plutôt, respirez normalement...

À part Irma Flork, tous les autres sont parfaitement à l'aise. Une vieille dame de soixante-treize ans remarque :

— C'est vraiment comme dans l'avion.

— Oui, réplique M. Schloesberg, sauf qu'on ne décolle pas et qu'on ne risque pas de tomber.

Tout le monde sourit à cette remarque désopilante, sans penser que, si le danger, en avion, c'est la chute, le risque n'est pas moins grand dans une plongée où la remontée trop rapide peut être mortelle.

Les soixante premières minutes s'étant passées en bavardages futiles, brusquement tous les regards se tournent vers M. Bick, le cultivateur, qui vient de pousser un petit gémissement. En quelques secondes, le gémissement devient un râle, ses yeux se révulsent et il s'affaisse dans son fauteuil. Horrifiée, M^{lle} Helen Kocer voit la salive couler de chaque côté de sa bouche :

— Mon Dieu, qu'est-ce qu'il a ?

— Il faut faire quelque chose.

— Oui, mais quoi ?

— Et le docteur ! Qu'est-ce qu'il fait... Il ne nous voit pas ?

— Docteur !... Docteur ! hurlent les patients.

Enfin la voix du docteur Baumgartner consent à tomber du haut-parleur :

— Monsieur Bick !... Monsieur Bick ! Qu'avez-vous ?

À l'appel de son nom, le malheureux semble reprendre connaissance. Son regard s'anime, ses lèvres s'agitent comme s'il voulait parler.

Le docteur Baumgartner lance un ordre :

— Monsieur Bick ! Mettez votre masque à oxygène... Allons, mettez votre masque !

M. Bick ne faisant pas un geste, Helen Kocer s'étonne du silence du docteur Baumgartner... comme s'il y avait un flottement à l'extérieur de la cabine. Elle appelle :

— Docteur... Docteur !... Mais enfin, répondez-moi, docteur !

— Je vous écoute, mademoiselle.

— M. Bick ne peut pas bouger : il n'a plus l'usage de ses mains. Il faut le sortir de là !

— Euh... c'est impossible, si j'ouvre la porte la pression va tomber... Je vous mettrais tous en danger. Au contraire, je dois ralentir la décompression...

— Voulez-vous que je lui mette le masque à oxygène, docteur ?

— Oui... essayez.

— Combien de temps faut-il attendre ? demande Helen Kocer.

— Eh bien... euh... attendez... Je calcule... Au moins quarante minutes.

Cette fois, tout le monde a compris... Cette cabine est un véritable piège.

— C'est complètement dingue ! s'exclame Schloesberg, l'homme aux béquilles.

— Nous sommes dans un piège, murmure Helen Kocer.

L'entrain fait brutalement place à l'horreur, tandis que le malheureux M. Bick tente de respirer son oxygène dans le masque qu'Helen Kocer maintient fermement sur son visage. Chacun se teste mentalement et guette les moindres symptômes de suffocation, désormais conscient de courir un risque mortel.

Il est 12 h 30 à Hanovre, Allemagne, février 1976. Dix-neuf patients en peignoir de bain et savates sortent de la chambre d'acier de l'institut de régénération par surcompression, où ils viennent de subir la première séance d'un traitement destiné à recharger leur sang

en oxygène. Appâtés par une publicité rédactionnelle, tous ces gens, souffrant de maux variés, de la migraine à l'infarctus en passant par les maux de tête et les varices, ont payé 650 marks d'avance. Helen Kocer lâche le masque à oxygène qu'elle maintient depuis cinquante minutes contre le visage de M. Bick, cultivateur de soixante-deux ans, victime d'un malaise, et que l'on n'a pu évacuer, le docteur Baumgartner, responsable du traitement, ne voulant pas faire courir aux autres le risque mortel d'une décompression trop brutale. Ce même docteur, décomposé et manifestement dépassé par les événements, après avoir constaté que tous les autres patients semblent en bonne santé, entre à son tour dans la cabine une seringue à la main. Il explique à Helen Kocer, atterrée, qui regarde le pauvre M. Bick affalé sur son siège :

— Pendant que je lui fais une piqûre pour activer la circulation, pourriez-vous me rendre un service, mademoiselle ?

— Certainement. Que dois-je faire ?

— Je vous remercie... Il faudrait accompagner chez elle M^{me} Gamow. Je crois qu'elle va bien, mais à soixante-treize ans on ne sait jamais.

12 h 45 Helen Kocer sort avec M^{me} Gamow, petite vieille aux cheveux blancs tout frisés, qui répète sans arrêt à son bras, et avec conviction :

— Ça va, ma petite... Ça va !

Mais, tandis qu'elles attendent le taxi, le bras de la vieille femme se fait soudain plus lourd. Si lourd qu'Helen doit bientôt la soutenir et finalement la porter presque dans la salle d'attente de l'institut :

— Vite ! s'exclame l'infirmière en la voyant, il faut la conduire dans la chambre de compression !

C'est aussi l'avis du docteur Baumgartner :

— Nous allons la mettre avec M. Bick... Ils ont été décompressés trop vite. Je vais m'enfermer avec eux pour les surveiller.

Sitôt dit, sitôt fait. Tandis que l'assistante en blouse blanche ferme la porte d'acier, une voix de stentor résonne dans l'escalier :

— Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui se passe ?

Surgit le P.D.G. de l'institut. Il a été tour à tour fraiseur sur métaux, pompier et guérisseur. Et à présent, il surgit en P.D.G.

Tout en mettant en route le compresseur, l'infirmière en blouse blanche lui explique rapidement :

— Nous avons eu un pépin, monsieur le Directeur. Un client a été pris d'un malaise. Peut-être qu'on a décompressé trop vite. Une vieille dame s'est trouvée mal en attendant le taxi. Le docteur a décidé de les repasser par le caisson. Il est avec eux.

Dans leur affolement, le guérisseur P.D.G. et l'infirmière en blouse blanche oublient complètement Helen Kocer qui suit avec eux, sur l'écran de télévision, le comportement des deux malades et celui du docteur.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Mon Dieu, qu'est-ce qui a bien pu se passer ? répète le guérisseur P.D.G.

— Je crois que le docteur a perdu les pédales, murmure l'infirmière. Lorsque le client a eu son malaise, j'ai vu qu'il actionnait sans arrêt la manette de compression : en haut, en bas, en haut, en bas. On aurait dit qu'il ne savait plus ce qu'il faisait.

Soudain, le P.D.G. guérisseur interrompt l'assistante et semble découvrir Helen Kocer :

— Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous faites là ?

— C'est une cliente, explique l'infirmière.

— Une cliente ? Vous êtes malade, mademoiselle ?

— Non, je ne crois pas.

— Alors, vous n'avez rien à faire ici. Rentrez chez vous.

Helen Kocer ne se le fait pas dire deux fois. Après un dernier regard sur l'écran de télévision où elle remarque l'attitude angoissée du docteur Baumgartner face à ses deux clients presque inertes dans leur fauteuil, elle monte l'escalier, traverse la salle d'attente déserte. Sur le petit bureau de l'infirmière, un téléphone sonne longuement. À tout hasard, elle décroche :

— Allô... l'institut de régénération par la surcompression ?

— Oui.

— Vous venez de traiter un dénommé Martin Schloesberg ?

— Oui, peut-être, je ne fais pas partie du personnel. Comment est-il, ce monsieur ?

— Il marchait avec des cannes.

— Comment ça, « il marchait » ?

— Dame, il ne marche plus ! On vient de le trouver affalé sur son palier, il est mort.

Helen Kocer prend une grande inspiration, essayant d'écouter le

rythme de ses artères ; elle porte une main à son cœur comme pour en contrôler les battements. Elle se sent normale, mais pour combien de temps ?

Au bout du fil, la voix ricane.

— Bon, ça va... Vous avez l'air d'être complètement paumée, j'arrive.

À peine a-t-elle raccroché que la porte de l'institut s'ouvre brutalement. Un homme en imperméable suivi de deux policiers en uniforme fait irruption et s'adresse à Helen après un regard circulaire :

— Vous êtes de la maison ?

— Non, je suis une cliente. Tout le monde est en bas dans la chambre de décompression. Vous voulez que je vous conduise ?

— Oui.

Dans l'escalier, Helen demande :

— Vous êtes de la police ?

— Oui.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— On vient de ramasser dans la rue M^{lle} Irma Flork. On a trouvé dans sa poche un prospectus publicitaire : « Traitement par surcompression avec air hyperbare » et l'adresse.

Lorsque Helen et le policier débouchent dans le sous-sol où est installé le caisson, il ne leur vient pas à l'idée de prononcer un seul mot : comme le P.D.G. guérisseur et l'assistante en blouse blanche, ils assistent à l'affolement du docteur Baumgartner, à la lente agonie de M. Bick et de M^{me} Gamow qui meurent devant eux sans qu'il soit possible d'ouvrir le caisson au risque de tuer aussi le docteur.

Le lendemain matin, un cinquième patient meurt à l'hôpital. La police pose les scellés sur les portes de l'institut dans cinq villes d'Allemagne. Le P.D.G. guérisseur licencie le docteur et disparaît mystérieusement. Non seulement le caisson n'avait même pas reçu l'agrément officiel, mais les autorités avaient mis l'utilisateur en garde contre le danger mortel que représentaient ces installations, où toute intervention est impossible lorsque le traitement a commencé.

Risquer la peau des autres, c'est aussi de l'assassinat.

FLASH-BACK

Il est assis dans le fossé. Au creux du fossé qui borde la route nationale. Une route d'Espagne entre Barcelone et Alicante. La chaleur torride, le soleil de plomb sont peut-être responsables de l'immobilité étrange de cet homme.

Des voitures passent, des conducteurs l'aperçoivent, personne ne s'arrête. L'homme ne fait aucun signe, pourquoi s'arrêteraient-ils ? Il faut être curieux, et médecin surtout, pour trouver bizarre la silhouette prostrée, en plein midi, tête nue, dans ce fossé desséché, à quelques mètres seulement de l'ombre bienfaisante d'un buisson d'eucalyptus.

Le docteur Carlo Esteban revient de l'hôpital où il a opéré toute la matinée. Il ralentit par réflexe, presque professionnel, se penche à la portière :

— Hé ! Vous avez un problème ?

En posant la question, il se dit aussitôt qu'il est tombé sur un malade ou un anormal. L'homme paraît jeune, une trentaine d'années. Il transpire abondamment, son visage aux traits figés est rouge de chaleur, le regard fixe, il semble ne rien voir et ne rien entendre. En tenue de sport, relativement élégante, il a cependant l'air débraillé. Sa chemise est déchirée, tachée de poussière noirâtre, son short également.

Le docteur Esteban examine les environs d'un coup d'œil. Pas de voiture accidentée, pas de moto ni de vélo...

— Hé ? Vous m'entendez ?

Lentement, le regard de l'homme se porte sur lui, toujours fixe. Il paraît sous l'effet d'un choc terrible. Prudent, le docteur Esteban arrête sa voiture à l'ombre, descend et s'approche.

— Vous êtes malade ? Il ne faut pas rester comme ça au soleil ! Il vous est arrivé quelque chose ? Un accident ?

Tout en parlant, il tend la main, tâte le front brûlant de fièvre, remarque les mains inertes, la gauche porte une alliance.

— Levez-vous... Allez... Faites un effort... Debout mon vieux... Il

ne faut pas rester là... Comment vous appelez-vous ?

Aucune communication ne passe. Pas de chance pour le docteur Esteban. La matinée a été dure, et il a fallu qu'il tombe sur ce type ! Impossible de le laisser là. Le pouls est faible, difficile à contrôler malgré la fièvre. Rapidement le docteur Esteban prend l'homme sous les bras et le traîne à l'ombre. Il se laisse faire en pantin inerte.

En marmonnant, le docteur fouille dans sa trousse. À priori, il pense à une histoire cardiaque, un coup de chaleur. Encore un qui s'est pris pour un sportif de haut niveau ! Du footing en plein soleil, déshydratation, etc. D'abord une injection pour soutenir le cœur, ensuite il n'y a plus qu'à allonger le malade sur la banquette arrière, et demi-tour vers l'hôpital en vitesse. Quoi faire d'autre lorsqu'on est médecin ?

Une vingtaine de minutes plus tard, l'inconnu est pris en main par l'équipe d'urgence. Aucun papier sur lui. La police est prévenue. L'histoire de cet homme n'est pas son histoire. Il n'en est ni le héros ni la victime, il n'est que le résultat final d'une machination diabolique, un parcours de mort à l'envers, comme un film qui commencerait par la fin.

Le docteur Carlo Esteban explique la situation au lieutenant de police Mirez.

— Coma, depuis trois jours. Physiquement il a récupéré, mentalement c'est plus grave. Il a manifestement été victime d'un choc brutal.

Le lieutenant Mirez observe le visage du malade.

— Il a les yeux ouverts ? C'est possible, ça ?

— Ce n'est pas rare.

— Il n'entend pas ?

— Prostration. Il entend sûrement mais ne comprend pas.

— Est-ce qu'il pourrait jouer la comédie ?

— La réponse est non. Pourquoi ?

— Alors il est dingue ?

— Non plus.

— Docteur, ce type est soupçonné d'assassinat. On l'a identifié. Quand vous l'avez trouvé, il avait disparu d'un camp de vacances sur la plage. Il s'appelle José Iberraz, vingt-sept ans, il occupait un bungalow dans ce camp, avec sa femme et sa belle-sœur. On les a

trouvées mortes toutes les deux, dans la matinée du 13 août. L'une étranglée, l'autre, on ne sait pas très bien, empoisonnement ou quelque chose d'approchant, peut-être une morsure de vipère. J'attends l'autopsie. Pour l'épouse il peut s'agir d'un accident, mais pour la belle-sœur aucun doute, elle a été étranglée, et sûrement par lui. Où sont les vêtements qu'il portait ?

Une infirmière montre au policier le léger paquet poussiéreux, rangé dans l'armoire de la chambre.

— Vous avez un plastique ? Je dois emporter ça au labo. La femme étranglée tenait dans ses mains des morceaux d'étoffe blanche. Elle a déchiré les vêtements de l'assassin en se débattant.

Le docteur Esteban confirme l'hypothèse du policier.

— Quand je l'ai ramassé sur la route, sa chemise était déchirée par endroits, le short aussi.

— C'est bien ce que je pensais. Je vais vous envoyer un spécialiste pour examiner ses mains. La victime a des éraflures au cou et aux épaules. On devrait retrouver des traces sous les ongles. Dès qu'il pourra parler, prévenez-moi. Encore une histoire de fou.

Rapidement, la culpabilité de José Iberraz est établie, au moins en ce qui concerne la jeune femme étranglée : Martina, vingt-cinq ans, belle-sœur de José. Martina et sa sœur Laura, son aînée d'un an, passaient leurs vacances d'été, depuis le 2 août 1976, en compagnie de leur beau-frère et mari. Martina, la cadette, veuve depuis deux ans, était la plus jolie. Au camp plus d'un homme avait remarqué la silhouette superbe et les maillots suggestifs qu'elle portait avec insolence. L'épouse, plus fine, plus fragile, plus discrète, passait inaperçue, au contraire de sa sœur. Les voisins immédiats du bungalow ont donné leur impression à la police :

— Nous, on croyait que sa femme c'était l'autre. Ils se baignaient toujours ensemble, enfin ils avaient l'air d'être intimes... Mais on n'en sait pas plus, ces trois-là ne se mélangeaient pas aux groupes, ils ne venaient pas aux soirées, ils vivaient entre eux. Dans la nuit, on n'a rien entendu de spécial, tout le monde dansait sur la plage, eux ils étaient restés dans leur bungalow. C'est le garçon de cabine qui les a trouvées toutes les deux, vers 11 heures du matin.

Laura, l'épouse, était morte depuis plus longtemps que sa sœur. L'autopsie révèle une dose importante de barbituriques et d'alcool. Mais la cause du décès est plus étrange : morsure de vipère aspic.

Le reptile assassin a disparu, mais il est évident qu'il a commis son forfait alors que Laura dormait dans son lit, assommée par les somnifères et incapable de réagir. Où se trouvaient sa sœur et son

mari pendant ce temps ? Le lit de Martina n'a pas été dérangé, draps intacts. Martina a été étranglée au milieu de la nuit, son corps est resté sur le sol du bungalow, à 2 mètres de celui de sa sœur. Pour compliquer le mystère, le médecin légiste précise que des rapports sexuels ont précédé la mort.

L'histoire sent le soufre. José Iberraz était donc l'amant de sa belle-sœur, mais pourquoi l'a-t-il étranglée ? Qui a placé une vipère dans le lit de l'épouse après lui avoir fait boire, à son insu, un mélange d'alcool et de somnifères ?

Il n'y a pas de vipère, sur cette plage. Elle vient d'ailleurs. La preuve : elle a été transportée dans une sorte de bocal de plastique au couvercle troué et dissimulé dans un sac de plage. Le tout a été retrouvé dans la salle de douches du bungalow. Double meurtre, donc, avec un seul assassin en vue dans l'histoire : le mari, José Iberraz. Sauf... sauf que cette histoire n'est pas vraiment son histoire, bien qu'il soit le seul à pouvoir la raconter, dès qu'il le pourra ou le voudra.

Le cinquième jour de son hospitalisation, il regarde toujours le plafond fixement, les infirmières fixement, ses mains, parfois, fixement. Puis les tranquillisants font peu à peu leur effet, le regard change, le corps prostré se détend. Il s'agite et prononce les premiers mots depuis une semaine devant le docteur Esteban :

— Je suis fichu... elle a fichu ma vie en l'air... Fichu... tout est fichu... Garce ! La garce !...

Le docteur Esteban attire l'infirmière à l'écart et chuchote :

— Appelez le lieutenant de police, son numéro est sur mon bureau... Dépêchez-vous...

Puis il s'assoit près du malade. Le dialogue est tout d'abord décousu. Le médecin parlant médecine, et le malade monologuant sur la réalité retrouvée.

Le docteur demande :

— Comment vous sentez-vous ? Maux de crâne ? Ne vous agitez pas, vous parlerez plus tard. Levez la main, bougez les doigts, regardez-moi, vertige ?

Et l'autre n'écoute pas, il parle sur un ton monocorde :

— Tout... elle a tout combiné... depuis toujours... l'accident de voiture... tu parles... elle l'a tué, oui... Quel imbécile... J'ai tout avalé...

Suit un chapelet d'insultes, qualifiant une femme de tous les adjectifs possibles. En clair et poliment traduit, cette femme-là est une sorte de sorcière diabolique, prostituée, menteuse, meurtrière, une

vermine.

— De qui parlez-vous ?

— Martina... Martina, ma jolie belle-sœur, la bombe sexuelle, l'amour de ma vie. Je sais, maintenant, j'ai tout compris, ça m'est venu d'un coup. Elle a tout préparé, elle menait sa saleté d'existence, sans rien me dire, et moi je marchais, je marchais...

— Calmez-vous. Je dois vous prévenir que vous faites l'objet d'une enquête de police. Je ne suis pas là pour vous interroger, moi, je suis médecin, je vous ai trouvé sur la route, malade, choqué. Je ne permettrai à la police de vous parler que si vous vous sentez bien, si vous êtes lucide. Laissez-moi vous examiner.

— J'ai dormi, hein ? Je sens que j'ai dû dormir longtemps, mais ça va maintenant. Maintenant je vois clair. Je vois tout. Écoutez-moi, ça m'étouffe, vous voulez bien m'écouter ? Quand on a compris c'est tout simple.

« Je me suis marié il y a cinq ans, avec Laura, sa sœur aînée. On s'aimait bien, ça allait bien, jusqu'au jour du mariage. Qu'est-ce qu'elle a fait le jour du mariage ? Le jour même, hein ? En pleine réception ? Elle m'a attiré dans sa chambre. Bon sang, il fallait que je sois devenu fou, j'avais bu un peu. Et voilà, ça a commencé là. Mais attendez, elle, elle se mariait aussi ce jour-là. Elle avait voulu le même jour que nous. Pedro, un bon copain. Elle s'en foutait comme du quart, elle ne l'aimait même pas. Et moi, aveugle, imbécile, je courais dès qu'elle me sifflait, femme, copain, tout ça, je ne voyais plus rien. Il n'y avait qu'elle. Et puis elle l'a tué. Ça j'en suis sûr, maintenant. Elle a tué son mari. Deux ans après le mariage. C'était planifié dans sa tête, tout ça. Elle a raconté une histoire d'accident de voiture. Il est mort, elle a été éjectée « miraculeusement » ! Elle a sauté, oui... Je me souviens du flic qui lui disait sans arrêt : « Vous avez dû sauter par la portière avant le dérapage, essayez de vous souvenir... » Et elle : « Non, non... Je ne sais plus, le virage... j'ai oublié. » Moi je savais et je ne voulais pas savoir. Après le mari, il fallait éliminer Laura, bien sûr, c'était évident. Alors, elle l'a fait.

José Iberraz semble raconter un film dont il ignorait être le spectateur sur le moment. Les calmants le font parler avec une facilité peut-être dangereuse pour sa situation vis-à-vis de la police. Le médecin le met en garde :

— Vous devriez attendre d'être interrogé, d'avoir un avocat. Vous n'êtes pas dans votre état normal pour l'instant, et ce n'est pas mon rôle de vous écouter.

— Ça ne fait rien, je m'en fous, si vous saviez comme je m'en fous

maintenant que j'ai compris. D'ailleurs je l'ai tuée, étranglée comme un serpent. Imaginez ça : je l'ai étranglée de mes mains, je ne pouvais pas faire autrement, elle m'a rendu fou.

« On était sur la plage, dans un coin tranquille. L'amour, elle ne pensait qu'à ça ! J'étais son dieu, moi pauvre imbécile ! Et elle me dit de ne pas m'en faire, qu'elle a donné à Laura un petit somnifère avec du whisky. Elle me dit qu'elle dort et qu'on est tranquilles. Elle me dit : "Ne bouge pas, je vais voir, attends-moi." Et des grimaces et des promesses. Et moi qui marche, vous savez c'était une putain, cette femme ! Je la vois bien, maintenant. Et la voilà qui revient. Elle me dit : "Elle dort, on a toute la nuit." Une nuit. Elle a mis tout son talent, cette nuit-là. Et puis nous rentrons, il fait presque jour.

Je vois Laura crispée sur le lit, bizarre, la bouche ouverte. Je vais crier, appeler du secours, mais l'autre, elle m'entraîne, elle me fait taire. Elle me dit : "Viens... je vais t'expliquer, il faut que tu saches. Maintenant nous sommes complices et nous sommes libres." Et elle raconte qu'elle a été chercher une saleté de serpent dans un institut de Madrid, en disant qu'elle faisait des expériences ou je ne sais quoi. On lui en a même donné deux ! Elle en a tué un, et elle a emporté l'autre en vacances, comme si elle emportait une crème à bronzer, dans un sac, comme ça, et cette nuit-là elle a ouvert le bocal dans le lit de Laura. Et elle est revenue sur la plage, faire son cinéma, me parler d'amour éternel et tout le reste.

« J'ai vu rouge. Un voile, un coup sur la tête, au cœur, partout. Elle s'accrochait à moi, elle parlait, elle parlait, et moi je voyais du venin, du venin partout. Il fallait que je tue ça, il le fallait. Ça explosait dans ma tête.

« Tout à l'heure, en me réveillant, j'ai revu toutes les images, bien nettes, peut-être que je suis fou, maintenant, mais moins qu'avant. À présent, je suis lucide.

— La police va venir, monsieur Iberraz. Il faudra répéter tout ça.

— Je le ferai. J'ai tué cette garce, mais c'est normal. Normal, je ne pouvais pas faire autrement. Elle a fichu ma vie en l'air, ça m'est bien égal ce qui va arriver maintenant. Je suis tout seul, heureusement. Vous savez ce que je crois ? Si ma femme avait eu un enfant, elle l'aurait tué aussi. Elle disait toujours : « Ne fais pas ça, ne lui fais pas d'enfant. Un jour c'est moi qui l'aurai, cet enfant. Je dirai que le père est inconnu. Je suis veuve, je suis jeune, j'ai le droit. » Elle avait tout prévu, tout combiné dans sa tête de vipère. Je ne croyais pas que c'était possible, une femme comme ça. Je ne croyais pas que ça existait, je vivais avec elle, à côté d'elle, je la trouvais belle, j'étais fou amoureux, heureux même si je mentais à ma femme. Et je ne la

connaissais pas. Un corps, juste un corps de femme et un serpent dans la tête.

José Iberraz a été inculqué d'un meurtre sur deux. Martina avait bien acheté la vipère dans un institut de Madrid, sous prétexte d'expériences, avec fausse adresse et faux nom. L'enquête le prouva. Mais aussi diabolique que soit son plan, il était imparfait. D'abord : il n'y a pas de vipère aspic de ce genre dans la région.

Ensuite : c'est elle que son amant a étranglée comme un serpent. D'instinct.

Ce pourquoi il a été acquitté après une longue enquête et une instruction minutieuse. Martina ne trompait pas vraiment ses amis et sa famille. Même s'ils n'imaginaient pas, les uns et les autres, de quoi elle était vraiment capable, ils ne furent pas étonnés. Jalouse, ambitieuse, folle d'elle-même, autoritaire, elle l'était, a dit sa propre mère, depuis le jour de sa naissance. Il n'y avait que sa sœur Laura pour lui pardonner tout, et elle l'a tuée. Il n'y avait que José Iberraz pour l'aimer en aveugle, et il l'a tuée, le jour où il a vu clair et déroulé le film à l'envers en quelques secondes. Un extraordinaire flash-back.

LA FEMME AUX BÉQUILLES

Avant même qu'elle entre dans la salle des assises, le public, le juge, les jurés, les avocats et le procureur entendent le bruit de ses béquilles sur le carrelage du couloir. Et, lorsqu'elle apparaît, tous les visages se tournent vers la porte avec une expression de curiosité mêlée de répugnance : cinquante ans, plutôt grande, presque obèse, un visage lisse, des cheveux noirs huileux ornés d'un cercle doré. Elle a revêtu son manteau de laine chinée gris, garni de faux astrakan.

À pas lents, pesant sur ses deux béquilles, Clémentine se traîne maintenant dans la travée centrale. Après avoir jeté un coup d'œil vif à droite et à gauche, elle se dirige vers le box où deux gendarmes l'attendent. Puis son regard redevient dur, fixe, buté. Tandis qu'elle avance, la bouche contractée par un pli amer, il court sur son passage un frémissement d'horreur.

Clémentine... Comment un monstre aussi horrible peut-il porter un prénom aussi charmant ?

Elle s'arrête un instant, comme pour reprendre son souffle, cramponnée à ses cannes. Pourquoi cette comédie ? Chacun sait ici qu'elle n'est pas infirme.

Le président, d'abord imperturbable, la regarde progresser à pas comptés. Puis, comme s'il sentait monter jusqu'à lui l'odeur acide de l'accusée, il ne peut réprimer une petite grimace qui assombrit pendant quelques secondes son visage sympathique de vieil enfant aux yeux bleus, que la majesté de la perruque ne parvient pas à défigurer.

— Je vous demande de rester calmes et silencieux, dit-il enfin au public en qui la révolte monte.

Dans un silence horrifié, les spectateurs observent alors la misérable comédie de l'inculpée gravissant les marches du box. Lorsque enfin elle a gagné sa place, le juge dit, sans une ombre d'ironie mais contenant son indignation :

— Vous pouvez rester assise si vraiment votre état vous y oblige.

Clémentine n'attendait pas sa permission, elle s'est littéralement écroulée sur son banc.

Aux assises de Louvins, le 3 décembre 1980 le président a tout vu depuis qu'il juge : des voyous, des truands, des escrocs, des pauvres types fourvoyés dans la collaboration, des dénonciateurs, des fascistes criminels, des empoisonneuses par amour, d'autres par intérêt, mais jamais un être aussi méprisable, aussi moralement hideux que cette Clémentine. Est-ce vraiment une femme ou un animal d'une espèce inconnue ? Par définition, un animal ne pourrait être aussi pervers. Le président parvient enfin à détacher son regard de cette accusée qui le fascine. Il chausse ses lunettes et ouvre son dossier :

— Vous vous appelez Clémentine Rippens.

— Oui, monsieur le Président.

La voix est aimable et claire.

— Vous êtes née le 15 août 1930. Votre père était bûcheron.

— Je l'accompagnais souvent dans le bois, répond l'accusée. C'est lui qui m'a appris à manier la cognée et la tronçonneuse. De mon état je suis forestière, monsieur le Président. Autrefois j'étais très solide.

Les précisions données, elle promène sur la salle un regard satisfait, ravie d'avoir pu parler de son passé de « bûcheronne ». Elle ne se rend pas compte que le mot « tronçonneuse » a provoqué dans le public, et chez le président lui-même, une association d'idées effroyable : pendant quelques instants, ils l'ont imaginée arc-boutée, ayant abandonné ses béquilles, sciant avec cet engin, un rictus de plaisir sur les lèvres, les arbres et les branches, comme s'il s'agissait de corps et de membres vivants.

— C'est cela... une vie saine et au grand air... ne peut s'empêcher de grommeler le président avant de reprendre un interrogatoire qui laisse désormais l'accusée totalement indifférente.

Elle se contente d'acquiescer à l'évocation de la naissance d'un premier enfant en 1955 et de son mariage avec un Espagnol l'année Suivante. L'évocation des trois nouvelles naissances qui suivent ne suscite chez elle aucun commentaire. Lorsque le président signale que trois de ses quatre enfants ont dû être placés dans des centres spécialisés pour débiles mentaux, elle approuve d'un petit signe de tête.

— Vous avez quitté votre mari. Pourquoi ?

— La vie avec lui était impossible.

— Ah bon, et pourquoi ?

— C'était un homme épouvantable, monsieur le Président.

Un silence suit cette déclaration : chacun essaie d'imaginer ce que

peut être un homme que le monstre ici présent qualifie d'« épouvantable ». Le président, plus tard, se laissant aller à quelques confidences, avouera :

— J'avais beau me répéter que tous les êtres humains sont respectables, cette femme me répugnait au point que je lui aurais volontiers craché au visage. Lorsque je lui ai fait remarquer qu'elle avait un ami qui venait parfois la visiter, je n'ai pas résisté à l'envie de lui demander quel était son métier. « C'était un ouvrier d'abattoir, monsieur le Président, m'a-t-elle répondu.

— Est-ce lui qui vous a expliqué comment on tranche la gorge des animaux ? » Je savais qu'à cette question précise, que je posais d'une voix sèche, faussement indifférente, les jurés allaient avoir un haut-le-cœur, parce qu'ils avaient encore dans la mémoire les atroces photos du crime que l'avocat général venait de leur montrer.

Pour le moment, une jeune fille de dix-huit ans, un peu forte, brune et sans grâce, s'approche timidement de la barre :

— Vous êtes Geneviève Rippens, l'unique fille « normale » de votre mère Clémentine Rippens. Lorsque celle-ci est venue s'installer dans ce village, vous avez quitté l'internat pour venir habiter avec elle. Immédiatement vous avez fait office de garde-malade. Votre mère, obèse, diabétique, exigeait des soins constants, paraît-il. Lesquels ?

La pitoyable Geneviève Rippens jette sur sa mère un sourire gêné.

— Je l'habillais, monsieur le Président, je la lavais...

— Et si vous ne le faisiez pas ?

La fille bégaye une sorte d'hésitation gênée, interminable, que le président élude :

— Inutile de répondre, mademoiselle, nous le savons. Si vous ne le faisiez pas, elle se laissait totalement aller. Elle pouvait rester des semaines sans faire sa toilette.

À ce moment, l'accusée se croit obligée d'intervenir :

— Ma santé n'était pas fameuse, explique-t-elle. Du mois d'août au mois de novembre, j'ai dû être hospitalisée.

— Et vous en êtes sortie ne sachant plus marcher, constate froidement le président. Tout à coup il vous fallait des béquilles. Ce n'est pas une bonne publicité pour la clinique.

L'accusée, tête baissée, regarde en biais le président pour expliquer d'un air sournois :

— J'avais des rhumatismes à la jambe droite.

— Vous dites parfois que c'est à la jambe gauche. Les gens

malintentionnés prétendent que tout cela n'est que simulation. On dit dans votre village que vous n'êtes pas infirme.

— C'est faux, je ne peux pas me passer de mes béquilles, s'écrie Clémentine soudain furieuse.

— Possible, mais on prétend que, lorsque cela vous chante, vos béquilles vont plus vite que vous. Enfin, passons. Au printemps 1975, Claudine Foster, une jeune mère séparée de son mari et vivant seule avec sa fillette Yvette, vient habiter le village dans une maison proche de la vôtre. Immédiatement votre fille Geneviève se lie d'amitié avec la nouvelle venue. Considérez-vous qu'elle a changé d'attitude à votre égard à dater de ce jour ?

— Oui, monsieur le Président. J'avais pourtant été gentille avec Claudine Foster. Au début je la trouvais sympathique. D'ailleurs, je l'avais aidée à emménager.

— C'est à cette occasion, je suppose, que vous avez appris où elle rangeait ses couteaux ? demande brutalement le magistrat... Passons. Donc, vous la trouviez sympathique. Elle est en effet fort sympathique. Malheureusement, cela n'a pas duré. Très vite vous avez été jalouse de l'influence qu'elle exerçait sur votre fille.

— Parfaitement, je voulais qu'elle laisse Geneviève tranquille.

— Mais enfin, quel mal lui faisait-elle ?

— Elle voulait me la prendre, monsieur le Président.

— Qu'elle ait voulu libérer votre malheureuse enfant, qui s'en étonnerait ? grogne le président. C'est alors que vous avez décidé de l'obliger à partir. Vous avez brisé ses vitres, sectionné le tuyau de la cuve à mazout, vidé des seaux hygiéniques dans son jardin, prétendu dans le village qu'elle était atteinte d'une grave maladie contagieuse, etc. J'en passe...

« Le comble, c'est lorsque vous avez cassé les tuiles du toit pour qu'il pleuve chez elle... Cela ne devait pas être facile avec vos béquilles ? D'autant que le chemin qui relie vos deux maisons est difficilement praticable ?

— Je marchais doucement, répond l'inculpée avec le même regard sournois.

— Le 15 août c'est votre anniversaire. Eh oui, remarque le président en s'adressant aux jurés. Comme tout être humain, Clémentine est née, Clémentine a été un petit bébé rose qui faisait « arreu arreu »... Et l'on se croit obligé de fêter cet affreux jour. Yvette, qui a cinq ans, vient vous offrir à cette occasion un jupon et un pendentif. Le geste de cette enfant ne vous a pas émue ?

— Si, monsieur le Président, j'en ai même pleuré. C'était la première fois qu'on me faisait un cadeau.

— Malheureusement, ce jour-là aussi, votre fille Geneviève et Claudine Foster ont été ensemble consulter une voyante. Quand elles sont revenues, que vous ont-elles dit ?

— Que quelqu'un allait mourir dans notre entourage, monsieur le Président.

— Et cette prédiction vous a trotté dans la tête, n'est-ce pas ?

— Oui, j'y ai pensé toute la nuit.

— Après l'épisode de la voyante, vous avez dit à votre fille que le vase débordait, pourquoi ?

— Parce qu'elle voulait partir en Tunisie avec Claudine. Elle voulait m'abandonner.

— Elle vous l'a dit vraiment ? Vous en êtes sûre ?

— Euh non, mais...

— En réalité, explique le magistrat se tournant vers les jurés, Geneviève avait reçu une carte postale d'un ami tunisien, et c'est à partir de cette unique correspondance que l'accusée a bâti un roman. Un roman qui le 16 au matin l'a conduite à prendre une décision : elle va tuer... C'est l'un des crimes les plus affreux, les plus injustes, les plus stupides que j'aie jamais eus à juger.

« Donc, l'accusée, soi-disant impotente, qui veut à tout prix se débarrasser de sa voisine Claudine Foster, décide de tuer, et de tuer qui ?... La petite fille de celle-ci : Yvette ! Une gamine charmante qui la veille encore lui a fait venir les larmes aux yeux en sonnant à sa porte, un jupon et un pendentif à la main, qu'elle lui offrait pour son anniversaire. En vouliez-vous personnellement à cette enfant ?

— Non... j'aime beaucoup les petites filles.

Un véritable grondement s'élève de la salle des assises. Chacun revoit, parfaitement visibles sur les photos présentées par l'accusation, les traces des doigts de Clémentine enfoncés profondément dans le menton de la fillette.

— Mais alors pourquoi ?... Pourquoi ? crie le président.

— C'était le seul moyen de me débarrasser de cette Claudine.

— Mais pourquoi pas la mère ? C'eût été plus radical, non ?

Clémentine provoque un nouveau mouvement de révolte dans l'assistance lorsqu'elle répond logiquement :

— Je n'étais plus assez forte.

Le président esquisse un geste qui exprime son découragement : comment juger humainement un être pareil ?

— Vous attendez donc que votre fille et son amie partent faire des courses, puis vous vous glissez subrepticement jusqu'à la maison où dort la petite Yvette. Racontez-nous cela, s'il vous plaît.

— Oui, monsieur le Président. Je suis passée par la fenêtre du rez-de-chaussée. J'ai pris un couteau dans le tiroir de la cuisine, puis je suis montée dans la chambre à coucher de la gamine.

— C'était un escalier très dur pour vous, non ?

— Oh oui... Je suis montée lentement, à genoux, en m'accrochant à la rampe. J'avais mis le couteau dans ma poche et...

— Et vous prétendez être infirme alors que vous avez enjambé une fenêtre, réussi à grimper seule l'escalier de bois très raide qui mène aux chambres. De même que, parvenue au chevet de l'enfant, il a bien fallu que vous lâchiez vos cannes pour prendre dans votre poche le couteau de cuisine. Yvette ne s'est pas réveillée lorsque vous vous êtes approchée du lit ?

— Non... Je me suis doucement assise sur le bord du matelas. Je tenais la lame de la main gauche, car l'autre est mutilée, vous voyez ? J'ai appuyé sur sa tête, d'abord avec le coude droit, puis ensuite avec la main...

— Et pour l'égorger, vous avez fait, je présume, plusieurs mouvements de va-et-vient.

— Oui, monsieur le Président.

Dans un silence bizarre, une sorte de silence furieux, le président secoue la tête, comme s'il essayait de chasser un cauchemar, et précise à l'attention des jurés :

— Elle a tranché la gorge de l'enfant endormie jusqu'à la colonne vertébrale. Quelle vigueur étonnante pour une infirme... Après, que s'est-il passé ?

De sa voix détachée, l'accusée explique qu'après avoir redescendu l'escalier sur les fesses elle n'a pas eu le temps de sortir de la maison : revenues des courses, Claudine Foster et sa fille Geneviève l'ont surprise dans le vestibule. Elle leur a crié : « Claudine, va donc voir ce qu'il a fait à ta gosse ! C'est un barbu. Je l'ai vu sortir de chez toi. »

— Évidemment, conclut le président, pendant plusieurs jours la police s'est acharnée sur tous les barbus des environs, avant de se rendre à l'évidence : l'auteur de ce crime stupide et monstrueux n'était autre que la voisine : Clémentine.

C'est fini, ou presque.

— Une formalité ! J'espère, s'écrie l'avocat général, que ce jugement ne sera qu'une formalité ! Et pourtant je requiers la peine de mort. Cela pour trois raisons : la première, c'est qu'il s'agit d'un acte de barbarie ; la seconde, c'est que, même complètement déraisonnable, ce crime a été médité par l'accusée pendant toute une nuit : plus de dix heures ; la troisième, c'est que, si vous déclarez que l'accusée est folle, elle sera conduite dans un asile psychiatrique et risque d'être remise en liberté dans six mois...

Les jurés ne vont pas délibérer longtemps, à peine trente-cinq minutes, et ils reviennent avec leur verdict : la peine de mort.

LA MÈRE D'ISABELLE

Une librairie à Bâle, qui sent bon le vieux papier, le vieux cuir, le vieux bois. Comme un bateau dans la ville agitée, qui transporterait une cargaison de livres rares. C'est là qu'Isabelle fait un stage en terminant ses études de littérature. Une fille sage de vingt ans, en jupe grise et gros pull-over bleu. Elle met en fiches les pensées des autres, époussette les reliures, fait glisser silencieusement l'échelle de bois le long des rayonnages. Calme, quiétude, havre de réflexion, ou chuchotement parfois des passionnés, collectionneurs d'œuvres originales, amoureux des pages imprimées sur vélin de luxe... Le libraire est un barbu tranquille, à la voix tranquille :

— Isabelle ?

Isabelle ne répond pas. Quelque part au fond de la librairie, coincée entre des cartons, sa jupe grise dans la poussière, elle respire à petits coups, à petit souffle, pâle, les yeux étrangement fixes.

— Isabelle ? Qu'est-ce qu'il y a, Isabelle ? Vous n'êtes pas bien ?

Isabelle cherche le visage penché sur elle, comme une aveugle.

Elle répond à côté de la question :

— Je vois du rouge, c'est le rouge qui danse, le rouge, le rouge...

Le libraire comprend très vite : sueur, pâleur, tremblements, pupilles dilatées, c'est une histoire de drogue. Il n'aurait jamais soupçonné la sage Isabelle de sombrer dans la triste manie du siècle. Mais l'évidence est là, recroquevillée à terre, comme une poupée cassée. Alors il fait ce qu'il doit faire, il appelle un médecin. Puis il prévient la famille d'Isabelle. Le père est en voyage, toujours en voyage. La mère réagit mal.

— C'est impossible ! Pas Isabelle ! Elle est malade, mais la drogue, c'est impossible !

C'est possible. Et c'est grave. Le médecin ne peut rien sur place. Ambulance, réanimation, hôpital. Isabelle va mourir.

Dans son sac, un petit carnet où elle a noté chaque prise de drogue, avec les effets constatés. Des mots fous, des images, des couleurs, des explosions, des cauchemars.

La mère est une statue d'incompréhension devant le lit blanc. Le visage aux traits réguliers de sa fille disparaît sous un masque à oxygène, un écran reproduit les battements du cœur, sous la forme d'une petite boule lumineuse qui tressaille péniblement, lentement, si lentement, avant de disparaître, de se fondre en une ligne plate, émettant un sifflement continu et strident... Comme si la petite Isabelle hurlait dans le silence de son corps immobile : « Je suis morte, morte, morte... »

La mort d'Isabelle est un assassinat. Mais où se cache l'assassin ?

La mère dit : « On l'a tuée ! »

Dans son désarroi, elle ne pense pas une seconde que sa fille, la sage Isabelle, ait voulu flirter avec la mort de son plein gré. Elle dit et elle répète : « On a tué ma fille ! »

Il est terrible, ce « on ». Cet assassin anonyme, ce pourvoyeur de mort, dont personne ne soupçonnait la présence aux côtés d'Isabelle. Il a fait son œuvre en quelques mois, dans l'ombre, où va maintenant le rechercher la mère. Quête impossible ? Vengeance sans espoir ?

M^{me} D., la mère d'Isabelle, est à quarante-deux ans le portrait de sa fille. Même silhouette mince, même visage régulier aux traits sages, bien dessinés, harmonieux, même chevelure brune, même regard émouvant de douceur.

À la police, devant le sac de sa fille, un grand cartable d'écolière, elle écoute, glacée, ce qui ressemble à un verdict d'impuissance.

— Mescaline... L. S. D., si vous préférez... Nous savons que les jeunes en font le trafic et l'usage dans les cafés de la ville. Mais la filière est une vraie passoire. Impossible de mettre la main sur le fournisseur d'origine. Les étudiants se repassent des tuyaux entre eux et ils ne se dénoncent jamais. Ces jeunes imbéciles pratiquent ça comme un sport intellectuel.

— Isabelle n'était pas comme ça.

— Madame... Les parents se rendent rarement compte de ce qui se passe. Par exemple, amenait-elle des amis chez vous ?

— Non, jamais. Elle rentrait tard le soir, son travail à la librairie le matin, ses cours l'après-midi ; elle travaillait même le dimanche...

— Elle fumait beaucoup ?

— Depuis quelque temps trop à mon goût.

— C'est un signe, en principe. En dehors des prises, ils compensent avec le tabac. Elle était fatiguée ? Il lui arrivait de s'endormir

brusquement ?

— Parfois, le surmenage.

— La drogue, madame. Depuis quand était-elle ainsi ?

— Je ne sais pas, quelques mois.

— Quel endroit fréquentait-elle ?

— Je ne sais pas.

— Vous voyez...

— Elle n'avait aucune raison de faire ça ! Elle était heureuse, normale, elle aimait ses études, quelqu'un l'a entraînée.

— Comme toujours. Et, quelle que soit la raison, elle a choisi ce chemin-là, vous n'y pouviez rien.

— Je suis sûre qu'on l'a forcée ! Sûre. Elle a dû prendre ça comme une expérience, elle ne savait pas.

— Ils ne savent jamais.

— Qu'est-ce que vous allez faire ?

— Il y a des brigades spéciales. On va leur communiquer le dossier, mais ils ne trouveront pas grand-chose, et ça ne vous rendra pas votre fille. Ils vont interpellier deux ou trois jeunes comme elle. Avec un peu de chance, ils mettront la main sur un petit *dealer*. Cette drogue est l'une des plus insaisissables. À l'origine, c'était un médicament réservé aux malades mentaux. Le trafic a commencé dans certains hôpitaux aux États-Unis, il y a eu des vols dans les pharmacies. On a retrouvé le L. S. D. sous toutes les formes, en sirop, en bonbons. Devant le danger, les laboratoires ont cessé la fabrication, mais il se trouve toujours un étudiant en chimie ou en médecine pour le fabriquer ou le ramener de vacances. Voyez-vous, ce n'est pas le même circuit que les drogues classiques, avec filière plus ou moins repérée et laboratoires clandestins. Surtout chez nous, en Suisse. Depuis le début des années 60, on en voit passer de temps en temps. Votre fille a dû rencontrer un étudiant qui en prenait, elle a cru à cette espèce d'expérience bidon, de dépassement de soi-même, de paranoïa intellectuelle dont certains jeunes se gargarisent, en croyant l'affaire sans danger. Ceux-là sont presque insaisissables pour la police. Ils ne se considèrent pas comme des drogués.

— Alors, vous n'allez rien faire ?

— Si vous connaissiez les relations de votre fille, si vous aviez un nom à nous donner, il y aurait une enquête possible, mais dans l'état actuel des choses...

M^{me} D. s'en va, elle emporte le grand cartable, avec les feuilles de

cours, les bouquins, les paquets de cigarettes, le petit carnet, un mouchoir, une paire de gants, une carte d'étudiante, des tickets d'autobus, un porte-bonheur en plastique rose.

La police a gardé une boîte d'allumettes contenant trois pastilles à l'air inoffensif de bonbons acidulés. La mort dans une boîte d'allumettes. Qui ? Elle veut savoir qui. Elle veut le tuer de ses mains, l'écraser comme un animal nuisible. Mais où ? Combien de parents ont ressenti cette rage impuissante et aveugle. Ils avaient une fille ou un garçon dont ils croyaient tout savoir, et se retrouvent devant la tombe d'un inconnu, parti avec son mystère.

La mère d'Isabelle ne vivra plus sans l'idée que, quelque part, marche et vit l'assassin de sa fille. Obsession dont elle ne parlera pas. Qu'elle taira comme Isabelle taisait son secret. Autre drogue dangereuse, que ce besoin d'identifier un responsable à tout prix, au risque et au danger d'accomplir une vengeance inutile.

En face de la librairie où travaillait Isabelle se trouve un petit café-bar, fréquenté par les employés du quartier. On y déjeune sur le pouce. Isabelle n'y allait jamais. Le patron ne reconnaît pas son visage, il ne l'a jamais vue.

Jouer les policiers, ce n'est pas évident. Montrer une photo dans tous les petits bars du quartier et demander inlassablement : « Vous connaissez cette jeune fille ? » n'amène en général que des réponses méfiantes.

— Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous voulez ?

Alors il faut mentir :

— Elle a disparu, elle est malade, elle a besoin d'être soignée.

Comme si Isabelle était vivante quelque part dans la ville. C'est à la fois douloureux et anesthésiant.

Le père, lui, est reparti à ses affaires. Il n'a rien compris. Même pas les démarches de sa femme.

— Tu cherches à savoir quoi ? Ça te mènera où ? S'il y a des coupables dans cette histoire, c'est toi et moi. C'était à nous de deviner.

La mère poursuit son idée fixe. Isabelle n'était pas une droguée ordinaire. « Son » Isabelle a été attirée dans un piège tragique, elle était trop intelligente, trop lucide pour se laisser convaincre par n'importe qui. Elle n'avait aucun conflit intérieur, rien qui puisse l'amener à une forme quelconque de désespoir. Elle a voulu faire une expérience, son carnet le dit. Elle n'y a noté que des impressions,

comme une scientifique. Quelqu'un est à l'origine de cette folie.

— Je cherche cette jeune fille, elle est malade, elle a disparu.

Deux mois ont passé. Une serveuse répond enfin, dans une cafétéria :

— Il y a longtemps qu'on ne l'a pas vue...

La mère s'assoit, elle a peur soudain. Elle regarde ce décor un peu laid, les tables en Formica, les couleurs heurtées, les lumières trop vives. Alors c'est là qu'Isabelle venait, c'est là qu'elle s'asseyait pour écrire, lire, manger un sandwich, discuter... Elle a mis deux mois à trouver ce lieu, à 200 mètres de la librairie. La serveuse compatit.

— Ah... vous êtes sa mère ? Elle avait pas l'air malade, pourtant.

— Dites-moi, qui elle fréquentait ?

— Oh ça, ma pauvre dame, ils se fréquentent tous, vous savez. Les étudiants, ça va, ça vient...

— Mais vous vous souvenez d'elle ? Pourquoi ?

— Elle dessinait toujours des trucs sur la nappe en papier...

— Quels trucs ?

— Des trucs qui ne voulaient rien dire, pas des vrais dessins, quoi... des gribouillis. Une fois je crois qu'elle a oublié son écharpe, oui, je crois bien que c'est elle... Je me rappelle plus bien, vous pensez, j'en vois tellement...

— Qu'est-ce qu'il y a eu à propos de cette écharpe ?

— Un de ses copains l'a prise, il a dit qu'il la lui rendrait.

— Qui ? Essayez de vous souvenir, qui ? Je vous en prie.

— C'est trop vague, je vous dirais des bêtises. Un grand type, maigre, il me semble.

— Il est là ? Il vient souvent ?

— Comme les autres.

— Il était toujours avec elle ?

— Ça je pourrais pas vous dire.

De la fumée, de vagues souvenirs, des bulles de souvenir. Il faut être une mère pour s'accrocher à si peu. Pour revenir inlassablement, jour après jour, demander désespérément :

— Vous connaissez Isabelle D. ?

Un jour, enfin, une petite jeune fille boulotte apporte la réponse tant attendue.

— Isabelle, on la voit plus au cours. Elle a laissé tomber sa thèse, c'est son copain Frank qui me l'a dit.

— Qui est Frank ? Son petit ami ?

— Non, son copain, ils bossaient ensemble, ils avaient le même prof comme directeur de thèse. Vous êtes sa mère et vous saviez pas ça ?

— Où est Frank ?

— On le voit plus souvent, lui non plus. Il est un peu dingue, ce type. Brillant, mais dingue...

— Aidez-moi à le rencontrer, je vous en prie. Il sait peut-être où se trouve ma fille.

— Tout ce que je sais, c'est qu'il joue de la musique dans un club de jazz, du saxo.

Enfin il est là, dans la fumée d'une cave, grand et maigre, silhouette fantomatique, accroché à son instrument. C'est lui. L'instinct d'une mère ne peut pas tromper. C'est lui, ce faiseur de bruit syncopé, de musique moderne réservée à une élite d'initiés.

Il est en sueur, désinvolte, il s'assoit par terre et lève sur la mère d'Isabelle un regard désabusé.

— Qui ça ? Isabelle ? Ah oui, elle est morte, Isabelle.

Il savait, bien sûr. Et déjà il regarde ailleurs, il échappe, comme un coupable. Il faut jouer la ruse, pour être sûre.

— Vous êtes le seul qui pourriez m'expliquer. Je suis sa mère. J'ai besoin de comprendre. Cette drogue, cette expérience.

— Qu'est-ce que vous cherchez ? Quelle drogue ? Je sais pas de quoi vous parlez. Fichez le camp.

— Elle m'a dit que vous faisiez une expérience ensemble.

— Foutaise. Ça n'a rien donné.

— Mais vous ?

— Quoi, moi ? On a tenté un truc. C'est pas de ma faute si elle s'est obstinée.

— Parce que vous, vous avez abandonné ?

— Ça m'a amusé quelque temps. Des trucs de gamins. Vous frappez pas comme ça. Isabelle prenait tout au sérieux, pas marrante du tout. J'ai pas envie d'en parler, d'accord ? Vous m'oubliez un peu, d'accord ?

— Elle est morte, et vous voulez oublier ?

— Okay, j'ai compris. La faute à qui, hein ? Tout ça parce qu'elle vous a raconté que je lui ai filé des bonbons, et après ? J'en ai donné à d'autres ! Qu'est-ce que vous croyez ? Que je vais me battre la coulpe en répétant devant Dieu c'est ma faute, c'est ma très grande faute ? Elle est allée trop loin, c'est tout. Ça me regarde pas.

— Elle est morte ! Vous lui avez donné la mort. C'est vous qui lui avez fait avaler cette saleté !

— Mais non, c'est pas moi, c'est personne ! C'est même pas le type qui a fabriqué cette saleté, comme vous dites. Ça n'avait rien de dangereux, on l'a tous essayée, on n'en est pas morts. Maintenant, fichez-moi la paix avec vos salades. Puisque votre petite fille vous disait tout, elle a dû vous dire qu'elle voulait atteindre les sommets ? Le mystique ? Dieu, ou je ne sais quoi d'autre ? Foutaise, je vous dis. Ça ne m'intéresse pas, ça me concerne pas. Je n'étais pas son maître à penser. Vous, les parents, c'est toujours pareil, c'est toujours la faute des autres, vous pigez rien. J'ai pas de parents, moi. Un vrai bonheur, personne pour s'accrocher à mes basques.

— Vous êtes odieux, un monstre.

— Il faut bien être quelque chose ou quelqu'un, non ? Allez-vous-en. C'est pas un endroit pour vous. Les parents n'ont rien à faire ici.

La mère d'Isabelle a rapporté cette conversation à la police. Elle seule pouvait le faire.

Elle a quitté le club de jazz, cet endroit où les parents n'avaient rien à faire. Elle est montée dans sa voiture. Elle a attendu jusqu'à 4 heures du matin, presque l'aube. Une longue préméditation.

Quand il est sorti, en traînant son saxophone, elle l'a suivi, en roulant doucement d'abord, puis elle a accéléré. Il y avait des témoins. Ils ont vu la voiture passer sur le grand corps maigre, en rugissant du moteur, comme un fauve.

Folie. Internement. Vengeance désespérée, pas de jugement. Qui sont les victimes, qui sont les assassins. On ne sait plus.

J'AVAIS DIT QUE JE VOUS TUERAI

Nue, en jean ou en manteau de fourrure, Ruth Gronemeyer est diablement belle. C'est dans la vie le principal, sinon l'unique atout de sa réussite. Aussi, lorsque la sonnette retentit, jette-t-elle un coup d'œil en passant vers la glace au cadre de bois doré qui orne la petite entrée. Inspection rapide, quasiment militaire, de sa coiffure. Un adjudant dirait : « Je ne veux voir qu'une tête. » Elle pense : « Je ne veux voir qu'un cheveu. »

Cette belle autorité se décompose dès la porte ouverte. Ses belles lèvres rouges écartées pour saluer la visiteuse ne se referment pas. Ses yeux verts fixent le petit revolver braqué sur elle.

La jeune femme qui lui fait face, pâle et la voix tremblante, la pousse du canon de son arme, et fait deux pas en avant pour refermer la porte derrière elle :

— Je m'appelle Elisabeth Honig, dit-elle.

Ruth Gronemeyer a compris et secoue la tête.

— Vous êtes la femme de...

— Oui... Je suis la femme de Franz... Vous savez que vous détruisez notre foyer ?

Ruth Gronemeyer observe que le canon du revolver n'est plus braqué sur elle et que des larmes coulent des yeux de la visiteuse qui bégaye :

— Est-ce que vous vous rendez compte du mal que vous faites ?

Ruth Gronemeyer constate que la jeune femme est bien telle que la lui a décrite son amant : plutôt jolie elle aussi, mais moins éclatante, d'une blondeur un peu fade, moins pulpeuse, certainement moins sensuelle. Pas étonnant que Franz en soit fatigué.

— Est-ce qu'au moins Franz vous a dit que nous avions un enfant ?

Ruth Gronemeyer ne supporte jamais longtemps une position d'infériorité. En un éclair, elle voit comment retourner la situation : non qu'elle soit très intelligente, mais une certaine méchanceté naturelle lui donne du génie :

— Oui... il m'a dit que vous aviez une fille : Flora, mais... qu'elle n'était pas de lui.

Sous cette déclaration imprévue, Elisabeth Honig chancelle et Ruth Gronemeyer, en quelques phrases, va se débarrasser d'elle :

— De toute façon, ma chère, il n'y a pas de quoi vous mettre dans cet état. Rangez-moi ce revolver. Je n'ai pas du tout, mais pas du tout l'intention de vous voler votre grand benêt de mari. Ce n'était qu'une passade, j'en suis lasse et vous le rends bien volontiers.

De retour dans leur jolie villa des environs de Munich, Elisabeth Honig se laisse tomber dans un fauteuil et attend le retour du docteur Honig, son époux. Elle l'attend longtemps, toute la soirée et toute la nuit. Enfin, vers 6 heures du matin, elle entend la voiture, la porte du garage qui s'ouvre et se referme. Elle avouera plus tard qu'elle tient son petit revolver caché dans la poche droite de sa jupe. Évidemment, elle va tirer... mais il ne faut pas en déduire que l'affaire va s'arrêter là. Elle ne fait que commencer.

Donc, à 6 heures du matin, la porte du garage s'ouvre, se referme, et le docteur Honig, grand, mince, très très grand, très très mince, et même bien trop grand, et bien trop mince, le cheveu raide et brillantiné, de grosses lunettes en équilibre sur deux narines frémissantes, entre en claquant rageusement la porte :

— Ah, te voilà ! s'exclame-t-il en apercevant sa femme immobile dans un fauteuil. Qu'est-ce que tu es allée faire là-bas, petite idiote ? Hein ? Qu'est-ce que tu lui as raconté ?

Penché sur le fauteuil, la main gauche appuyée sur l'un des bras, de la main droite, il gifle violemment Elisabeth qui ne bouge pas.

— Qu'est-ce que tu lui as dit ?

— Que nous avons un enfant.

— Comme si elle ne le savait pas ! Tu penses bien que je le lui ai dit.

— Tu lui as dit aussi qu'il n'était pas de toi !

Le docteur, derrière ses grosses lunettes, roule des yeux fous. Ses narines s'écartent comme s'il étouffait de colère.

— Et alors ? Qu'est-ce qui me prouve qu'il est de moi, cet enfant ?

À 15 mètres de là, au bout d'un couloir, une porte s'entrouvre, laissant apparaître le visage anxieux et indécis de la petite bonne. Celle-ci entend les éclats de voix d'Elisabeth, les injures proférées par le docteur et, finalement, deux coups de feu suivis d'un silence. Tandis

qu'elle jette un manteau sur sa chemise de nuit, sa patronne sortie du salon s'avance lentement dans le couloir :

— Appelez le docteur ! Appelez la police.

Elisabeth Honig lui montre d'un geste du bras, là-bas, par la porte restée ouverte, le corps inanimé de son mari.

Triste journée pluvieuse en ce mois de février, où la blonde Elisabeth Honig, vingt-sept ans, doit être jugée devant un tribunal de Bavière. Lorsque le principal témoin s'avance lentement, appuyé sur deux cannes, le président lui demande :

— Docteur Honig, voulez-vous vous asseoir ? Oui ? Voulez-vous donner une chaise au témoin, s'il vous plaît.

Dans la trop grande, trop mince silhouette du docteur, les os de la hanche droite doivent craquer douloureusement autour de la cheville de métal qui la rafistole. Son cœur doit battre à grands coups près du petit trou d'où il a fallu extraire la seconde balle. Le président résume les faits et conclut :

— L'accusée, comme vous l'avez entendu, pour expliquer son geste aux policiers, a prétendu que, l'ayant trompée et près de la quitter, vous l'avez giflée et injuriée au point de lui faire perdre un instant la raison. Que répondez-vous ?

— À peu près tout ce qu'elle raconte est le fruit de son imagination, déformée et morbide.

— Avez-vous vraiment douté de votre paternité ? demande encore le président.

Le docteur Honig hausse les épaules. Il a presque un sourire de pitié lorsqu'il murmure :

— Mais non, monsieur le Président ! Bien sûr que non !

Chacun s'attend à ce qu'Elisabeth Honig et son avocat deviennent, à tort ou à raison, des accusateurs implacables de la victime. D'autant que la partie civile a traité l'accusée : « d'assassin contrecarré ». Mais il n'en est rien : lorsque l'avocat se tourne vers sa cliente, la suppliant de lui laisser la liberté de la défendre comme il l'entend, elle refuse :

— Non ! Taisez-vous... Ne remuez pas la boue... Je ne veux pas de boue... nous avons un enfant.

À la question que lui pose le président :

— Mais enfin, pour tirer vous aviez bien un motif... Répétez au moins ce que vous avez dit à la police !

Elle se contente de répondre :

— Avec mon mari, la vie était un enfer.

Dans ces conditions, le procès est vite expédié. Même le témoignage de Ruth Gronemeyer est réglé en trois temps et quelques questions. Lorsqu'elle paraît derrière la barre, de bleu sombre vêtue, superbe, autoritaire et digne, le président lui demande les relations qu'elle entretenait avec le docteur :

— En tant que visiteuse médicale, répond-elle, promenant un regard vert sur le tribunal, nous avons beaucoup d'intérêts communs, c'est tout.

— Aucune relation intime ? insiste le président.

Ruth Gronemeyer lève trois doigts vers le plafond puis, avec une gravité que dément quelque peu la rougeur exagérée de ses lèvres, elle jure devant Dieu :

— Le docteur Honig est un très bon ami, mais nous n'avons jamais entretenu de relations intimes.

Cette fois, l'accusée hors d'elle se dresse dans son box.

— Jamais ? hurle-t-elle.

— Jamais ! tranche le témoin.

Le président a beau intervenir, l'accusée insiste :

— Et demain ? Quand ce procès sera fini ?

— Ni hier, ni aujourd'hui, ni demain, j'ai dit jamais ! affirme le témoin.

— Accusée, taisez-vous !

Mais avant que deux policiers l'aient, d'un geste vigoureux, écrasée sur son siège, l'accusée a le temps de promettre :

— Nous verrons ! Si j'apprends un jour que vous vivez avec Franz, je vous tuerai !

Cette promesse va conditionner toute la suite de l'histoire.

Pour l'heure, le procès se termine aux torts complets de l'accusée, condamnée à trois ans de prison. Toujours pour ne pas remuer la boue à cause de leur petite fille, Elisabeth refuse de recourir en appel contre le jugement. Son mari obtient aisément un divorce prononcé à son avantage exclusif. Après quoi le tribunal fait savoir à son exfemme que le droit de revoir sa fille lui est refusé. Et le docteur Honig quitte Munich pour s'installer à Berlin.

Lorsque, trois ans plus tard, Elisabeth sort de prison, seule et sans travail, elle doit vivre chez ses parents. Nous sommes au début de l'année 1937. Comme elle l'a fait maintes fois en prison, la première

chose qu'elle demande est :

— Comment va Flora ?

Aucune photo de Flora chez le couple des grands-parents, tristes, blanchis par l'âge et les épreuves de leur fille.

— Elle va bien, répond la grand-mère, son père nous l'a amenée en passant une dizaine de minutes le mois dernier. C'était son cinquième anniversaire.

— C'est une nurse qui s'en occupe ?

Le grand-père et la grand-mère échangent un regard.

— Oui... enfin...

C'est le grand-père qui prend son courage à deux mains, expliquant avec une fausse désinvolture :

— Il s'est remarié, tu sais, et rassure-toi, sa nouvelle femme a l'air de très bien s'en occuper.

Puis il se lève très vite et change de conversation sous le regard horrifié de sa femme : jamais ils n'oseront lui dire la vérité. Le docteur Honig a bel et bien épousé Ruth Gronemeyer. Et c'est sa rivale victorieuse qui élève l'enfant d'Elisabeth.

Un jour, la police arrête celle-ci sur un banc dans un parc de la ville : elle est accusée de vagabondage. Il faut dire que la police nazie aime particulièrement l'ordre. Mais lorsque le juge découvre qu'Élisabeth possède un casier judiciaire, la sentence est vraiment très lourde : quatre ans.

La guerre éclate tandis qu'Elisabeth purge sa deuxième année de prison.

1945, un camp de réfugiés : la foule se presse en longues files devant les tables dressées à la hâte, où les fonctionnaires essaient de remettre un peu d'ordre dans l'immense pagaille qui, pendant un temps, va régner en Allemagne. Pour cela, il faut commencer par le commencement : chacun doit avoir un nom et une carte d'identité.

— Et vous, comment vous appelez-vous ?

L'un des ronds-de-cuir examine une petite femme maigre, vaguement blonde, qui fut sans doute jolie, mais avant la guerre.

— Je m'appelle Elsa Binder, j'ai perdu mes papiers dans le bombardement de Dresde.

— Votre métier ?

— Laborantine.

C'est ainsi qu'Elisabeth devient Elsa Binder. Elle trouve un emploi dans un laboratoire de la Badish Anyline, où elle est promue chef de division en 1952.

Jamais elle n'a cherché à revoir sa fille Flora. Non qu'elle s'en désintéresse, non qu'elle soit parvenue à l'oublier, mais tout simplement pour ne pas gâcher sa vie. De loin en loin, elle a réussi à obtenir quelques nouvelles. Elle sait que Flora, devenue jeune fille, mène à Berlin-Ouest une vie enviable, ignorant sans doute le drame qui, grâce au ciel, ne semble pas avoir réellement bouleversé son enfance. Depuis son geste, il y a maintenant près de vingt ans, l'obsession d'Elisabeth a été : « Pas de boue, ne pas remuer la boue. »

Le 5 mars 1955, lorsqu'elle apprend que Flora va se marier, elle se rend chez un bijoutier de Munich, cherche longuement, les larmes aux yeux, le bijou le plus discret qu'elle puisse trouver, choisit une minuscule chaîne de poignet et la lui envoie : sans signature, sans un mot, espérant qu'elle la portera.

Le 9 mars, Elisabeth-Elsa, qui a désormais les cheveux poivre et sel, se prépare à quitter l'*Hôtel de Berlin* où elle est descendue pour assister le lendemain au mariage, incognito, lunettes noires et foulard autour du visage. Dans le hall, elle entend le portier s'adresser à une jeune femme blonde qui se retourne :

— Tenez, mademoiselle, voilà la dame !

Elisabeth comprend aussitôt qu'il s'agit de sa fille. Flora, de son côté, après un bref instant d'hésitation, vient vers elle.

— Vous êtes ma mère ?

Incapable de dire un mot, Elisabeth acquiesce d'un petit signe de tête.

Dans le taxi qui les conduit dans le faubourg où demeure le docteur Honig et sa femme, Flora lui explique que depuis plusieurs mois elle cherchait discrètement à retrouver sa mère. Étonnée de recevoir cette petite chaîne de poignet anonyme, elle a téléphoné au bijoutier dont l'écrin portait l'adresse. Le bijoutier lui a donné celle d'Elisabeth. À l'adresse d'Elisabeth, une femme de ménage a répondu que celle-ci était descendue à un certain *Hôtel de Berlin* pour quelques jours.

— Voilà, c'est tout simple.

Descendue de taxi, Flora sort ses clés et ouvre la porte :

— Vous verrez maman, je suis sûre que papa sera très content que vous soyez à mon mariage.

— Tu es certaine ? Absolument certaine ?

— Oui, oui, oui.

— Et ta... enfin, sa femme ?

— Ruth ? Bien sûr qu'elle sera contente.

Elisabeth a blêmi, son regard s'est durci :

— Comment tu as dit : Ruth ? Elle s'appelle Ruth ?

Déjà Flora traverse le hall en courant et s'adresse à une femme invisible qui se tient dans l'encadrement d'une porte ouverte :

— Ruth ! Devine qui est là ? Ma mère ! J'ai retrouvé ma mère !

Elisabeth, qui entre à son tour dans le hall, voit la porte se refermer violemment devant la jeune fille stupéfaite, plus stupéfaite encore lorsque Elisabeth hors d'elle, à demi folle, se jette sur la poignée.

— Vous êtes Ruth Gronemeyer ? demande celle-ci en hurlant... Vous êtes Ruth Gronemeyer ?

La poignée résiste quelques instants, puis il y a derrière la porte de la chambre un bruit de pas, un tiroir qu'on ouvre :

Comme une furie, Elisabeth entre dans la chambre : les yeux étincelants, les mains en avant, toutes griffes dehors.

— Je vous avais pourtant dit que je vous tuerais !

Ruth Gronemeyer, terrorisée, se protégeant le visage du bras gauche, braque sur sa rivale le revolver qu'elle vient de sortir du tiroir de la table de nuit et fait feu.

Elle n'avait pas promis en public de tuer sa rivale. Mais elle s'y préparait depuis des années, si l'occasion lui en était offerte. Et elle appelait ça : légitime défense.

NUIT NOIRE

À gauche, une rue tranquille bordée de pavillons fleuris ; à droite, la même rue tranquille, les mêmes pavillons fleuris.

Le tout est éclairé parcimonieusement par d'élégants réverbères style 1925, mais ils sont rares et la lumière qu'ils diffusent en plaques rondes laisse de larges zones d'ombre. Nuit noire sans une et sans étoiles.

Un amoureux sonne à une porte. On lui ouvre. Il disparaît.

— Encore ce type ! Si j'étais le père, ça ne se passerait pas comme ça. Non mais tu te rends compte, Elise ? Elise ! Je te parle, c'est encore l'amant de cette petite traînée.

— Quelle traînée ?

— La gamine du 32 *bis*.

— Oh, écoute Sylvio, elle a le droit à son âge de recevoir qui elle veut ! Elle a passé vingt ans !

— Et alors, tu trouves ça normal, toi ? Sous le toit de son père ?

— Mais les parents sont en vacances.

— Justement.

Armé de jumelles, dans l'ombre noire de sa chambre, Sylvio Ostie balaie le paysage comme un guetteur de commando en mission. Ses jumelles sont à infrarouges et, si la chose n'est pas suffisante, il dispose d'une lunette encore plus puissante destinée à observer Mars et les anneaux de Saturne.

Nuit noire. Observation nulle. Sylvio s'est donc rabattu sur l'observation des environs immédiats, ce qu'il fait de toute façon presque chaque soir. C'est une manie. Un genre d'espionnite accompagnée de jugements à l'emporte-pièce sur les mœurs des voisins :

— Voilà que ça recommence !

— Quoi, encore ?

— Ce sale gosse fait exprès de faire tourner sa moto ! Comme s'il ne pouvait pas la réparer dans la journée.

— Sylvio, viens te coucher, la guerre est finie, bon sang !

Sylvio Ostie, ancien légionnaire, ancien mercenaire, a pratiqué la guerre toute sa vie de vingt à soixante ans, et ce n'est pas une compagne de passage comme celle qui tente de dormir dans son lit depuis un an qui lui donnera des ordres.

— La ferme !

Qu'en termes élégants ces choses-là sont dites. Pourtant, Elise ne répond pas. Lorsque Sylvio est dans cet état, le mieux est de se faire ignorer. Alors, elle va dormir en attendant que la lourde masse de son compagnon vienne s'écrouler à ses côtés : 1,85 mètre et 90 kilos de muscles encore solides.

Elise s'endort. La nuit de novembre est noire dans cette banlieue, aussi noire que l'œil de Sylvio toujours rivé à ses jumelles. Il ne va pas dormir, lui, il cherche une mission de redresseur de torts pour meubler sa retraite.

Dans le quartier, il passa pour un râleur inoffensif, un peu rouleur de mécaniques, et ferait plutôt ricaner les jeunots qui pétaradent à mobylette. Que peut-on craindre d'un homme qui va chercher sa baguette de pain et son litre de lait tous les matins, qui fait du jogging autour du quartier en survêtement, qui joue avec son chien sur une pelouse tondue à ras, qui fait lui-même les saucisses du dimanche dans le jardin et se passionne pour l'opéra ?

Que peut-on craindre ?

Elise dormait. Elise a quarante-cinq ans, c'est une ancienne athlète reconvertie dans le commerce. Elle possède un bar-restaurant à Munich où elle a rencontré Sylvio Ostie : une caricature de mercenaire, menton carré, dents solides, épaules larges, œil de lynx mais un ulcère à l'estomac. Au moins, il n'empeste pas l'alcool et le tabac. Il ne boit que du lait, ne mange que des grillades et ne se mêle jamais à la conversation des autres.

Par contre, dès le début de leur liaison, Elise a découvert la face cachée du héros : insomnie, nervosité, agressivité, manie de la persécution et difficulté réelle à s'adapter à la vie civile, à la retraite et à la soupe du soir.

Pourtant, Elise est restée. Elle n'a apporté qu'une brosse à dents, une cafetière et un peignoir de bains. Le matin, elle repasse chez elle dans le centre de la ville pour se changer et ouvrir le bar. À 10 heures

du soir, heure de la fermeture, elle accompagne Sylvio jusqu'au pavillon de banlieue sous les réverbères, et là, en général, elle gare sa voiture jusqu'au lendemain.

Ce soir, tout s'est passé ainsi. Comme d'habitude, Sylvio a sondé la nuit de ses jumelles, émis quelques sentences, proféré quelques menaces, puis Elise s'est endormie.

Donc Elise dormait lorsque les sirènes de police ont déclenché un bruit infernal dans la rue. À ses côtés, Sylvio aussi devait dormir puisqu'il a sursauté en grognant.

Les voilà tous deux à la fenêtre, comme la plupart des riverains. Un attroupement s'est formé à l'autre bout de la rue, les gyrophares clignotent, une ambulance arrive en trombe.

Ensommeillée, Elise scrute la nuit pour comprendre :

— Regarde avec tes jumelles, Sylvio ! Qu'est-ce qu'il y a ? Un accident ?

— Sûrement un accident.

— Eh bien, regarde !

— Ça m'intéresse pas, j'ai sommeil.

Elise veut s'emparer des jumelles, mais son compagnon l'en empêche.

— Laisse ça ! Tu ne sais pas les régler.

— Tu as vu quelque chose ?

— Moi ? Non, je dormais. J'ai pris un somnifère.

Effectivement, Sylvio a la mine chiffonnée et il retourne se coucher de mauvaise humeur.

Elise contemple un instant les lumières des voitures de police, les lumières des pavillons, les curieux en chemise ou en robe de chambre ; elle aperçoit vaguement à 200 mètres une civière puis une autre que l'ambulance avale et emporte en hurlant. Elle referme la fenêtre sur l'humidité de la nuit.

Ce n'est que le lendemain matin qu'elle se souviendra avoir fermé cette fenêtre. D'habitude, Sylvio ne se couche jamais sans la boucler, car il a horreur du bruit. Une horreur malade, comme sa curiosité est malade. Et Elise trouve bizarre cette fenêtre ouverte, comme elle trouve bizarre le manque de curiosité de Sylvio. Certes, il était 3 heures du matin et, certes, il a l'habitude de prendre des somnifères au milieu de la nuit ; certes, mais logiquement il aurait dû examiner la scène, la décrire et la commenter du bout de ses jumelles.

Autre sujet de réflexion pour Elise : Sylvio s'est endormi avec ses chaussettes aux pieds.

— T'as vraiment rien vu cette nuit ?

— J'ai rien vu, ça m'intéresse pas et en plus j'ai décidé de quitter ce quartier. On se croit tranquille et il y a toujours un imbécile pour faire du bruit. Je vais chercher une maison à la campagne. Le loyer sera moins cher et je préfère un chien qui hurle à une moto qui pétarade. J'ai la migraine et mal à l'estomac. Il me faut du calme, du vrai calme, le calme du désert avec juste le cri d'un coyote de temps en temps. Le bruit des hommes me rend malade. À ce soir ?

Elise a dit : « À ce soir. » En partant avec sa voiture, elle s'est arrêtée devant un cercle à la craie, une tache d'huile et des traces de sang. Deux ou trois badauds discutaient devant ce schéma macabre. Elise a demandé ce qui s'était passé.

— Un accident, un type en voiture a percuté une moto. Le jeune motard a été tué sur le coup. Le type de la voiture est mort dans l'ambulance. Il était peut-être saoul.

Pourquoi Elise se sent-elle soulagée ? Avait-elle craint un moment que Sylvio soit mêlé à cette histoire ? En tout cas, elle a chassé l'idée lorsque, dans l'après-midi, Sylvio vient lui annoncer avec excitation qu'il a trouvé une maison habitable immédiatement et qu'il va déménager ce soir même.

— J'en ai pour deux jours à peine, je reviendrai te chercher quand j'aurai fini. En attendant, tu dors chez toi et tu m'attends. Tu verras... Y'a rien de mieux que la campagne. Pas une maison à moins de 500 mètres. À propos, des flics sont venus à la maison tout à l'heure au sujet de l'accident. Je leur ai dit qu'on dormait et qu'on n'avait rien vu, mais ils ont demandé ton adresse ici.

— Qu'est-ce qu'ils cherchent ?

— Je sais pas, il paraît qu'on a tiré sur la voiture ou sur la moto, alors ils interrogent tout le monde, mais nous on n'a rien vu, hein ? T'as rien vu, toi ?

— Non.

— Eh ben, tu leur diras. Je me sauve, je vais emballer mes caisses.

Lorsque les deux policiers se sont approchés du bar, deux heures plus tard environ, Elise a eu un creux à l'estomac, comme jadis avant le départ d'une course. Le trac. Et pourtant, elle n'avait rien vu, ou si peu.

Ils sont polis, prudents, froids mais inquisiteurs, ces deux policiers. Après quelques questions de routine pour préciser les liens entre

Sylvio Ostie et le témoin, le véritable interrogatoire commence :

— Vous connaissez bien vos voisins ?

— Pas vraiment, je n'habite pas la maison en permanence, j'y dors seulement. J'arrive tard le soir et repars en général assez tôt.

— Hier soir, vous n'avez rien remarqué ou rien entendu en provenance des maisons voisines ?

— Non, je dormais.

— Un coup de feu vous aurait réveillée ?

— Sûrement, oui.

— Décrivez-nous vos voisins.

— Lesquels ?

— Vos voisins immédiats, de chaque côté du pavillon.

— Autant que je sache, dans la maison à gauche, il y a un couple de jeunes mariés avec un bébé, et de l'autre côté une famille avec des enfants, je ne les connais pas.

— Le motard habitait de l'autre côté de votre rue, 200 mètres environ, lui, vous le connaissez ?

— Non.

— Tout le monde dit dans le quartier qu'il faisait beaucoup de bruit, la nuit également. Vous avez dû le remarquer ?

— Oui, mais je ne le connais pas.

— On dit qu'il s'amusait à tourner en rond au carrefour et qu'il empêchait les gens de dormir.

— Ça ne durait pas longtemps, c'est un fermier.

— Il avait dix-huit ans et quelqu'un lui a tiré dessus selon toute probabilité. Le hasard a voulu que la balle ne l'atteigne pas, mais elle a touché un automobiliste qui prenait son virage au carrefour. D'après les premières constatations, le conducteur, touché au cou, a perdu le contrôle de sa voiture et a percuté le motocycliste qui le croisait en sens inverse.

— Ah ?

— La trajectoire de la balle semble indiquer que le tireur s'était posté dans votre coin. L'arme utilisée est assez sophistiquée, probablement munie d'un silencieux. Une arme de professionnel. Votre ami était dans l'armée, je crois ?

— Vous le soupçonnez ?

— Peu de gens possèdent une arme de ce genre, et vos voisins immédiats n'ont pas la tête à ça.

— Sylvio n'a pas d'arme, en tout cas, je n'en ai jamais vu. Et puis nous dormions tous les deux, il avait même pris un somnifère.

— Il s'est couché en même temps que vous ?

— Pas tout à fait, quelque temps après, vers 11 h 30 ou minuit, sûrement.

— Mais vous ne pouvez pas l'affirmer ?

— Non.

— Que faisait-il avant de se coucher ?

— Il... prenait le frais à la fenêtre.

— A-t-il fait une remarque quelconque ?

Elise ne répond pas, elle a peur de répondre, peur de parler des jumelles, de la fenêtre ouverte, des chaussettes et du déménagement. Peur d'accuser Sylvio. Son trouble ne passe pas inaperçu.

— Votre ami déménage aujourd'hui, c'était prévu ?

— Euh... À vrai dire non, mais il se plaignait du bruit depuis qu'il vivait là. C'est un insomniaque, mais moi, je dors toujours très bien.

— Est-il agressif, violent ?

— Ce n'est pas un tendre, mais...

— L'estimez-vous équilibré ?

— Je ne sais pas, il essaie de l'être, en tout cas, il fait beaucoup de sport. Avant, sa vie était très active, alors, bien sûr, il s'ennuie un peu. Mais vous l'avez vu ! C'est à lui de répondre.

— Avez-vous un doute, madame ?

— Écoutez, je ne peux pas répondre à cette question, c'est trop grave, et puis je dormais, je n'ai rien vu.

— Cette affaire est sérieuse, madame, un dingue s'est amusé à tirer en pleine nuit sur des gens inoffensifs. Le coup est parti de votre côté et d'une fenêtre en hauteur. Nous n'avons pas tellement le choix : d'un côté, un jeune marié père d'un bébé de six mois ; de l'autre, un père de famille tranquille employé à la ville et, au milieu, vous ! Réfléchissez, votre compagnon est ancien légionnaire, il a fait plus de guerre en trente ans que tout le quartier réuni. Si quelqu'un peut posséder une arme, c'est lui, et il déménage comme ça, le lendemain ? Lorsque nous sommes arrivés chez lui, ses affaires étaient déjà emballées et il a donné une nouvelle adresse en dehors de la ville. Ça

ne vous tracasse pas ? Ça ne vous paraît pas le meilleur moyen pour éviter une perquisition, pour faire disparaître l'arme ? Il faut nous dire tout ce que vous savez sur lui et le moindre détail de cette nuit. Même si vous tenez à cet homme ! Il est peut-être malade, il recommencera peut-être.

Après un long silence, Elise s'est décidée.

— La nuit était noire...

Et elle a tout dit : la fenêtre ouverte, le fait que Sylvio n'ait pas voulu voir ce qui se passait, alors qu'il avait l'habitude d'espionner l'environnement à la moindre occasion, les jumelles. Pourquoi s'était-il couché en chaussettes, comme quelqu'un qui s'est couché précipitamment pour faire semblant de dormir ? Et cette rage contre le bruit, cette hantise des conventions et d'une certaine morale. Morale et conventions qu'il expliquait aux autres, mais pas à lui.

Lorsque les policiers se sont présentés au nouveau domicile de Sylvio Ostie, soixante ans, mercenaire à la retraite, l'homme les a fait entrer puis, sous prétexte d'attacher son chien dans la cour, a disparu une minute. Le temps de récupérer son arme dans la niche du chien et de se tirer une balle dans la poitrine. La même arme, la même balle qui avait troué la nuit noire et provoqué la mort de deux personnes. Mais il a survécu, lui, même s'il n'est plus qu'un demi-corps foudroyé sur une chaise d'infirmes dans le silence ouaté d'un hôpital-prison, mercenaire de lui-même.

UN AMOUREUX DES ARMES

Au mois de janvier 1962, le cadavre d'une commerçante de trente-six ans est découvert, par un dimanche après-midi, dans un bosquet des environs de Hambourg. La police ne relève aucun indice, sinon que la malheureuse a été tuée de quatre balles de revolver : deux tirées à une dizaine de mètres ; deux autres à bout portant, dans la tête.

Trois mois plus tard, un jeune homme est également découvert, tué à peu près dans les mêmes conditions : deux balles à distance, trois dans la tête. Quatre mois plus tard, même chose : il s'agit cette fois d'un rentier âgé de cinquante-six ans.

Cinq mois encore, et l'assassin inconnu tire sur l'ouvrier Georges Abel, trente-deux ans, qui se promenait à bicyclette. Le malheureux meurt dans l'ambulance sans reprendre connaissance.

La police, évidemment, cherche à établir un lien entre ces quatre crimes et n'y parvient pas. Les victimes ne se connaissaient pas, n'appartenaient pas au même milieu social, demeuraient en des lieux assez éloignés. Les seuls points communs paraissent être l'heure à laquelle ils ont été abattus : le samedi, vers 15 heures, et le *modus operandi* : une ou plusieurs balles tirées de loin et les autres à bout portant, comme des coups de grâce.

La conclusion est qu'il s'agit probablement d'un fou criminel. Il tue sans connaître ses victimes, de temps en temps, le samedi à 15 heures, n'importe qui, au hasard, du moment que le lieu et les circonstances lui sont favorables.

Un dossier effarant pour le commissaire principal, Alfred Glucksmann. Il lit ce matin-là les journaux de Hambourg. Et il a beau avoir une tête de bûcheron, des lunettes à monture d'acier et le calme de César, il n'apprécie pas de se faire quotidiennement traiter d'incapable et de fainéant. Il s'en faut de peu que les « journaloux » ne l'accusent de fermer les yeux pour quelque raison d'obscur politique : appartenant à l'opposition, il favoriserait une certaine déstabilisation en démontrant l'incapacité du pouvoir...

« N'importe quoi », pense le commissaire en repliant calmement les

journaux pour les jeter dans la corbeille à papier. Puis il sort d'un tiroir l'énorme dossier sur lequel il se penche plusieurs heures par jour depuis des semaines. Il le connaît par cœur : quatre crimes commis en l'espace d'un an et demi par un fou qui agit les samedis vers 15 heures, selon le même processus.

Un seul espoir, l'enquête que mène actuellement son adjoint Fritz.

Entrée de Fritz, courbé devant le commissaire principal, qui jette sur lui le regard olympien du *consul imperator*.

— Vous aviez raison, patron.

— Bien...

Le commissaire principal a au moins une satisfaction : la presse l'accable, l'opinion publique le prend pour un guignol, mais son personnel est à plat ventre.

— Voilà, patron, je résume : Arnaud Nagel est le fils d'un marchand de meubles très estimé. À dix-neuf ans, les 11 et 12 mai 1959, il a comparu devant les assises, accusé d'assassinat. Il s'agissait de la mort d'un écolier de onze ans et le *modus operandi* est en effet assez proche des quatre derniers crimes : une balle tirée de loin et trois autres dans la tête. Le garçon pratique le tir au revolver, il s'entraîne régulièrement. Mais il s'est défendu en affirmant qu'il avait blessé le malheureux écolier par accident. C'est dans l'affolement, a-t-il expliqué, de peur d'être puni, qu'il a achevé la victime.

— Et alors ?

— Eh bien, patron, vous verrez dans mon rapport que cette défense était plausible. D'ailleurs, le tribunal, après avoir entendu les témoignages en faveur de l'accusé, dont on ne disait que du bien, a été extrêmement indulgent : condamnation pour « blessures par imprudence avec tentative de meurtre », à quatre ans d'internement dans un établissement pour mineurs délinquants.

Le visage du *consul imperator* s'assombrit :

— Bon... s'il est en tôle, ce ne peut être lui.

Le dénommé Fritz lève alors un doigt espiègle :

— Si, si patron...

Et il est heureux, le dénommé Fritz : il ne va pas se faire jeter du bureau à coups de pied dans les fesses, mais en sortir dignement et la tête haute :

— Si, patron. Parce qu'on l'a relâché un an et demi plus tard, c'est-à-dire il y a à peu près deux ans.

— Bon sang ! Mais pourquoi l'a-t-on relâché si vite ?

— J'ai les « attendus » de la décision d'élargissement.

Fritz sort de sa poche un carnet sur lequel il lit tant bien que mal quelques lignes recopiées au crayon :

— Hum... « Vu le rapport du professeur expert psychiatre Basil Mickoian, vu les bonnes conditions du foyer familial qui garantissent que le retour d'Arnaud Nagel ne posera pas de problèmes, vu les regrets et la compréhension que le jeune homme a montrés en prison, considérant qu'il retrouvera aisément sa place dans la société, nous décidons... » Etc.

Le patron se laisse aller sur le dossier du fauteuil, un vague sourire parcourt comme une vague son lourd visage. Chaque fois qu'il réfléchit ainsi, Alfred Glucksman éloigne délicatement les lunettes d'acier de ses yeux pour les essuyer d'un mouchoir immaculé. Puis il se penche de nouveau en avant, fixant Fritz droit dans les yeux. Il murmure avec une joie contenue :

— Je suis sûr que c'est lui... Vous m'entendez, Fritz ?

— Oui, oui, patron.

— Vous allez organiser une surveillance de tous les instants. Je ne veux pas qu'on le quitte une seconde.

— Et s'il s'en aperçoit, patron ?

— Cela ne fait rien. C'est un gamin et un fou. Il perdra les pédales, commettra une imprudence. Et puis vous allez organiser deux échelons de filature. Un homme de près, un homme de loin. Un au départ, l'autre à l'arrivée : quoi qu'il fasse et où qu'il aille. S'il se voit suivi par un homme, il ne verra plus que lui et s'efforcera de lui échapper sans se rendre compte qu'un autre un peu plus loin l'observe. C'est compris, Fritz ?

— Oui, patron !

Le système va fonctionner à merveille, car huit jours plus tard, un samedi après-midi, Arnaud Nagel, s'étant peut-être aperçu qu'il est suivi, échappe à la surveillance de son ange gardien sans se rendre compte qu'un autre, de plus loin, l'observe comme prévu. Il descend du tramway et s'arrête devant la vitrine d'un armurier pour se mêler au groupe de jeunes gens qui regardent la vitrine, fascinés par les armes. D'une voiture banalisée de la police, un appel radio alerte aussitôt le commissaire principal :

— Patron, ici Fritz. Il est devant une armurerie. Je crois qu'il discute avec un groupe de voyous. Probablement un petit trafic d'armes. Peut-être qu'il est armé ? Qu'est-ce qu'on fait ? On lui saute sur le paletot ?

Le patron réfléchit : si Arnaud Nagel est le criminel, il a un revolver. S'il a compris qu'il était suivi, il en a déduit qu'on le soupçonnait, d'où la nécessité pour lui de se débarrasser de son arme. Mais comme tout le monde sait qu'il en possède une, il ne peut pas se contenter de la jeter : il faut qu'il la remplace.

— Allez-y, Fritz, je tente ma chance. S'il a une arme sur lui, arrêtez-le. Je vous envoie du renfort.

Quelques secondes plus tard, Fritz bloque d'une main l'épaule du jeune homme et de l'autre fouille la poche de son imperméable.

— Police ! Donnez-moi ça ! Et vous autres, restez là !

Il s'agit bien d'un revolver : un Walter 7,65. Fritz demande aux jeunes gens qui les entourent, en désignant le garçon :

— Qu'est-ce qu'il voulait ?

— Rien, m'sieur... rien.

Mais, à chaque extrémité de la rue, des sirènes de police se font entendre, et Fritz n'a, de ce fait, aucun mal à obtenir la vérité : Arnaud Nagel demandait à ces jeunes fanatiques des armes s'ils voulaient échanger un revolver contre le sien.

Dans une petite salle d'attente nickelée attenante au bureau du commissaire principal, Arnaud Nagel, vingt-quatre ans, attend, assis entre deux policiers. Il est grand, plutôt mince, calme, un long visage un peu triste, un grand nez légèrement recourbé, la bouche pas très énergique mais bien dessinée, le regard intelligent et profond. Sur ce long visage, des cheveux châains, correctement coiffés, une raie sur le côté, les oreilles bien dégagées sont plutôt belles. Bref, un garçon on ne peut plus sympathique, et même attirant. Le contraire du visage d'un tueur tel qu'on l'imagine.

Un instant, une porte s'ouvre et le procureur passe la tête, souriant au garçon :

— Bonjour, Arnaud... Ça va ?

— Oui, monsieur le Procureur.

La porte se referme, et de l'autre côté le procureur lève les bras au ciel.

— Mais vous êtes cinglé, commissaire ! Je sais qu'il vous faut un coupable, un coupable à tout prix, mais pas celui-là ! Si vous voulez mettre quelqu'un en cabane pendant quelque temps pour calmer l'opinion publique, trouvez un petit truand, un fou évadé, un débile mental, cela ne manque pas, il y en a plein les rues ! Mais pas ce garçon !

Le commissaire, impavide, sait qu'il faut laisser passer l'orage et ne répond rien. Il laisse poursuivre :

— Moi aussi, commissaire, j'ai fait mon enquête : ce garçon n'est pas l'assassin. Je ne me base pas sur les apparences physiques qui, soit dit en passant, prêchent en sa faveur. J'ai rarement vu un tel sérieux, un tel sens de la responsabilité chez un garçon de cet âge. J'irai même jusqu'à dire qu'il est d'une rare dignité.

— Une dignité qui ne l'empêche pas de se promener avec un revolver...

— Allons, commissaire, il n'est pas le seul. Ce n'est pas un mystère qu'il s'entraîne au tir une fois par semaine et, si j'avais un fils, j'aimerais qu'il devienne ce qu'il est. Ça, mon vieux, vous ne pouvez pas le comprendre, vous n'avez pas d'enfant. Mais laissons cela. Voyons plutôt les faits. Et les faits, les voici : c'est que le Walter 7,65 qu'on a trouvé sur lui n'a tué personne.

Alfred Glucksman ne répond pas. Contrairement à ses déductions, l'expertise a démontré que le revolver dont voulait se débarrasser Arnaud Nagel n'a tué personne. Comme il l'affirme, le jeune homme voulait simplement l'échanger, selon toute apparence. Alors, que pourrait-il répondre ?

— Un autre fait, poursuit le procureur, est le rapport de l'expert qui a déterminé sa libération. Il est net et formel. Il admettait ce que la police avait déjà accepté : à savoir qu'il s'agissait d'un accident, transformé en crime à la suite d'un affolement dû à son âge. Pour cet expert que sa longue expérience rend digne de foi, il s'agit vraiment d'un accident dans la vie de ce garçon. Et il n'y a aucun risque de le voir se reproduire. Tout montre en effet que cet expert avait raison au sujet d'Arnaud. Sa conduite en prison a été parfaite. Il ne s'expliquait pas lui-même comment il avait pu commettre un tel crime. Son attitude, depuis, a été totalement exemplaire. Ses voisins le considèrent comme un garçon charmant, serviable, aimable. Ses employeurs le jugent consciencieux, laborieux, avec le sentiment du devoir. Il a reçu une éducation excellente. Son père a toute confiance en lui. Il lui a acheté un orgue dont il joue le soir. Lorsqu'il n'est pas à l'orgue, il participe à la chorale d'une église. Le dimanche, il pique-nique avec sa famille... Non, vraiment, si vous voulez un assassin, trouvez-m'en un autre, je vous prie !

— Et le samedi, à 15 heures, grogne le commissaire, qu'est-ce qu'il fait ?

— Le samedi matin, il joue au basket.

— D'accord. Mais à 15 heures ?

— Il va au stand de tir.

— Deux ou trois fois par mois... mais les autres samedis ?

— Les autres samedis ! Les autres samedis ! Je ne sais pas, moi ! Après des semaines si bien remplies, peut-être qu'il lit : sa chambre est bourrée de livres.

— Tous des romans policiers...

— Et alors ? Vous n'allez pas le suspecter parce qu'il lit des romans policiers ? Vous n'allez pas poursuivre de votre vindicte un homme toute sa vie parce qu'il a eu quelques secondes de folie à dix-neuf ans !

— Et si j'obtiens des aveux ?

— Allons, ne rêvez pas, commissaire. Ne rêvez pas. Jusqu'à présent, il ne semble même pas prendre vos accusations au sérieux. Vous n'avez affaire ni à un débile mental, ni à un petit voyou minable qui se mettra à table pour une cigarette offerte au bon moment. Il n'est pas fou, il n'est pas bête. Il est sûr de son droit et, à part vous, tout le monde est pour lui. Bien entendu, j'espère que pour obtenir des aveux vous n'avez pas envisagé d'autres moyens que ceux autorisés par la loi ?

Glucksman se contente de hausser les épaules, ce que voyant le procureur conclut :

— Je souhaite vivement... très vivement, qu'il soit relâché au plus tôt... aujourd'hui si c'est possible.

Et il s'en va dignement, aussi raide que réprobateur.

Le car de police est arrêté devant la maison du gros marchand de meubles Nagel. Le grand et sympathique fils de la maison en sort, les menottes aux mains. Debout sur le trottoir dans son blouson vert et son pantalon de flanelle grise, il attend les ordres du commissaire principal. Celui-ci descend à son tour, lentement, plus impérial que jamais, jette sur la maison un regard cerclé par l'acier de ses lunettes, et son gros visage de bûcheron fait un signe :

— Allez-y, montez jusqu'à votre chambre !

Les voilà tous les deux, seuls dans la chambre, le commissaire impérial et le jeune homme tranquille. Le lit a été fait le matin par la bonne. Il est recouvert d'une couverture en patchwork de laine. Au mur, des photos de George Raft, de Edouard G. Robinson, d'Humphrey Bogart, tous dans des rôles de gangsters. Un « cosy corner » croule littéralement sous une triple rangée de romans noirs américains, et Arnaud Nagel sourit.

— Oui, commissaire, c'est vrai, j'aime les romans policiers.

Lourdement, le policier se laisse tomber sur le lit :

— Ouais, dit-il. Tout cela paraît normal. Mais peut-être parce qu'il fait jour et que le soleil entre à flots. Mais s'il faisait nuit ? Hein, la nuit ? Tenez... fermez donc les volets... voilà... et les rideaux aussi.

Les deux hommes sont maintenant dans le noir complet et les bruits de la ville leur parviennent étouffés.

— Vous lisez, le soir dans votre lit ?

— Évidemment.

— Allumez la lampe, s'il vous plaît.

Sur une petite table de nuit apparaît le cône lumineux d'un minuscule abat-jour.

L'atmosphère est bien différente.

— Alors, jeune homme, le jour on travaille, on joue de l'orgue, on pique-nique, on chante dans les chœurs à l'église, et la nuit, devant ces photos de gangsters fantomatiques, dans le silence, à la lueur d'une petite lampe, on dévore des histoires criminelles par dizaines ?

— Je ne suis pas le seul, murmure la voix soudain enrouée d'Arnaud Nagel.

— Évidemment ! Mais je n'ai jamais vu contraste aussi saisissant. D'autant que ce n'est pas tout : il y a le revolver. Vous faites joujou avec un revolver, la nuit ?

— J'aime les armes.

— Il y a des gens qui aiment les regarder, les toucher et d'autres qui aiment s'en servir. Moi, je crois que vous aimez vous en servir. Je crois que vous vous en servez le samedi vers 15 heures, parce que c'est le seul moment qui vous reste.

— C'est vous qui le dites, monsieur le Commissaire. Vous savez bien que l'expertise a montré que ce n'est pas mon revolver qui a tué tous ces gens.

— Celui qu'on vous a pris. Oui, mais l'autre ?

— Quel autre ?

— Celui qui est caché dans cette chambre.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que j'en ai un autre ?

— Je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui avoue aimer les armes et n'en possède qu'une seule...

Fouillée de fond en comble, la chambre ne recèle aucun revolver. Mais dans le garage de la maison, sous une des dalles de ciment, dans

un chiffon imprégné de paraffine, dormait le Beretta calibre 22. Celui qui a tué les deux dernières victimes.

Arnaud Nagel n'avouera que trois crimes, bien que la police le soupçonne d'avoir tué sept fois. « Ça me prenait brusquement, expliquera-t-il. Il m'arrivait, lorsque je touchais un revolver, d'avoir envie de tirer sur une cible vivante. Cela m'excitait fortement, quand j'avais un inconnu en point de mire, de savoir qu'il allait mourir. »

Et le même psychiatre, qui avait affirmé que le premier crime d'Arnaud, accident dû à un trouble de la puberté qui ne se produirait plus, déclara devant les assises :

— Arnaud est un assassin responsable d'une maturité précoce. Il a commis ses crimes froidement en calculant ses gestes. C'est presque un enfant prodige du crime. Je crois qu'il aurait changé si, après sa première condamnation, on l'avait gardé plus longtemps en prison.

C. Q. F. D., monsieur « l'Expert ».

Après quinze ans de travaux forcés, Arnaud Nagel fut transféré dans un asile psychiatrique.

DROLE DE DESTIN

Il arrive à Mrs. Tomday ce qu'il n'arrive qu'à peu de gens dans les statistiques. Quelle chance a-t-on de découvrir un enfant devant sa porte à 7 heures du matin ? Met-on encore les enfants devant les portes en 1980 ?

La preuve, celui-ci braille. Il braille éperdument dans ce désert glacé d'une banlieue anglaise. Une banlieue industrielle, quelque part dans le Yorkshire, avec les usines au loin et les pavillons alignés.

Mrs. Tomday regarde sa poubelle. Elle voulait la déposer là, juste à cette place où ce bébé braille. Alors elle lâche sa poubelle et se met à crier bêtement :

— Au secours !

Ce qui a pour effet de faire surgir son mari, à moitié habillé et complètement affolé.

Un bébé, c'est toute une histoire ! Et ça n'a rien de gai, l'histoire d'un bébé qui commence sur le pas d'une porte.

Mrs. Tomday a ravalé son émotion et ramassé le bébé braillard dans son berceau portatif. Elle suppute l'âge : sept ou huit mois... peut-être. L'enfant est complètement gelé, transi. Avec ce brouillard, il a sûrement attrapé du mal. Mrs. Tomday veut appeler le médecin. Son mari affirme qu'il faut prévenir la police d'abord. Ils se disputent. Mrs. Tornday a gain de cause, sur un ton péremptoire :

— Je n'ai peut-être jamais élevé d'enfant, mais je vois bien que celui-là a une congestion ! Ta police ! Elle va le traîner dans des commissariats et des bureaux, et pendant ce temps-là il attrapera la mort ! La police, elle attendra !

La police attend, effectivement, mais pas longtemps. Le médecin de famille déclare l'enfant atteint d'une pneumonie, décide son transfert dans un hôpital et se met en rapport lui-même avec les autorités.

Mrs. Tornday n'aura été mère d'un enfant qu'une petite paire d'heures. Mais elle connaît son nom. Sous le matelas du berceau, quelqu'un a laissé un petit mot : « Il s'appelle Anthony. Sa mère est morte, prenez soin de lui. »

Anthony. Ce petit visage rouge, luisant de fièvre, ces pleurs essoufflés. Mrs. Tornday veut connaître la suite. D'abord elle se rend à l'hôpital tous les jours, en visite, déclarant aux infirmières de garde :

— C'est moi qui l'ai trouvé, alors j'ai le droit, tout de même !

Quatre jours plus tard, l'enfant paraît hors de danger et l'infirmière révèle à Mrs. Tornday :

— Vous savez, ils l'ont identifié ! Le pauvre gosse a échappé à un horrible massacre, paraît-il. Je n'ai pas bien compris. Mais sa mère est morte assassinée !

Mrs. Tornday demande le nom de l'enfant, le nom complet.

Anthony Gibb, né le 6 juin 1980, sexe mâle. C'est tout ce qu'on sait.

— Où va-t-il aller, quand il sera guéri ?

— Dans un établissement spécialisé, à moins qu'il ait encore de la famille. Mais j'ai entendu dire que tout le monde avait été tué. Pauvre gosse.

Pauvre gosse, oui. Mrs. Tornday est tortillée par une envie ! Oh ! C'est sûrement irréalisable, et elle est folle de penser à ça. À quarante-cinq ans, est-ce qu'on vous permet encore d'adopter un enfant ?

L'infirmière fait une moue décourageante :

— Vous savez, c'est compliqué ces histoires d'adoption. Et puis il faut bien réfléchir. Vous n'y aviez jamais pensé avant ?

— Non.

— C'est le choc, l'émotion. Mais il faut bien vous dire que c'est un hasard, il aurait pu être déposé devant une autre porte, et vous n'auriez jamais rien su de tout ça.

Rien su. Oui, mais elle sait. Et veut savoir davantage. Se heurtant ainsi à la logique de son époux.

— Écoute, Margret, j'ai cinquante ans ! Qu'est-ce que tu voudrais faire d'un gosse ? Tu te vois te mettre à pouponner ? Et puis, ce gamin, on ne sait pas d'où il sort !

— Eh bien moi, je saurai !

— Et quand tu sauras ?

— Quand je saurai, on verra !

Mrs. Tornday a toujours, toujours été péremptoire. Et le policier qui la reçoit en fait l'expérience. Il a eu le tort de dire à sa visiteuse que « l'enquête ne la regardait pas »...

Mrs. Tornday est bien entendu d'un avis contraire... Et, à bout d'arguments devant la loi, elle trouve l'astuce suprême :

— Et celui qui l'a déposé devant ma porte ? Vous le connaissez peut-être ? Non ? Eh bien moi, si !

— C'est possible, Mrs. Tornday, mais ça ne change rien au problème ! D'ailleurs, l'homme est en prison !

— L'homme ? Quel genre d'homme ? Hein ? Comment est-il ? Parce que ce n'est peut-être pas celui que vous croyez !

— Mrs. Tornday, cet homme est le père de l'enfant, c'est un assassin ! Et il a reconnu lui-même avoir déposé l'enfant devant une porte !

— Et si je vous disais que j'ai vu l'homme qui a déposé l'enfant, justement ?

— Vous n'avez pas déclaré ça à l'enquête !

— Je le déclare maintenant ! Et si ce n'est pas le même que le vôtre ?

L'astuce est bien trop naïve pour convaincre le policier qui s'attendrit malgré tout.

— Allez voir le juge, je vais le prévenir. Il vous donnera peut-être l'autorisation de rendre visite au père.

Mrs. Tornday n'a pas attendu le lendemain. Le jour même, elle faisait le siège du juge. Encore fallait-il que les visites soient possibles. Encore fallait-il que l'assassin accepte de recevoir cette dame inconnue.

— Dites-lui bien que c'est moi qui ai trouvé son bébé ! Dites-le-lui bien !

On le lui dit. Et après tout un mois d'obstination, contre l'avis de son mari, Mrs. Tornday se retrouve enfin dans un parloir, attendant de rencontrer enfin un assassin qui n'a plus rien à perdre, alors qu'elle a tout à gagner. L'homme arrive, s'assoit. Et, derrière la vitre qui les sépare, Mrs. Tornday ouvre des yeux ronds :

— C'est vous, le père du petit Gibb ? C'est vous ?

Mrs. Tornday ne connaissait pas le nom de ce grand gaillard, et pourtant elle le croisait tous les jours, il n'y a pas si longtemps. Il faisait partie du paysage, elle lui aurait donné le bon Dieu sans confession. Pour elle, il était Tonny, le pompiste de la station-service du quartier, celui qui remplissait le réservoir de sa voiture en souriant et lui gardait les bons qui donnent droit à une assiette ou un cache-pot. Un assassin !

Mrs. Tornday se dit que, décidément, « on croit connaître les gens... et on ne sait rien d'eux »... Alors elle va tout savoir. Elle a un but pour cela : l'enfant, et une raison de plus qu'elle indique naïvement.

— J'aime autant que ce soit lui, on se connaît de vue !

Ainsi Mrs. Tomday connaît depuis longtemps l'assassin qu'elle a voulu rencontrer à tout prix, Tonny Gibb, trente ans, beau garçon, aimable, toujours impeccable dans sa combinaison bleue, débitant des litres d'essence avec le sourire, gérant d'une station-service.

— Mais qu'est-ce que vous avez fait ? Le juge n'a rien voulu me dire, la police non plus. Vous avez tué du monde ? C'est pas possible !

Tonny Gibb a tué du monde, en effet. Il a honte de le dire devant cette femme, plus que devant le juge ou les policiers.

— J'ai tué ma femme et ma belle-mère.

— Vous êtes devenu fou ? Pourquoi avoir fait ça ?

— C'est compliqué, Mrs. Tornday. Je ne sais plus très bien comment j'en suis arrivé là. Ce qui est sûr, c'est que je ne vaux pas grand-chose. En tout cas, merci de me rendre visite. Je n'étais pas sûr que ce soit la bonne porte, l'autre nuit. Il me semblait bien que c'était chez vous. J'avais reconnu la voiture. Je me suis dit que vous prendriez soin de mon fils, il n'a plus personne, maintenant.

— On me l'a pris, votre fils ! Je ne sais même pas où il est ! Et je ne vous cache pas que c'est à cause de lui que je suis là... Bon, racontez-moi !

— Je suis un pauvre type, madame ! J'étais marié et il a fallu que j'aille faire la cour à la voisine. C'est plus fort que moi, quand je croise une jolie fille.

— Et alors ?

— Alors, ma femme nous a surpris, divorce, et j'ai épousé la voisine.

— Ce sont des choses qui arrivent.

— Ça ne m'a pas guéri, madame. J'étais pas remarié depuis un an que je suis tombé amoureux d'une autre !

— Vous avez donc redivorcé ?

— C'est ce que je m'apprêtais à faire, j'étais fou amoureux cette fois, vraiment, j'en suis sûr. Seulement ma femme m'a dit un jour qu'elle était enceinte.

— Elle était au courant que vous la trompiez ?

— Non, pas à ce moment-là. Alors j'ai rompu avec ma maîtresse et je suis resté avec ma femme. Je voulais tellement avoir un enfant ! Ça comptait plus que tout.

— Alors, tout allait bien ?

— Ben oui, le bébé est arrivé, j'en étais fou ! J'adore mon fils, vous savez, c'est toute ma vie. Seulement le diable me pousse toujours. Je suis retourné chez ma maîtresse. J'étais amoureux d'elle, j'y pensais jour et nuit. Ma femme l'a su, je ne sais pas comment, en tout cas elle m'a plaqué ! Du jour au lendemain !

— Ça me paraît normal, Tonny, mettez-vous à sa place !

— Elle n'avait pas le droit d'emmener mon fils !

— Bon sang, mais vous êtes un « cas » tout de même ! Vous courez après tous les jupons ! J'épouse, je divorce, je réépouse et je retrompe ! Et puis quoi encore ? Votre femme avait raison de vous laisser tomber ! On ne peut pas faire confiance à un type comme vous ! Non ? Et c'est pour ça que vous l'avez tuée ? Parce qu'elle vous a plaqué ?

— Parce qu'elle a emporté mon fils ! Elle s'est réfugiée chez sa mère avec l'enfant, je n'avais plus le droit de le voir, plus le droit de rien. Elles étaient d'accord toutes les deux. Et l'avocat m'a dit que je n'avais aucune chance. Elle aurait le divorce pour elle, avec l'enfant, et, vu mon passé, c'est tout juste si je pouvais espérer apercevoir mon fils une fois par an. Alors j'ai eu un coup de sang. Je suis allé la voir, je voulais qu'elle revienne à la maison ! Elle m'a jeté dehors. J'ai vu rouge, j'ai frappé ! En fait, c'est un accident.

Mrs. Tornday contemple les muscles de son vis-à-vis :

— Un accident ? Pour tuer quelqu'un il faut frapper fort, tout de même. Et votre belle-mère, c'était un accident aussi ?

— Elle criait, elle m'injurait, elle me traitait de coureur, de don Juan à la manque, je ne sais plus.

— Et vous l'avez frappée aussi.

— Oui.

— Vous êtes vraiment une brute, Tonny, personne ne pourrait vous pardonner ça. Une brute et un imbécile prétentieux. C'est mon avis, et vous pourrez toujours essayer de me frapper, je n'ai pas peur de vous ! Rendez-vous compte ! S'il y avait eu dix personnes dans cette maison, vous auriez tué les dix alors ? Parce qu'elles vous auraient dit la vérité ?

— Je suis comme ça, c'est pas de ma faute.

— C'est entièrement de votre faute ! Je ne vous imaginai pas comme ça, pas du tout ! Vous aviez l'air si gentil.

— Ce n'est pas tout, vous savez, j'ai fichu le feu à la maison avec un jerrican d'essence, et je me suis sauvé. Je voulais quitter l'Angleterre, mais avec le bébé c'était impossible. Alors je l'ai mis devant votre porte, et les flics m'ont rattrapé à la gare.

— Et vous espériez quoi ?

— Je ne sais pas. Le psychologue de la prison a dit que je n'étais pas très intelligent. Depuis que je suis là, on me traite plus bas que terre. Vous savez, je crois qu'on respecte plus les gangsters que les gens comme moi.

— Dieu me pardonne, c'est mon avis ! Pauvre bébé... Pauvre petit Anthony, j'espère qu'il ne sera pas comme vous. Écoutez-moi, Gibb. Je ne connais pas grand-chose à la justice et aux assassins, mais j'imagine que vous ne sortirez pas d'ici avant longtemps. D'après le juge, vous serez peut-être déchu de vos droits paternels. Avez-vous de la famille qui puisse réclamer l'enfant ?

— Personne. Je suis de l'Assistance publique.

— Et vous avez tout fait pour que votre fils s'y retrouve ! Personne non plus du côté de votre femme ?

— Non...

— Alors, donnez-moi l'enfant ! Je veux l'adopter. C'est l'unique chose intelligente que vous puissiez faire de toute votre vie !

— Je ne le verrai plus ! Il ne sera plus mon fils !

— De toute façon, vous ne le verrez plus, tandis qu'avec moi peut-être, dans quelques années...

— Je ne vous crois pas. Une fois que j'aurai signé, vous filerez avec !

— C'est probable ! Vous avez raison. Mais qu'est-ce que vous préférez ? Qu'il connaisse un jour la vérité, qu'on lui dise comme ça : « Mon petit Anthony, tu as eu un père jadis, un "tombeur" sans scrupules, un assassin qui a tué ta mère et ta grand-mère. Le voilà, veux-tu lui serrer la main ? » C'est ça que vous voulez ? Il ne vous serrera jamais la main, et il aura envie de vous tuer, peut-être, à son tour. Écoutez-moi bien, Gibb, vous pouvez vous racheter d'une seule manière, puisque vous aimez ce gosse : donnez-lui une chance d'être un autre, de s'appeler autrement, d'ignorer tout ça, et je vous promets que, s'il a la moindre tendance à courir après les femmes et à se

conduire comme vous, je m'en occuperai ! Il deviendra un homme bien.

— Pas comme moi, c'est ce que vous voulez dire.

— C'est ça...

— Il faut que je réfléchisse. C'est mon fils, le seul être qui compte pour moi.

— S'il compte tellement, ne réfléchissez pas trop. D'ailleurs, pourquoi avoir choisi mon paillason ? Hein ?

— Vous aviez l'air d'une maman, je m'en suis souvenu cette nuit-là. Je courais, après l'incendie, avec le panier. Je ne savais plus quoi faire, alors j'ai pensé à vous. Je ne sais pas pourquoi. De toutes les femmes qui passaient à la station, c'est vous qui...

— Qui quoi ?

— Je ne sais pas...

— Moi je sais, j'ai quarante-cinq ans, je ne suis pas une pin-up, vous avez eu confiance. Continuez...

Et les choses se passèrent ainsi. Mrs. Tornday, qui ne s'appelle pas Mrs. Tornday car elle tient à l'anonymat, a obtenu la garde d'un petit Anthony de quelques mois, après moult paperasseries et obstination.

Drôle de destin, tout de même.

ÉCRIT DANS LA POUSSIÈRE

En entendant un pas nonchalant dans le couloir, Cyril Howe serre les fesses et rentre la tête dans les épaules. Puis, comme si de rien n'était, il ferme la porte de son bureau. Hélas ! c'est bien à lui que le sergent s'adresse :

— Dites, Howe, auriez-vous encore dix minutes ?

— Mais bien sûr, sergent, grogne Cyril dans un sourire hargneux.

Tout le monde sait qu'il n'y a pas tellement d'horaire chez les flics.

Mais ce soir, Cyril Howe a promis à sa femme et à ses cinq enfants de partir dans leur nouvelle voiture pour un week-end en montagne ; il est pressé de rentrer chez lui.

Le sergent se fait doux et convaincant :

— Rassurez-vous, mon vieux, c'est pour une bricole.

Cyril Howe pousse un nouveau soupir et demande :

— De quoi s'agit-il ?

Visage et silhouette très britanniques, il ressemble au prince Philip en moins raide peut-être, et en costume de flic. Il écoute avec une impatience mal dissimulée :

— J'ai bien pensé, explique le sergent, demander cela à Joe Smith, mais il est sur l'affaire du casse de l'avenue de Melbourne.

— Bon, ça va sergent, gagnez du temps, dites-moi ce que je dois faire.

— Il faut arrêter William Little.

— Encore !

Il y a une sorte de désespérance dans l'exclamation du malheureux Cyril Howe. Depuis dix ans qu'il effectue son travail routinier dans ce commissariat de Oakland il a déjà eu l'occasion d'arrêter deux ou trois fois le dénommé William Little : un jour pour ivresse, une autre fois parce qu'il s'était battu, ce type est une rengaine de l'arrestation :

— Et qu'est-ce qu'il a fait ?

— C'est plus sérieux, cette fois : une certaine M^{me} Lyon porte

plainte. Selon elle, après avoir importuné sa fille qui n'a que quatorze ans, il a fini par l'enlever.

— Lolita, je parie ?

— Euh... je ne sais pas... elle nous a dit que sa fille s'appelle Sue.

— Oui, c'est bien Lolita. Tout le monde l'appelle Lolita parce qu'elle porte le même prénom, Sue, que l'artiste qui interprète le rôle de Lolita dans le film. Pauvre gosse, j'aurais jamais cru que Little puisse s'en prendre à une enfant.

Là-dessus le policier, toujours rageur, ouvre la porte de son bureau pour aller chercher dans le tiroir où il les avait jeté ses menottes et son revolver. « Quand même, enlever une fille de quatorze ans, quel salaud ce type ! » pense-t-il.

Le mois de février est le plus chaud de l'année, en Australie. Durant cette fin d'après-midi, le soleil écrase encore la ville tandis que Cyril Howe fait hurler sa sirène le long des rues poussiéreuses. Depuis dix ans, il les a parcourues des milliers de fois dans l'accomplissement d'un travail affreusement monotone, ponctué de quelques échanges de coups le samedi soir, de petits vols à la tire et de cambriolages minables. Brusquement, l'idée lui vient de donner un coup de volant pour passer devant chez lui. Sa femme est en short, elle pousse la tondeuse, en arpentant de ses jolies jambes la pelouse impeccable.

— Ne t'inquiète pas ! lui crie le policier en ralentissant à sa hauteur, je serai là dans une demi-heure !

— J'espère que tu n'oublies pas ta promesse, répond la jeune femme en secouant fortement la tête pour signifier son inquiétude à Cyril qui ne la voit déjà plus que dans son rétroviseur.

Il frappe maintenant à la porte d'un modeste pavillon de la proche banlieue, quartier banal, maison banale d'où jaillit une femme banale, tenant encore à la main le tablier qu'elle vient de retirer hâtivement, réflexe banal.

— Police. William Little est là ?

— Non...

— Vous savez où il est ?

— Non... Il est parti en voiture il y a une demi-heure !

Comme le policier paraît contrarié, la femme ajoute d'un geste du menton vers la porte du garage :

— Regardez, il ne devait pas aller loin, il a laissé sa roue de secours.

— De quel côté est-il parti ?

— En direction du nord...

— Bien. Merci.

— Mais qu'est-ce qu'il a encore fait ?

Le policier hésite à répondre : comment dire à cette femme que son mari a commis une chose aussi monstrueuse : enlever une fille de quatorze ans. Et pour quoi faire, sinon la violer ?

— Je n'ai pas le temps, madame, excusez-moi.

Cyril Howe, mâchonnant sa mauvaise humeur, court à sa voiture : chez lui, les enfants attendent. Se mettre à la recherche du bonhomme, cela signifie un paquet d'heures supplémentaires.

Maintenant qu'il se dirige vers le nord, il n'a pas besoin de sirène. Le long de cette route qui débouche sur le désert, plus un chat. Si William Little a quitté la voie principale pour s'engager sur l'une des pistes qui rejoint les fermes isolées, autant chercher une aiguille dans une botte de foin. Si, par contre, il a continué droit devant lui, Cyril peut le suivre ainsi pendant des heures, voire des jours : ils ont toute l'Australie devant eux.

Mais le policier freine brusquement : un paysan près de son tracteur en panne fait de l'auto-stop.

— Désolé, monsieur, je ne peux pas vous prendre, j'ai un boulot urgent.

Le paysan un peu geignard se plie en deux pour baisser jusqu'à la portière deux petits yeux bleus et une moustache aux poils raides :

— Je ne vais pas loin.

— D'accord. Mais moi, je ne sais pas où je vais ! Je cherche quelqu'un. Vous n'avez pas vu passer une vieille Plymouth, par hasard ?

— Si.

— Il y a combien de temps ?

— À l'instant.

— Vous avez vu l'homme qui était dedans ?

— Oui, un grand costaud avec un garçon... ou une fille, je ne sais pas trop.

Le policier sursaute :

— Quoi ? C'était un garçon ou c'était une fille ?

— Je n'en sais rien, moi... Il était habillé en garçon, mais il avait les cheveux blonds et bouclés et une jolie tête de fille. Je les ai arrêtés,

mais je ne suis pas monté.

— Pourquoi ?

— Dame, ils allaient à côté, faire du camping dans le petit bois là-bas, au bord de la rivière !

Cyril Howe s'assure à tout hasard que son revolver glisse bien dans son holster, tape sur sa poche pour vérifier qu'il n'a pas oublié ses menottes et s'engage en voiture sur le sentier cahoteux que lui désigne le paysan. Il parcourt quelques centaines de mètres dans le petit bois et aperçoit enfin la vieille Plymouth de William Little dans une clairière. Le voyou, qui sortait un panier de la malle arrière, entendant sans doute grincer les amortisseurs et l'herbe du sentier fouetter le pare-chocs de la voiture de police, se redresse et se retourne. Il est grand, brutal, les cheveux longs bouclés, mal rasé, une cigarette pend à ses lèvres, et malgré tout assez beau. Ce qui ressemble à un garçon en jean et blouson de cuir, assis dans la voiture, regarde avec curiosité la voiture du policier qui s'arrête à une vingtaine de mètres, et aussitôt William Little crie à l'intention de son compagnon :

— Ne bouge pas ! Reste dans la voiture.

Cyril Howe, lui, a bien reconnu Lolita. Le jean avachi, le blouson de cuir flasque ne parviennent pas à déformer la ravissante silhouette de la jeune fille. Bien qu'elle n'ait que quatorze ans, ses yeux un peu provocants, son attitude aguicheuse la rendent déjà très attirante. Little l'a-t-il déjà violée ?

« Bon, allons-y », pense encore le policier qui coupe le contact, ouvre sa portière et descend.

— Little, dit-il d'une voix forte en sortant ses menottes et en marchant vers l'homme, je viens vous arrêter.

Les détails de cet instant, la police d'Oakland les reconstituera plus tard : William Little a sorti de sa poche un pistolet P. 38 pour stopper le policier. Comme celui-ci continue à avancer vers lui, à deux reprises, Little fait feu, puis saisit la jeune fille par les poignets ; il la sort de la voiture et l'entraîne dans les bois.

La suite de l'histoire, digne d'un film policier de fiction, est pourtant celle d'une affaire authentique, restée célèbre en Australie.

La première balle a fait éclater le haut du bras droit de Cyril Howe. La seconde lui a déchiré le poumon. Howe sait ce qu'est un P. 38 et ne se fait sans doute pas une opinion très optimiste de sa situation : il pense probablement n'avoir que quelques minutes à vivre.

Ses traces permettent d'imaginer qu'il s'est traîné sur le chemin caillouteux jusqu'à sa voiture dans l'intention de lancer un appel

radio. Dans l'impossibilité de se tenir debout et d'ouvrir la portière, il a essayé de prendre son calepin et son crayon, mais n'en a pas eu la force.

Alors il a trempé son index dans son propre sang et dessiné le nom de son assassin sur le capot, dans la légère couche de poussière, qui le reconnaît : little.

Cela fait, en bon policier héroïque, la tête appuyée contre la guimbarde qui l'avait promené tant d'années à travers les rues d'Oakland, il a perdu connaissance, victime du devoir.

Le vieux sergent « jugulaire jugulaire », qui a chargé Cyril Howe, père de cinq enfants, de l'arrestation du voyou, sans nouvelle de l'affaire une heure plus tard, lance plusieurs appels radio infructueux. Très vite, il soupçonne William Little, connu pour sa brutalité, d'avoir usé de violence. À la première patrouille qui veut bien lui répondre, il ordonne par radio :

— Trouvez Cyril Howe ! Je crains qu'il n'ait besoin de renforts.

La patrouille refait rapidement la série des démarches effectuées par leur collègue : l'épouse de celui-ci d'abord, furieuse ; elle attend avec ses cinq enfants et les valises préparées pour le week-end qu'ils devaient passer en montagne ; puis la femme de William Little qui déclare que son mari, parti en voiture, ne peut être loin puisqu'il a laissé sa roue de secours appuyée contre un mur, et finalement un paysan qui s'affaire avec un garagiste sur son tracteur en panne :

— Avez-vous vu passer une voiture de police ?

— Oui, j'en ai vu une, répond le paysan. Il cherchait une vieille Plymouth.

— Il y a combien de temps ?

— Un peu plus d'une heure, le temps que j'aille en auto-stop jusqu'au garage et que je revienne avec la dépanneuse.

— Il ne vous a pas dit où il allait ?

— Si ! Même que c'est moi qui lui ai dit où était la Plymouth.

— Ah bon ! Et où est-elle ?

— Là-bas, dans le petit bois... Il y avait dedans un type grand, costaud, avec un garçon qui ressemblait à une fille. Ils voulaient faire du camping près de la rivière.

Le temps de faire quelques centaines de mètres sur le chemin caillouteux, d'avancer sous les frondaisons, de se pencher sur le corps allongé de Cyril Howe, et le policier prévient le commissariat par radio :

— Cyril Howe est mort. Il a été assassiné : une balle dans le bras droit, l'autre dans la poitrine. C'est Little qui l'a descendu. Il semble qu'il ait pris la fuite en abandonnant sa voiture et pris Lolita en otage.

La radio propage aussitôt la nouvelle : « William Little, après avoir enlevé une enfant de quatorze ans, a tué un policier. Il est actuellement en fuite, gardant la jeune fille en otage. » Aussitôt la paisible cité d'Oakland sort de la torpeur où l'a plongée habituellement la canicule de l'été austral.

La municipalité organise une gigantesque battue. Tous les policiers de la province sont appelés à y participer. Il leur est distribué des pistolets-mitrailleurs et des gilets pare-balles. William Little, s'il est pris, ayant tué un flic, est assuré de la pendaison et n'a plus rien à perdre. De ce fait, il n'hésitera pas à tuer de nouveau s'il le juge nécessaire.

Cette crainte s'avère justifiée lorsque la ronde découvre le cadavre d'un homme à 2 kilomètres à peine de l'endroit où fut découvert celui de Cyril Howe. Il s'agit d'un chasseur tué d'une balle dans la nuque alors qu'il se rafraîchissait les pieds dans la rivière. Tout indique que Little a commis ce second crime pour s'emparer du portefeuille et, surtout, de la clé de contact et de la voiture du malheureux. En effet, traînant toujours avec lui Lolita, il est signalé sur la route, avant de disparaître complètement.

Durant trois jours, 350 policiers et 200 civils armés vont battre la campagne. Little et Lolita semblent s'être volatilisés. Un jeune policier remarque alors ingénument :

— Moi, si l'on me poursuivait, j'irais me cacher là où personne ne s'attendrait à me trouver : chez moi.

L'idée paraît bonne. Peut-être un peu trop simple, d'autant plus que, dans la maison de William Little, est sa femme : affreusement banale, devant sa maison banale, dans ce quartier banal, elle arrache son tablier en voyant paraître les policiers et s'exclame les poings sur les hanches :

— Vous ne croyez tout de même pas que j'aurais caché mon mari après ce qu'il vient de me faire !

Ce qui la choque le plus n'est pas qu'il ait tué un policier, mais qu'il éprouve un désir sexuel envers une fillette de quatorze ans. Chacun voit midi à sa porte...

C'est alors que le vieux sergent « jugulaire jugulaire », qui a envoyé Cyril Howe à la mort sans le savoir et qui se montre particulièrement obstiné dans la chasse à l'homme, remarque de l'autre côté de la rue une autre maison, tout aussi banale, dans laquelle il n'observe aucun

signe de vie.

— Et en face ? demande-t-il à la femme de l'assassin, il n'y a personne ?

— La maison est abandonnée depuis deux ans.

Le sergent fait immédiatement partager ses soupçons au grand patron de la police d'Oakland, qui jette un regard discret sur la bâtisse et murmure :

— C'est possible... c'est bien possible.

Quelques minutes plus tard, une camionnette bourrée de policiers s'arrête dans la rue. Une autre dégorge son chargement d'hommes en armes au bord du terrain vague voisin, sous les ordres du chef :

— Mettez-vous à l'abri, ne prenez aucun risque ! Si notre homme est là-dedans, il va tirer dans le tas dès qu'il aura compris.

Puis, caché derrière une des voitures en stationnement, le chef de la police brandit un porte-voix et crie vers la maison silencieuse :

— Rendez-vous ! Rendez-vous, William Little ! La maison est encerclée. Je vous promets la vie sauve si vous relâchez la jeune fille.

Mais il ne se passe rien. Absolument rien pendant de longues secondes. Alors, le chef de la police fait un signe et les policiers, glissant à quatre pattes le long des jardins, sautant de l'abri d'un arbre à celui d'une voiture, s'approchent de la maison.

Bien qu'étouffés par les murs, les fenêtres et les volets fermés, deux coups de feu se font alors entendre.

Lorsque les policiers, ayant fracturé la porte, s'engouffrent dans la maison, ils butent sur le corps de William Little.

Lolita, la fille déguisée en garçon, est étendue à ses côtés. Il est malheureusement facile d'imaginer ce qui s'est passé : voyant qu'il ne pouvait s'échapper, William Little a d'abord exécuté Lolita, avant de se tirer une balle dans la tête.

Mais le chef de la police et le vieux sergent sont subjugués par un détail : la main droite de la fille et la main gauche de l'assassin sont réunies. Et c'est la main de Lolita qui tient serrée la main de William Little. C'est pourquoi, lorsqu'il vient annoncer à M^{me} Lyon la mort de sa fille, Joe Smith n'y met peut-être pas toute la délicatesse nécessaire. Si cette femme leur avait dit tout de suite la vérité, à savoir qu'il s'agissait d'un détournement de mineure, certes, mais surtout d'une histoire d'amour, tout aurait pu se passer autrement.

COMME UN SOUPÇON

C'est arrivé lentement, comme une vague en fin de course. Il était assis dans son fauteuil, il regardait l'écran de télévision, en silence, sans le son, pour ne pas réveiller les enfants. Marika voyait le haut de son dos, ses épaules, sa nuque mal rasée. Et l'onde est arrivée jusqu'à elle, lentement, comme une vague finissante. Une onde d'angoisse, partie de cette nuque immobile.

Marika a plongé nerveusement les mains dans l'eau de vaisselle en se traitant d'idiote. Elle s'est dit : « Je suis fatiguée. » D'ailleurs, elle est fatiguée. Cette vie, ce mariage, rien n'est comme dans ses rêves. Une pièce pour vivre, et cuisiner, et laver, et repasser. Une chambre pour dormir avec les enfants. Les locations sont rares dans le centre ville, à Hambourg. Un an de mariage, des jumeaux de dix mois, un salaire médiocre. On n'appelle pas ça la chance. Alors elle est fatiguée. Voilà pourquoi cette curieuse vague d'angoisse est arrivée jusqu'à elle...

Marika range la vaisselle et trie le linge à laver qui a envahi le cabinet de toilette. Les enfants peuplent sa vie, elle ne fonctionne plus qu'en raison des bouillies, des vêtements, des soins, des promenades, des pleurs ; et la journée passe, et elle recommence. Dans la glace du cabinet de toilette, son visage de vingt-deux ans paraît gris, ses cheveux ternes. Il y a un an, elle était lumineuse.

Un frisson dans le dos vient de la glacer, à la seconde où elle sent la présence de Ludwig derrière elle. La voix de son mari lui paraît bizarre. Il dit :

— Tu vas te coucher ? Je sors un moment.

Soulagement. Dieu sait pourquoi, elle est contente qu'il sorte. C'est grave. Elle l'aimait, il n'y a pas si longtemps. Alors, que s'est-il passé ? Depuis quelques jours elle a... oui, elle a peur de lui. Peur est peut-être un bien grand mot. Malaise... Angoisse... Besoin de garder ses distances... Éviter de lui parler, de le toucher, comme s'il était contagieux ou dangereux.

Contagieux ? Ou dangereux ? Mais de quoi ? C'est ridicule. Elle a épousé ce garçon ! Sa mère a raison :

— Marika, tu es malade ! Tu manques de fer ou de calcium.

Sa mère n'écoute pas :

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de « sensation » ? Ton mari n'est pas gai, tu ne vas pas en faire une histoire ! Sois gentille avec lui. Tu sais, après une naissance, les femmes en veulent souvent à leur mari ! Petite crise, c'est bien connu. Tiens, moi, quand tu es née, je ne pouvais plus supporter ton père, je l'aurais voulu aux cent mille diables, le pauvre homme !

Il est sorti, il a fermé la porte sans bruit, comme un voleur, et il reviendra dans une heure. Il ne fait rien de mal, il va boire une bière et jouer au flipper au café d'en face. Marika pourrait le voir de la fenêtre si elle voulait : elle regarde le lit. Il va falloir se coucher là et attendre. Elle fera semblant de dormir, elle guettera toute la nuit le souffle, les mouvements. Le volume de ce corps à côté d'elle. Elle luttera contre l'envie d'aller s'allonger par terre pour échapper à...

... Comment définir cette impression ? Des ondes... mauvaises. Si Ludwig savait, il dirait...

Marika pense brusquement qu'il ne dirait rien. Il frapperait ! C'est une évidence. Il ne l'a jamais fait, mais s'il savait ce qu'elle ressent, il frapperait ! Il frapperait, elle en est sûre, parce qu'il se sentirait découvert.

Seulement, elle ne sait pas ce qu'elle pourrait bien découvrir, chez cet homme de vingt-cinq ans, grand, blond, travailleur intérimaire en électricité, fils unique, père de deux jumelles adorables. Son mari.

Une scène de ménage, ce n'est pas grand-chose. D'ailleurs, elle n'est pas violente. C'est un dialogue feutré. Ludwig parle bas depuis quelque temps, et il marche comme un chat, se déplaçant autour des meubles dans la petite pièce, comme s'il accomplissait un parcours difficile.

— J'ai moins de travail, donc moins d'argent, je ne suis pas le seul. Tu me le reproches ?

— Je ne te reproche pas d'avoir moins d'argent, Ludwig, simplement, je ne comprends pas pourquoi tu as refusé cet intérim de quinze jours.

— Pas envie, c'est tout. Si ça ne te plaît pas, c'est la même chose.

— Je t'en prie, ne t'énerve pas.

— Je ne m'énerve pas. Je ne m'énerve jamais. Si tu as besoin d'argent, va emprunter à ta mère !

— Tu l'as déjà fait cette semaine. Ce n'est pas une solution.

— Évidemment, ce n'est pas une solution ! Elle ne m'a rien prêté. Je ne lui demandais pas une fortune, pourtant ! 100 marks !

— Elle ne les a pas, et ce n'était pas une raison pour la menacer comme tu l'as fait ! Ma mère a été très choquée.

— Qu'est-ce qu'elle t'a raconté ?

— Ça n'a pas d'importance. Je lui ai dit que tu avais réagi un peu violemment, parce que tu avais des soucis.

— Je veux savoir ce qu'elle t'a dit !

Il ne crie pas. Il est debout devant sa femme, les bras le long du corps, sans menace apparente, et pourtant il n'est que menace :

— Répète ce qu'elle t'a dit ?

— Que tu avais menacé de la tuer ! C'est stupide, je le lui ai dit !

— Tu l'as crue ?

— Mais non... bien sûr que non !

— Si, tu l'as crue ! Et tu as raison. Je lui ai vraiment dit ça, et sur le moment je l'ai pensé. C'est tout ?

— Oui, c'est tout. Bien sûr...

Marika se force à sourire.

— C'est déjà suffisant pour ma mère. Elle n'a pas vraiment le sens de l'humour.

Il tourne autour d'elle et des enfants dans leur parc. Marika frissonne, elle a la chair de poule. Est-ce le moment ? Il faut qu'elle se décide, il le faut. Depuis quinze jours, elle n'en peut plus.

— Ludwig ? Les jumelles ont besoin d'être opérées des amygdales. Ça ne durera pas longtemps, mais je préférerais m'installer chez ma mère quelques jours, elle m'aidera. Ça ne t'ennuie pas ?

— Fais ce que tu veux. Mais laisse-moi des provisions !

— Tu vas travailler, aujourd'hui ? Je partirai tout à l'heure.

— J'en sais rien. Salut.

Il s'en va, sans embrasser les enfants, sans dire où il va. Il n'a rien senti, rien deviné.

Marika a le cœur si serré que la nausée est proche. Elle a mis tant de jours à comprendre, à mettre ses sensations bout à bout, à réaliser, à réfléchir, à mettre sur pied un plan fragile pour s'en aller d'ici, pour faire ce qu'elle doit faire. Et tout à l'heure, lorsqu'il parlait de sa mère,

elle a bien cru qu'il « savait » qu'elle « savait ». Mais non. Il la laisse partir. Et s'il guettait ? Dans l'escalier ou au coin de la rue ? Non. C'est ridicule.

Marika sort les valises des enfants, la poussette, tout ce qu'elle a préparé pour la fuite. Elle ne va pas chez sa mère. Sa mère n'est pas chez elle non plus. Tout est prévu. Elle restera chez une amie le temps qu'il faut, avec les enfants, tandis que Marika ira à l'hôtel.

Et si on ne la croyait pas ? Et si elle se trompait ? Tant pis. De toute façon, elle ne peut plus vivre avec cette idée en tête, avec cette presque certitude épouvantable. Elle sent, elle sait qu'il faut mettre les enfants à l'abri, sa mère et elle-même. Il l'a dit lui-même l'autre jour, en se voyant refuser les 100 marks :

— Je vous tuerai ! J'en ai déjà deux sur la conscience, alors qu'est-ce que j'ai à perdre ?

Et, cette fois, la mère de Marika l'a cru. Les yeux de Ludwig ne pouvaient pas tromper.

Il est en bas, au café, il joue au flipper comme d'habitude. Elle est sur le trottoir, avec ses valises, la poussette des jumelles. Elle n'a pris que son manteau, son sac et l'article de journal qu'elle a trouvé bien plié dans la poche de Ludwig. La seule preuve qu'elle ait. La seule tangible, et qui ne veut pas dire grand-chose, sûrement. Sauf pour elle.

Il vient la rejoindre sur le trottoir. Il attend le taxi avec elle. Il dit :

— Tu reviens quand ?

La gorge serrée, elle s'entend répondre :

— Dès qu'elles seront guéries, deux ou trois jours.

— Tu emportes tout ça ?

— J'aurai besoin de les changer souvent, les amygdales, tu sais.

Il traîne, il la retarde, il pose des questions qu'il aurait dû poser bien avant. L'hôpital, comment ça se passe. Est-ce qu'elles auront mal ? Pourquoi si vite ?

— Maman n'est disponible que ces jours-ci, elle a promis de remplacer une amie dans sa boutique.

Elle ment, elle invente, elle installe les jumelles, elle sourit au chauffeur de taxi qui transporte la poussette ; un dernier effort, un baiser rapide, lèvres serrées sur le dégoût, et c'est fini. Le taxi démarre, elle le voit un moment encore sur le trottoir, les mains dans les poches.

Peut-être sa dernière journée d'homme libre... Marika a choisi. Elle ira jusqu'au bout.

Marika a rendez-vous dans un bureau de la police criminelle de Hambourg. Le fonctionnaire a l'air débordé.

— Vous venez pour l'affaire Sheffer, on m'a dit ?

— Oui monsieur.

— Renseignements ? Témoignage ou dénonciation ?

— Eh bien...

— Vous savez qu'il y a une prime ? Alors, je vous préviens, si vous n'avez rien de sérieux, inutile de me faire perdre mon temps.

— C'est vous qui m'avez dit de venir, au téléphone, vous avez dit que c'était grave.

— Votre nom ?

— Marika Banner.

— Ah oui, votre mari, c'est ça. Excusez-moi. Asseyez-vous.

Le fonctionnaire observe la jeune femme avec attention, à présent. Il remarque qu'elle est pâle, fatiguée, affreusement triste et apeurée...

— Ne craignez rien, madame. Si vos doutes me paraissent inconciliables avec l'enquête, nous le saurons tout de suite, et vous oublierez ça... Je vous écoute. Dites-moi pourquoi vous croyez que votre mari est l'assassin des Sheffer.

— Je ne connais pas l'affaire, monsieur. J'ai seulement trouvé ce morceau de journal dans sa poche, il n'y a que le titre de l'article, c'est tout. Mais il y a plusieurs semaines que je sens quelque chose d'anormal chez lui. Il me fait peur, il a changé. J'avais confiance en lui avant, nous sommes mariés depuis un an seulement, je n'aurais jamais pensé...

— Avez-vous remarqué quelque chose de précis ?

— Il travaille de moins en moins, il a toujours besoin d'argent, il en emprunte, il a menacé ma mère de la tuer l'autre jour, parce qu'elle lui refusait 100 marks. Il a dit qu'il n'avait plus rien à perdre, et qu'il en avait déjà deux sur la conscience. Et puis, je me suis souvenue du premier soir où j'ai eu l'impression qu'il était dangereux. C'était indéfinissable, je ne pouvais pas expliquer d'où ça venait, sur le moment. Il avait changé, c'était quelqu'un d'autre qui me faisait peur. Il suait l'angoisse. Ce soir-là, c'était il y a un mois environ, il est rentré tard, il s'est assis devant la télévision, on aurait dit un fantôme.

— La date ?

— Je ne peux pas dire, la veille ou l'avant-veille de Noël...

— Qu'est-ce qu'il regardait à la télévision ?

— Je ne sais pas... C'est important ?

— Pour la date. Les Sheffer ont été tués le 22 décembre entre 10 heures et 11 heures.

— Il est rentré après 11 heures.

— Vous avez une photo ? Décrivez-le-moi.

— 1,79 mètre, blond, mince, assez sportif, cheveux en brosse.

— Quels vêtements portait-il, ce jour-là ?

— Un jean de velours beige, un pull-over bleu, un blouson fourré, un bonnet de laine bleue.

— Avait-il de l'argent dans ses poches ? Ou bien en a-t-il parlé ?

— J'ai vu qu'il avait des billets, j'ai cru qu'il s'agissait de sa paye.

— Combien, environ ?...

— Je ne sais pas, une dizaine peut-être... ou moins, entre 50 et 100 marks. Vous croyez que c'est lui ?

— La description convient. Un seul témoin a vu l'assassin s'enfuir. Mais ça colle avec ce qu'il a dit. L'heure concorde, le jour, c'est à prouver.

— Qui a-t-il tué, monsieur ?

— Si c'est lui, il est allé à Horst, en banlieue, dans la soirée du 22 décembre. Il a sonné chez un couple de gens âgés, les Sheffer. Lui quatre-vingt-un ans, elle soixante-quatorze. Ils allaient se coucher. La vieille dame est allée ouvrir en peignoir, il l'a poignardée instantanément avec un coupe-papier aiguisé. Elle a eu le temps de crier, le mari est descendu, il l'a poignardé avec la même arme. La domestique l'a vu s'enfuir trop tard pour nous, mais pas pour elle, il l'aurait sûrement tuée aussi. Le pire, c'est qu'il savait sûrement que ces gens âgés étaient riches, très riches, et il n'a pu voler que 90 marks, dans un porte-monnaie sur une commode. 90 marks pour un crime pareil. Deux vieillards sans défense ! Où est votre mari, en ce moment ?

— À la maison.

— Son métier ?

— Électricien, il travaille dans une maison d'intérim.

— Il a parfaitement pu repérer les lieux, s'il a fait des travaux chez ces gens. La bonne ne l'a pas signalé, mais ça ne veut rien dire. Le nom de la boîte ?

Un quart d'heure après, l'ultime renseignement était donné. Ludwig avait effectué une petite réparation six mois auparavant à Horst, un village tout proche de Hambourg, à dix minutes d'autobus, chez les Sheffer.

Il a avoué. Crime crapuleux, sans excuse, sans autre mobile que celui du vol. Incompréhensible, chez un garçon normal et sans reproche depuis vingt-cinq ans, marié, père de famille, et qui n'avait même pas l'excuse de la misère.

Marika a vécu onze mois auprès d'un époux. Un mois auprès d'un assassin qu'elle a « deviné » sans méthode, sans soupçon précis, à l'instinct, avant de trouver la petite preuve, l'article dans sa poche.

Elle a touché la prime de 5 000 marks, prévue par la police en cas d'arrestation du criminel. Et elle a dit :

— Que faire de cet argent ? Il est empoisonné.

Alors elle l'a rendu.

DES AVEUX SPONTANES

La disparition d'une grande et solide jeune fille de seize ans, brune, très sportive et ravissante, répondant au nom de Pamela Bruardi, paraît au début parfaitement banale, mais il ne faut souhaiter à aucune police au monde, et à la justice d'aucun pays, de connaître une affaire semblable.

La famille de Pamela, ne la voyant pas au dîner, est partie à sa recherche. Ils sont six : le père, la mère, la sœur et les trois garçons qui ne jouent dans cette aventure qu'un rôle tout à fait mineur. Ne l'ayant point retrouvée et déjà fous d'inquiétude, les parents préviennent la police.

Dès qu'il est saisi de l'affaire, le commissaire Tarvini, un petit bonhomme myope et ventru, interroge la sœur de Pamela. Elle aussi, brune et jolie, doit peut-être la vie sauve à ce qu'elle est de deux ans plus jeune et plus fragile :

— Nous revenions de la piscine, explique-t-elle, nous avons peur d'être en retard pour le dîner. Pamela a voulu passer par le bois de San Mateo. Moi, j'ai préféré suivre le chemin du bord de mer.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il est beaucoup plus fréquenté. Je n'aime pas traverser le bois de San Mateo. Ça grimpe tout le temps. Il faut sauter par-dessus les fossés. Il y fait très sombre et c'est désert.

— Comment était vêtue votre sœur ?

— Elle avait une jupe bleue et un pull-over rouge avec des rayures blanches ; peut-être aussi avait-elle son foulard.

À part cette déclaration, impossible d'obtenir le moindre témoignage, le moindre indice, le moindre signalement : on n'a pas vu Pamela sur la route s'éloignant de la ville. Elle n'a pas pris l'autobus. On peut faire confiance à l'employé de la petite gare : il est seul le soir, et il aurait remarqué une si jolie fille. D'ailleurs, le soir de cette disparition, aucun train de voyageurs ne devait passer. Malgré l'air réprobateur des parents et des amis de la disparue, le commissaire Tarvini fait visiter toutes les chambres de tous les hôtels sans résultat. Rien non plus dans la villa occupée par l'organisation de scouts dont

fait partie Pamela.

Au petit matin, nouvelle battue organisée cette fois par une trentaine de carabiniers qui arpentent le bois de San Mateo sans rien découvrir : ce qui fait dire au commissaire Tarvini :

— Ce n'est pas une disparition, c'est une évaporation !

Il va falloir près de trois semaines pour que l'équipe de girl-scouts, à laquelle appartenait Pamela, découvre son cadavre. Juste après la sortie du bois de San Mateo, quelques mètres après la limite où se sont arrêtés les battues. À côté du corps allongé, déjà en partie recouvert par les ronces, son couteau de scout est planté dans le sol. Son sac de raphia tombé à côté d'elle ne semble pas avoir été fouillé.

Le commissaire Tarvini et le capitaine des carabiniers ne peuvent relever aucun indice. Il est impossible, même, de déterminer de façon formelle la cause du décès. Il faut admettre que Pamela a été étranglée, peut-être avec son propre foulard. L'hypothèse qui vient à l'esprit est évidemment celle d'un crime sexuel, mais, après examen superficiel du cadavre et de ses vêtements, cela n'apparaît pas tellement évident et s'avère tout à fait improbable après l'autopsie.

Le capitaine des carabiniers mène des recherches intensives, sans aucun succès. Un seul témoin : une femme qui prétend avoir vu un certain soir (hélas ! elle ne se rappelle plus exactement lequel) un jeune homme et une jeune fille parcourant le petit bois de San Mateo, ce qui lui avait paru bizarre.

— Je me demande bien pourquoi tu trouves cela bizarre, lui aurait dit son mari. J'ai souvent vu des amoureux dans ce coin-là.

C'est tout, et c'est fort peu après un mois d'enquête. Trois mille personnes participent à l'enterrement de Pamela. Toute sa classe, de l'école professionnelle de coiffure, les scouts, les membres des sociétés religieuses et sportives auxquelles elle avait appartenu... Seule, sa mère est absente : le chagrin l'a conduite à l'hôpital.

Pendant six mois encore, la police tâtonne, et chacun pense déjà que le dossier de Pamela va échouer parmi les affaires non élucidées. Soudain, dans la soirée du 14 février 1939, un jeune homme élégant, joli garçon, large front bombé, yeux noirs un peu enfoncés sous les orbites mais vifs et brillants d'intelligence, entre dans le commissariat.

Ce coup de théâtre que la police n'attendait plus, il eût mieux valu pour elle et pour la justice italienne qu'il n'arrivât jamais.

La voix du visiteur est claire et nette :

— Je voudrais parler au commissaire Tarvini.

— C'est à quel sujet ? demande le carabinier de service qui

s'acharnait après sa cafetière en prévision d'une longue nuit.

— Je connais l'assassin de Pamela Bruardi.

Stupeur du carabinier qui, d'abord, dévisage le jeune homme et réplique enfin d'un air goguenard :

— C'est intéressant... Vous êtes sûr de ne pas vous tromper ?

— Oui... Je suis sûr.

— Vous savez, on ne dérange pas le commissaire comme cela... Il me serait plus facile de vous faire recevoir si vous me donniez plus de détails. Par exemple, le nom du coupable.

Le jeune homme hésite quelques instants, tandis que le carabinier lisse sa moustache et l'observe d'un œil torve. Enfin, il se décide :

— Le coupable, c'est moi.

Cette fois, sur le visage du carabinier, le sourire goguenard s'efface :

— Vous voulez dire que c'est vous qui avez assassiné la jeune fille ?

— C'est moi.

Déjà la main du carabinier a décroché le téléphone pour prévenir le commissaire, et, quelques secondes plus tard, ce dernier voit s'ouvrir la porte de son bureau sur un jeune homme qui s'avance et s'incline légèrement avec politesse, pour dire :

— Bonjour, monsieur le Commissaire.

Le policier se lève instinctivement pour pencher la tête à droite et à gauche comme s'il s'attendait à voir quelqu'un d'autre dans le couloir. Mais il n'y a personne, sinon le carabinier qui a conduit ce jeune homme jusqu'à lui.

Au comble de l'étonnement, presque gêné, il demande alors :

— C'est vous qui ?...

— Oui, c'est moi qui ai tué Pamela Bruardi.

— Ah !... Ah !...

Par cette exclamation, le commissaire tient sans doute à exprimer son incrédulité. Ce jeune homme élégant, présentant bien, intelligent et poli, n'a rien d'un assassin. Des aveux spontanés six mois après un crime, c'est-à-dire au moment où l'affaire risque d'être classée, c'est rare, extrêmement rare, et pour tout dire suspect. Enfin, il est bien connu que ce genre d'aveu est généralement le fait de déséquilibrés en mal de publicité.

— Bien ! Si vous avez tué Pamela, nous avons des tas de choses à nous dire, jeune homme. Alors, commencez par vous asseoir et par me donner votre nom et votre âge.

— Pietro Catello, vingt-quatre ans...

— Maintenant, dites-moi pourquoi vous l'avez tuée ?

— Nous nous fréquentions depuis plusieurs semaines et elle ne venait plus à nos rendez-vous. Je l'ai guettée à la sortie du bois de San Mateo. Elle m'a dit que c'était fini entre nous. Alors je l'ai étranglée avec son foulard.

— Son foulard ? remarque le commissaire, nous ne l'avons pas retrouvé. Mais sa sœur nous l'a décrit. Comment était-il ?

— Je n'y ai pas fait très attention, monsieur le Commissaire. Simplement, je me souviens qu'il était rose avec des carrés blancs.

— Tiens !... D'après sa sœur, ce n'étaient pas des carrés, mais toutes sortes de formes géométriques : des carrés évidemment, mais aussi des losanges, des ronds, des triangles.

— C'est possible, monsieur le Commissaire.

— Si vous saviez où retrouver ce foulard, vos aveux seraient plus complets et, de ce fait, plus crédibles.

— Impossible, monsieur le Commissaire, je l'ai jeté dans la mer.

— Ah ! Et pourquoi ?

— Mon premier réflexe a été de vouloir dissimuler mon crime.

— Je comprends. C'est ce qui se passe en pareil cas... Mais pourquoi ces aveux ? Et pourquoi si tard ?

— C'est le remords, monsieur le Commissaire, je n'en dors plus.

Sarcastique, le commissaire appelle alors un de ses collaborateurs :

— ... et vous apportez une machine, s'il vous plaît !... Nous avons à enregistrer des aveux.

Manifestement, il est assez perplexe quant à la culpabilité réelle du jeune homme. Après avoir enregistré ses aveux, il est même tout à fait convaincu du mensonge. Certes, ceux-ci sont plausibles, logiques, mais tout se passe comme si la lecture des comptes rendus dans la presse avait permis au garçon d'imaginer les grandes lignes d'un scénario répondant aux questions que se posent les enquêteurs. Et, cela, sans aucun détail nouveau susceptible d'arracher la conviction.

Les antécédents du jeune homme, représentant d'une firme qui vend des livres rares, les témoignages de ses proches plaident en sa faveur. Pas une personne interrogée qui ne soit abasourdie en

apprenant ses prétendus aveux.

Il se trouve même quelques personnes pour en douter fortement : des camarades de la victime affirment qu'à leur connaissance Pamela n'avait pas d'amant et n'était pas fille à en avoir à son âge.

— Tout de même, si elle avait fréquenté ce jeune homme, je l'aurais su ! s'exclame sa sœur.

Par ailleurs, son employeur s'étonne lui aussi :

— Mais il était en voyage à Rome, le jour du crime !

— En effet, explique Pietro Catello, j'étais à Rome toute la semaine, mais je suis rentré dans l'après-midi.

Impossible de découvrir une seule personne l'ayant vu ce jour-là dans le train. Par contre, plusieurs témoins l'y auraient vu le lendemain. De sorte que, contrairement à ce qui se passe d'habitude, la police criminelle et notamment le commissaire Tarvini tentent pendant des jours et des jours de convaincre le jeune homme qu'il est innocent.

Celui-ci cependant ne désarme pas et se donne toutes les peines du monde pour expliquer certaines anomalies de ses aveux. Par exemple, il explique le secret entourant ses rencontres avec Pamela par le souci qu'avait celle-ci « de ne pas donner le mauvais exemple à ses petits frères ». Qu'on ait vu dans le train le lendemain une silhouette lui ressemblant n'a rien d'extraordinaire : il cite le nom d'une dizaine de jeunes gens de la même taille que lui, portant eux aussi le ciré noir qu'il avait revêtu ce jour-là.

Tant et si bien que, le 25 mars 1939, le patron de la division criminelle, ayant réuni le commissaire Tarvini et le capitaine des carabiniers dans son bureau de Livourne, déclare en pesant ses mots :

— Messieurs, vous n'avez pas pu prouver que les aveux de Pietro Catello sont faux. Nous devons donc les tenir pour vrais, et la justice doit suivre son cours.

Ce point de vue définitivement adopté, le jeune homme est mis en prison préventive. Le capitaine des carabiniers se hâte de présenter une version plausible des faits, et le Parquet établit un acte d'accusation.

Seul le commissaire Tarvini reste perplexe. Une enquête poussée auprès de la famille de Pietro Catello et l'examen d'un psychiatre révèlent que celui-ci n'est pas aussi équilibré qu'il le paraît. Il ressort de l'examen qu'il serait en effet probablement capable de commettre un crime, mais surtout qu'il possède un grand art de la dissimulation. Sa jeune vie est semée d'événements troubles, ayant toujours pour

origine un fait sexuel, et dont il s'est toujours sorti à son honneur. Pourquoi, diable, un tel génie de la dissimulation s'avouerait-il, spontanément, coupable d'un crime au moment où celui-ci va être classé ?

Le 6 janvier 1940, quelques jours avant le procès aux assises de Toscane, ce que craignait le commissaire Tarvini arrive : Pietro Catello revient sur ses aveux.

Le président, l'avocat général et les jurés vont juger un homme que rien n'accuse, sinon ses propres aveux qu'il réfute aujourd'hui. L'atmosphère de l'audience reflète le sentiment de tous : fureur et agacement.

— Mais enfin, pourquoi ces aveux ? s'exclame le président. Pour une fois, on ne peut incriminer la police de vous y avoir contraint ! Elle ne vous connaissait même pas ! Et pourquoi revenir sur une version des faits que vous vous êtes ingénié à défendre pendant des mois contre vents et marées ? Vous vous moquez de qui ?

— J'avais peur, explique depuis son box Pietro Catello.

— Peur de quoi ?

La version que propose cette fois le jeune homme est, à première vue, stupide. Mais, à la fin de l'histoire, elle se révélera comme le reste, absolument géniale.

— Je n'ai pas tué Pamela, explique Pietro Catello. Mais je connais l'assassin. J'ai pris le crime sur moi parce que je le crains terriblement. Il m'a épié lorsque j'étais avec Pamela, et puis il l'a tuée lorsque je me suis séparé d'elle. Je suis revenu sur mes pas lorsque je l'ai entendue crier. Mais il était trop tard.

— « Nous sommes deux à l'avoir tuée, m'a dit l'assassin, toi et moi. Tu ne pourras jamais prouver le contraire, alors tu te tais, c'est ton intérêt. D'ailleurs, si tu parles, je te tuerais. »

Voilà l'explication saugrenue que donne Pietro Catello, et aux assises personne n'y croit. Une invention aussi évidente plaiderait plutôt en faveur de sa culpabilité. Mais, par ailleurs, cette culpabilité il la nie, et pendant des mois la police elle-même s'est acharnée à accumuler des indices tendant à le disculper.

Si les assises s'étaient tenues trois jours plus tard, tout aurait pu changer, car le 3 février le commissaire Tarvini découvre le pot aux roses et l'explication de ce mystère. En faisant ce à quoi personne n'avait songé : premièrement, comparer les empreintes de Pietro Catello avec celles relevées sur le corps d'une petite fille de sept ans, étranglée dix-huit mois plus tôt dans un parc à Milan : or, elles sont

identiques. Deuxièmement, comparer des cheveux retrouvés sur le cadavre d'une fillette de huit ans, découvert dans la banlieue de Rome, à ceux de Pietro Catello : or, ce sont les mêmes.

Ainsi donc, le jeune amateur de livres d'art, bien sous tous les rapports, assassinait au cours de ses voyages des petites filles...

Il savait qu'un jour ou l'autre, et quoi qu'il fasse, il finirait par être découvert. Intelligent mais fou, la coïncidence de dates entre son dernier crime et l'assassinat de Pamela, non élucidé au bout de six mois, lui suggérait cette idée : se dénoncer pour un crime qu'il n'avait pas commis. Ensuite, en revenant sur ses aveux, il présenterait une version funambulesque qui ne pourrait conduire la justice qu'à un jugement mi-chèvre mi-chou. Quelques années de prison au pire, qui auraient l'avantage de l'innocenter définitivement de ses véritables crimes. Peut-être même qu'en prison il guérirait de son effroyable sadisme. Son plan était soigneusement pesé, établi. Il se faisait ainsi son propre juge et son propre médecin.

Mais, lorsque le commissaire Tarvini dépose son rapport, l'affaire Pamela est jugée depuis dix jours. Pietro Catello, coupable du meurtre de la jeune fille, est donc innocent de celui de la fillette découverte dans la banlieue de Rome. Il bénéficie de toutes les circonstances atténuantes que les jurés ont pu trouver, il n'a récolté que cinq ans de prison. Son plan s'est donc réalisé.

Le commissaire ayant découvert le pot aux roses, la justice italienne est bien obligée de se remettre en question devant un tel scandale, mais sans précipitation, et croyant avoir cinq années devant elle. C'est compter sans la guerre.

La grande tourmente ne permettra ni de pousser l'enquête ni de conclure. En 1946, lorsque la justice se décidera à réouvrir le dossier, Pietro Catello ayant purgé sa peine depuis longtemps n'est plus en prison.

Peut-être y a-t-il en Italie un vieux père tranquille qui s'appelait autrefois Pietro Catello : un assassin parmi la foule, guéri ?

PSYCHOMEURTRE

C'est une journée particulière, qui fait mine de ressembler aux autres. Ce matin, Louise contemple son visage dans la glace. Elle a eu quarante-deux ans la veille. Rien d'extraordinaire, quarante-deux ans. Ce n'est pas la fin du monde. Ces rides-là sont des rides d'expression, ce léger flou des traits, cette petite lourdeur du cou... et après ? Louise pourrait ne pas y penser. Or elle y pense sans arrêt depuis un mois.

Avant c'était une autre Louise. Une Louise vivante, efficace, sportive. Avant elle ne regardait pas son image avec terreur, guettant la destruction lente, invisible des jours qui passent. Il y a un mois, Louise aurait sauté sous la douche, ébouriffant ses cheveux courts et frisés, brossant énergiquement un corps sans reproche, croyait-elle. Il y a un mois, Louise aurait crié à son mari, comme tous les jours.

— Je fais un footing et je t'apporte ton petit déjeuner !

Le mari aurait répondu :

— Cours un peu pour moi, pendant que tu y es !

Humour noir de sa part, Yves, l'époux, quarante-cinq ans, fait partie des handicapés de la route. Vitesse, accident, paralysie quasi totale, irréversible. Un homme fichu. Un mari fichu, mais un homme quand même. Courageux, s'accrochant à l'humour, à la lecture, aux jeux d'échecs, à l'ordinateur, se servant de ses yeux et de ses mains. Les seules choses vivantes dans ce corps maigre vissé sur un fauteuil. Et Louise ? Courageuse aussi, Louise, elle a dominé le problème de son couple détruit. Elle est professeur de psychologie, elle passe des heures à expliquer aux étudiants les « pourquoi du comment supposé des comportements humains ». Alors, elle assume. Officiellement, elle assume !

Il y a un mois encore, elle assumait. Ce matin, elle ne retrouve pas son masque. La voix de son mari lui parvient dans un brouillard. Il demande quoi ? Ah oui, il demande :

— Alors, qu'est-ce que ça fait d'avoir un diamant autour du cou ?

Louise fixe la pierre. Elle brille stupidement, avec son air d'éternité intouchable. Yves l'a achetée avec l'argent de l'assurance. Avec l'argent de l'accident. Le prix payé par l'autre, celui qui allait trop vite

et l'a écrasé, démantelé, dans les tôles de sa voiture.

Louise entend le léger glissement des roues. Le fauteuil roulant est derrière elle.

— Qu'est-ce qu'il y a, Louise ? Tu as une drôle de mine, ce matin. Mauvais jour ?

— Non. Un jour comme les autres.

Et c'est lui qui parle de mauvais jour.

Ce matin-là, vraiment, Louise se méprise totalement, et si le remords tuait elle devrait s'écrouler à la seconde. Mais le remords n'est pas toujours le fait des assassins, et en tout cas il ne les tue pas.

Louise est à son cours. Seule dans l'amphithéâtre, elle attend l'arrivée des élèves. De grands élèves, des garçons et des filles de dix-sept à vingt ans, presque des femmes, pas tout à fait des hommes, avec ces réactions encore enfantines de chahutage et des problèmes d'adultes. Un drôle de mélange, séduisant, passionnant. Il y a quelque temps, elle se prenait tout juste pour leur aînée, celle qui « en savait un peu plus que les élèves copains ». Aujourd'hui, elle se sent vieille, usée, fichue.

Ils entrent en se bousculant ou en chuchotant des secrets, avec leurs visages sans rides, nets, leurs jeans et leurs yeux clairs. Elle cherche un visage, le trouve, le scrute, l'épie, comme elle le fait depuis un mois. Et elle ne discerne rien. Visage lisse d'un garçon de vingt ans, à l'aise dans sa peau, à l'aise dans son corps, traînant ses bouquins, son écharpe trop longue, 1,80 mètre de muscles jeunes et un regard tranquille.

Ce regard cherche. Il cherche parmi les bancs de l'amphi, et Louise sait ce qu'il cherche. Il cherche un autre regard, une silhouette bien particulière. En fermant les yeux, Louise peut imaginer avec une précision douloureuse ce qu'il attend : elle, une Charlotte de dix-sept ans, grande, sportive, longs bras, longues jambes, longs cheveux bruns, sourire éclatant. Elle la voit entrer les yeux fermés. Avec sa robe de laine trop comte et cette élégance insupportable d'un corps de grande poupée sans défauts, solide, belle...

Elle n'est pas là, Charlotte, ce matin. Sa haute silhouette ne franchit pas la porte de l'amphi. Et la place reste libre à côté du garçon.

Louise parle... parle... Elle fait son cours, elle s'agite sur l'estrade, comme d'habitude croit-elle. Or, ils le sentent tous, elle n'est pas comme d'habitude. Ils sont une trentaine à l'observer : une petite

bonne femme solide de quarante-deux ans, en pantalon noir et pull-over gris, plutôt « sympa », comme ils disent. Le genre de prof avec qui on aime bien discuter, faire des sorties en groupe. Ce matin, elle n'a pas sa tête habituelle. Trop de rouge sur les lèvres, trop de nervosité dans la voix. Son cours sur la « psychologie différentielle » ne passe pas. Et sa voix est un peu trop aiguë.

Il est presque 11 heures du matin. Le pâle soleil de printemps éclaire les bancs de l'amphithéâtre ; Louise s'applique dans une explication des « performances individuelles comparées », base de son cours, lorsque la porte de l'amphi s'ouvre avec autorité. Le recteur fait une entrée rapide, sous les regards surpris des élèves. Il s'approche de Louise, monte sur la petite estrade et s'adresse aux étudiants comme à elle :

— Vous me pardonnerez de déranger votre cours, mais j'ai une question importante : Charlotte B. est-elle parmi vous ?

Un murmure négatif lui répond. Et il enchaîne aussitôt :

— Je m'en doutais, malheureusement. Mesdemoiselles, messieurs, j'ai autorisé un inspecteur de police à vous poser toutes les questions qu'il souhaite à propos de Charlotte. Il se trouve qu'elle a disparu depuis vingt-quatre heures. Ses parents ont averti la police, car elle n'a que dix-sept ans. Rien ne vous oblige à répondre aux questions qui vous seront posées, mais je tiens à vous rappeler que cette jeune fille est mineure. Si quelqu'un parmi vous la connaît plus particulièrement et a des informations à donner aux parents et à la police, je le prie de se faire connaître.

Les regards se tournent immédiatement vers le grand garçon à l'écharpe, qui se lève d'ailleurs d'un bond.

— Moi, monsieur, je la connais ! Je ne l'ai pas vue depuis avant-hier en fin d'après-midi. D'ailleurs, je suis allé chez elle, hier encore.

— Ah, c'est vous ? Justement l'inspecteur souhaiterait vous parler. Quelqu'un d'autre a-t-il vu cette jeune fille depuis vingt-quatre heures ?

Un murmure négatif répond à la question.

Le recteur se tourne alors vers Louise et lui parle plus bas.

— Je crains que nous ayons une sale histoire sur les bras. Vous connaissez bien cette fille ?

— Pas plus que les autres. Elle est arrivée en cours d'année.

— Ce garçon, Bertrand, est son petit ami, c'est ça ?

— C'est possible. Ils étaient souvent ensemble, en tout cas, vous

savez, je ne surveille pas particulièrement leur vie privée, elle change souvent en cours d'année.

— Voulez-vous interrompre le cours et m'accompagner dans mon bureau, s'il vous plaît. Vous pouvez nous être utile. Les parents sont affreusement inquiets. D'après eux, leur fille n'est pas du genre fugueur, et ils ont d'abord cru qu'elle avait passé la nuit avec ce garçon, Bertrand. Mais il dit l'avoir quittée en fin d'après-midi et que tout allait bien. Par contre, la jeune fille est sortie après dîner, en disant qu'elle avait rendez-vous pour une petite heure, et elle n'est pas rentrée depuis. Vous pourriez peut-être aider la police, si vous avez remarqué quelque chose.

— Pourquoi moi ? Il y a d'autres professeurs. Elle ne suivait pas que mon cours !

— Vous êtes psychologue, ma chère Louise. Et chacun sait que vous étudiez soigneusement le comportement de vos élèves. Vous venez ?

Louise vient. Elle franchit la porte de l'amphi en même temps que Bertrand, le jeune homme à l'écharpe, et il s'efface pour la laisser passer, avec un pauvre petit sourire crispé. Dans le couloir, un policier en civil attend.

D'ici la fin du jour, tout sera dit, vérifié, avoué, irrémédiable.

Bertrand est inquiet. Il parle au policier sans détours, devant le recteur et Louise, il précise l'heure de sa dernière rencontre avec Charlotte, ce qu'ils ont fait, ce qu'ils ont dit :

— Quand on s'est quittés devant chez elle, il était question d'aller à la piscine le lendemain, donc hier. Elle n'est pas venue. Alors je suis allé voir chez elle. Ses parents m'ont dit qu'elle n'était pas rentrée de la nuit. Ils la croyaient avec moi. Ils n'étaient pas très contents, mais pas très inquiets non plus. Moi je l'étais. Charlotte n'a jamais voulu découcher. Ses parents savaient que nous sortions ensemble, et le reste, j'imagine ! Mais elle tient à ne pas les choquer. Je comprends très bien. D'ailleurs je vis avec ma mère, et nous n'avons pas la possibilité de nous isoler autrement que dans la journée.

Le policier note que Bertrand connaît Charlotte depuis un mois, il note qu'ils sont amoureux et il demande :

— Une femme blonde, quarante ou cinquante ans, ça vous dit quelque chose dans l'entourage de Charlotte ?

— Non. Je ne vois pas. Pourquoi ?

— Un témoignage. Une voisine l'a vue sortir, avant-hier, vers

21 heures, heure confirmée par les parents. Elle l'a vue monter dans une voiture, marque indéterminée. Au volant une femme blonde. Très blonde, d'un certain âge, enfin quelqu'un de plus âgé qu'elle, en tout cas. La famille ignore totalement qui cela peut être.

— Moi aussi. Ils ne me l'ont pas dit !

— Le témoignage n'a été fourni que ce matin, spontanément. Cette femme a vu la voiture de police devant chez les parents de la jeune fille. Et elle s'est présentée. Elle connaît Charlotte de vue. Son témoignage est d'ailleurs précieux, car elle a relevé le numéro de la voiture. C'est un hasard. Le numéro correspond à son numéro de téléphone, à un chiffre près... J'attends l'identification du propriétaire du véhicule dans quelques minutes, ça ne sera pas long.

Le policier se tourne vers Louise.

— Vous êtes professeur ? Elle était à votre dernier cours ? C'était quand ?

Louise s'assoit. Visage transformé, grise, presque laide. Sa voix est dure :

— Quel est le numéro de la voiture ?

Le policier étudie un instant la question, puis se décide.

— Pourquoi ? Vous avez une idée précise ?

Brutalement Louise cède. À quoi bon finasser.

— C'est ma voiture !

— La conductrice était blonde.

— Je portais une perruque.

— Pourquoi ne pas l'avoir dit tout de suite ?

— Je l'ai tuée.

Le bureau du recteur, froid et fonctionnel, résonne longtemps de cette petite phrase sèche.

Puis Bertrand s'approche, pâle, décomposé, les mains tendues vers Louise. Il bégaie :

— Qu'est-ce... Qu'est-ce qu'elle a dit ? Mais qu'est-ce qu'elle a dit ? Vous... vous avez entendu ?...

Le policier l'arrête.

— Calmez-vous. Restez tranquille ! Allons, calmez-vous...

Puis sur un autre ton, cassant, professionnel, à Louise :

— Vous venez de dire : « Je l'ai tuée. » Allons-y. Quand, comment,

où et pourquoi ? J'écoute.

— Je lui ai donné rendez-vous pour lui parler avant-hier soir, lundi. Je suis venue la chercher en voiture. J'ai acheté une perruque, pour qu'on ne me reconnaisse pas, et j'ai mis des lunettes. Elle savait de quoi je voulais lui parler. Elle est venue à l'heure.

— De quoi vouliez-vous lui parler ?

— De Bertrand. Elle savait plus ou moins que nous étions amants.

Bertrand est fasciné :

— Amants ? On ne l'était plus ! C'était, enfin... une histoire sans importance !

— Tu mens ! Ça n'était pas rien, jusqu'à ce que tu tombes amoureux de cette gamine, c'était important !

Le recteur n'en revient pas.

— Louise ! Vous aviez une liaison avec l'un de vos élèves ?

— Scandaleux, hein ? J'ai vingt-deux ans de plus que lui ! Et après ? Depuis deux ans je vis comme une veuve, auprès d'un mari paralysé, qu'il faut laver, habiller, nourrir et mettre au lit comme un bébé. Je n'ai pas droit à autre chose ? Ma vie devait s'arrêter ? Il n'a pas dit non. Il me trouvait formidable... L'expérience, j'imagine. Et puis cette petite et arrivée il y a un mois, et pfiut ! Je n'existe plus. Bonjour, bonsoir, je regagne mon camp, celui du prof qui a dénié un gamin ? Pas du tout. J'aime Bertrand, j'en ai le droit.

Le policier interrompt Louise. Il a rarement vu une femme se justifier d'un crime avec autant d'âpreté. Il en devient mauvais.

— Laissons le mobile ! Vous avez trois secondes pour me dire ce que vous en avez fait, et où elle est !

— Dans le bois. Je l'ai tuée avec un couteau de cuisine. Un couteau de ma cuisine, que j'ai ramené dans ma cuisine. Elle ne s'est pas méfiée. Tout est allé vite. Je l'ai laissée sur place, et je suis rentrée chez moi. Mon mari m'attendait, c'était mon anniversaire.

— Vous reconnaissez la préméditation ?

— Oui.

— Vous l'avez emmenée dans ce bois pour la tuer, non pour discuter ?

— Oui.

— Une gamine de dix-sept ans !

— Je l'ai haïe autant qu'il est possible de haïr. C'était un

soulagement. Je suppose que j'étais à bout. Je ne pouvais plus supporter les contraintes. Mon mari, dans son fauteuil, à vie, à vie, vous comprenez ? Et la mienne de vie ? Je suis jeune ! Seulement voilà, on n'abandonne pas un infirme, on ne divorce pas d'un infirme, surtout s'il est courageux, merveilleux, plein de qualités, et qu'il vous aime, et vous admire, et vous fait confiance ! Ça étouffe, vous comprenez ? Je ne suis pas faite pour le devoir, je m'en suis rendu compte très vite. Le jeu était insupportable. Bertrand était une autre vie. Un jour mon mari aurait accepté, nous en aurions parlé, je pouvais exister encore.

Le recteur est stupéfait, anéanti de dégoût.

— Quand je pense qu'il y a un quart d'heure encore vous faisiez un cours de psychologie, tranquillement, devant un banc vide, avec ce garçon en face de vous ! Quelle sorte de monstre êtes-vous donc ?

— Une femme. Je suis une femme, c'est tout. Jalouse à en crever, cernée, coincée, pas d'autre issue. Il serait revenu, j'aurais su le reprendre. J'en suis certaine. Cette histoire de numéro de voiture est insensée, et il a fallu ça !

Le remords n'a pas tué Louise. Elle a dit au juge quelque chose du genre :

— En tuant cette fille, je compensais le malheur, un mari infirme, les années qui me séparaient de Bertrand. Elle m'avais remise en place, elle avait tout effacé, rien qu'en arrivant, avec ses dix-sept ans.

Il fallait que j'accepte tout d'un seul coup : remisée, la vieille, occupe-toi de ton malade, fais tes cours, ne te mêle plus d'exister au milieu de nous. Elle ne me parlait pas, ne s'inquiétait pas de ma présence, elle écoutait mes cours, comme si je n'étais qu'une machine, et non une femme de chair à qui elle volait un amant. Elle me tuait lentement. J'étais en état de légitime défense.

Les jurés ont fait : « Oh ! » Louise n'avait pas leur indulgence au départ, et elle ne la cherchait pas. Manifestement. Pas de remords. Elle refusait le remords.

Elle est en prison à vie. À quarante-trois ans maintenant, elle a tout le temps de se regarder vieillir dans l'étroite petite glace de sa cellule, encadrée dans le mur, impossible à éviter. Qu'elle la brise, et elle trouvera toujours un miroir dans les yeux des autres femmes.

INSUFFISANT EN ALLEMAND

Leurs regards se croisent, durs, fixes, et la mort d'un homme est décidée dans une classe du lycée Goethe, à Göttingen.

En Allemagne, les professeurs participent aux épreuves du baccalauréat, et l'examen oral de langue allemande, auquel Arnault Kurer vient de soumettre son élève Michel Rodler, s'est déroulé dans la plus franche hostilité, suivie d'un silence électrique :

— C'est bon. Vous pouvez vous rasseoir, dit enfin le professeur.

Mais l'élève reste debout.

— Comment allez-vous me noter, monsieur ?

— Je ne suis pas obligé de vous répondre. Mais comment vous cacher que votre note ne sera pas fameuse ?

— Si elle est trop mauvaise, je risque d'être refusé.

— C'est bien pour cela que le baccalauréat existe. Il ne s'agit pas de délivrer automatiquement un diplôme auquel chacun aurait droit comme à une carte d'identité. Pour avoir son bac, il faut des connaissances suffisantes. Si vous ne les avez pas, il est juste que vous soyez recalé. Et maintenant, je vous demande de vous asseoir. J'ai vos camarades à interroger. Vous n'êtes pas seul ici.

Michel Rodler, grand blond, à la pomme d'Adam proéminente, serait plutôt sympathique sans un excès de désinvolture qui rejoint l'insolence. Et plutôt joli garçon sans une minceur excessive qui rejoint presque la maigreur. À dix-sept ans, mais après tout c'est bien normal, il donne l'impression de ne pas être tout à fait fini. Rien de définitif en lui, sinon la décision qu'il vient de prendre et qu'il se répète mentalement : « Si le prof me fait rater mon bac, je le tuerai ! Si le prof me fait rater mon bac, je le tuerai ! Si le prof me fait rater mon bac, je le tuerai ! »

Le soir venu, Arnault Kurer examine l'une après l'autre les fiches des élèves soumises à son appréciation : tout en bas, une case blanche où le professeur doit donner son avis. Sur la fiche de Michel Rodler, il écrit : « insuffisant en allemand ».

Le professeur, petit homme carré très sportif, souvent vêtu d'un

survêtement, n'éprouve pas de haine envers Michel Rodler, mais croit de son devoir d'être particulièrement dur avec lui. Il est sévère avec tous ses élèves, mais le cas Rodler lui semble particulier : fils d'un hôtelier de Göttingen, parents aisés, même fortunés, Michel doit se voir imposer par ses professeurs la discipline dont sa famille ne lui fait pas obligation. En réalité, il est possible que sous cette dureté le professeur, qui n'a pas de fils mais deux filles, éprouve une affection secrète pour ce garçon intelligent et rétif.

Il est possible aussi qu'Arnault Kurer soit le seul être au monde à deviner, dans ce jeune homme qui force la sympathie de tous ceux qui l'approchent, un défaut secret, une fêlure qui le rend inquiétant, tout comme un outil parfaitement sain d'apparence recèlerait une paille pouvant entraîner une brusque cassure et créer des drames.

Quelques jours plus tard, lorsque au milieu de ses camarades Michel Rodler vient consulter la liste des candidats reçus au baccalauréat et n'y voit pas son nom, il éructe :

— Le salaud !... Je le tuerai !

Un de ses camarades, qui l'entend ainsi grommeler, tourne vers lui ses grosses lunettes et demande :

— C'est après Kurer que tu en as ?

Michel Rodler réalise qu'il vient de commettre une petite faute : il y avait trop de haine et de détermination dans cette exclamation. D'ailleurs, l'autre ajoute derrière ses grosses lunettes :

— Il ne faut pas en faire une montagne, Michel ! Ce n'est qu'une année de perdue.

Mais la détermination secrète de Michel Rodler n'en est pas amoindrie.

Il a déjà envisagé son acte. Il sait que le professeur possède un chalet au bord d'un lac dans la région de Aschersleben ; c'est là qu'il le tuera, et ce sera un crime parfait.

Pour agir, il doit attendre les grandes vacances, et d'ici là il dissimulera soigneusement sa haine, pour être ce garçon sympathique et désinvolte que tout le monde aime bien. Pourquoi ne serait-il pas un peu héroïque, même ?

Lors d'un échange d'élèves au Canada, il n'hésite pas à se jeter, contre l'avis de tous, dans une rivière tumultueuse pour nager vers un canoë où deux jeunes filles désseparées appellent au secours.

Au retour de ce voyage, et prétextant un week-end chez un camarade, il saute enfin sur sa moto pour se rendre au chalet du professeur Kurer.

Ce chalet est une ravissante maison, bâtie sur la berge même d'un lac, au milieu de la forêt. Deux autres maisons du même type s'élèvent sur l'autre rive à 150 mètres à peine. La route passe à l'extrémité du jardin du professeur. Les deux autres maisons ne peuvent être rejointes que par un chemin inégal et caillouteux.

Michel passe très vite et observe que la Mercedes du professeur est bien là. Il décide de cacher sa moto dans la forêt, derrière des buissons, mais à proximité de la route. Il sort le vieux pistolet, souvenir de la guerre de 39, que son père croit perdu depuis longtemps, le glisse dans sa ceinture, sous son blouson, et marche vers le chalet en se dissimulant aux voitures qui passent.

Son plan est fait : entrer dans le jardin du professeur, l'appeler et lui déclarer qu'il voudrait avoir une explication. Dans la maison où ils se trouveront seuls (Michel sait que sa femme et ses deux filles sont restées à Göttingen), il videra son chargeur dans le ventre de sa victime. On ne peut pas faire plus simple.

Malheureusement, en poussant la petite barrière, il aperçoit, allongées sur le sol devant la Mercedes, deux chaussures et deux jambes nues ; un rouquin en short, au torse taché de graisse, se dégage en se tortillant :

— Vous voulez voir le professeur Kurer ? demande le rouquin. Il n'est pas là.

Comme Michel, étonné, montre la voiture, le mécanicien explique :

— Elle est en panne, si vous vous dépêchez vous le trouverez sur la route, il va prendre le bus.

Les conditions pour un crime parfait ne sont pas réunies et Michel se garde bien de suivre le conseil.

Une année entière va s'écouler sans que Michel Rodler oublie un seul jour son projet d'assassiner le professeur. Mais il ne tente rien, car aucune occasion ne se présente où toutes les conditions d'un crime parfait soient réunies. Pourquoi se presser : la vengeance est un plat qui se mange froid ; et plus il attendra, plus il sera difficile à la police de remonter jusqu'à lui. Ainsi, donc, un assassin déterminé va vivre à Göttingen pendant un an, croisant chaque jour des centaines de personnes. Pendant un an, le professeur Arnault Kurer va vivre, sans savoir qu'une menace de mort pèse sur lui à chaque instant et que l'assassin en puissance épie ses moindres gestes.

C'est avant de partir en vacances avec ses parents, sur l'Adriatique, que Michel Rodler décide de passer à l'action. Cette fois encore, il sait que le professeur est pour le week-end dans son chalet au bord du lac, car il part généralement le vendredi soir pour préparer la maison où sa

femme et ses deux filles le rejoignent le samedi en fin de matinée.

Le samedi matin, donc, vers 5 heures, ayant vérifié que la Volkswagen de M^{me} Kurer est bien rangée devant leur maison de Göttingen, Michel estime avoir toute la matinée devant lui et saute sur sa moto. Son plan est toujours aussi simple ; rigoureusement le même que l'année précédente, mais, au lieu de demander une explication au professeur, il dira vouloir le remercier, puisque au printemps, enfin, il a obtenu son baccalauréat...

Hélas ! cette fois encore, le chalet du bord du lac réserve une surprise : à peine a-t-il poussé la petite barrière qu'une voix étonnée s'élève :

— Ohé, les gars ! Regardez, on a une visite !

— Ma parole, mais c'est Michel !

— Qu'est-ce que tu fais là ?

Les uns après les autres, tenant à la main canne à pêche ou épuisette, trois élèves du lycée Goethe, invités la veille au soir par le professeur pour une partie de pêche, surgissent gaiement devant Michel :

— Tu viens avec nous ?

N'ayant pas été officiellement convié, Michel se trouve très embarrassé, surtout lorsque le professeur apparaît en survêtement, un chapeau de toile blanche sur la tête, une canne à la main, et s'étonne gentiment lui aussi :

— Tiens, Michel ! Vous venez vous joindre à nous ? Mais comment avez-vous su ? Enfin, cela ne fait rien, venez, la barque est grande ! Seulement nous allons manquer de cannes...

Michel passe la matinée à accrocher des vers au bout des hameçons et rentre chez lui dans l'après-midi, déconfit mais toujours aussi déterminé.

À présent, il a quitté Göttingen pour Hambourg, où il est inscrit à la faculté de droit. Il décide de profiter des vacances de Noël pour tenter une nouvelle fois d'exécuter son projet. Mais il modifie son plan. La nuit venue, il cherche dans l'annuaire téléphonique le nom de l'un des voisins du professeur et y découvre Willy Buscholz, qu'il suppose habiter l'une des deux maisons qui font vis-à-vis au chalet de l'autre côté du lac.

Sa moto garée à quelques pas le long du trottoir, le vieux pistolet de son père sous son blouson, passé dans la ceinture, il appelle donc Arnault Kurer, depuis une cabine téléphonique publique de Göttingen.

— Allô, professeur Kurer ?

— Oui.

Michel mâche un chewing-gum et, le visage tendu en avant, en grimaçant, il s'efforce de donner à sa voix un ton guttural tout à fait méconnaissable :

— Je suis un ami de votre voisin Willy Buscholz. Nous venons de quitter Aschersleben. En passant, nous avons vu de la lumière chez vous. Comme vous n'étiez pas là de la journée, cela nous a paru bizarre, et Willy m'a demandé de vérifier si vous étiez à Göttingen et dans ce cas de vous prévenir.

— De la lumière ?

Il y a un moment de silence dans l'appareil. Sans doute le professeur réfléchit-il : « Les filles auraient oublié d'éteindre lorsqu'elles sont parties la dernière fois ? Dans ce cas, la lumière devrait être allumée depuis quinze jours... »

— Avez-vous remarqué si la maison était allumée les nuits précédentes ?

— Non. Non, professeur, justement, cette nuit seulement.

— Vous croyez que j'ai été cambriolé ?

— C'est bien ce que nous craignons, professeur. Il faudrait que vous veniez vérifier tout de suite.

Le ton du professeur devient rageur :

— Ah ! vraiment, j'avais bien besoin de cela ! Écoutez, monsieur, je vous remercie, mais je ne peux pas quitter ma femme : on vient la chercher demain matin pour l'emmener à la clinique. Je vais prévenir la police, c'est tout ce que je peux faire pour le moment. Je ferai un saut à Aschersleben dans la journée !

— Vous allez prévenir la police ?

— Dame ! C'est pour cela qu'elle existe, non ?

Michel Rodler bafouille quelques paroles et raccroche : une fois de plus, c'est raté.

Au printemps, chacun s'accorde à reconnaître que Michel Rodler est un jeune homme courageux : le jour il suit ses cours à la faculté, et le soir venu il travaille à la réception d'un hôtel de Hambourg pour son argent de poche. Lorsque ce jeune homme sympathique, intelligent et aimable, tend la clé de leur chambre ou transmet un message, les clients de l'hôtel seraient bien surpris s'ils savaient qu'à ce moment, peut-être, il rumine un plan diabolique, devenu une véritable obsession, une folie secrète et soigneusement dissimulée.

Lors d'un séjour à Göttingen, Michel fait en sorte de rencontrer la fille aînée d'Arnault Kurer. Est-ce parce qu'elle est fine, douce, tendre et blonde ? Ou parce qu'elle peut l'aider dans son projet ? Il lui fait une cour assidue, grâce à quoi le voici invité au mois de juillet à passer le week-end dans le chalet au bord du lac.

Bien entendu, il a modifié son plan. Celui-là, plus risqué dans son exécution, devrait, s'il réussit, lui assurer l'impunité : comment la police pourrait-elle le soupçonner, lui, sans mobile et devenu un ami de la famille ?

Après une longue journée, après la traditionnelle partie de pêche, la partie de ping-pong et de Monopoly, vient, au moment du coucher, l'instant qu'attendait Michel. Le professeur finit et commence ses journées par un tour du lac : le matin en courant, et le soir en fumant un cigare, c'est la tradition.

— Je peux vous accompagner, professeur ?

— Mais bien sûr, Michel.

— Bon, je reviens tout de suite... Je vais chercher mon portefeuille, au retour je passerai au bureau de tabac.

Le professeur s'étonne de le voir sortir de sa chambre avec son blouson.

— C'est contre l'humidité, professeur.

En réalité, sous le blouson est dissimulé, une fois de plus, le vieux pistolet, et dans sa tête le plan suivant : lorsqu'ils seront à l'extrémité la plus éloignée du lac, dans la nuit noire, il poussera des hurlements, tirera trois balles dans la poitrine du professeur et une autre sous sa propre épaule, près de l'aisselle, en un point qu'il a soigneusement repéré. À ce moment, les habitants des trois maisons qui bordent le lac claqueront leurs volets, mais il aura eu le temps de glisser le pistolet et son portefeuille dans un sac de plastique lesté d'une pierre. Le tout est déjà préparé et déposé dans l'herbe de la berge depuis l'après-midi. Il lancera le sac au milieu du lac et racontera une attaque de rôdeurs.

Ils cheminent lentement. Le professeur, très calme, monologue. Le jeune homme, le cœur serré, tend l'oreille. Pendant les courts silences d'Arnault Kurer, il lui semble entendre un léger bruit. Qu'est-ce que c'est ? Si seulement l'autre voulait bien s'arrêter de parler ! Plus ils s'approchent de l'extrémité du lac, plus le bruit se précise. Dans l'obscurité épaisse, humide, quelqu'un, de temps en temps, donne un petit coup de rame... Il aperçoit enfin deux silhouettes, enlacées, dérivant sur une barque noire. Hélas ! quatre fois hélas... cette quatrième tentative ayant échoué, le si sympathique Michel Rodler va devoir attendre une année de plus pour accomplir son projet, et cette

fois sera la bonne.

L'étudiant a maintenant vingt-deux ans, il a échoué quatre fois dans ses tentatives d'assassinat et décide, dans la nuit du 5 au 6 mai 1969, de jouer le tout pour le tout dans la cinquième.

Vers 23 heures, il souhaite bonne nuit à ses parents et se retire dans sa chambre pour la quitter trois minutes plus tard en passant par la fenêtre. C'est à pied, chaussé de baskets et rasant les murs, qu'il se rend au chemin de Rolm pour s'arrêter au numéro 80 devant l'appartement du professeur. Il sait que celui-ci est retenu au lycée. Il attend donc une heure, allongé dans l'herbe du petit square qui fait face au domicile de sa victime.

Vers minuit, les phares d'une voiture éclairent brusquement la rue. Michel Rodler sort son pistolet et se recroqueville, prêt à bondir.

Il ne s'agit pas d'une fausse alerte : c'est bien la Mercedes qui roule lentement et s'arrête devant le 80, après un virage, le capot face à la porte du garage. Michel sait que le professeur va devoir descendre pour actionner, avec sa clé, l'ouverture électrique. Il n'aura que quelques secondes pour agir.

La portière gauche de la Mercedes s'ouvre et l'assassin, d'un bond, traverse la rue. Pour que la vengeance soit parfaite, il faut que le professeur le reconnaisse. Lorsqu'il est près de lui, il appelle à voix basse :

— Professeur ! C'est moi, Michel Rodler, insuffisant en allemand...

Au moment où Arnault Kurer se retourne stupéfait, l'assassin tire cinq fois et part en courant.

Dans les jours qui suivent, Michel Rodler savoure sa vengeance... Le professeur est mort à l'hôpital sans avoir repris connaissance. Sans mobile apparent ni le moindre indice, la police nage complètement. A-t-il commis le crime parfait ?

Après avoir interrogé des dizaines de témoins éventuels, la police est un jour alertée par un détail que fournit la femme du professeur :

— Un soir, dit-elle, alors que je devais entrer en clinique le lendemain matin, un homme se prétendant notre voisin a signalé à mon mari par téléphone que notre chalet venait d'être cambriolé. Ne pouvant me quitter, il a prévenu la police qui n'a rien découvert d'anormal dans le chalet. Quant à notre voisin, il affirme n'avoir jamais téléphoné. À l'époque, l'idée nous était passée par la tête que quelqu'un avait voulu entraîner mon mari hors de chez lui...

— Vous aviez pensé à un guet-apens ?

— Non, bien sûr... mais maintenant que j'y repense, c'est possible.

Ainsi, donc, il se pourrait qu'il y ait eu dans Göttingen un homme ayant essayé, il y a un an déjà, d'attenter à la vie du professeur. L'assassinat de celui-ci pourrait donc être l'aboutissement d'une longue et froide vengeance. Qui peut nourrir envers un professeur un tel sentiment sinon un élève ?

Michel Rodler commence à s'inquiéter lorsqu'il voit les promotions du lycée Goethe convoquées par la police, année par année. Finalement vient son tour. Il croit être définitivement tiré d'affaire lorsqu'il ressort libre du commissariat après un interrogatoire qui n'a duré que quelques minutes. Mais il croise le destin dans le hall : un petit jeune homme de son âge, avec de grosses lunettes, qui lui crie au passage :

— Salut, Michel ! Comment vas-tu ?

Quelques instants plus tard, le petit jeune homme aux grosses lunettes fait un effort de mémoire :

— Oui, monsieur le Commissaire, je me souviens... C'était il y a cinq ans, nous regardions la liste des reçus au baccalauréat. Un de mes camarades, n'y voyant pas son nom, a murmuré : « Le salaud, je le tuerai. »

— Comment s'appelait-il ?

Derrière ses grosses lunettes, le jeune homme hésite à peine et se décide :

— Il s'appelait Michel Rodler. Je viens justement de le croiser dans le hall !

BALTHAZAR SAVAIT

Une villa superbe, près du Cap, en Afrique du Sud. Une villa d'homme riche, d'homme blanc, avec colonnades, piscine, jardin intérieur, appartements d'hôtes, salle de billard, salle de gymnastique, salle de cinéma, Everett Crosby en a dessiné les plans lui-même, avant son mariage avec Susan Ashley. Everett, cinquante-six ans ; Susan, vingt-neuf ans. Il est ce que l'on appelle un homme d'affaires. Elle est ce que l'on appelle une jolie fille. Leur mariage a deux ans. Voilà pour la carte postale, vue de l'extérieur jour.

Intérieur nuit :

1 heure du matin. La gouvernante allemande, véritable maîtresse des lieux, est réveillée en sursaut par les cris d'Everett Crosby. De drôles de cris étouffés derrière la porte. Il tambourine :

— Réveillez-vous Greta, bon sang ! Mon Dieu, quelle horreur, mais quelle horreur ! Aidez-moi !

Greta surgit, en chemise de nuit, ses cheveux gris ébouriffés. Le maître est en habit de soirée, rouge et essoufflé :

— J'ai surpris un homme dans le couloir, il a filé par là, un diable de Noir. Greta ! il a filé, il a tué Madame ! Appelez la police, occupez-vous d'elle ! Je vais le rattraper ! Je vais l'étrangler de mes mains ! Je vais l'aplatir, je le ferai brûler vif !

Il court vers les jardins, Greta vers la chambre. Elle entend le moteur de la voiture, puis la voix d'Everett à nouveau :

— Mon fusil, Greta ! Donnez-moi mon fusil !

Dans le bureau du maître, un fusil de chasse accroché au mur avec une cartouchière. Greta décroche le tout, court à une porte-fenêtre et tend l'arme. Quelques secondes plus tard, la voiture démarre, et elle pénètre dans la chambre à coucher dont la porte est restée ouverte.

Elle comprend pourquoi la chemise d'Everett Crosby était rouge de sang. Susan est allongée sur le sol de marbre clair, en peignoir. Près d'elle une statuette de bronze. L'assassin a frappé à la tête. Le reste de la chambre est en ordre, le lit défait normalement, comme si la jeune femme venait de se lever. Une lumière douce éclaire la coiffeuse de

bois précieux et les parfums alignés. Les fenêtres sont closes, les rideaux tirés.

Greta, à genoux devant le corps de sa maîtresse, ferme les yeux devant le visage ensanglanté, les cheveux étalés et poisseux. Elle fixe un moment une main entrouverte, paume en l'air, la main gauche, où brille un diamant énorme, symbole de la richesse du mari. Une pensée traverse son esprit :

« Le voleur n'a pas eu le temps, M. Everett a dû le surprendre en rentrant de son dîner d'affaires, et moi qui n'ai rien entendu ! Et le chien qui n'a pas aboyé. Par où est-il passé, ce salopard ? »

Greta se relève pour décrocher le téléphone et appeler la police. Ce faisant, elle tourne le dos à l'affreux spectacle. Elle ne veut plus regarder, c'est au-dessus de ses forces.

La main a bougé. Imperceptiblement, mais elle a bougé.

Greta s'explique avec la police, rapidement. Le nom d'Everett Crosby est connu. Dans quelques minutes ils seront là. Greta sort de la chambre en courant, traverse le couloir et les salons, allume les lampes d'extérieur et appelle :

— Balthazar !

Balthazar est un énorme doberman noir et feu. Il surgit immédiatement, bouscule la gouvernante et pénètre dans la maison comme une flèche. Greta le poursuit en se traitant d'idiote ! Il ne faut pas que l'animal découvre le corps de sa maîtresse. Avec tout ce sang, les réactions de ce genre de chien sont imprévisibles. Vraiment imprévisibles.

— Balthazar !

Balthazar, le chien, a filé droit dans la chambre. Et, lorsqu'elle y entre à son tour, un grondement l'arrête. Plus question d'approcher. Babines retroussées sur d'énormes dents blanches, Balthazar défend sa maîtresse, l'œil fixe, couleur d'or, les courtes oreilles dressées, prêt à bondir. 90 kilos de muscles puissants et une mâchoire capable d'égorger un homme.

Greta arrête les policiers sur le perron de la villa.

— N'entrez pas dans la chambre à cause du chien. Il faut attendre le retour de M. Everett, il n'y a que lui ou son gardien pour le faire obéir. Vous ne pouvez pas approcher, il est dangereux.

— Il faut l'abattre !

— Je vous en prie, non ! C'était le chien de Madame ! Ne faites pas

cela. M. Everett va revenir et j'ai envoyé chercher le gardien. M. Everett fait le tour de la propriété, il a pris son fusil, il dit avoir surpris un homme dans la maison, un Noir.

— Et le chien n'a rien dit ? Il était en liberté ?

— Nous le lâchons toutes les nuits, mais je n'ai rien entendu. Pourtant il n'était pas loin, il a filé à l'intérieur dès que je l'ai appelé.

La voiture d'Everett Crosby se gare près de celles des policiers. Il en sort, le fusil à la main, visage défait.

— Je n'ai rien vu. Il a filé, Dieu sait comment !

— Comment était-il ?

— Grand, mince, blue-jean, chemise claire, un métis, je crois. Je l'ai aperçu filant par la porte de la chambre, le temps d'un éclair. J'ai voulu voir ma femme d'abord, et j'ai perdu du temps !

— On envoie une patrouille. Pour l'instant il faut nous débarrasser du chien, monsieur Everett, il est près du corps, votre gouvernante prétend qu'on ne peut pas l'approcher.

Everett Crosby se met en colère.

— Vous n'êtes qu'une stupide imbécile, Greta ! Ce chien est à moitié fou ! Il va la dévorer !

Everett Crosby et un policier pénètrent sur la pointe des pieds dans la chambre, Everett les mains nues, le policier l'arme au poing. Il chuchote :

— S'il attaque, je serai obligé de l'abattre, monsieur Crosby.

Mais les deux hommes s'arrêtent, sidérés devant le spectacle. Le chien est couché près de sa maîtresse, dont il lèche la main avec douceur, et cette main... bouge. Faiblement, elle se redresse un peu, les doigts accrochent le museau, glissent et retombent, Balthazar gémit et hurle à la mort.

Le policier chuchote :

— Nom de Dieu, elle est vivante ! Appelez ce chien, débarrassez-nous de lui, je vais chercher le médecin !

Everett Crosby est transformé en statue. Le policier le secoue :

— Allez-y, bon sang ! Ou alors je le descends, votre fauve !

Le fauve a entendu, le fauve se redresse, son œil d'or fixe le maître. Un grondement sourd, deux rangées de dents, il avance.

Everett Crosby le stoppe d'une voix étranglée.

— Balthazar !

Puis, sans bouger, il dit au policier :

— Abattez-le !

— Je croyais qu'il vous obéissait. Il grogne après vous !

— Abattez-le, je vous dis !

Le policier hésite. Son esprit travaille à toute vitesse. Ce genre de chien qui n'obéit qu'à ses maîtres ne devrait pas les attaquer, normalement !

Dans son dos, Greta, la gouvernante, le tire par un coude.

— Ne tirez pas. J'ai envoyé chercher le gamin qui s'occupe de lui, il arrive, il va l'emmener. Ne tirez pas ! Mon Dieu, si elle est vivante, elle ne nous le pardonnera pas.

— Mais il grogne après votre maître !

— Je sais, c'est anormal, mais le gamin va l'emmener.

— Et s'il n'y arrive pas ?

— Alors, c'est que le chien est fou. Vous l'abattez, mais pas avant.

— Votre maîtresse a peut-être une chance de vivre, et vous nous cassez les pieds avec ce chien ! M. Crosby lui-même...

— Ne l'écoutez pas ! Vas-y, Ronald, vas-y, va chercher Balthazar !

Ronald est un adolescent noir d'une quinzaine d'années, en short et torse nu. Les domestiques sont allés le réveiller dans la cabane qu'il occupe près du chenil de Balthazar. Il se faufile entre le policier et Everett Crosby, s'approche du corps de sa maîtresse, les yeux écarquillés d'horreur. Le chien lève la tête vers lui en gémissant. Ronald le prend par le collier.

— Viens, Balthazar, viens. La maîtresse est malade. Viens, le chien.

L'adolescent noir et le chien noir avancent vers la porte, et M. Everett Crosby recule, recule à nouveau. L'animal gronde dans sa direction, et le jeune garçon doit le calmer.

— Sage... Balthazar... Sage...

Le maître est blanc de colère :

— Je le ferai abattre ! Ce chien est devenu fou !

Everett Crosby s'écarte au maximum. Greta, la gouvernante, le policier et Ronald, le gardien du chenil, le regardent bizarrement. Mais le temps presse, le médecin est déjà à genoux, auscultant le corps avec précaution, donnant des ordres aux brancardiers, fouillant sa sacoche, préparant une perfusion.

M^{me} Susan Crosby a une vilaine fracture du crâne, coma profond,

peut-être irréversible. Les chances de la sauver sont quasi nulles, à moins d'un miracle, comme d'habitude.

L'ambulance est partie, deux policiers fouinent dans la chambre, avec précaution, examinent le lit, le sol, les tapis, les rideaux, la statuette de bronze. Ils prennent des photos, relèvent des empreintes, tandis que leurs collègues interrogent les domestiques, et surtout Greta la gouvernante.

Greta est formelle :

— Si le chien n'a rien dit avant, c'est qu'il connaît l'agresseur.

— C'est-à-dire ? Vous prétendez que M. Crosby a menti ? Il ne s'agirait pas d'un voleur ?

— Sûrement pas. Sur le moment j'y ai cru comme lui, enfin j'ai cru ce qu'il m'a dit !

— Vous l'accusez ?

— Je ne me permettrais pas. Mais l'attitude du chien est anormale, voyez-vous ; qu'il grogne après moi, c'est normal, il n'obéit qu'à trois personnes dans cette maison : le gamin qui le nourrit et s'occupe de lui dans la journée, M^{me} Crosby et M. Crosby.

— On ne peut tout de même pas se fier à un chien ? Surtout ceux-là, ils sont tous à moitié fous.

— Balthazar est dangereux, mais pas fou...

— Conclusion ?

— Si vous ne trouvez pas d'assassin en blue-jean et à la peau noire, je ne sais pas.

Or, la patrouille ramène une heure plus tard un homme en blue-jean et chemise claire, un métis du nom de Samuel Ebe, vingt-cinq ans, mince, interpellé alors qu'il roulait à motocyclette sur la route, l'unique route de terre qui mène à la propriété des Crosby. Un magnifique suspect.

Samuel Ebe est en effet un magnifique suspect. D'abord, il n'est pas blanc. Dans ce pays, la chose est rédhibitoire, malheureusement. Ensuite, il correspond à la description faite par M. Crosby. Même si ses empreintes ne figurent pas sur la statuette de bronze, arme du crime. De plus, il ne peut pas justifier d'un alibi. Que faisait-il sur la route du domaine ? En pleine nuit ?

Everett Crosby le désigne immédiatement :

— C'est lui !

Plus de problème, donc. La gouvernante qui veille au chevet de sa maîtresse, dans une clinique du Cap, doit admettre que ses soupçons étaient ridicules !

Everett Crosby était amoureux de sa femme, pourquoi aurait-il voulu la tuer ? Et pourquoi avec une statuette de bronze, alors qu'il dispose de fusils ?

Pourtant, au cours d'une expérience avec Balthazar, les policiers ont une surprise. Ils ont fait renifler la statuette au chien, Ronald s'en est chargé. Balthazar a fait le tour de la chambre, tenu en laisse, en laissant traîner son museau partout. À présent, on lui présente l'assassin, Samuel Ebe.

Balthazar lève le nez vers ce grand garçon athlétique et remue la queue en signe d'amitié...

Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Tu connais ce chien ?

— Non, monsieur !

— Tu mens !

Ronald, le jeune gardien, regarde ailleurs, vraiment ailleurs. Le policier s'attaque à lui :

— Et toi ? Tu connais ce type ? Vous êtes complices, hein ? C'est ça ? Tu l'as habitué au chien ! C'est pour ça qu'il n'a pas aboyé ! Vous aviez monté le coup ensemble ! Pour voler.

— Je vous jure que non, monsieur ! Je le jure ! Demandez à Madame, on a rien fait !

— Ta maîtresse est en train de mourir. C'est lui qui l'a frappée ! Et tu es complice !

Le jeune garçon roule des yeux affolés vers Samuel Ebe :

— Dis-leur, Samuel ! Je t'en prie ! Dis-leur, ils vont me pendre !

— Ça servirait à rien. Ils nous croiront pas. Et puis ce sera pire...

Le policier s'énervé. Alors, comprenant qu'il sera roué de coups de toute façon, le jeune homme dit sa vérité.

— Je connais le chien, c'est vrai. C'est M^{me} Crosby qui a voulu.

— Pourquoi ? Allez, vas-y, pourquoi ? Qu'est-ce que tu cherches à inventer ?

— M^{me} Crosby et moi on se connaît bien, c'est pour ça. Mais je l'ai pas tuée.

— Tu prétends avoir eu des relations avec une Blanche ? Des

relations intimes ?

Voilà le drame dans ce pays conventionnel. Où que soit la vérité, l'homme métis est coupable. Alors il n'en dit pas plus, se contentant d'innocenter le gamin terrorisé. Et la traduction de l'expérience est un modèle d'interprétation.

Pour salir sa victime, Samuel Ebe prétend être l'amant d'une Blanche. Lui, un métis ! En réalité, avec la complicité du jeune Noir, Ronald, il a tenté soit de violer M^{me} Crosby, soit de voler ses bijoux en l'absence de son mari, soit les deux. Ils seront donc jugés et condamnés à mort sans le moindre doute.

Les jours passent. Susan Crosby est toujours dans le coma. Son mari a dû faire abattre le chien Balthazar. C'est étrange. Pourquoi diable ce chien voulait-il le dévorer ? Privé de son petit maître Ronald, enfermé dans le chenil, c'était une bête fauve que plus personne ne pouvait approcher.

Trente-cinq jours plus tard, Susan Crosby ouvrait les yeux, sa main cherchait quelque chose, ou quelqu'un, une main amie ou un museau soyeux.

Le trente-huitième jour, elle pouvait articuler quelques mots, et comprenait ce qu'on lui disait, mais refusait la visite de son mari.

Le quarantième jour, Greta, la gouvernante fidèle, la soutenait pendant sa déclaration à la police.

Everett Crosby, son mari, avait voulu la tuer. C'était lui l'assassin, il avait surpris le jeune métis sur la terrasse de sa chambre, alors que lui-même rentrait d'un dîner d'affaires.

Susan avait aidé Samuel Ebe à fuir. La discussion violente s'était déroulée dans la chambre. Ensuite elle ne se souvenait que d'une chose, le museau du chien sur sa main. Le chien était derrière la fenêtre close. Il avait vu le maître tuer, il savait.

Plus tard, à la question du juge : « Samuel Ebe, le métis, était-il votre amant ? » la jeune femme a répondu : « Non. » Pour le sauver de ce dernier crime, dont personne n'était dupe. Ça ne marcha pas.

L'époux n'a fait que cinq ans de prison, dont deux de sursis. C'était en 1970, dans un autre monde, qui est encore et toujours un autre monde, jusqu'à preuve du contraire.

L'ASSASSIN DES PETITES FILLES

Une minuscule fenêtre grillagée par où tombe la lumière blafarde du jour levant : Gustave Kobler, vieil ouvrier métallurgiste, est dans une cellule de la prison de Karlsruhe, en Allemagne. Il pleure. Le front appuyé contre un mur couvert de graffiti. Il vient de passer la soirée et la nuit les plus épouvantables de sa vie. Convoqué à la police, il pensait n'en avoir que pour un moment. Au lieu de cela, il a d'abord passé des heures à attendre, assis dans un couloir. Ensuite, interrogé sans relâche par les policiers, il n'avait qu'une idée en pensant à sa femme : rentrer à la maison. Il en est loin.

Au comble de la stupeur et de l'angoisse, il cogne sa tête chauve contre le mur en hurlant :

— Mais je ne suis pas un assassin ! Je ne suis pas un assassin !

Dans l'obscurité, ses trois codétenus se retournent sur leurs planches :

— T'as pas fini de chialer ? !

— Fous-nous la paix, vieille ordure !

Longtemps après, Gustave Kobler est emmené pour un premier interrogatoire qui devrait être de la routine, mais le juge d'instruction se sent tout de même un peu gêné devant le regard étonné du suspect qui vient de s'asseoir en face de lui. Alors il s'excuse, se détourne, se penche légèrement, sort le chewing-gum de sa bouche et le jette dans la corbeille à papier, avant de prononcer la phrase classique :

— Bon, alors... vous savez pourquoi vous êtes ici ?

Mais dans ce bureau sévère et triste du palais de justice de Karlsruhe, le suspect secoue négativement son crâne chauve. Ses paupières s'abaissent un instant sur des yeux bleuâtres et délavés, pour exprimer une lassitude terrible.

— Bon, eh bien, je vais vous le dire, grogne le juge d'instruction, tournant d'une main avec ennui les feuillets de son dossier, tandis que l'autre main caresse inlassablement un crâne lisse comme une boule de billard.

Il y a quelque chose d'étrange à la rencontre, l'un face à l'autre, de

ces deux crânes nus. Mais celui du vieillard force le respect, celui du juge d'instruction a quelque chose d'obscène. Étonnant contraste.

— Vous êtes suspecté d'avoir commis quatre assassinats d'enfants... Le 4 avril : Gabrielle, neuf ans. Le 28 mai : Gilda, huit ans. Le troisième, le 17 juillet, ce fut Angèle. Enfin, hier matin, la police de Karlsruhe a découvert Heidi, six ans, dans le bois qui jouxte votre domicile. Rien que des filles. Qu'en dites-vous ?

Gustave Kobler, soixante-deux ans, ouvrier métallurgiste, est incapable de répondre : il serre ses vieilles mâchoires et, d'un gros index au coin de chaque œil, essaie de contenir des larmes.

— Je... Je vous en prie, monsieur le Juge... Il faut... que je voie ma femme.

Le juge ne se laisse pas impressionner. Depuis qu'il remplit cette fonction, il a tout vu et tout entendu :

— Répondez-moi, s'il vous plaît. Vous connaissiez ces enfants ? Toutes les quatre ?

Gustave Kobler le supplie de ses mains jointes :

— Tout à l'heure, monsieur le Juge. Tout à l'heure. Laissez-moi faire un saut jusqu'à la maison, je voudrais voir ma femme. Je reviendrai. Je vous promets que je reviendrai.

Le juge d'instruction balance son crâne obscène avec agacement :

— Je me demande si vous avez conscience de la gravité de la situation ? Enfin, ces enfants, vous avez avoué les connaître, oui ou non ?

— Oui, monsieur le Juge.

— On vous a vu avec Heidi dans les bois avant le crime, le contestez-vous ?

— Non, je m'y promène souvent.

— Qu'avez-vous fait avec elle ?

— Je l'ai vue ramasser des myrtilles. Parce que j'aime les enfants, j'ai toujours des bonbons sur moi. Je lui en ai donné.

Le juge, sur un papier, pose deux bonbons poisseux sortis d'un tiroir.

— En effet, nous avons retrouvé ces deux bonbons dans sa poche. Est-ce que ce sont les vôtres ?

— Oui.

— Vous êtes rentré vers quelle heure ?

— Après 18 heures. C'était mon jour de congé.

Cette fois, de son tiroir à malices, le juge sort un cahier d'écolier :

— Vous connaissez cela ?

— Oui, monsieur le Juge, c'est le cahier de dessin de Gilda, elle a fait des croquis pour me les offrir à mon anniversaire.

Le juge dévisage le suspect en remarquant lourdement, professionnellement :

— Il y a des taches... et c'est du sang !

— Oui, monsieur le Juge. Heidi s'en était excusée en me donnant le cahier. Je crois qu'elle s'était coupée au doigt.

— Tiens donc. Passons à autre chose : vous n'avez pas fourni d'alibi pour le 28 mai à 19 heures, au moment où Gilda était assassinée dans une baraque près du parc.

— C'est vrai, monsieur le Juge, mais c'est déjà bien loin, vous savez, je ne me souviens plus où j'étais à ce moment-là.

— C'est dommage... vraiment dommage.

La colère qui montait sourdement chez Gustave Kobler lui donne l'audace de se lever d'un bond pour se jeter sur le bureau du juge :

— Monsieur le Juge, je suis innocent. Je suis innocent !

Mais déjà un policier en uniforme a plaqué brutalement les deux mains sur ses épaules et l'oblige à se rasseoir.

— Nous verrons, grogne le magistrat comme s'il ne s'était rien passé. Revenons aux faits. Le 17 juillet, on a retrouvé Angèle dans une ruine non loin de votre domicile.

Sa main tâtonne dans son tiroir à malices pour en sortir une poupée de chiffon.

— Avouez, Gustave Kobler, c'est vous qui la lui avez offerte ?

— Mais oui, bien sûr.

— Vous la lui avez d'abord montrée pour l'entraîner dans cette ruine, et là vous l'avez tuée !

Gustave Kobler regarde le juge comme s'il avait affaire à un fou :

— La tuer, moi ? Tuer un enfant ?

Il se met à trembler des pieds à la tête, il promène un regard apeuré autour de lui. Sans doute a-t-il compris qu'il est tombé dans un piège dont il ne se sortira pas.

Ce juge impavide, ce policier qui le regarde avec répugnance, toute

cette ville qu'il devine derrière les murs du palais de justice, excitée par ces meurtres d'enfants, tous veulent absolument un coupable.

Il se redresse, recule sur sa chaise, s'appuie contre le dossier, animal acculé qui cherche à éviter les coups :

— Non, ce n'est pas moi !... Ce n'est pas moi !

— Pourtant, tout vous accuse, Gustave Kobler, et si vous ne fournissez pas de preuves de votre innocence d'ici quelques jours, vous ne serez plus suspect mais accusé !

Cette fois, le vieux, définitivement vaincu, ne peut retenir un sanglot. Il bégaye :

— Ma femme... je veux parler à ma femme.

Mais le juge ne l'écoute plus. Il est reconduit dans sa cellule.

Cette nouvelle nuit, dans la prison de Karlsruhe, est pour Gustave une nuit d'enfer. Il sanglote, la tête enfouie dans ses bras, et le voilà soudain saisi par les chevilles et par les poignets. Ses trois codétenus le maintiennent solidement écartelé sur son grabat, visages penchés sur lui, grimaçants, vociférants :

— Espèce de vieux salaud ! Tueur de petites filles ! Au lieu de pleurnicher, tu ferais mieux de nous raconter comment ça s'est passé ! Allez, bon sang ! Raconte ! Allez, parle !

Ils le pincent, le giflent, lui tordent les bras :

— Allez ! Dis-nous ce que tu leur as fait, vieille ordure.

Cela pendant des heures, jusqu'à ce que, lassées de torturer un vieillard qui ne leur répond pas, les trois fripouilles s'endorment.

Désormais, Gustave Kobler craint la vengeance de ses codétenus et n'ose se plaindre au gardien ; ils vont le torturer ainsi deux nuits encore. Le jour c'est l'interrogatoire, la nuit c'est la torture.

Un matin, tout de même, Karl Heinz Drews, un vieux flic moustachu chargé de l'enquête, confronté avec lui dans le bureau du juge, remarque qu'il a du mal à s'asseoir. Quelques instants plus tard, montrant une ecchymose sur sa joue, il demande :

— Qu'est-ce que vous avez là ?

Le vieux avouant enfin la vérité, le juge lui fait attribuer une cellule où il sera désormais seul.

Quatrième jour : à tout bout de champ, Gustave Kobler demande :

— Où est ma femme ? Je veux voir ma femme !

Il finit par s'étonner qu'à cette question, ni le juge, ni les policiers,

ni les gardiens ne répondent jamais. Enfin, le neuvième jour, un geôlier ouvre la porte :

— Une visite : c'est ta femme.

Il est déjà dans le parloir, le front appuyé contre le grillage, lorsqu'il voit entrer la lourde silhouette en manteau noir marchant à petits pas comme pour économiser ses forces. Il remarque le souffle court, la voix étouffée, lorsqu'elle murmure, si près qu'il sent la chaleur de son haleine :

— Gustave, mon pauvre Gustave.

Comme il est incapable de parler, c'est elle qui monologue :

— Je n'ai pas pu venir plus tôt parce que j'ai eu un malaise. Ne t'affole pas, un petit accident cardiaque de rien du tout. C'est fini. Un petit tour à l'hôpital et tu vois, je suis d'aplomb. Dès ma sortie, je ne suis pas restée les deux pieds dans le même sabot, tu penses bien. Hier, j'ai engagé un avocat. Et j'ai télégraphié à notre fils en Australie.

— Qu'est-ce que tu lui as dit ?

— Je ne lui ai pas donné de détails. Je lui ai simplement demandé de faire le voyage de toute urgence.

— Oui, tu as bien fait. Il vaut mieux qu'André soit là. Il pourra nous aider. Enfin, peut-être.

— Mais sûrement, Gustave. Sûrement... Beaucoup de gens sont comme moi, tu sais. Ils croient dur comme fer à ton innocence. D'ailleurs, l'avocat m'a dit que dans quelques jours tu seras relâché.

Il faut que tu tiennes le coup, Gustave.

— Mais toi ?

— Ne t'inquiète pas pour moi. Tout va bien.

Bien sûr, elle ne dit pas la vérité. Elle ne dit pas qu'en rentrant chez elle elle s'effondrera en larmes. Elle ne parle pas des lettres anonymes qui s'accumulent dans la boîte aux lettres. Certaines regrettant que la peine de mort n'existe plus. D'autres affirmant que son mari, « l'infanticide », ne sera pas nourri grassement en prison aux frais de la princesse : « On le sortira du cabanon et il sera lynché. » D'autres, encore, injuriant la pauvre femme, la soupçonnant d'on ne sait quelle complaisance, sinon même de quelle complicité. La bouchère, la boulangère la mettent à la porte sous prétexte qu'elle chasse la clientèle. Depuis que l'on soupçonne son mari, sauf pour aller à l'hôpital, elle n'a pas osé quitter la maison.

Mais, lorsqu'il voit son épouse se retourner à la porte du parloir pour lui faire un petit signe, le malheureux Gustave Kobler devine

confusément tout cela. Mais il reste seul, et elle s'en va seule. Que faire, sinon supporter, chacun de son côté.

M^{me} Kobler hésite d'abord à ouvrir sa porte : un guidon de bicyclette surmonté d'un mufler de lion, tel apparaît l'inspecteur Drews, à travers le judas optique et déformant. Mais, une fois la porte ouverte, il ne reste qu'un brave flic moustachu au nez et à l'estomac un peu gonflés par la bière.

— Hier, madame Kobler, j'ai vu votre mari. Il s'inquiétait beaucoup à votre sujet et je lui ai promis de venir vous voir, d'autant que vous ne tenez pas à vous déplacer et que j'ai des questions à vous poser.

— Des questions ?... Mais je ne sais rien, absolument rien... sinon que mon mari aimait les enfants et qu'il ne les a pas tués.

— Madame Kobler... je ne suis pas là pour jeter, à tout prix et définitivement, votre mari derrière les barreaux. Je ne fais que chercher la vérité, et pas forcément contre lui mais aussi pour lui. Mais comprenez que ma tâche n'est pas facile : toute la ville tient votre mari pour coupable. Tout ce que j'entreprends qui pourrait l'innocenter est par avance discuté et réfuté. C'est pourquoi il faut m'aider, madame Kobler.

— Et notre fils ? Il arrive demain de Sidney. Est-ce qu'il pourra vous aider ?

— Peut-être, madame. Peut-être. Qu'il vienne me voir dès son arrivée.

Le lendemain, dès son arrivée à Karlsruhe, André Kobler se rend à la prison en compagnie de sa mère. Grand, blond, les cheveux rares, la mâchoire énergique, il a vingt-six ans et il est marié là-bas, en Australie. Terriblement ému de voir son père derrière un grillage et dans un véritable désespoir, il ne sait que dire.

— André, murmure le vieux les yeux humides, je t'en prie, fais-moi sortir d'ici !

— Compte sur moi, papa...

Vingt minutes plus tard, après avoir pris connaissance du dossier avec l'avocat, il s'écrie :

— Mais cela ne tient pas debout ! Il y a des présomptions, peut-être, mais où sont les preuves ? Ce n'est pas à mon père de prouver son innocence, que je sache, mais à la justice de prouver sa culpabilité ?

— Moi aussi, je le crois innocent, murmure l'avocat en contemplant le bout de son cigare. Mais il faudrait des alibis.

— Des alibis ? Eh bien, nous les aurons !

Deux semaines après l'arrestation de Gustave Kobler, l'inspecteur Drews chargé de l'enquête est reçu par le juge d'instruction. Avec lui, André, le fils du suspect, et l'avocat. Dans les derniers jours, l'enquête a été rondement menée, ce qui permet à l'inspecteur de déclarer en pesant ses mots :

— Je ne considère plus Gustave Kobler comme l'assassin. Au moment où Gilda a été tuée, Kobler se trouvait au port du canal pour aider un ami. Lorsque Angèle est morte, Kobler a été vu par deux témoins, ramassant des champignons dans le bois à 2 kilomètres de là. Certes, Kobler n'a pas d'alibi pour l'assassinat de Heidi, mais, s'il avoue l'avoir vue cueillir des myrtilles quelques instants avant le drame, il affirme l'avoir quittée pour retourner chez lui aussitôt. On ne peut tout de même pas accuser un homme simplement parce qu'il n'a pas d'alibi...

Le juge d'instruction caresse comme d'habitude son crâne rasé comme une boule de billard :

— Cela signifierait un autre coupable ? Un assassin ? Parmi nous ? Quelque part dans cette ville ?

L'avocat aux grosses lunettes d'écaille se fait pressant :

— Oui. En attendant, vous devez relâcher mon client, monsieur le Juge. Rien ne justifie plus sa détention.

Le lendemain, sa femme et son fils viennent chercher le vieux Kobler à la porte de la prison pour le ramener à la maison. Le fils organise le soir une petite fête et repart trois jours plus tard pour l'Australie. Il croit que tout est en ordre. Il a fait son devoir.

Hélas ! si l'ordre règne sur le plan judiciaire, il n'en est pas de même dans les esprits. Trois mois plus tard, André reçoit de sa mère une lettre très claire mais écrite d'une main tremblante :

Mon cher fils... Hier, nous avons enterré ton père. Il n'y avait que moi auprès de sa tombe. Pour toi, il vaut mieux que tu restes toujours à Sidney. Ici, personne ne croit en l'innocence de ton père. Les gens de la ville lui en ont fait trop voir. On l'avait changé d'usine, mais dans la nouvelle personne ne voulait avoir affaire à lui. Il est vrai qu'on n'a toujours pas trouvé l'infanticide et que les recherches continuent. Finalement, ton père a été congédié il y a trois semaines. Ce qui le navrait le plus, c'étaient les injures des enfants, alors qu'il les avait toujours aimés, comme tu le sais. C'est la faute à leurs parents. Nos voisins n'avaient pas encore échangé une seule parole avec nous depuis qu'il était sorti de prison. Tu comprends, c'est

qu'il a été relâché faute de preuves et non pour avoir prouvé son innocence. Lorsqu'on a retrouvé au bois ton père qui s'était pendu, il tenait dans sa main une feuille où il avait écrit : « Je suis innocent. » Ne t'inquiète pas pour moi, je prendrai le dessus. Pense à ton avenir, il n'y a plus que cela qui compte. Ta mère.

Six mois plus tard, la presse locale annonce à ses lecteurs, assez discrètement d'ailleurs : « L'infanticide est enfin pris. Il a fait des aveux complets. Beaucoup d'entre vous le connaissaient. Il s'agit du jardinier aliéné Richard Kulier, âgé de trente-quatre ans. »

Une bonne nouvelle.

IL ETAIT GENTIL, PAPA

Une petite fille qui court dans la rue d'une grande ville, qui court, la peur au ventre, la peur dans les yeux, qui court de toute la force de ses petites jambes de dix ans. Une petite fille qui entraîne son frère, presque un bébé encore, qui tombe, et s'écorche, et pleure, et s'accroche à elle, qui a peur de la peur de l'autre, sans comprendre.

Et les gens passent. Quelques-uns regardent courir ces enfants avec étonnement. Une femme les arrête un instant, mais la petite fille se dégage violemment et reprend sa course, le visage en larmes, mais le petit trébuche, il ne peut pas suivre sa sœur, il n'a que quatre ans, il a perdu un chausson, son genou est écorché.

Elle le prend dans ses bras, arc-boutée car il est bien lourd pour elle, et elle avance encore, en titubant, avant de s'écrouler contre un mur d'immeuble.

Une silhouette se penche :

— Qu'est-ce qu'il y a, mon petit ? Tu t'es perdue ? Où sont tes parents ?

Les passants s'arrêtent, se renseignent, discutent devant ces deux gosses terrorisés, secoués de sanglots et qui ne peuvent pas répondre. Accrochés l'un à l'autre, l'aînée berçant le petit. Tous ces regards, toutes ces mains qui se tendent, ces voix qui s'entremêlent ne font qu'accentuer la peur.

Enfin quelqu'un, une femme, fait ce qu'il faut.

— Allez-vous-en, écarter-vous, voyons ! Vous les effrayez. Allez ! Mais allez-vous-en !

C'est difficile de renvoyer les curieux du malheur des autres. Mais cette femme-là est autoritaire, elle en impose, alors ils reculent comme des moutons, à bonne distance.

M^{me} Crombee tient le pub voisin, elle a vu l'attroupement, c'est elle qui prend les choses en main. Grande et forte, elle soulève le plus petit comme une plume, le cale sur son épaule et prend la fillette par la main.

— Venez, les gamins, n'ayez pas peur, on va arranger ça. Dis-moi

ton nom, toi, hein ? C'est quoi, ton nom ?

— Carolyn.

— Bon, alors qu'est-ce qui t'arrive, Carolyn ?

La petite fille en tablier à carreaux, décoiffée, le visage barbouillé de larmes, lève un regard sombre vers M^{me} Crombee, ses lèvres tremblent encore, mais elle répond tout d'une traite, comme une délivrance :

— Papa a tué maman et grand-mère aussi. Il a un fusil.

M^{me} Crombee installe les enfants sur une banquette. Elle a besoin de réaliser l'horreur de la réponse.

— Qu'est-ce que tu me racontes là ? Ton père a fait quoi ?

— Il a tué maman avec un fusil, et il a tué grand-mère après. Il a crié tout le temps, Franck et moi on avait peur qu'il nous tue aussi.

— Où est-ce que tu habites ?

Carolyn fait un geste en direction du carrefour.

— Là-bas, au numéro 7.

— Ton père est à la maison ?

— Oui, madame.

— Et tu dis qu'il a un fusil ? Ça c'est passé quand ?

— Maintenant.

— Il est méchant, ton père ?

— Non, madame. Il est gentil. D'habitude il est jamais fâché, jamais... Il est gentil, papa...

Elle pleure à nouveau. Plus calmement, cette fois, et Franck le petit frère se remet à pleurer lui aussi. M^{me} Crombee les serre contre elle, imaginant sans peine le choc qu'ils viennent de subir. Deux pauvres gosses entre père et mère, le fusil, le bruit, les cris, le sang...

À la serveuse, restée plantée devant elle, stupéfaite, elle ordonne :

— Eh ben, qu'est-ce que tu attends ? Appelle la police et fais-leur un chocolat bien chaud !

Un chocolat, oui, parce qu'il est 9 heures du matin, et que la vie continue pour ces enfants que le crime vient de jeter brutalement dans un monde sans repère, déboussolé, vide de sens, dont ils sont, à dix ans et quatre ans, les grands témoins.

La police a cerné la maison. Les voisins aux fenêtres, les gens sur

les trottoirs se rapportent l'événement : il y a, au troisième étage de cet immeuble d'un quartier de Londres, un assassin armé d'un fusil, qui vient d'abattre froidement sa femme et sa belle-mère. On le dit barricadé avec ses enfants, on le dit fou, sanguinaire, on dit n'importe quoi car on ne sait pas. À cette heure matinale, les voisins n'ont même pas prêté attention aux coups de feu. Ils n'ont pas vu les enfants s'enfuir, car ils étaient sous la douche ou plongés dans leur breakfast, à écouter les autres nouvelles à la radio, celles du monde, celles de l'Angleterre en pleine guerre des Malouines.

Les policiers cherchent à se renseigner sur l'homme, qui refuse d'ouvrir sa porte : Sam B., entrepreneur de peinture, trente-sept ans, encore marié il y a moins d'une heure avec Sarah, son épouse de vingt-huit ans, sans profession, et vivant avec sa belle-mère, Betty, cinquante ans, veuve, sans profession également.

Les voisins savent peu de chose sur cette famille sans histoires. Sam B. a toujours payé son loyer régulièrement, les commerçants le voyaient peu. Sarah, l'épouse, faisait les courses, toujours en compagnie de sa mère. Deux femmes bavardes, toujours bien coiffées et maquillées. « Le genre qui ne travaille pas », précise une commerçante.

Tout cela n'apporte rien sur le moment.

Carolyn et Franck, les deux enfants, ont bu leur chocolat chaud en silence, avec M^{me} Crombee. La peur physique est passée, mais l'angoisse les paralyse. Un policier interroge Carolyn, le plus doucement possible.

— Sais-tu pourquoi ton père a fait ça ?

— C'est maman qui l'a mis en colère. Elle arrête pas de le mettre en colère. Elle crie tout le temps.

— Carolyn, fais bien attention à ce que je te demande. Est-ce que ton père est violent ?

— Non, monsieur, il est gentil. Je vous jure. Il est gentil.

— Écoute, il ne veut pas ouvrir la porte. Il ne veut pas qu'on entre, et il faut qu'on entre, tu comprends ? Il faut qu'on aille voir ce qu'il est arrivé à ta maman et à ta grand-mère, et puis qu'on les emmène à l'hôpital si elles sont blessées.

— Maman est morte, monsieur, j'ai bien vu, elle me répondait pas.

— Il faut que nous entrions, Carolyn, et si possible sans faire de mal à ton père ou qu'il nous tire dessus, tu comprends ?

— Je comprends, monsieur.

— Est-ce que tu crois qu'il t'écouterait si tu lui demandais de sortir ?

— Je veux pas retourner là-bas, monsieur, j'ai peur et mon petit frère aussi.

— Tu ne vas pas y retourner. Il y a le téléphone chez toi, tu vas lui parler au téléphone, tu veux bien ?

— Oui, monsieur.

Le policier entraîne la petite fille dans un car de police, Franck toujours accroché à ses jupes, il ne veut pas la quitter. Installée sur une banquette, devant le radio-téléphone, Carolyn attend sagement au milieu des uniformes que la communication soit établie. Puis elle demande :

— Qu'est-ce que je lui dis à papa ?

— Qu'il laisse son fusil et qu'il descende dans la rue.

— Vous allez le mettre en prison ?

— Ça dépend. Pour l'instant il faut qu'il descende. Sans le fusil. Tu es prête ?

— Oui, monsieur...

Un grésillement, une sonnerie qui résonne comme un écho dans le car de police, une sonnerie longue, longue. Carolyn regarde le micro placé devant elle, fixement. On lui a expliqué qu'il fallait parler dans cette boule. Elle est impressionnée.

La voix de son père la fait sursauter, amplifiée par l'appareil. Il dit d'une voix bizarre, plate : « Qui est là ? »

— Papa ? C'est toi, papa ?

La voix s'anime un peu :

— C'est toi, Carolyn ? Où es-tu ?

— Je sais pas. C'est dans une voiture, avec le téléphone. Il y a un monsieur, il est policier, et il a dit que je devais te parler...

Le père ne répond pas. Le micro ne renvoie que le grésillement habituel et le souffle intermittent de l'homme.

— Tu m'entends, papa ? Papa ! Papa !

— N'aie pas peur, Carolyn.

— T'as peur, toi, papa ?

— Non...

— Il faut que tu viennes. Il faut aussi que tu laisses ton fusil.

— Je ne peux pas. Dis-leur, Carolyn. Papa ne peut pas venir maintenant. Il doit réfléchir, tu comprends ?

— Papa, Franck et moi on a pleuré, on est tout seuls. Il y a une dame qui nous a donné du chocolat, mais j'ai mal au cœur. Viens nous chercher, je t'en prie, papa !

— Écoute, ma fille.

Le père ne continue pas sa phrase. Il a la gorge serrée. Un drôle de silence radio s'installe. Le policier croit le moment venu d'enchaîner.

— Capitaine Lester à l'appareil, monsieur, mes hommes cernent l'immeuble, il faut descendre sans arme.

— Je sais. Je dois me rendre. Ou alors...

« ... est-ce que les enfants écoutent ?

— Oui, monsieur.

— Éloignez-les.

— Ils ont besoin de vous, monsieur.

— Ne me racontez pas d'histoire, je suis un assassin maintenant, je les ai tuées, toutes les deux, et ils ont vu, ils ont compris. Je ne peux plus rien pour eux. Je dois décider de mon sort.

— Il faut d'abord nous expliquer, ne vous condamnez pas vous-même !

— Expliquer à qui ? À vous ? C'est inexplicable. J'ai tué ma femme et sa fichue mère. Je n'en pouvais plus. Voilà tout. Laissez-moi tranquille.

— Si vous pensez au suicide, c'est une lâcheté de plus, en ce cas.

— Fichez-moi la paix cinq minutes !

Il a raccroché, le micro grésille sous le nez de la petite Carolyn, le policier l'entraîne, Franck se remet à pleurer après son père. M^{me} Crombee, la propriétaire du pub, récupère à nouveau les deux enfants, tandis que les policiers se réunissent pour décider d'un plan d'action.

Carolyn dit à M^{me} Crombee :

— Papa a du chagrin. Quand il a du chagrin, il reste toujours tout seul dans sa chambre à réfléchir. On doit pas le déranger.

Voici donc un assassin qui a du chagrin. Cela n'a d'ailleurs rien d'étonnant, au fond. Chagrin est un mot d'enfant. La justice, elle, traduit : remords. Chacun ses mots.

Persuadée que l'homme n'est pas un forcené décidé à tirer sur tout ce qui bouge, la police frappe à la porte de l'appartement avec insistance.

— Ouvrez maintenant, soyez raisonnable. On vous a donné cinq minutes.

Silence derrière la porte. Mais un silence qui n'est pas total.

Sam B. ne répond pas aux injonctions des policiers, mais on l'entend marcher, bouger des objets. L'ordre est donné, cette fois :

— Enfoncez la porte ! Il ne tirera pas.

Les portes s'enfoncent d'un coup d'épaule dans les films policiers. Dans la réalité, il faut plus d'un coup d'épaule. Au troisième choc, Sam B. ouvre brutalement, l'arme à la main. Derrière lui, l'appartement est en désordre, meubles bousculés, bibelots en miettes, et deux corps sont allongés sur un canapé. La mère, blonde, la gorge rouge, la belle-mère, touchée en pleine poitrine.

Sam dit :

— Foutez-moi la paix, n'approchez pas.

Il ne semble pas réaliser la situation. Le couloir est bourré de policiers, que pourrait-il faire avec son fusil ? C'est un fusil de chasse redoutable, mais il le tient canon en bas, et ne menace personne.

— Donnez votre arme...

Il n'entend pas. Il répète comme une litanie :

— Foutez-moi la paix, n'approchez pas.

Un homme avance, prudemment, de côté, un autre bouge en même temps, tandis qu'un troisième parle. C'est la technique pour désarmer un individu par surprise.

Le coup de feu surprend tout le monde. Sam B. a tiré dans le plancher, sans relever le canon.

— Foutez-moi la paix.

Les hommes stoppent leur manœuvre. Dans le couloir, un policier donne discrètement un ordre en chuchotant : « Envoyez un homme par les escaliers de secours, qu'il essaie par la fenêtre... »

Sam B. recule un peu, considérant les uniformes qui lui bloquent le passage, d'un regard éteint. Il ne s'adresse à personne en particulier lorsqu'il commence à parler.

— Elles m'ont mis à bout de nerfs, vous devez comprendre ça... Deux chipies insupportables, braillardes, réclamant toujours quelque chose, se plaignant toujours de quelque chose. Sam est un imbécile,

Sam n'aura jamais l'argent pour faire ça... Sam est un minable, Sam est un crétin. Des années que ça dure... Alors, voilà, ça m'a rendu fou.

Il ne dira rien de plus. Il le dit d'ailleurs comme s'il ne croyait pas lui-même à une excuse quelconque. Et avant que les policiers ne bougent, il lève son arme et tire. Sur lui, dans la tête. D'un geste presque naturel, sans théâtralité, comme s'il ne croyait même pas au suicide.

Sam B. est mort sans être mort.

La chirurgie le sauvera. Si l'on peut appeler « sauver », maintenir en vie un individu qui n'a plus ni conscience, ni parole, ni regard, et dont le visage n'est plus qu'une moitié de visage. Un grabataire à trente-sept ans, un mort-vivant, à qui la justice ne peut plus rien demander.

Le peu que l'on sait vient des enfants. De Carolyn surtout, et de ce qu'elle a raconté à M^{me} Crombee, la patronne du pub, tandis que son père achevait l'histoire à sa manière.

— Maman n'est pas chic, elle est toujours sur son dos... et grand-mère aussi. Papa, lui, il travaille tout le temps, il nous emmène à l'école, il m'aide à faire mes devoirs, parce que maman elle aime pas ça. Maman elle aime bien se promener, elle veut toujours de belles robes. Papa dit toujours que s'il était millionnaire ça suffirait pas. Maintenant on n'a plus de maman. Je sais comment c'est, quand on est mort. On revient plus jamais. Grand-père il est mort, et il est plus jamais revenu. Moi je voulais que maman reste, surtout pour Franck, mon petit frère, lui il aime bien maman, il l'aime plus que moi.

Carolyn a demandé quand son père allait revenir. La dame qui les emmenait dans un orphelinat a répondu délicatement que « papa était très malade » ; l'enfant n'était pas dupe.

— Vous dites ça parce qu'il est mort. Je sais bien qu'il est mort, et qu'on est tout seuls, Franck et moi. On est comme les enfants qui ont fait la guerre. Y en a plein, on les voit à la télévision. Je le sais parce que papa me l'a expliqué.

Et puis Carolyn a dit aussi :

— Maman, elle voulait des sous pour divorcer, et puis elle voulait partir avec grand-mère chez un monsieur. Papa, lui, il voulait pas. C'est pour ça qu'il s'est mis en colère. Autrement, il était jamais en colère, il était gentil, papa.

LA MORT AU TELEPHONE

Constance et Clara, la bouche entrouverte et le cœur battant, se cramponnent au bras de leur fauteuil. C'est la révélation, la vision suprême, l'instant qu'elles attendaient toutes deux depuis le jour de leur naissance, il y a treize ans : il est là enfin devant elles... beau comme un dieu, gai comme un pinson, charmeur, tendre, bref l'homme idéal... l'ennui, c'est qu'il a trente-cinq ans.

— Tu le vois ? demande Constance à Clara avant de se muer de nouveau en statue de sel.

Autant les yeux de Constance sont noirs, autant ceux de Clara sont clairs (du gris au vert). Autant Clara est rousse, autant Constance est brune. Toutes deux font partie de la colonie italienne du Bronx, faubourg populeux de New York, comme d'ailleurs le don Juan qui virevolte au milieu de la salle distribuant à celle-ci un sourire, à cette autre un compliment, à la troisième une coupe de champagne.

— Il ne nous voit même pas, remarque Clara.

Qui pourrait prédire à cet instant que le meurtre est inscrit déjà dans le destin de ces trois êtres : Constance, Clara, treize ans, et Vincent, trente-cinq ans, qui ne les a même pas vues. Pourtant, parmi les trois, il y a un assassin.

Au mois de mars 1957, Constance Bozzi, petite Italienne de New York à l'éducation religieuse particulièrement archaïque, fait donc la connaissance du beau Vincent Perino, trente-cinq ans. Elle en tombe amoureuse et finit par se faire remarquer de lui. Le don Juan du Bronx rit de bon cœur devant ce qu'il considère comme une fantaisie de gamine trop imaginative.

Il fait erreur : la gamine se transforme rapidement en une piquante adolescente, puis devient une superbe jeune fille brune au charme plus que troublant, sans que ses sentiments se soient modifiés. Résultat : Vincent, à son tour et petit à petit, tombe amoureux de la jeune fille. Jusque-là, rien que de très banal, et pourtant les éléments d'un crime hors du commun se mettent en place.

— Tu crois qu'une femme peut épouser un homme de vingt ans plus âgé qu'elle ? demande Constance à son amie intime, la rousse

Clara.

— Surtout pas, répond cette dernière. Pense que tu auras trente-cinq ans quand il en aura cinquante-cinq !

Lorsque vient la fin de l'année 1964, au milieu des confettis de la Saint-Sylvestre et sous le regard clair de Clara la rousse, Vincent s'éloigne quelques instants avec Constance. Il lui voue désormais une passion sans réserve. Mais le ravissement de Constance s'envole d'un coup, lorsque, à travers les propos enflammés du don Juan, elle comprend que ce n'est pas exactement sa main qu'il sollicite, du moins pas dans l'immédiat, et dans un style d'une rigueur remarquable :

— Dans votre intérêt, explique-t-il en substance, nous ne devons pas perdre de vue que je suis de vingt ans votre aîné. La sagesse nous conseille donc de ne pas engager définitivement l'avenir. La raison nous dicte d'expérimenter par la pratique une intimité que rien ne nous empêchera plus tard de rendre conjugale. Attendons pour nous marier d'avoir acquis la certitude que vous trouvez auprès de moi tout le bonheur que vous êtes en droit d'exiger.

La scène suivante se passe dans une pizzeria : dans le tohu-bohu, un bel homme moustachu, bronzé, éminemment sympathique, qui fumait cigarette sur cigarette avec un peu d'énervement, se lève lorsque surgit une jeune fille de vingt ans, superbe créature dont les yeux noirs lancent quelques éclairs :

— Bonjour, ma chérie, dit Vincent.

— Bonjour, Vincent, répond Constance, d'un ton glacial.

L'homme, un peu mal à l'aise et qui s'attend à une scène, essaie de retarder le moment fatidique :

— C'est fait ? Tu as emménagé ?

— Oui.

— Pourquoi ne m'as-tu pas appelé ? Je t'aurais aidée.

— C'était inutile, j'ai demandé à Clara.

— Clara, tiens ! Et pourquoi Clara ?

— C'est une très bonne amie.

— Tu crois ?

— J'en suis sûre. D'ailleurs, elle va venir habiter avec moi pendant quelque temps.

Cette fois, le beau Vincent reste songeur. Il y a dans tout cela quelque chose de louche.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demande-t-il enfin.

— Vincent, tu me trompes !

Vincent n'avoue rien, mais entame sa défense avec volubilité, un petit discours digne de celui du serpent lorsqu'il parvint à corrompre Eve dans les jardins de l'Eden. Mais Constance n'est pas Eve : elle a moins de candeur et plus de principes. Malgré le choc qu'elle vient d'éprouver, elle continuera à considérer Vincent comme l'homme de sa vie, à condition qu'il le soit au sens littéral du mot, c'est-à-dire qu'il commence par la conduire devant le maire et le curé. C'est à prendre ou à laisser.

Dans les semaines qui suivent, Vincent essaie de lutter honnêtement contre l'envie qui le tenaille d'accepter la condition posée par Constance. Le meilleur moyen de lutter n'est-il pas de fréquenter d'autres femmes ? Mais il prend bien soin de n'en rien laisser deviner à la jeune femme.

Hélas ! Constance Bozzi devenant sans cesse plus jolie et plus désirable, Vincent se sent bientôt à bout de résistance.

— Tu crois qu'un homme peut épouser une femme de vingt ans plus jeune que lui ? demande-t-il à un ami.

— Pourquoi pas ?

L'impression que Constance arrive au terme de la patience qui lui permet de supporter ses tergiversations le décide enfin, et, au début du printemps, Vincent Perino se fiance à une Constance Bozzi rayonnante de bonheur.

Ce ne sont toutefois que des fiançailles officieuses, les accordailles publiques ne devant précéder que de quelques semaines un mariage prévu pour l'été. De sorte que Vincent pense encore avoir quelque temps devant lui avant de renoncer totalement à sa liberté. Pour ceux qui comprennent entre les lignes, c'est là que le drame commence. La liberté de l'un devant normalement s'arrêter là où commence celle de l'autre. Constance a toujours les mêmes principes sur le même sujet :

— Vincent, tu me trompes !

— Quoi !... Comment ?

— Oui. « On » me l'a dit... « On » t'a vu avec une femme.

— Quelle femme ?

— Une rousse.

— C'est tout ?

— Comment, c'est tout !...

Tandis que Constance vide son sac, le coupable se rassure. Si quelques ragots sont venus jusqu'à elle, ses reproches, pour brûlant qu'ils soient, demeurent plutôt vagues. Elle ne sait en définitive rien de précis. Tranquillisé sur ce point, il ne perd pas une seconde pour contre-attaquer. Tour à tour tendre, câlin ou affectant l'indignation devant « l'injustice dont il est victime », il jure être innocent et il n'en tire bien sûr aucune fierté, attendu qu'il ne ressent plus le moindre intérêt pour toute autre femme que Constance.

Tu vois, dit-il enfin, je n'avais pas tort de craindre que notre différence d'âge nous porte préjudice. J'ai maintenant quarante ans, l'âge où l'on recherche avant tout la tendresse et la douceur, l'âge où l'on n'aspire plus qu'à une union paisible. Toi, avec la fougue de la jeunesse, il te suffit de quelques ragots pour déclencher une scène aussi douloureuse que stupide !

Et v'lan ! Constance, suffoquée, en prend plein les dents. Elle réalise qu'elle n'a rien de sérieux pour étoffer ses revendications, qu'elle ne peut faire état d'aucun grief bien déterminé. Non seulement elle ignore tout de la personnalité de sa rivale, mais elle n'a aucune certitude quant à son existence réelle. De plus, elle ne demande qu'à être convaincue, et il s'en faut de peu qu'elle capitule sur-le-champ. Seul l'amour-propre l'en empêche. De quoi aurait-elle l'air si elle changeait d'attitude sans transition ? D'une fillette capricieuse ! Ce qui ne ferait que souligner dangereusement cette différence d'âge dont elle se moque, mais que son fiancé a sans cesse présente à l'esprit. Tout ceci pourrait finalement le détourner du mariage. Prudence, donc.

Bien que persuadée de s'être montrée totalement injuste, Constance juge adroit de laisser repartir Vincent dans l'incertitude de ce qu'elle pense réellement.

De retour chez elle, elle y trouve Clara, la belle rousse aux yeux clairs, au milieu de leur petit appartement encore encombré de boîtes de carton qui ont servi au déménagement.

— Alors ? demande Clara, tu l'as vu ?

— Oui.

— Et qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Que ce n'était pas vrai. Je crois qu'il dit la vérité. Mais j'ai fait semblant de ne pas être convaincue, je l'ai laissé partir. Demain, je mettrai les choses au point. En attendant, si cela l'empêche un peu de dormir, il n'en mourra pas ; et s'il m'a un peu trompée, cela lui donnera à réfléchir.

Là-dessus, Constance et Clara vont se coucher chacune dans leur chambre. Ce que Constance n'avait pas prévu, c'est qu'elle passe une

nuît blanche à penser à Vincent. Elle l'imagine seul dans son appartement où elle doit le rejoindre après leur mariage. Un Vincent peut-être saisi par le désespoir. Ou un Vincent écœuré, fatigué d'elle et décidé à l'oublier. Elle tourne et se retourne dans son lit, allume la lampe de chevet, regarde le réveil. Les heures tournent avec une lenteur effrayante. Pauvre Vincent ! Elle n'aurait pas dû le laisser partir comme cela. Après tout, il attend depuis si longtemps. Les regrets de Constance deviennent soudain remords et la font sauter du lit à 3 h 30 du matin, dans le living-room et décrocher le téléphone.

À peine a-t-elle composé le numéro de Vincent que celui-ci décroche. Cette promptitude semble prouver que lui non plus n'a pas trouvé le sommeil. Elle commence alors à formuler quelques excuses mélangées de câlineries lorsque s'ouvre la porte de Clara :

— Qu'est-ce qui se passe ? demande son amie.

— Rien. Retourne te coucher, je téléphone à Vincent.

— Mais tu as vu l'heure ?

— Oui... je sais... mais j'arrivais plus à dormir.

Là-bas, à l'autre bout du fil, Vincent demande à Constance :

— À qui parles-tu ?

— À Clara.

La voix de Vincent se fait soudain plus sourde, plus froide :

— Il y a longtemps qu'elle écoute ?

— Non, non... elle vient de sortir de sa chambre.

— Rappelle-moi quand tu seras seule.

Et Constance, décontenancée, l'entend raccrocher. Une angoisse de plus en plus vive et irraisonnée la saisit. Comme si un danger rôdait autour d'elle. Un pressentiment ? Une peur ? Un instinct ? D'où lui vient la quasi-certitude qu'il va se passer quelque chose d'effrayant ?

Clara retourne dans sa chambre, Constance dans la sienne. À nouveau le temps s'écoule avec lenteur. Une demi-heure plus tard, Constance se lève une seconde fois pour l'appeler. Elle n'y tient plus. Brusquement, tandis qu'elle compose le numéro, une idée lui vient, une idée folle : lui offrir ce qu'elle lui refuse depuis sept ans :

— Allô, Vincent ?

— Oui.

— Veux-tu que je vienne ?

— Maintenant ?

— Oui, maintenant. Tu le veux ?..

Évidemment, il le veut ! Il ne pense qu'à elle et qu'à ça. Il en devient fou.

— Bon, j'arrive, mon amour.

Un bruit de porte :

— Encore ! s'exclame Clara qui jaillit de sa chambre.

Au bout du fil, Vincent a entendu.

— Tu n'es pas seule ?

— Non... C'est Clara.

De nouveau, la voix de Vincent devient plus sourde et plus froide. Il grogne :

— C'est insupportable, ne m'appelle pas si tu n'es pas seule.

Et il raccroche une fois encore. Mais Constance court jusqu'à sa chambre et lance à Clara médusée :

— Tu peux me prêter ta voiture ? Je vais chez Vincent.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, elle jette sur le lit son pyjama, enfle un collant car il fait froid à New York en décembre, une jupe, un corsage, un pull et, après un coup de peigne, jette son manteau sur ses épaules en appelant.

— Clara ! Clara !

Où diable est passée Clara ? Elle ne répond pas.

Constance fait le tour de l'appartement pour constater que son amie n'est plus là. Peut-être dans le parking ? Elle doit sortir la voiture ! Brave Clara...

Constance sort, ferme la porte et appelle l'ascenseur. Si elle était dans son état normal, peut-être sentirait-elle que tout ne tourne pas rond, que certaines réactions de Vincent et l'attitude de Clara ne sont pas naturelles. Mais Constance n'est pas dans son état normal. Quand une Italienne de vingt ans décide, dans les années 60, de jeter sa virginité aux orties, au milieu de la nuit, elle ne peut pas être dans un état normal.

À chaque étage, l'ascenseur fait entendre une petite sonnerie, et Constance, en l'écoutant, se mord les lèvres de contrariété. C'est bête, elle a oublié de demander à Vincent le code de la porte d'entrée de son immeuble. Il faut qu'elle le rappelle au téléphone. Constance appuie sur le bouton rouge. L'ascenseur s'arrête. Elle appuie maintenant sur le bouton du neuvième étage et, de petite sonnerie en petite sonnerie, la voilà sur le palier, refaisant le couloir en sens

inverse et cherchant sa clé pour ouvrir la porte. À la sortie du parking, Clara doit s'impatienter. Constance court au téléphone, compose le numéro de Vincent. Une sonnerie, deux sonneries, trois... quatre... cinq... Ce n'est pas possible, il est forcément là ! Elle a dû mal composer le numéro.

Se forçant au calme, Constance raccroche et recommence :

Deux sonneries. Enfin, au bout du fil, Vincent décroche. Mais ce n'est pas lui... Elle s'est encore trompée, c'est une voix de femme qui répond :

— Allô ?... Allô ?...

Évidemment, Constance hésite à faire le rapprochement. Cette voix de femme qu'elle connaît si bien, ce n'est qu'une ressemblance, ce ne peut être qu'une ressemblance !

— Allô... reprend la voix de femme, c'est toi, Constance ?...

La voix de la femme est haletante et glaciale.

— Allons, parle, je suis sûre que c'est toi...

— Oui... c'est moi, murmure Constance complètement désemparée.

— Tu ne me reconnais pas ?

— Non... si... Enfin, c'est pas possible, on dirait... c'est toi, Clara ?

— C'est bien moi. Tu veux Vincent ? Eh bien, je vais te le passer.

Ce sera la dernière fois que tu l'entendras, parce que je viens de le tuer.

Glacée d'horreur, Constance entend jaillir de l'appareil des gémissements lamentables, coupés d'affreux borborygmes. Ils sortent de la bouche de Vincent. Clara, ivre de fureur jalouse, vient de poser le combiné sur les lèvres de son amant secret, de son amant mourant, avec un sang-froid théâtral. Elle ne pleure même pas devant l'amant mort.

HELENE EST RESTEE SEULE

Tout le monde se mêle de l'affaire. Les syndicats, les représentants du patronat, les femmes des ouvriers, le prêtre de la paroisse, le maire et bien sûr la police.

Sur cet immense chantier de construction où devront s'élever bientôt une cité, un stade, des magasins, des parkings, tout ce qui fait le bonheur des citadins modernes, dit-on, sur cet immense chantier hérissé de béton, un troisième homme vient de mourir. Trois accidents en un mois, c'est trop pour tout le monde, donc tout le monde s'en mêle, et plus personne ne comprend. Les normes de sécurité ont été respectées : oui ? non ? Les conditions de travail sont critiquables : oui ? non ? Les hommes ont commis des imprudences : oui ? non ? Réunions, discussions, défilés, pancartes, affiches, graffiti, discours, tout cela ne rendra pas la vie à :

— Stephen, vingt-huit ans, marié, un enfant, écrasé par une dalle de ciment préfabriqué ;

— Irwin, trente et un ans, célibataire, tombé d'un échafaudage.

— Crosby, trente-cinq ans, marié, deux enfants, tombé d'un échafaudage.

La police n'aime pas les séries. Elle n'aime pas que des ouvriers aussi qualifiés que ces trois-là soient victimes d'accidents aussi stupides, et qui plus est sans témoin pour confirmer les circonstances de l'accident. Au-delà du tumulte, de l'enquête des assureurs, des vociférations des leaders syndicalistes, la police se demande tout simplement si, quelque part dans la foule envahissant le chantier, il n'y aurait pas un assassin unique pour ces trois victimes. Parmi tous ces visages qui s'inclinent à présent, tête nue, pour la minute de silence réclamée par un orateur, il en est un, semblable aux autres, indiscernable mouton parmi les moutons. Comment le débusquer ?

L'Angleterre des bas quartiers, celle de la bière, des bagarres, de la misère morale et du chômage, pas celle de gentlemen et des clubs de bridge. C'est là, à la lisière d'une ville, au long des terrains vagues et des chantiers, que la police enquête. Une cité provisoire, mélange de

baraquements et de caravanes, où se mêlent les ouvriers du bâtiment et ceux de la route en construction.

An 1977 de la crise. L'enquêteur se mêle aux buveurs de bière. Il parle comme eux, est habillé comme eux, se dit chômeur et écoute. Il est là parce que la direction du chantier, les experts ont estimé la thèse des accidents quasi impossible. Il est anormal que la première victime ait manipulé seule l'énorme dalle de ciment armé. Ce genre d'opération nécessite au moins trois personnes. La chose s'est produite à l'heure de la pause. La victime portait sa gamelle, et même une cigarette allumée à la bouche. Son corps n'a été découvert que deux heures plus tard, les hommes ont crié à l'accident sans savoir, mais la police sait.

Quant aux deux autres, ils ne portaient pas leur ceinture de sécurité, ils sont tombés eux aussi juste à l'heure de la pause. Pourquoi auraient-ils défait leur ceinture avant de descendre de leur échafaudage ?

L'un a eu la nuque brisée, mais le légiste n'est pas sûr que ce coup mortel soit dû à la chute. La théorie de l'assassinat serait la suivante : quelqu'un attire la victime à l'intérieur des bâtiments en construction et non sur l'échafaudage, le tue à l'aide de n'importe quel objet lourd, une barre de fer, une poutre, un outil quelconque, et ensuite le balance du haut de l'échafaudage où il travaillait quelques minutes avant.

Même hypothèse pour la deuxième victime. D'où il ressort que l'assassin est un familier du chantier, ouvrier lui-même, et qui n'a eu aucun mal à préméditer ses crimes.

Tous ces hommes, en déplacement pour la plupart, vivent dans la cité provisoire, où certains ont même amené leur femme et leurs enfants. Ils fréquentent deux bars, unique distraction de l'endroit, jusqu'à 23 heures. Distraction discutable, car on y boit trop, on y joue aux cartes, aux pronostics de football, et il est rare que la fermeture se fasse sans une bagarre.

L'enquêteur, un nommé Steven, grand type maigre, au crâne surmonté d'une casquette informe, traîne alternativement dans les deux bars en question depuis deux semaines. Son but : identifier et observer une vingtaine d'ouvriers, dont la liste a été établie par la direction, en fonction d'un seul critère : eux seuls avaient accès normalement à cette partie du chantier. Peu à peu, la liste a rétréci en fonction des observations de l'enquêteur et de l'étude de chaque dossier. En fait, il reste un suspect.

Un suspect sans mobile apparent, ouvrier comme les autres, marié comme la plupart des autres, mais dont le comportement diffère de

celui des autres. Il s'est absenté à plusieurs reprises, en fournissant chaque fois un certificat médical. Maux de tête, fatigue, dépression. Malgré les médicaments, il boit beaucoup depuis quelques mois. Il parle peu, bien que se mêlant toujours à ses compagnons de travail. Le chef du personnel avait envisagé d'accepter un congé de longue maladie, recommandé par le médecin du chantier, mais l'homme a refusé. Il allait mieux, il préférait travailler, d'ailleurs il travaillait. Il en avait besoin. Quelques camarades connaissaient la raison de sa dépression subite. Du moins, ils croyaient la connaître.

Steven, l'enquêteur, a entendu des conversations dans les bars.

— Alors Monty, comment va ta femme ?

— Ça va...

Monty, vingt-six ans, regard triste, bouche amère, répond toujours :

— Ça va...

Derrière son dos, les autres le plaignent un peu.

— Sa femme a fait une mauvaise chute, elle a perdu leur gosse, il paraît qu'elle est paralysée, et elle pourra plus en avoir d'autre, évidemment. Pauvre type, ça le travaille.

L'enquêteur a également entendu que la jeune femme de Monty était bien jolie avant cette histoire, qu'elle s'appelait Hélène et qu'elle était à l'hôpital.

Mais quel rapport y aurait-il avec les trois faux accidents du chantier ? Apparemment aucun, sauf que Monty est le seul sur la liste à avoir des problèmes personnels, et qui dit problèmes dit parfois réactions étranges.

Steven, l'enquêteur, remet son rapport, et le chef de la police grogne :

— Ça vous mène où ? Vous me ramenez une enquête psychologique sur un type dont tout le monde se fout, et pendant ce temps on me rebat les oreilles de tout côté : négligence, sabotage, exploitation des ouvriers, accidents scandaleux, personne ne parle de meurtres, évidemment, sauf nous. Mais votre meurtrier me laisse perplexe. Quel mobile ? Pourquoi ces trois hommes et pas d'autres ?

— Une vengeance, peut-être.

— Vengeance de quoi ? Si vous m'apportez la preuve que ce type est fou, alors bon, on peut l'envisager comme suspect, l'interroger, mais là : petite déprime, femme malade, un point c'est tout ! Et de plus, il est consciencieux et il n'a plus d'absence depuis...

— ... depuis février 1977, le premier accident a eu lieu le 16, il a repris son travail le 10.

— C'est maigre. Vous n'avez vraiment rien d'autre ? Pas d'histoires entre Irlandais ? Pas de sabotage ?

— Rien.

— Bon, essayez ce type. Mais il est hors de question d'avoir un autre « accident » sur les bras, faites vite. Les grèves, les manifestations, ça commence à bien faire ! Il faut que tout ce joli monde prenne un assassin en pleine figure. Un assassin tout bête, un vrai. Il faut stopper ces histoires de manque de sécurité sur le chantier. La presse locale s'en donne à cœur joie, et on ne dit rien pour coincer le gars, pour qu'il se croit tranquille, alors méfiez-vous qu'il ne recommence pas tout tranquillement. Je le convoque ? Avec les autres pour camoufler le coup ?

— Je voudrais voir sa femme, d'abord. Sans qu'il le sache. Il dit qu'il va la voir souvent, mais en réalité il n'a pas mis les pieds à l'hôpital depuis plus d'un mois. Il se saoule, ne touche pas aux filles, enfin j'ai l'impression que s'il y a une piste elle part peut-être de sa femme. Donnez-moi vingt-quatre heures avant les convocations officielles. Je saurai très vite si je me trompe. D'ailleurs, j'ai tout bêtement une chance sur deux de me tromper. Je raisonne sur ce Monty parce que je n'ai rien d'autre.

Monty se lève à 6 heures, à 7 heures il est sur le chantier. Depuis quelques jours, un homme le surveille sans qu'il le sache. Cet homme est soi-disant assistant du cabinet d'architecte. Depuis que la police est sûre qu'il s'agit d'un triple crime, il fait mine de vérifier des plans un peu partout, surveillant tout et tout le monde. À présent, il n'a plus que Monty à surveiller, jusqu'à ce que l'enquête aboutisse en ce qui le concerne, le blanchisse ou l'inculpe. Monty, un ouvrier comme les autres, juste un peu plus triste.

Hélène B. est hospitalisée depuis six mois. Fracture du bassin, paralysie des jambes, elle a failli mourir. Il reste d'elle un visage trop pâle et trop maigre pour être encore joli. D'immenses yeux noirs cernés de noir, un buste d'enfant et des jambes mortes.

Il faut de sérieuses raisons pour obtenir des détails du médecin-chef, mais l'enquêteur Steven a de sérieuses raisons, plus sa carte d'officier de police.

— Je ne vous demande que les circonstances de son accident et le diagnostic.

— D'après elle, elle a fait une chute du haut d'un escalier dans un grand magasin. Elle était enceinte de presque six mois, l'enfant est mort, il a fallu pratiquer une césarienne, et pour l'instant elle est paralysée.

— Vous dites « d'après elle », pourquoi ?

— La chute d'un escalier, c'est classique, quand on veut se débarrasser d'un enfant. De plus, à l'examen, j'ai relevé des traces de tentatives d'avortement. Elle ne voulait pas de l'enfant, à tel point qu'elle préférait risquer de mourir. C'est mon opinion.

— Pourquoi n'a-t-elle pas demandé plutôt un avortement ? C'est légal !

— Légal, mais les listes d'attente sont longues. Et puis je crois qu'elle a voulu cacher sa grossesse un certain temps, le mari m'a paru bizarre lui aussi. L'enfant ne le concernait pas. Il n'en a pas parlé. Ces deux-là ont vécu un drame, j'ignore lequel. L'enfant était probablement d'un autre, c'est l'explication la plus évidente.

L'enquêteur se dirige vers le lit d'Hélène. Un paravent l'isole à peine des autres lits. Il parle bas, avec gêne. Il n'a plus confiance en sa théorie. De quoi se mêle-t-il ? De la vie privée d'un couple ? Vie qui n'est ni heureuse ni riche, et qui risque de n'être plus privée à cause de lui. Il se présente, il explique que la police interroge tous ceux qui approchent le chantier de près ou de loin.

— Votre mari ne vous a pas parlé de quelque chose ? D'un incident sur le chantier ? Il n'a jamais eu peur des accidents ?

— Vous lui avez parlé ?

— Nous parlons à tout le monde, mais l'enquête est difficile. À vrai dire, nous sommes certains qu'il s'agit d'assassinats délibérés.

— Vous le lui avez dit ?

— Non. Nous préférons être discrets, pour l'instant. Avec tout le monde. La situation est suffisamment compliquée.

— Vous soupçonnez mon mari ?

— Pas particulièrement.

— Dites-moi la vérité, s'il vous plaît.

— Mais je vous dis la vérité, je vous assure. Il n'est pas plus suspect que tous ses camarades, et encore, rien ne dit que l'assassin soit parmi eux.

— Mais vous venez me voir parce que vous le trouvez bizarre ?

— Un peu. Il se fait du souci à cause de vous, sûrement ?

— Du souci ? Il ne vient plus, je crois qu'il me déteste. Je crois que tout est fichu pour nous, fichu ! Et j'ai peur.

— De quoi avez-vous peur, madame ?

— De lui, j'ai peur que ce soit lui. Et j'ai peur de lui faire du mal, encore plus de mal, en pensant à ça.

Il attend, le policier, assis sur une chaise de fer, près de ce lit d'infirme, dans l'odeur fade de cet hôpital vétuste, désespérant de tristesse, comme cette femme qui se retient de pleurer, qui raconte sans le regarder :

— Si j'avais pu ne pas lui dire ce qui était arrivé. Mais je n'ai pas eu la force. Et puis je ne supportais plus qu'il me touche, alors il ne comprenait pas. On s'aimait tant, on était mariés depuis deux ans. Il a trouvé ce travail, on a quitté Londres, on est venus dans ces baraques. Un soir, je m'ennuyais tellement, il n'était pas là, j'ai voulu le rejoindre, je suis allée dans le bar où il retrouvait ses copains pour jouer aux cartes, il n'y était pas. J'ai voulu partir, mais quelqu'un m'a offert à boire, il y avait une femme que je connaissais, je n'ai pas osé refuser. Elle est partie presque aussitôt, je ne sais plus avec qui. À partir de là, je me souviens mal. Je connaissais à peine les camarades de mon mari, les visages ne m'étaient pas familiers, en fait ils m'ont droguée. Ils ont dû mettre quelque chose dans mon verre, la tête me tournait, pourtant je n'avais presque pas bu. Après je sais qu'il faisait froid, j'étais dehors, il y avait des ombres autour de moi, je ne sais pas combien, deux, trois, peut-être plus. C'était un cauchemar. Je me suis réveillée tard dans la nuit, derrière une palissade de chantier, malade. Je ne sais pas qui étaient ces hommes, j'ai réalisé qu'ils m'avaient violée, mais j'étais inconsciente. C'est pire que tout, vous savez. D'imaginer qu'on ne s'est pas défendue, qu'on ne pouvait rien faire, c'est pire. Alors j'ai essayé de mentir à Monty, j'ai dit que j'avais rencontré une amie, et que j'étais un peu malade parce que je n'avais pas l'habitude de boire, mais il ne m'a pas crue vraiment. Et puis c'était trop dur. Quand j'ai compris que j'étais enceinte, j'ai fini par lui dire. C'était une telle honte, vous ne pouvez pas comprendre. Il est devenu fou de malheur. Des fois il disait : « Tu vas accoucher et on verra bien à qui il ressemble. » Il me torturait des nuits entières, à force de questions, pour que je me souviene.

« J'ai essayé d'avorter toute seule, ça n'a pas marché, j'avais honte, tellement honte de tout ça, de moi-même, que je n'osais même pas aller à l'hôpital. Quand j'y suis allée, on m'a dit que c'était trop tard, qu'on ne pouvait pas me prendre. Alors c'est vrai, le jour où j'ai senti bouger l'enfant pour la première fois, je me suis dit : "Tant pis si je meurs..." Et il est arrivé ça. Mais Monty n'avait plus le courage de

vivre avec moi, il a dit que rien ne lui sortirait cette horreur de la tête, qu'il la porterait toute sa vie s'il ne se vengeait pas...

— Et il ignore qui vous a agressée ?

— Il l'ignore comme moi je l'ignore, monsieur.

— Si c'est lui, il a donc tué au hasard ? Il peut recommencer, il n'y a pas de raison.

— Il n'y a pas de raison dans tout ça, monsieur, rien que le malheur. Je crois qu'il ne sait plus ce qu'il fait. Ces hommes nous ont tués, alors il les tue sans savoir. Je n'aurais rien dit si vous n'étiez pas venu. Je donnerais ma vie pour me tromper.

Monty a avoué. Il a tué trois hommes, à chaque fois il leur a crié :

— C'est pour ma femme... Hélène... Ma femme !

Mais les victimes n'ont pas eu le temps de réagir, de nier ou d'avouer.

Et elles ne le feront jamais si elles sont encore vivantes. D'ailleurs, plus personne ne se mêle de l'affaire, Monty est interné, les discours et les rumeurs se sont tus, les meetings se sont dispersés, le chantier a repris, immeubles, parkings, routes, magasins. Le béton a recouvert le drame.

Hélène est restée seule.

LE FURONCLE D'ODETTE

Difficile d'imaginer trois personnages aussi dissemblables. Ils sont assis dans la salle d'attente du docteur Shatterton. Lui est souriant, petit et rondouillard, avec un nez si minuscule qu'il a du mal à soutenir ses lunettes. Elle, grande, maigre, le front soucieux, tripote d'une main fébrile sur sa poitrine plate un collier de perles, probablement fausses. Leur fille, Odette, par contre, évaporée, primesautière, sans doute même un peu bébête mais « branchée », est jolie comme un cœur. Dommage. Par moments, entre les mèches des cheveux blonds qui jaillissent d'un petit béret rouge, apparaît sur le cou charmant un énorme furoncle.

Ils sont pour l'instant les seuls clients dans la salle d'attente du docteur Shatterton. Ils ne le connaissent d'ailleurs pas, ce docteur. Une voisine le leur a signalé comme étant le plus proche. Jugeant qu'il n'était pas nécessaire de consulter une sommité pour un furoncle, le petit M. Cuplet et sa grande femme ont pris rendez-vous par téléphone.

L'opération d'un gros furoncle n'exige pas la présence d'une telle délégation, mais, le cabinet du docteur Shatterton se trouvant sur le chemin de M. Cuplet, celui-ci a jugé bon d'accompagner sa femme et sa fille, histoire de voir la tête du praticien inconnu et nouveau venu dans le quartier.

— C'est long, remarque la jeune fille.

— Tu as mal ?

— Cela me lance.

Odette et ses parents sursautent : du cabinet du docteur s'élève un grincement étrange, comme si l'on y déplaçait des meubles.

— Ma parole, il emménage ! grogne M^{me} Cuplet.

— À cette heure ? proteste M. Cuplet, jetant un coup d'œil sur sa montre, et estimant l'éventualité d'un déménagement chez un docteur proprement incompatible avec ses fonctions.

Pendant ce temps, à l'asile psychiatrique de Rockland, une femme entre deux âges promène de bureau en bureau un visage grisâtre, ridé

et inquiet.

— Je vous assure, dit-elle à un rond-de-cuir, je ne suis pas tranquille. Pourquoi avez-vous laissé partir mon frère ?

— On ne l'a pas laissé partir, madame, il est en placement volontaire, donc libre. S'il n'a pas voulu revenir, nous, on n'y peut rien.

— Mais c'est absurde !

— Peut-être, madame. Si vous n'êtes pas satisfaite, adressez-vous au docteur Berger.

La porte vient de s'ouvrir dans la salle d'attente du docteur Shatterton, et celui-ci paraît. Aimable, volubile, il salue la famille Cuplet et s'efface pour que M^{me} Cuplet, M. Cuplet et mademoiselle, en file indienne, entrent dans son cabinet.

D'un geste large, il désigne trois chaises bancales :

— Asseyez-vous, je vous prie. Veuillez excuser la modestie du mobilier, il n'est que temporaire.

En s'asseyant derrière un meuble qui ressemble plus à une table de cuisine qu'à un bureau, il sourit et prononce la phrase rituelle avec une évidente satisfaction :

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Le petit œil noir dans le gros visage rose et chauve interroge successivement les trois personnages assis devant lui, les fesses un peu serrées, sur les trois chaises bancales et s'arrête sur Odette. De toute évidence, cet homme et cette femme ont amené cette jeune fille, il s'agit donc de leur enfant et ils consultent pour elle.

— Je suppose qu'il s'agit de vous, mademoiselle ?

La ravissante Odette secoue affirmativement la tête, la penche sur le côté, soulève les torsades de cheveux blonds qui dissimulent sa nuque et pointe son index sur le furoncle :

— C'est tout ? demande le docteur Shatterton d'un air déçu. Vous êtes sûr qu'il n'y a pas autre chose ?

Tandis qu'une moue affirmative lui répond, à l'asile psychiatrique de Rockland la dame entre deux âges s'adresse au docteur Berger, de plus en plus inquiète :

— Mais enfin, docteur, il est dangereux de le laisser pratiquer ! Au moment où je vous parle, il est en train d'ouvrir un nouveau cabinet. Je suis terriblement angoissée.

— Allons, allons, madame. Sa maladie n'empêche pas votre frère

d'être un bon médecin.

— Et s'il se met dans la tête d'opérer, docteur ? Vous savez bien que c'est son obsession. Il rêve d'être chirurgien : avant d'être soigné chez vous, il maniait le bistouri pour un oui, pour un non. Et je t'ouvre ici et je te coupe là !

Sous la blouse blanche, le ventre du bon docteur Berger tressaute allègrement :

— Allons, allons, madame, répète-t-il en riant, vous exagérez la maladie de votre frère et ses dangers. Au demeurant, nous ne pouvons rien faire, nous n'avons jamais reçu la moindre plainte.

Effectivement, le docteur Shatterton inspire la plus totale confiance à ses visiteurs, dans le nouveau cabinet qu'il occupe :

— Voyons cela ! s'exclame-t-il gaiement, en penchant son gros visage rose et ses petits yeux noirs sur la jeune Odette Cuplet.

Afin de mieux voir le furoncle qui pointe dans le cou d'Odette, il vient de saisir une loupe sur son bureau :

— Oui, oui, je vois, c'est un beau furoncle bien mûr. Cela ne sera rien. Mais... voulez-vous vous lever, mademoiselle ? Auriez-vous la gentillesse de baisser votre pantalon ?

Le petit M. Cuplet et M^{me} Cuplet échangent un regard étonné.

— Dame ! poursuit le docteur Shatterton, il n'y a pas d'effet sans cause : le sang de cette enfant doit être infecté.

Odette, rougissante, interroge ses parents du regard : voyant l'indécision de ceux-ci, elle n'ose pas refuser de montrer son ventre au docteur. Son jean glisse sur ses cuisses. Elle le retient de la main gauche, tandis que la main droite soulève avec hésitation son pull-over. Apparaît un ravissant nombril au-dessus d'une petite culotte de dentelle.

La main solide, apparemment experte du praticien, palpe le joli petit ventre avec onction.

Et, en sortant de l'asile psychiatrique, la sœur du docteur Shatterton se précipite chez le shérif.

— Mon frère est fou, il a dû être interné plusieurs fois. Il voudrait être chirurgien et faire des opérations, explique-t-elle au policier médusé. Il y a huit jours, il a quitté l'asile pour ouvrir un nouveau cabinet. Il ne faut pas le laisser faire.

— Attendez... attendez que je comprenne : votre frère est docteur ?

— Oui.

— Il a un diplôme ?

— Oui.

— Les responsables de l'asile estiment qu'il peut pratiquer ?

— Oui.

— Mais alors, madame, qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ?

Puisque personne n'y peut rien et qu'il est roi dans son cabinet, le docteur Shatterton annonce au petit M. Cuplet, à la grande M^{me} Cuplet et à leur adorable jeune fille le surprenant diagnostic qu'il vient de déterminer après palpation :

— Qu'est-ce que je vous disais ! Évidemment, c'était cousu de fil blanc : elle a une appendicite !

— Quoi ? Comment ! s'exclame M. Cuplet.

— Mais elle n'en a jamais souffert ! affirme M^{me} Cuplet, n'est-ce pas, Odette ?

— Normal, normal... ce n'est qu'une appendicite chronique, qui peut entraîner une crise brutale à n'importe quel moment, voire une péritonite. J'ai bien envie de l'opérer.

Devant l'insistance de la sœur du docteur Shatterton, le shérif a tout de même décroché son téléphone.

— Allô, madame Beacks ?... Voilà... ici, le shérif de Rockland. Je vous appelle à la demande de M^{lle} Shatterton. Il paraît que vous avez eu affaire à son frère, le docteur Shatterton ?

— C'est exact.

— Et vous en avez gardé, paraît-il, un souvenir disons... étonnant ?

— Ah ! vous pouvez le dire, shérif ! Je venais pour une grippe. D'abord il m'a reçue en slip. Ensuite, il m'a forcée à boire avec lui une demi-douzaine de grogs...

Le shérif ne peut s'empêcher de sourire en demandant :

— Euh... vous a-t-il paru agressif ?

— Écoutez, shérif, lorsque je suis sortie, j'étais tellement ivre que, s'il m'avait violée, je ne m'en serais même pas aperçue !

— Bien. Merci, madame Beacks.

En raccrochant, le shérif se tourne vers M^{lle} Shatterton :

— Un peu fou, c'est sûr, mais pas forcément dangereux, non ?

Dans le cabinet du docteur Shatterton, le petit M. Cuplet décide de

faire montre d'une certaine fermeté.

— Non, docteur... Pas d'opération, du moins pour le moment.

— Simplement le furoncle ?

— Oui, simplement le furoncle.

— Vous avez tort, c'est reculer pour mieux sauter. Mais puisque vous l'exigez, nous nous contenterons du furoncle... Revenez dans une heure, ce sera fait. Vous, mademoiselle, vous restez dans mon bureau.

De retour dans la salle d'attente, M. Cuplet dit à sa femme :

— Il faut que je m'en aille, mais toi, tu ne quittes pas les lieux. Je ne sais pas pourquoi, mais ce toubib ne me dit rien qui vaille.

Le shérif n'en est pas encore là de ses réflexions, mais il poursuit son enquête téléphonique :

— Allô, la pharmacie Brogan ? Ici, le shérif de Rockland. Vous êtes monsieur Brogan ? Le docteur Shatterton vient d'ouvrir un cabinet dans le sud de la ville. Que savez-vous de lui ?

— Quoi !... On l'a laissé sortir ?

— Que savez-vous de lui, monsieur Brogan ?

— Il est complètement fou !

— Pouvez-vous me citer des exemples de comportement qui vous conduisent à ce jugement ?

— Eh bien, avant son dernier internement, il m'achetait plusieurs litres d'éther par semaine ! J'ai fini par savoir qu'il les buvait. Eh oui... un grand verre chaque matin, disait-il, avec un zeste de citron... Vous imaginez ce que ça peut donner ?

Dans le même genre, au pub : *Le Petit Rockland* où le docteur Shatterton est descendu en toute hâte, un repris de justice, ivrogne et chômeur invétéré, vide la sixième boîte de bière de la matinée, et le docteur s'adresse aussitôt à lui :

— Ah ! tu es là, tant mieux !... J'ai besoin d'un assistant pour une opération urgente.

— Combien ?

— 5 dollars. Mais tu viens tout de suite, tu te laves les mains et tu enfiles une blouse blanche.

Pas encore persuadé, apparemment, du danger qui rôde dans le cabinet du docteur Shatterton, le shérif fait le tour de ses relations.

— Allô, monsieur Finley ? Ici le shérif de Rockland. Que savez-vous du docteur Shatterton ?

— C'est un dingue.

— Mais encore ?

— Il a sauté du quatrième étage avec des skis sur un tas de paille.

— Allô ? Ici le shérif de Rockland, madame Denow ? Que pensez-vous du docteur Shatterton ?

— Rien de bon, shérif... Je suis allée le voir un jour que j'avais de l'urticaire, il a voulu procéder à l'ablation d'un de mes seins. Je l'ai toujours, mais j'ai dû me débattre, je vous prie de le croire.

Pour l'heure, nul ne se débat encore chez le docteur Shatterton. Dans le couloir qui mène à son cabinet, et tandis que l'« assistant » qu'il vient de recruter dans le pub voisin enfille une blouse blanche, il murmure :

— Ne fais pas de bruit, la mère est dans la salle d'attente, inutile de l'inquiéter.

Au nord de la ville, le shérif au téléphone, sous le regard atterré de la sœur du docteur Shatterton, résume la conversation qu'il vient d'avoir avec le docteur Berger, responsable de l'asile psychiatrique :

— En somme, si je comprends bien, il a été interné une première fois à Hawaïi, pour avoir opéré un militaire ; une deuxième fois en Californie, après avoir voulu remplacer le chirurgien dont il était l'assistant ; une autre fois dans l'État de New York, pour avoir donné des consultations répétées en état d'ivresse... Et comme cela, il y en a deux pages... Vous êtes fou aussi, docteur Berger, ou quoi ?

Le docteur Shatterton, revêtu d'une blouse blanche, coiffé d'une calotte, un tissu noué autour de son visage, s'adresse à la ravissante Odette, tandis qu'il verse de l'éther sur l'énorme tampon de coton :

— Allons-y, mon petit. Ce ne sera ni long ni douloureux. Je vais vous endormir. Vous comptez à haute voix... Allez, 1... 2... 3...

Le visage aveuglé par le coton et l'énorme main du docteur, Odette, parvenue à 10, ferme déjà les yeux.

— C'est bon, tu la déshabilles, ordonne le docteur à son assistant.

Lorsqu'une demi-heure plus tard le shérif carillonne à la porte du docteur Shatterton, c'est une grande femme maigre, soucieuse et tripotant un collier de perles sur sa poitrine plate qui lui ouvre.

— Où est le docteur Shatterton, s'il vous plaît ?

— Je ne sais pas. Je suis une cliente. Il doit être avec ma fille dans son cabinet. Il va lui ouvrir un furoncle.

Le shérif, après un bref regard à la sœur du docteur qui

l'accompagne, se précipite dans le couloir :

— C'est où le cabinet ? C'est quelle porte ?

Il en ouvre une, c'est la salle d'attente ; une autre, c'est la chambre. La troisième porte ouverte, le policier reste pétrifié d'horreur : sur une table de cuisine est allongée une jeune fille ravissante, ses cheveux blonds étalés autour du visage, mais son ventre barbouillé de sang est ouvert sur 20 centimètres... Le docteur Shatterton vient de lui trancher une artère avec un enthousiasme professionnel pour le moins délirant.

Lorsque l'ambulance arrivera, il sera déjà trop tard. La malheureuse Odette n'aura plus que quelques minutes à vivre.

SUSAN ET PERSONNE

— Qui est là ?

La voix de Susan vient de remplacer le flot bruyant de la douche. Dans le silence brutalement revenu, elle vient de percevoir un léger bruit, un frottement, elle ne sait pas quoi au juste, mais elle a senti immédiatement une présence.

— Qui est là ?

Tout en répétant « qui est là » ? Susan a une sueur froide. Mis à part deux personnes qu'elle connaît parfaitement bien, et pour cause, personne n'a la clé de son appartement. La première personne est son amant, or elle t'a quitté il y a une heure, à l'aéroport, il partait pour Londres. La seconde personne est sa femme de ménage, or il est minuit et ce n'est pas son heure.

— Qui est là ?

C'est idiot de rester sous la douche, complètement nue, à crier qui est là. Susan attrape un peignoir, mais, au moment d'avancer vers la porte qui donne dans le salon, elle hésite.

Dans la salle de bains, la lumière est vive ; dans le salon, juste une lampe à l'éclairage tamisé. Si elle avance dans l'encadrement de la porte, elle représentera une cible parfaite. C'est ce qu'elle pense avec étonnement :

« Une cible... pourquoi une cible ? Je suis complètement stupide ? Comme si quelqu'un allait me tirer dessus ! Il n'y a personne au salon, c'est impossible, je l'aurais vu en entrant, ma chambre est de l'autre côté de la salle de bains et j'y étais tout à l'heure. La cuisine, j'y ai bu un verre d'eau, donc il n'y avait personne quand je suis entrée, personne n'est entré en même temps que moi, j'ai fermé la porte à clé. J'habite au 12^e étage, les fenêtres sont fermées, pas d'autre porte, donc je suis seule, donc il n'y a personne, et j'ai rêvé. Alors, qu'est-ce que je fais là, à me glacer de peur en demandant : – Qui est là ? »

Elle l'a quand même répété, comme une conjuration, en avançant brusquement vers la pénombre du salon.

Et c'est à ce moment-là que la porte d'entrée claque avec un petit

bruit.

Cette fois-ci elle a hurlé en se précipitant dans la salle de bains. Fermer la porte, tirer le verrou lui prend une demi-seconde. Elle tremble et cherche désespérément une arme pour se défendre. Mais quoi ? La salle de bains luxueuse n'offre que de ridicules flacons de parfum et de poudre, des brosses, des éponges, tout un arsenal d'une douceur désespérante. Et il est ridicule de se réfugier dans la baignoire comme elle le fait. Une baignoire n'a rien d'un blockhaus. La brosse au long manche d'ivoire ne sert qu'à frotter le dos.

Susan, la somptueuse et ravissante Susan, pleure d'angoisse, recroquevillée dans sa baignoire, et tous les miroirs alentour lui renvoient son image en spectateurs indifférents.

Qui est là ?

Personne.

Susan Rooney a appelé la police à 6 heures du matin. La police est donc là, sous la forme de deux inspecteurs patrouillant dans ce quartier de Baltimore et que le central a expédiés chez elle. Ils écoutent patiemment.

— Alors, je me suis enfermée dans la salle de bains et je suis restée là, tout ce temps. J'ai cru mourir de peur.

— Vous avez encore entendu du bruit ?

— Non... plus rien.

— Donc la personne est sortie au moment où la porte a claqué. Il n'y avait plus de danger. Vous auriez dû appeler à ce moment-là. On aurait eu une chance de le coincer dans les alentours.

— Mais je n'étais pas sûre qu'il soit parti. La porte a claqué, bien sûr, mais sur le moment, je ne savais pas si quelqu'un était sorti ou entré, vous comprenez ? J'étais effrayée et après je n'osais plus sortir de la salle de bains, j'attendais le jour.

Les policiers inspectent l'appartement, appréciant la simplicité luxueuse de l'ameublement.

— Y'a pas grand-chose ici pour se cacher. Des tapis, des coussins, à part le canapé, et encore. Derrière les rideaux, peut-être. Vous êtes sûre qu'il y avait quelqu'un ?

— Certaine.

— Vous vivez seule ici ?

— Absolument.

— Pas d'amis, de fiancé ? Personne n'a la clé ?

Susan hésite un peu...

— Non... à part la femme de ménage. Elle arrive à 9 heures, et j'ai toute confiance en elle.

— Votre métier ?

Susan hésite encore un peu, juste un peu.

— Cover-girl, mais je ne travaille plus beaucoup depuis un an.

— Ah... et vous vivez de quoi ?

— J'ai placé pas mal d'argent dans une boutique de mode, le revenu me suffit et je dessine mes propres modèles.

— En résumé, vous n'avez rien vu ? Juste un bruit avant et le claquement de la porte ?

— C'est ça.

— C'est pas grand-chose, hein ? Qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse avec ça ? Vous connaissez quelqu'un qui pourrait vous en vouloir ?

— Non. Personne.

— Bon. Pas d'affolement. Ou c'était rien du tout, ou c'est un cambrioleur qui s'est sauvé et il ne reviendra pas.

— Mais la porte ? Vous avez bien vu que la porte n'a rien !

— Vous savez, ces gars-là arrivent à fabriquer des clés ! Changez votre verrou, par précaution. C'est tout ce qu'on peut vous dire.

— Vous n'allez rien faire ? Vous n'allez pas me surveiller ?

Bien sûr que non, on ne surveille pas l'appartement d'une petite cover-girl, aussi jolie soit-elle, pour une fausse alerte. La police a d'autres criminels à fouetter.

Trois semaines plus tard, le corps de Susan Rooney est découvert dans une voiture. Tout a brûlé, voiture et conductrice. L'endroit du sinistre est une portion de route isolée, abandonnée et en principe barrée par une interdiction. La voiture serait tombée dans un ravin et aurait pris feu, la conductrice aurait brûlé prisonnière de sa ceinture de sécurité. Ce serait un accident. Ou un suicide.

Mais la voiture n'est pas la sienne, elle appartient à un industriel de la région. Et le médecin légiste démontre qu'il s'agit d'un assassinat. Susan Rooney a été frappée à la nuque, elle était morte avant l'incendie.

Tout au bout de l'enquête apparaissent alors deux hommes : l'industriel, propriétaire de la voiture, et son fils.

Milton Bauer, cinquante-six ans, marié, homme d'affaires averti, était l'amant de Susan. La femme de ménage l'a immédiatement signalé à la police. Quant à Hugues Bauer, son fils de vingt-cinq ans, marié lui aussi, associé aux affaires de son père, il fréquentait également Susan.

Ajouté à cela, on trouve dans le dossier le rapport des deux inspecteurs appelés par la victime trois semaines auparavant. Un rapport court, mais qui n'est pas le seul. À deux reprises Susan a signalé le même genre de chose. Le 2 mars 1978, quelqu'un l'aurait suivie jusqu'à la porte de son appartement, elle n'a vu qu'une silhouette, l'arrivée d'un voisin l'a délivrée. Un homme allait l'attaquer, elle en était sûre. Qui ? Personne. Le voisin n'a rien vu. Le concierge n'a rien vu. Susan était alors soupçonnée de délire de persécution, lorsque pour la troisième fois elle appelait la police chez elle, en affirmant que quelqu'un guettait derrière sa porte en pleine nuit. Or, l'immeuble était fermé à clé, et la police eut beau fouiller tous les couloirs, personne. Toujours personne.

Milton Bauer et Hugues Bauer, interrogés séparément, répondent avec sérénité aux questions d'un lieutenant de la police criminelle de Baltimore. Où étaient-ils dans la nuit du 15 au 16 mars 1978, entre 20 heures et 6 heures du matin ? Étaient-ils, père et fils, les amants de Susan ? Quand l'ont-ils vue pour la dernière fois ? Qui lui a prêté cette voiture immatriculée au nom de la société Bauer ? Possédaient-ils chacun une clé de l'appartement ?

Il est clair que le lieutenant de la police criminelle a son idée. L'assassin est devant lui : le père ou le fils. Le fils ou le père. Pas si simple. Ce n'est peut-être personne.

Milton Bauer, le père, cheveux blond-gris, front large, sourire condescendant, ne semble pas particulièrement gêné d'être le principal témoin d'une affaire criminelle, voire le principal suspect. Il répond avec naturel.

— Susan était ma maîtresse depuis deux ans environ. Je possédais effectivement une clé de son appartement, mais je m'y rendais rarement ces derniers temps. Elle ne m'a pas parlé de ces soi-disant histoires d'agression. J'ignorais même qu'elle avait changé le verrou. Je la voyais de loin en loin, et ces derniers temps je ne l'ai vue qu'une fois, à mon bureau.

— Que voulait-elle ?

— De l'argent, lieutenant, c'est moi qui l'entretenais. C'est moi qui avais acheté cette boutique de mode, où elle ne faisait strictement rien, d'ailleurs. Une façade, pour justifier ses revenus et lui éviter des ennuis avec les mœurs.

— Et la voiture ?

— Elle s'en servait depuis longtemps. Il était plus simple pour moi de lui céder une voiture de la société, les frais, vous comprenez.

— Saviez-vous que votre fils était également son amant ?

— Pas précisément, mais je m'en doutais un peu.

— Depuis quand ?

— Un jour j'ai envoyé Hugues la prévenir que je devrais espacer nos relations pour le moment. J'étais couché, ordre du médecin, accident cardiaque. Je devais me ménager.

— Et vous choisissez votre fils comme messenger ?

— Il m'était difficile de téléphoner devant ma femme.

— Il y a combien de temps ?

— Environ six mois. Hugues a fait sa connaissance, et j'imagine qu'il l'a revue souvent.

— Ça ne vous gênait pas ? Vous n'étiez pas jaloux ?

— Jaloux ? Lieutenant, il ne s'agissait pas d'une histoire d'amour. J'entretenais Susan, c'est tout. Et d'ailleurs, je vous l'ai dit, nos rapports s'étaient espacés.

— Où étiez-vous dans la nuit du 15 au 16 ?

— Chez moi. Avec ma femme.

— Savez-vous où se trouvait votre fils ?

— Chez lui, je suppose. Il est marié depuis deux ans, cela implique certaines obligations.

Hugues Bauer, le fils, vingt-cinq ans, guère de ressemblance avec son père, à part la blondeur de ses cheveux. Traits mous, visage plus épais, regard moins franc. Il paraît plus jeune que son âge. Une certaine mauvaise humeur dans ses réponses :

— Oui en effet, j'ai connu Susan le jour où mon père m'a demandé de la prévenir, c'était une jolie fille, et alors ?

— Vous l'avez revue souvent !

— Au début, c'est exact.

— Vous étiez son amant ?

— Vous pouvez dire ça, mais la chose n'était pas très importante. D'ailleurs, nos relations se sont espacées, et je ne l'ai pas vue depuis plus d'un mois !

— Vous aviez une clé ?

— Non !

— Comment vous rencontriez-vous ?

— Je lui téléphonais, on prenait rendez-vous. Susan n'était amoureuse de personne, à ma connaissance. C'était une fille entretenue, voilà tout !

— Cela ne vous gênait pas de... de la « partager » avec votre père ?

— Écoutez. Mettez-vous bien dans la tête que Susan était une sorte de facilité. Après tout, c'est notre société qui la payait, officiellement, pour gérer une boutique de mode, d'accord, mais son travail était ailleurs.

— Vous considériez cette femme, si j'ai bien compris, comme un avantage supplémentaire dans votre travail ? Une sorte d'agrément offert par la société ? Ni plus ni moins qu'une machine à café ou un distributeur de sandwiches ?

— Lieutenant, vous voyez les choses sous l'angle le plus vulgaire qui soit. J'ai simplement dit que Susan était entretenue par mon père et que cet argent venait de la société, un point c'est tout.

— Où étiez-vous, dans la nuit du 15 au 16 ?

— Chez moi, avec ma femme.

— Et votre père ?

— Je suppose qu'il était avec ma mère. Demandez-le-lui.

— Et vous ignorez bien sûr qu'il cherchait à agresser cette femme, ou à lui faire peur ces derniers temps ?

— Absolument, je vous ai déjà dit ne pas l'avoir vue depuis plus d'un mois !

— C'était quand, la dernière fois ?

— Aucun souvenir d'une date précise, excusez-moi.

Milton et Hugues Bauer sont apparemment inattaquables. Leur femme respective confirme les alibis. Pour M^{me} Bauer mère, Milton a passé la soirée avec elle, devant la télévision, et ils se sont couchés vers 11 heures. Il n'a pas bougé de la nuit, elle-même a lu un roman jusqu'à 2 heures du matin, alors qu'il dormait.

Pour M^{me} Bauer belle-fille, son mari Hugues est rentré tôt, il a bricolé un peu dans le jardin, ils ont dîné, bavardé, regardé un film, et le reste les regarde. Hugues n'est pas sorti.

Ultime témoin de l'enquête, une voisine de Susan. Elle s'est présentée spontanément à la police, dès qu'elle a eu connaissance de l'affaire.

— J'ai vu Susan sortir ce soir-là, il était 22 heures, je rentrais à ce moment-là. Elle était accompagnée d'un homme que j'ai aperçu souvent avec elle. Ils sont montés en voiture au moment où j'ouvrais la porte de l'immeuble. Elle ne m'a pas vue et l'homme non plus.

— Vous reconnaîtriez cet homme ?

— Je ne sais pas. Sincèrement, je ne sais pas.

— Vous dites l'avoir souvent vu avec elle !

— Oui, mais toujours de loin, dans le hall de l'immeuble ou dans la rue. Et comme nous n'étions pas très intimes, juste des voisines, comme ça... « bonjour, bonsoir »... je n'en savais pas plus.

— Qu'avez-vous reconnu chez cet homme, alors ?

— La silhouette, l'allure, la démarche, la certitude du « déjà vu ». Je ne suis pas très observatrice et je ne détaille pas les gens sous le nez. Je me suis dit simplement : « Tiens, voilà la voisine avec son ami... »

Milton et Hugues Bauer sont debout dans une pièce, devant un mur, en compagnie d'autres hommes qui n'ont rien à voir avec l'affaire. La voisine de Susan, derrière une vitre sans tain, les observe avec attention. Elle est la seule à pouvoir identifier celui qui est sorti avec Susan le soir du crime. Or, Susan ne fréquentait intimement personne d'autre que ces deux-là. La femme de ménage est formelle, et l'enquête n'a pas découvert de troisième homme.

Le lieutenant attend. Il espère. Un seul témoin à charge lui suffirait pour démolir l'alibi du père ou du fils. Il est sûr que les deux épouses mentent. Le fait que leurs deux maris aient eu la même maîtresse et qu'elle ait été assassinée froidement ne les a pas ébranlées. À moins d'un témoignage sans équivoque, elles continueront à mentir. La famille fait bloc. Ils sont complices, ils savent qui a tué et pourquoi. Mais le venin de cette vérité ne sortira pas de chez eux. Quel que soit celui qui a tué : le père par jalousie, le fils parce que Susan préférerait le père, ou l'inverse, mais c'est l'un des deux, et il a prémédité son crime. Il a tenté de l'exécuter au moins à trois reprises avant de réussir.

La jeune femme, l'unique témoin, écarquille les yeux, elle est

nerveuse.

— Je ne peux pas reconnaître les visages, je vous l'ai dit.

— Contentez-vous de me dire si l'un de ces hommes est celui que vous aviez l'habitude de voir chez la victime, et qui était avec elle le soir du crime. Prenez votre temps.

— Je peux les voir de dos ? Est-ce qu'ils peuvent marcher ? Le lieutenant appuie sur un bouton et ordonne :

— Mettez-vous face au mur, ne bougez pas. À présent marchez, éloignez-vous l'un après l'autre.

Les hommes s'exécutent, Milton et Hugues Bauer font de même, l'un détaché, l'autre de mauvais gré. Et le témoin, l'unique témoin, déclare :

— Je n'y arriverai jamais. Je suis désolé. Je suis incapable dans ces conditions de retrouver l'impression que j'aie eue, et pourtant je l'avais vu avec elle, cet homme, ça j'en suis sûre.

Pas de preuves matérielles, pas de mobiles sûrs, pas de témoin, il était facile aux avocats de Milton et Hugues Bauer de réfuter une accusation aussi fragile.

Et après tout, il y avait peut-être un troisième homme ? Cet inconnu dont la victime s'était plainte à la police, qui était-ce ?

Personne.

Et qui avait tué Susan ?

Personne.

Et un assassin de plus est demeuré parmi nous.

« TU VAS VOIR, C'EST AMUSANT »

Un murmure, une sourde rumeur, puis la nouvelle éclate, clamée dans White Houses Road, un quartier de Newcastle :

— On a retrouvé William, on a retrouvé William !

Aussitôt, le long de l'alignement lugubre des maisons de brique rouge, qu'on croirait peintes par un décorateur pour une pièce réaliste, une foule s'élance vers le bout de la rue où quelques enfants, debout sur un tas de gravats, montrent une bâtisse en ruine en criant :

— Là ! C'est là !

Une petite fille indique à la mère le trou qui permet de traverser un mur branlant. Une dizaine de secondes plus tard, la femme pousse un hurlement. Son fils William Clapton, quatre ans, est mort dans les gravats.

Quelques faibles traces autour du cou, quelques brins de laine grise que l'on conserve à tout hasard ; c'est tout. La police conclut à un accident.

Un mois plus tard, de nouveau un murmure, puis une rumeur sourde, puis une nouvelle qui éclate :

— On a retrouvé Peter ! On a retrouvé Peter !

Cette fois, les sinistres maisons de White Houses Road se dressent sous la lune comme découpées dans du contre-plaqué barbouillé de noir. Depuis la rue, on entend grincer les escaliers et claquer les portes.

La cohorte qui suit une mère échevelée s'arrête sur la plage où, devant des blocs de béton couverts d'herbes folles, le corps du petit Peter Corley, trois ans, est allongé.

Deux assassinats à trente jours l'un de l'autre, deux cadavres à 100 mètres l'un de l'autre, c'est trop pour que le détective Bramley puisse croire à un accident. D'autant que Newcastle détient cette année-là le record du crime en Angleterre et que le sinistre quartier de White Houses Road détient le record de Newcastle : cinq mille infractions passibles des tribunaux pour cent mille habitants !

Lorsqu'il surgit au milieu de cette cohue plutôt misérable en costume, cravate, ses cheveux blondasses bien rangés en rond autour d'une calvitie précoce et fumant un cigare, le détective a l'air d'un nabab :

— Où habitent les parents de la victime ?

Une brave vieille dame percluse de rhumatismes et de charité chrétienne montre une des maisons de brique rouge et ajoute aimablement :

— Ne cherchez pas son père, il est en taule pour un mois.

C'est alors qu'un petit bonhomme à lunettes, en veste blanche tachée de terre, touche l'épaule du détective pour se présenter :

— Je suis le docteur Streter, je ne puis encore rien affirmer, dit-il, mais je pense que l'enfant a été étranglé.

— Il y a des traces de doigts autour du cou ?

— Oui.

— Alors la strangulation ne fait pas de doute ?

— C'est-à-dire... j'hésite à l'affirmer, parce que...

— Parce que quoi ?

— Parce que ces traces sont celles de doigts d'enfant, d'un jeune enfant. Appelez-moi à mon cabinet dans quelques heures.

Après une autopsie méticuleuse, le docteur est en mesure de confirmer son premier diagnostic et de le préciser : le petit Peter Corley a été étranglé par un enfant d'une dizaine d'années.

Le détective fait la grimace :

— Vous en êtes sûr ?

— Autant qu'on peut l'être.

— Un autre gamin est mort voici un mois dans des circonstances bizarres. C'est vous qui aviez examiné le cadavre ?

— Oui. Et j'avais déjà relevé de vagues traces autour du cou.

Pendant un instant les deux hommes se taisent. Le détective, depuis le bureau du commissariat où il s'est provisoirement installé, aperçoit les toits hirsutes de White Houses Road. Ainsi, donc, il y aurait parmi les douze cents enfants qui habitent ce quartier, ces douze cents enfants aux joues creuses, désœuvrés, qui hantent les terrains vagues pendant tout l'été, un assassin. Est-ce possible, un assassin de dix ans ? Un étrangleur en culotte courte ?

Le premier suspect qu'il interroge en fin d'après-midi est, bien

entendu, un petit arriéré de huit ans. À White Houses Road, comme ailleurs, c'est à eux que l'on pense en premier. Il est assis, les jambes pendantes, sur une chaise devant le bureau du policier qui ne sait pas par quel bout le prendre. Toute la journée, les gamins l'ont poursuivi à travers les rues, lui lançant des pierres et criant : « Assassin ! Assassin ! »

La question ne semble pas traverser l'esprit de l'enfant et n'éveille la moindre inquiétude.

— Mais pourquoi est-ce que tes camarades t'accusent ?

Les cils blonds et trop courts battent sur ses paupières. Il secoue un visage sans expression, criblé de taches de rousseur. De quoi parle cet homme ? Il ne sait pas.

— Mais qu'est-ce que tu as fait pour qu'ils te traitent d'assassin ?

Même réponse, muette, de l'enfant.

Le cinquième jour, un grand benêt de trente-cinq ans atterrit dans le bureau du détective comme s'il venait de la lune en parachute.

— Mais bon sang ! crie le policier. Vous auriez pu me le dire plus tôt !

— Excusez-moi, m'sieur ! Je lis pas les journaux et j'écoute pas la radio.

Rageusement, Bramley jette dans un tiroir le dossier du petit arriéré, désormais hors de cause, puisque cet oncle qui paraît devant lui affirme l'avoir emmené le jour du dernier crime voir les avions à l'aéroport de Newcastle, où il travaille.

Quelques instants plus tard, dans la rue, le policier attrape par le bras le premier gamin qu'il rencontre :

— Dis donc, toi... tu sais qui a tué Peter Corley ?

— Oui, m'sieur... C'est Stephen Howard.

Stephen Howard est le petit arriéré qui vient d'être mis hors de cause. Les enfants sont décidément obstinés à son sujet.

— Et comment le sais-tu ?

— C'est Krystie James qui me l'a dit.

Au milieu d'un terrain vague, le policier pose la même question à un groupe d'enfants surexcités et obtient la même réponse en plusieurs exemplaires :

— L'assassin, c'est Stephen... C'est Stephen !

— Qui vous l'a dit ?

— C'est Krystie James... c'est Krystie James !

Chez Krystie James, le père est là, un peu étrange : les joues creuses, les os du visage saillants, il ressemble à une momie qui tiendrait debout par miracle. Quelques dents rescapées se découvrent en rictus lorsque, à la demande des policiers, il appelle sa fille ; le rictus est un sourire. La mère, elle, se demande, vaguement inquiète, comment l'enfant va leur apparaître. S'est-elle lavé les mains ? Est-elle peignée ? Elle se rassure enfin dès que la fillette surgit, souriante. Singulier contraste que les deux sourires du père et de la fille. Si, comme la plupart des habitants de White Houses Road, les parents ont les dents branlantes et noires, celles de Krystie James sont solides, éclatantes. Difficile d'imaginer que la mère ait eu les mêmes dents que sa fille et que celle-ci aura un jour les mêmes dents que sa mère.

Krystie James, à onze ans, est une enfant particulièrement belle. Plus que belle, même : le visage est un peu trop triangulaire, le front un peu trop large, le menton trop pointu, mais ces immenses yeux bleus ! ce nez droit ! ces lèvres charnues, bien dessinées, qui n'ont pas besoin de rouge pour être si rouges, et surtout ces expressions d'une malice étincelante donnent à la fillette un charme fou. Comme le temps a fraîchi ce matin, elle porte une petite robe de laine grise.

L'interrogatoire ne donne rien. L'enfant répond avec aplomb, beaucoup de logique et sans se contredire, faisant preuve d'une intelligence et d'une vivacité d'esprit nettement au-dessus de la moyenne. Toutefois, le détective emporte, glissées dans une enveloppe, quelques fibres de la robe de laine grise et la liste des petites amies de l'enfant.

La première sur cette liste : Pamela Collins, est en colonie de vacances. L'aînée de ses trois sœurs, en recevant le policier, lui raconte alors une curieuse anecdote : il paraît qu'après le premier crime, courant juillet, Krystie James lui aurait demandé :

— Si on tue quelqu'un, on va au ciel ou en enfer ?

Et la jeune fille lui aurait répondu :

— Ça dépend pourquoi on a tué, comment on a tué et si l'on a du remords.

— Et si on en tue deux ? insistait alors Krystie James. (Comme la réponse tardait à venir, elle ajoutait :) Je te demande cela parce que je trouve que les policiers sont idiots de croire que William est mort par accident. En réalité il a été assassiné, je le sais.

Dans un home d'enfants, voisin de White Houses Road, la directrice, consternée, montre au policier plusieurs bouts de papier que les pensionnaires ont trouvés un matin du mois de juillet dans le

dortoir. Sur ces papiers, des écritures enfantines : « Nous tuons, attention ! Nous avons tué William ! Faites attention, espèces de bâtards ! Je tue... je reviens ! Vous êtes idiots ! »

Un graphologue identifie les deux écritures : celle de Krystie James et celle de Pamela Collins.

Larmoyante, échevelée, la maman de William, le premier des petits garçons étranglés, raconte :

— Oui, quand je suis arrivée devant la maison en ruine, c'est Krystie James qui m'a montré un trou dans le mur : « C'est par là qu'il faut passer, m'a-t-elle dit, et vous allez trouver William. » Le lendemain, elle est venue chez moi et m'a demandé à le voir. Je lui ai répondu : « Mais il est mort... » Elle s'est mise à rire : « Je sais. C'est le cercueil que je voudrais voir. »

Vers le milieu du mois d'août, les fibres de laine grise trouvées sur le cadavre du petit William, que l'on a conservées par hasard, et celles prélevées sur la robe de Krystie James s'avèrent identiques. Le détective Bramley se décide à faire incarcérer l'enfant. La mère édentée jette dans une petite valise les quelques effets de sa fille, y compris la fameuse robe grise que le détective saisit au passage :

— Non. Ça, je le garde : pièce à conviction.

Pas un instant, l'enfant toujours ravissante et charmeuse ne paraît effrayée par l'énorme machine policière et judiciaire dans laquelle elle est entraînée. Et, bien sûr, elle affirme n'avoir jamais, ni de près ni de loin, participé aux meurtres de ses deux petits compagnons.

C'est alors que le policier interroge enfin son amie Pamela Collins, revenue tout exprès de colonie de vacances. Pamela, douze ans, est un peu plus grande, aussi jolie que Krystie James, la même très belle chevelure noire ébouriffée, les mêmes dents bien blanches, mais les yeux noirs, le visage moins triangulaire et plus équilibré ; moins de charme, moins d'autorité, moins de malice.

Bramley a connu pourtant bien des assassins, il ne parvient pas cependant à imaginer que cette gamine, si correcte dans son petit blazer, ait tué. Il regarde ses mains posées sur sa jupe dont les doigts semblent encore si fragiles, et a peine à les imaginer crispés sur le cou d'un enfant pour l'étrangler.

Dès les premiers mots, il paraît évident qu'elle est littéralement subjuguée par Krystie James.

— Ce n'est pas moi, dit-elle. Je n'ai rien fait...

— Alors, c'est Krystie James ?... Mais pourquoi a-t-elle fait cela ?

Pamela hausse les épaules.

— Elle est comme cela !

Et, dans le bureau silencieux, sa petite voix fait à l'inspecteur les aveux les plus insensés qu'il ait entendus de toute sa carrière.

— Pourquoi es-tu devenue l'amie de Krystie James ?

— Parce qu'elle était tellement chouette !

— Tu veux dire : belle ?

— Oui ! Vous ne trouvez pas qu'elle est belle ?

— Si ! Mais affreusement méchante !

— Oh ! cela, oui... Elle fait du mal à chaque fois qu'elle le peut !

— Par exemple ?

— Eh bien, un jour, elle a saisi Mary, qui a huit ans, par le cou et elle m'a expliqué : « Tu vois, c'est comme cela qu'on peut tuer quelqu'un. » Une autre fois, elle a égorgé le pigeon de mon frère.

— Et tu l'as regardée sans rien dire ?

— Si, si. Je lui disais : « Tu ne vas pas faire cela... Tu ne vas pas faire cela... » Mais elle l'a fait.

— Pourquoi es-tu restée son amie si tu trouvais cela tellement affreux ?

— Je ne sais pas. Je voulais toujours jouer avec elle, absolument. Je ne voulais pas la quitter.

— Tu étais là quand elle a tué William ?

— Non... enfin... elle m'avait dit qu'il fallait le tuer.

— Mais pourquoi, bon sang ?

— Je ne sais pas. On savait qu'il était dans la maison en ruine. Devant le trou, comme je ne voulais pas entrer, Krystie s'est moquée de moi : « Tu te dégonfles ? Cela ne fait rien. Je vais te montrer, tu vas voir, c'est vite fait. » Quelques instants après, elle est ressortie... Elle était toute rouge et elle m'a dit : « Ça y est... Tu vois, cela n'a pas été long, c'est vraiment facile. On recommencera. »

— Et les lettres ? Enfin, les petits bouts de papier que vous avez distribués dans le home d'enfants ?

— C'est elle qui a fait le modèle. Après, elle en a écrit cinq et moi aussi. Le soir, on est montées en douce dans le dortoir et on a distribué les papiers.

— Mais comment as-tu pu faire une chose pareille ?

— Moi, je prenais cela pour des blagues.

— Et l'assassinat de Peter Corley, tu y étais ?

— Ben... oui.

Et la fillette, en hésitant, ravivant l'horreur de la scène, raconte comment elles se sont rendues, le 31 juillet, à leur place de jeu préférée : un terrain vague plein de détritiques et de châssis de voitures rouillées. Peter était là, avec son chien. Krystie s'est mise à le pincer. Lorsque Pamela lui a dit : « Mais laisse-le donc tranquille », Krystie, qui paraissait très surexcitée, l'a repoussée violemment. Des garçons sont arrivés. Krystie leur a crié alors : « Fichez-moi le camp ou je vous chasse avec le chien ! » Tandis qu'ils s'enfuyaient, Krystie a jeté le petit garçon de trois ans à terre, elle y'est agenouillée et a serré ses mains autour de son cou. Enfin, elle a relevé la tête et dit à Pamela : « Tiens, continue, moi je n'en peux plus. »

Pamela affirme qu'elle a pris alors ses jambes à son cou, ne voulant pas faire de mal à Peter qu'elle aimait beaucoup.

Elle précise :

— Lorsque je suis partie, je suis sûre qu'il vivait encore et j'ai cru qu'elle allait le laisser.

Puis elle est rentrée chez elle, mais Krystie est revenue la chercher avec le chien de Peter :

— Viens avec moi, tu vas voir, c'est une surprise.

Elle la conduisit ainsi auprès de l'enfant dont les lèvres étaient bleues et qui était mort. Avec une lame de rasoir qu'elle avait apportée, elle a coupé quelques cheveux au cadavre et a tracé sur son ventre un K et un P pour Krystie et Pamela.

— C'est tout ? demande enfin le policier qui interroge Pamela.

— Oui. Je me suis enfuie, mais une heure plus tard Krystie m'a obligée encore à retourner près de Peter.

— Et puis ?...

— Le lendemain, heureusement, je suis partie en colonie de vacances.

Noël 1969 est proche : dans la salle des assises de Newcastle résonne la voix pure d'une fillette de onze ans qui dit poliment, pleine de respect :

— Je remercie les jurés de leur verdict.

Au moment où Pamela Collins, lavée de l'accusation de meurtre, se lève pour suivre le policier qui lui rend sa liberté, à ses côtés, sur le banc des accusés, Krystie James, onze ans, qui fut sa meilleure amie, d'un geste rapide, rejette ses cheveux en arrière et lui crie :

— Pamela, je te hais !

Puis l'avocat de Krystie, encore ému de la sentence qui vient d'être prononcée contre elle, la voit se retourner pour lui demander ironiquement en croisant les bras :

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

Le verdict est : « Coupable de meurtre avec préméditation. » Mais que faire de Krystie ?

C'est évidemment la question que se pose toute l'Angleterre. Sur la suggestion des psychiatres, Krystie James, onze ans, vient d'être jugée comme une adulte responsable et non comme une enfant incapable de comprendre la conséquence de ses actes. Bien qu'elle ait toujours nié, pas un Anglais ne doutera jamais de sa culpabilité.

Comme on ne veut pas d'elle dans les maisons de rééducation, force est de l'emprisonner avec les criminelles adultes. Et les Anglais s'empressent d'oublier la plus jeune criminelle d'Angleterre.

Ainsi jusqu'au mois de mai 1972 où, à l'âge de raison, elle se rappelle à leur bon souvenir en s'évadant. Sa cavale ne dure que trois jours. Selon la presse anglaise, elle les passe avec l'homme qui l'avait prise en auto-stop. Ce sera sa première histoire d'amour.

Deux ans plus tard, en mai 1974, la voici libérée. Elle a maintenant vingt-deux ans, et les autorités judiciaires estiment qu'elle est en mesure de reprendre sa place dans la société. En prison, elle a étudié et passé des examens. Devenue une ravissante jeune femme au minois de chatte et aux yeux bleus, elle fait toujours montre d'une forte personnalité.

— Je n'ai pas peur d'affronter le monde, dit-elle. Je ne changerai pas de nom. Il faudra que l'on m'accepte comme je suis, avec mon identité et mon passé.

Défiant l'opinion, elle décidera de rentrer vivre dans sa ville natale, à l'endroit même où les passants jetaient des pierres contre la maison familiale.

LES BOURGEOIS DE COLOGNE

À quoi ressemble le richissime marchand de houblon Théo Kholer ? Il ressemble comme deux gouttes d'eau au richissime marchand de houblon Ader Krantz. Même carrure, même estomac de grand buveur de bière, mêmes joues pleines et roses, même voix tonitruante.

Le premier téléphone au second depuis Cologne, dans la bonne ville de Kulmbach.

— Ader, j'ai un grand service à te demander, il s'agit de mon fils aîné Georges. Pourrais-tu le prendre en stage pour une année ?

— Sans difficulté, mon cher Théo ! Qu'est-ce qu'il y a ? Des ennuis avec ton garçon ?

— Cette génération me rend malade ! Tu connais mes principes ! Je n'ai pas élevé un fils jusqu'à vingt-cinq ans pour qu'il fasse des bêtises avec la première pin-up venue !

— Une pin-up ?

— Elle se prend pour une pin-up, en tout cas. Ma secrétaire Kristel, tu la connais ?

— Jolie fille !

— Possible, mais l'aîné des Kholer a autre chose à faire qu'à courir après une petite secrétaire. Elle l'a envoyé promener, pourtant, mais il s'obstine ! Un vrai désastre, mon vieux ! Le gamin rêve au clair de lune, lui envoie des fleurs et des poèmes, il la coince dans les couloirs, c'est devenu infernal.

— Renvoie la secrétaire !

— Ah non ! Pour une fois que j'en tiens une sérieuse. Alors, c'est dit, je te l'envoie ?

— Expédie-moi le don Juan, j'en fais mon affaire ! Chez moi, il sera bien obligé d'apprendre le métier. Ma secrétaire est un vrai repoussoir, et il y a longtemps qu'elle a passé le cap des fredaines.

— Je compte sur toi.

— Entendu.

Le cours du houblon est inchangé, la fortune de Théo Kholer et celle d'Ader Krantz se maintiennent solidement depuis la fin de la guerre. Ils ont reconstruit maison, industrie, honneur et compte en banque. Ils se comprennent : un fils de vingt-cinq ans doit marcher sur les traces de son père et épouser une fille de son monde, de son sang et de sa fortune à venir. Question de principe !

Question subsidiaire : peut-on construire un criminel à base de principe ?

Réponse : oui.

Georges Kholer a donc vingt-cinq ans. Le voici qui pénètre dans la villa cossue et moderne de l'ami Krantz. Même architecture, même décor que chez son père.

L'ami Krantz, qui n'a pas de fils, examine le rejeton de son vieux camarade.

Un toupet de cheveux lisses bien peignés de gauche à droite au-dessus d'un front étroit. Une paire de sourcils effarés, un regard inquiet derrière des lunettes d'étudiant sage. Un nez droit à la narine large et le reste du visage en forme de poire soutenu par un nœud de cravate étriqué.

Intérieurement, l'ami Krantz se dit :

« Aucun caractère, trouillard, le dos mou. J'espère qu'il a au moins le sens des affaires. Et en plus, monsieur boit du soda américain ! Pauvre Théo, enfin, tâchons d'améliorer l'héritier. Entre vieux copains de guerre, c'est la moindre des choses. »

L'héritier est donc invité à faire partie de la maison familiale des Krantz et à s'intégrer aux affaires des Krantz.

Ici, mêmes principes et même métier que chez son père. Il sera formé au houblon et à la discipline de son rang, ou il cassera...

Mais, à haute voix, l'ami Krantz accueille le nouveau venu avec une bonhomie étudiée :

— Alors, jeune ami, on vient faire ses classes chez un concurrent ? Excellente idée de ton père ! À partir de demain, je te colle à la manutention. Tu commences à 6 heures, une pause à 10 heures, fin du travail à 17 heures. Le bas de l'échelle, mon garçon. Je ne connais rien de mieux que ça pour t'en dégoûter et te donner l'envie de grimper dans les étages supérieurs. Mais tu apprendras le métier à la base et ça te fera les muscles. Ensuite, tu apprendras à gérer les stocks, puis on te mettra à la comptabilité et, si tout va bien, tu finiras ton stage avec moi. Entre-temps, je te conseille de bien dormir la nuit et de faire du

vélo le dimanche.

Georges Kholer remercie, promet d'être à la hauteur de sa tâche et on le conduit à la chambre d'ami.

« On », c'est le grain de sable, l'éternel grain de sable qui vient toujours se glisser dans les belles mécaniques humaines.

« On » a vingt-deux ans, les cheveux sages, des yeux clairs et doux, un visage fin et souriant, une grâce discrète et une éducation religieuse sans faille. « On » s'appelle Anna et occupe dans la maison Krantz la modeste situation de bonne à tout faire.

Anna porte donc les valises de « Monsieur Georges », ouvre les volets de sa chambre sur l'immensité des champs de houblon, prépare la couverture et se retire avec un charmant sourire timide.

— Je vous souhaite un bon séjour, Monsieur. Votre petit déjeuner sera prêt à 5 h 30 dans la petite salle à manger. Si vous avez besoin de moi, vous sonnez ici.

Anna est le seul vrai sourire qui ait accueilli le malheureux Georges, amoureux transi et repoussé par une secrétaire plus âgée que lui, ignoré par sa mère, terrorisé par son père et chahuté par son jeune frère. Y aurait-il enfin pour lui un peu de chaleur humaine ? Existerait-il quelqu'un qui ne songe pas immédiatement à le juger, à estimer ses capacités d'héritier du houblon, à se moquer de son air gauche et de sa timidité maladive ? Il sourit à la jeune bonne et, au fil des jours, ce qui devait arriver arriva...

Chez l'ami Krantz, millionnaire du houblon dans les années 60, on n'a guère le temps d'examiner les problèmes domestiques.

M^{me} Krantz, ce soir de juin, engage cependant la conversation sur ce sujet avec son époux.

— Ader, nous avons un petit ennui avec Anna.

— Ma chère, les histoires de bonne te concernent.

— Elle est enceinte, ce n'est pas convenable. Une fille que j'ai sortie de sa famille à seize ans, vierge et pratiquante !

— Enceinte ? De qui ?

— De ton protégé, évidemment, le fils Kholer.

— Ce garçon a décidément le diable au corps ! Lui as-tu parlé ?

— Je lui ai fait la leçon, bien entendu. Je lui ai expliqué que cette fille n'était pas faite pour lui et qu'il aurait pu au moins éviter de lui faire un enfant. Il est notre invité, mais tout de même ! Je tiens à cette

filles, c'est une domestique parfaite et bonne lingère. Cela m'ennuierait de m'en séparer.

— Eh bien, il n'y a qu'à lui proposer 100 marks d'augmentation, elle pourra s'en tirer.

— Ce n'est pas si simple, Ader, il est amoureux et mademoiselle ne supporte pas les moqueries du personnel !

— Diable, ça se voit tant que ça, qu'elle est enceinte ?

— Il y a presque six mois déjà.

— Ce garçon est un imbécile ! Me voilà obligé de prévenir son père. Après tout, c'est à lui d'indemniser Anna.

— J'ai peur que la situation ne soit pas si simple. Il a décidé de la présenter à ses parents et de l'épouser !

— Il a décidé ? Voilà bien la première fois qu'il décide quelque chose, celui-là, et bien entendu c'est une bêtise ! Anna est d'accord ?

— Anna n'a pas très confiance en lui. D'après ce qu'elle m'a dit, il a déjà promis dix fois de l'emmener à Cologne et de la présenter à son père, mais il n'arrive pas à se décider.

— Eh bien, nous allons l'y expédier pour une semaine de vacances ! Il sera bien obligé d'affronter le vieux Kholer, je vois ça d'ici !

— Et s'il l'épouse ? Je n'aurai plus de bonne ! Anna est faite pour ce métier, il est impensable de l'imaginer devenant M^{me} Kholer, héritière des houblons Kholer !

— Aucun danger, je connais trop les principes de ce vieux Théo. Il va tempêter, déshériter son fils, renvoyer la belle et tout rentrera dans l'ordre. Le garçon finira son stage chez papa et Anna rentrera chez nous.

— Avec un bébé ? Tu n'y penses pas !

— Ma chère, les crèches sont faites pour ces gens-là ! À elle de prendre ses responsabilités mais, crois-moi, il faudra l'augmenter un peu si tu veux la garder.

Devant les juges, quelque temps plus tard, Ader Krantz et son épouse ne craindront pas de répéter cette conversation dont la teneur leur apparaît toujours comme raisonnable.

C'est ainsi que Georges Kholer quitte la bonne ville de Kulmbach le 21 juin 1961 dans la voiture offerte par sa mère, en direction de Cologne et de son père.

A-t-il pris réellement la décision ? Voici son récit :

« J'ai retrouvé Anna à la gare centrale, elle avait bonne mine, elle était élégante et on ne voyait pas qu'elle était enceinte. À peine dans la voiture, elle a commencé à me supplier de l'emmener à Cologne. J'hésitais, j'avais peur de présenter à mes parents une bonne qui attendait un enfant de moi. Je voulais les préparer, y aller seul une première fois. Anna m'a accusé de chercher de mauvais prétextes. Ensuite, elle m'a dit que je roulais trop vite et a pris le volant. Elle était nerveuse, elle me disait :

« "Jette-toi contre un arbre, comme ça, on sera morts tous les deux et tu n'auras plus de décision à prendre ! Tout sera arrangé !"

« Ensuite, on s'est arrêtés sur un parking et on s'est disputés. Elle voulait garder le volant pour aller à Cologne. Moi, je ne voulais pas. Elle est vraiment devenue hystérique, elle s'est mise à crier :

« "Alors, c'est comme ça ? C'est comme ça que vous vous conduisez chez les gens distingués ? Vous couchez avec la bonne et vous vous esquiviez ! Tu n'es qu'un mufle et un enfant gâté. Ce que tu cherches, c'est à te débarrasser d'un marmot qui t'encombre. Eh bien, vas-y ! Conduis, emmène-moi où tu veux ! Fonce sur la route, écrase-nous contre un arbre, espèce de lâche !"

Selon Georges Kholer, ce sont les dernières paroles d'Anna.

Après, il ne sait plus. Il parle d'un brouillard rouge dans sa tête. Ce serait donc dans ce brouillard rouge que Georges Kholer, héritier des houblons Kholer, aurait agi avec la précision que voici :

Il y avait sur la boîte à gants de la voiture un élastique large et solide destiné à maintenir les cartes routières. Il a arraché cet élastique et a étranglé Anna. Ensuite, il a foncé sur l'autoroute jusqu'à un chemin forestier. Il s'est enfoncé le plus loin possible dans les bois pour y cacher le corps. Il a arraché les boutons de nacre de son veston à cause des empreintes d'Anna qui s'était agrippée à lui.

Puis il est retourné à Cologne, toujours à une vitesse folle, et a jeté dans le Rhin tout ce qui pourrait le compromettre, le sac à main et les papiers d'Anna, même l'élastique. Il a fait laver la voiture dans une station-service, essuyé lui-même le tableau de bord, le volant et l'intérieur des portières, puis il est arrivé chez ses parents, sa veste sur l'épaule, l'air d'un bon garçon bien gentil et bien obéissant, venu pour une semaine de vacances.

Six jours plus tard, le corps d'Anna était identifié, sa liaison avec Georges révélée et il passait aux aveux sans réticence, avec une sorte

de soulagement, réclamant le rétablissement de la peine de mort « pour que sa tête soit la première à tomber ».

— J'ai voulu mourir aussi, je n'en ai pas eu le cran ! Et j'ai tué le seul être que j'aimais !

Ces déclarations emphatiques furent faites au moment de l'inculpation. Mais au tribunal, Georges se bat pour éviter la réclusion à vie. Sa famille a proposé aux parents d'Anna une somme de 25 000 marks s'ils ne se portaient pas partie civile.

Les deux avocats de Georges développent la théorie selon laquelle le garçon n'aurait pas tué s'il n'avait pas craint autant son père. Ils rappellent que ce père avait déjà menacé de déshériter son fils lors d'une première liaison avec une « petite » secrétaire. On met en valeur un détail (important, paraît-il). Les relations commerciales entre les deux maîtres du houblon auraient été affectées par le scandale d'une liaison ou d'un mariage avec Anna ! Et Georges le savait. Son père aurait rompu avec Ader Krantz une association qui bénéficiait aux deux sociétés.

Enfin, le père déclara lui-même à la barre :

— Je suis responsable, mon fils me craignait trop. Il me craint depuis toujours. Il a accumulé les complexes d'infériorité. Il a tué à cause de moi.

La famille d'Anna, simple et modeste, a retiré sa plainte devant le chagrin de la famille de Georges. Ils ont entendu sans frémir que leur fille avait peut-être eu l'intention de « mettre le grappin sur un héritier en le mettant devant un "bébé accompli" ».

Anna, petite bonne bien sage, au sourire plein de charme et de gentillesse, n'avait en fait pas grand monde pour la défendre, à part le procureur.

Quant au bébé de six mois, il fut dit que l'on aurait pu le sauver par césarienne si l'assassin, pris de remords, avait transporté la mère à l'hôpital aussitôt après le crime.

Mais il y avait ce soi-disant brouillard rouge, guère de remords, et, à travers la mère, n'était-ce pas surtout le bébé que Georges supprimait ? C'est quelque chose de grave que d'avoir un enfant, d'important, qui donne des responsabilités, qui oblige les pères et mères à devenir adultes. Cela fait plus peur qu'un père, un bébé ! Les psychiatres amenés par la défense eurent tout loisir de broder sur la question du bébé...

Le crime paraît bien facile et l'art de la justice est si difficile...

Et Georges Kholer a vécu quinze ans de réclusion criminelle entre

1961 et 1976. Il a retrouvé la vie à quarante ans.

ROUDI ET MOI DANS LA MÊME TOMBE

Mal rasé, hagard, l'homme frappe autour de lui la demi-douzaine de policiers qui l'assaillent. Un inspecteur, parant les coups de poing, parvient à lui passer les menottes. C'est la fin. Tout se brouille, se réduit en un minuscule point lumineux. L'écran de la télévision s'éteint, devient noir : le feuilleton policier que diffusait ce soir la chaîne de télévision Z.D.F. est fini, Rodolph et sa mère quittent le canapé.

— Veux-tu une omelette ? demande Joséphine Fischerbold à son fils.

— Oui.

— Cela te suffira ?

— Oui, maman, je n'ai pas faim.

Un étrange et terrible drame va éclater dans quelques minutes, au chaud de ce bel appartement d'une ville allemande, le soir d'un dimanche banal et pluvieux de l'hiver 1963. Rodolph, vingt-sept ans, juriste, employé à l'état civil, est un beau garçon blond et calme, un peu fade peut-être, mais que tout le monde aime bien et qui a gardé de sa tendre enfance de très bons amis.

— Tu devrais prendre un cachet pour dormir, lui conseille sa mère.

— Pour quoi faire ? demande le jeune homme un peu étonné.

— Tu vas avoir une dure journée, demain.

Rodolph en souriant convient, en effet, que les heures qui suivent vont être mouvementées : il doit mettre son travail à jour et s'occuper des derniers préparatifs du mariage qui, mardi matin, va l'unir pour le meilleur et pour le pire à sa fiancée Ingrid Brukner. Le soir même ils partiront pour Venise.

C'est que, chez les Fischerbold, la tradition est toujours et en tout point respectée : il y a un crêpe sur chaque photo de M. Fischerbold, mort l'année dernière, un crucifix au-dessus de chaque lit, des plantes vertes devant la fenêtre et une couverture de laine posée sur le canapé pour ne pas le salir.

Vers 22 heures, Rodolph embrasse sa mère et gagne sa chambre pour enfiler un pyjama et se coucher gentiment, jetant avant de s'endormir un regard sur la photo de sa future femme, blonde et rose, qui sourit comme un bébé sur la table de nuit.

Joséphine Fischerbold débarrasse la table, range méticuleusement la vaisselle dans la cuisine : un peu trop soigneusement, peut être, comme si elle voulait gagner du temps. Autrefois brune, aujourd'hui le cheveu poivre et sel, Joséphine, cinquante-deux ans, est une femme élégante, bien que moins soigneuse d'elle-même depuis quelque temps. Visage sans rien de remarquable, sinon les pommettes un peu saillantes qui lui devaient, lorsqu'elle était jeune fille, d'être surnommée « la Chinoise ».

22 h 30. Joséphine traverse le living-room, suit un petit couloir pour aller coller son oreille à la porte de Rodolph : aucun bruit, il dort.

Quelques pas pour gagner sa chambre, et Joséphine sort du tiroir de sa coiffeuse un petit paquet long et mince. Il porte encore la marque du commerçant qui le lui a vendu voici déjà deux semaines.

Du bout des ongles, Joséphine s'acharne à défaire les nœuds de la petite ficelle qui l'entoure, puis, saisissant l'extrémité du papier, elle laisse le paquet se dérouler de lui-même au-dessus du lit. Il en tombe un couteau. Un long et fort couteau pointu qu'elle ramasse en le saisissant par le manche. Au mur, la photo de son défunt mari, inspecteur des Chemins de fer, la regarde avec indifférence. Depuis qu'il est mort, Joséphine ne vit plus que pour son fils. Ce qui va se passer maintenant est la preuve que personne, aucune famille, n'est à l'abri du drame. Car, jusqu'à cette mort, la vie de famille des Fischerbold était harmonieuse et sans histoire. Il y a d'autres photos dans l'appartement. Ici les Fischerbold en compagnie de leurs amis dans un joyeux pique-nique en Forêt-Noire. Là, les Fischerbold en vacances aux Canaries. Plus loin, les Fischerbold souriant à la sortie d'une église ; sur cette photo, Rodolph, qui vient d'être baptisé, n'est qu'un bébé dans les bras de sa mère.

Inspecteur des Chemins de fer, M. Fischerbold n'avait pas un gros revenu : il a donc fallu vivre très raisonnablement pour que le garçon puisse suivre les cours de la faculté de droit.

Chez les Fischerbold, on n'est ni raciste ni contestataire, chacun considère la corrida comme un jeu criminel d'un autre âge et la chasse comme un divertissement sadique. Alors, comment expliquer ce long couteau pointu dans la main de Joséphine ?

Rodolph a connu sa fiancée il y a déjà huit ans, alors qu'il fréquentait un cours de danse. Ingrid, journaliste de mode et

mannequin, ne faisait qu'apporter un sourire de plus dans cette maison heureuse. Lors de sa dernière visite, Rodolph revenait de la pêche avec des poissons vivants. Tous les trois : la mère, le fils et sa fiancée, incapables de les tuer, se sont regardés, pouffant de rire, devant ces poissons qui frétilaient sur la table de la cuisine. Il a fallu appeler un copain dans la maison voisine pour procéder à l'exécution. Alors, comment Expliquer le long couteau pointu dans la main de Joséphine ?

Toute sa vie, elle s'est montrée d'une humeur égale envers tous, même envers la fiancée de son fils. Évidemment, de-ci, de-là, elle a exprimé quelque tristesse à l'idée de rester seule après le mariage dans ce grand appartement. Mais ni plus ni moins que les autres futures belles-mères. Alors, comment expliquer ce visage crispé, ces dents serrées et ce long couteau tandis qu'elle sort de sa chambre, traverse le couloir, pose la main sur la poignée de la porte de son fils ?

La poignée tourne lentement. Retenant son souffle, Joséphine passe le visage par l'entrebâillement. Dans la chambre obscure, aucun bruit, sinon une respiration profonde.

Le temps de s'habituer à cette obscurité, puis Joséphine, lentement, s'approche. La lueur venue du couloir lui permet de distinguer dans les draps le visage de Rodolph.

Mais le cou n'est pas visible... Or, c'est le cou qu'elle veut trancher.

Doucement, de la main gauche, Joséphine soulève le drap. Elle n'a pas un regard pour le visage paisible de son fils. Elle ne voit que la tache blafarde du cou qui, petit à petit, se dévoile.

Alors, sa main droite se crispe sur le manche du couteau pointu, affûté de neuf, et d'un geste rapide tranche la gorge de son fils.

Le sang jaillit. Mais Rodolph se redresse et découvre sa mère debout, près de lui, un couteau à la main. Il ressent une sensation tiède sur sa poitrine et voit puiser de sa gorge un liquide sombre.

Il a malgré tout la force de sauter du lit :

— Oh, maman ! Qu'est-ce que tu as fait ?

C'est un rôle plus qu'une question, qui s'étouffe dans le sang. Encore quelques pas et il s'écroule sur la moquette du couloir.

Joséphine regarde l'agonie de son fils en murmurant plusieurs fois de suite :

— Pauvre chéri... Pauvre chéri.

Après quoi elle va dans le living-room chercher un coussin pour le

glisser sous la tête du jeune homme. Celui-ci tardant à rendre le dernier soupir, elle lève encore une fois le couteau pointu pour le lui plonger dans le cœur.

Joséphine vient d'entendre frapper à la porte d'entrée. La famille Herbert, locataire du dessous, a été réveillée par le bruit lorsque Rodolph s'est effondré dans le couloir. M^{me} Herbert, ayant jeté un manteau sur ses épaules, vient de gravir l'escalier quatre à quatre. Elle demande maintenant derrière la porte fermée :

— Avez-vous besoin d'aide, madame Fischerbold ?

Elle entend la voix calme de celle-ci lui répondre :

— Non, non, merci madame Herbert, ce n'est rien. Mon fils vient d'avoir un petit malaise, mais cela va mieux. Merci encore.

La voisine, tranquilisée, redescend chez elle, tandis que Joséphine pieusement recouvre le cadavre avec la couverture qu'elle vient de prendre sur le canapé.

Cela fait, elle ouvre en grand le robinet du lavabo de la salle de bains pour laver ses bras pleins de sang. De retour dans sa chambre, la voici qui revêt la robe de deuil portée pour la dernière fois lors de l'enterrement de son mari.

Dans le living-room elle ouvre le petit secrétaire, sort du papier à lettres, s'assoit confortablement et commence à écrire une lettre d'adieu. Une longue longue lettre qui lui demande plus d'une heure de rédaction, car elle en remplit quatre pages d'une écriture nette, précise, sans la moindre trace d'agitation. La lettre commence par la phrase suivante : « Je quitte la vie et j'emmène Roudi avec moi. Tout ce que je vais écrire est la plus stricte vérité. Personne ne ment dans un moment pareil. »

Le reste traduit son désespoir, sa terreur de la solitude, sa jalousie, sa rage froide de voir son fils épouser ce mannequin blond et rose au sourire de bébé. La lettre se termine par cette prière : « S'il vous plaît, mettez-nous, Roudi et moi, dans la même tombe. Nous voulons rester ensemble. Adieu. »

Seul signe de son trouble : elle oublie de signer. Mais elle n'oublie pas de déposer près de la lettre l'argent nécessaire à l'enterrement : ce qui lui reste de l'assurance touchée à la mort de son mari.

À 7 heures du matin, en un lundi pluvieux d'automne, M^{me} Vve Joséphine Fischerbold, cinquante-deux ans, qui vient d'égorger Rodolph, son fils de vingt-sept ans, sort de sa maison bourgeoise,

méticuleusement vêtue de son manteau d'astrakan, un petit foulard noué autour du cou et coiffée d'un chapeau qui ajoute à l'ensemble une touche de respectabilité parfaite.

Dans le parc municipal, qu'elle doit traverser pour se rendre à la gare, elle ouvre son sac à main, en sort la bague de fiançailles de Rodolph qu'elle jette avec désinvolture dans un buisson.

8 h 30. Elle monte dans le train.

8 h 45. Elle quitte quelques instants son compartiment comme si elle se rendait aux toilettes. En réalité, Joséphine se contente d'ouvrir la porte du wagon, pour jeter dans la campagne le long couteau pointu et sanglant.

9 h 15. Parvenue dans la petite ville qui semble être le but de son voyage, Joséphine accomplit à pied le trajet qui sépare la gare de l'église, où elle s'agenouille et prie pendant une quinzaine de minutes. Avant de quitter l'église pour retourner à la gare, elle glisse 200 marks en billets dans le tronc.

9 h 45. La voici qui monte de nouveau dans le train comme si elle voulait retourner chez elle.

À la même heure, au quatrième étage de la maison bourgeoise, un ami de Rodolph, venu le chercher pour l'aider dans ses préparatifs de mariage, après avoir longtemps sonné et frappé, s'étonne que personne ne lui réponde. La voisine du dessous, M^{me} Herbert, le rejoint quatre à quatre :

— C'est bizarre, dit-elle. Cette nuit j'ai été réveillée par un bruit. M^{me} Fischerbold m'a dit que son fils venait d'avoir un malaise. Pourvu que cela ne se soit pas aggravé.

L'ami de Rodolph, inquiet, à tout hasard, essaie de jeter un œil par le trou de la serrure. Or, que voit-il par le trou de la serrure ? Exactement dans son champ visuel... Le corps de son ami qui semble dormir dans le couloir, allongé sous une couverture, la tête sur un coussin. Mais un rayon de lumière venu d'une fenêtre lointaine laisse deviner une énorme tache sombre autour de lui sur la moquette.

— Ma parole, c'est du sang !

10 heures. Profitant d'un arrêt dans une petite gare, Joséphine, apparemment décidée à se suicider, saute de son wagon, se rend au bout du quai, descend sur la voie et marche quelques instants entre les rails. Elle cherche un endroit propice, un virage par exemple, qui empêcherait le conducteur d'un train de la voir de loin, ou bien un

arbre, un muret qui lui permettrait de se dissimuler pour se jeter sous la locomotrice au dernier moment.

Mais dans les champs, de loin, des paysans l'observent, étonnés de voir une femme marcher ainsi sur la voie. Elle décide alors d'attendre qu'ils soient partis. Peut-être dans une heure ou deux iront-ils déjeuner. Elle a tout son temps.

10 h 30. Sous une pluie battante, Joséphine a gagné le centre de la petite ville pour entrer dans un café et attendre l'heure du déjeuner. Elle prend une tasse de thé et mange des gâteaux. De retour à la gare, une heure plus tard, elle consulte les horaires des chemins de fer. Un train est prévu pour 10 h 50. Quinze nouvelles minutes à passer dans la salle d'attente. Après quoi elle gagne l'extrémité du quai, descend sur la voie et marche au-devant du train.

Le voici qui apparaît, tout là-bas, très loin, minuscule. Le train approche tandis que Joséphine avance d'un pas égal, enjambant la pierraille de traverse en traverse.

Il n'y a plus de paysans dans les champs, mais un arbre à droite, et un peu plus loin un muret sur la gauche. Or, non seulement elle ne se dissimule pas, mais se fige bien visible au milieu de la voie lorsque le train n'est plus qu'à 200 mètres.

Après avoir fait hurler sa sirène, le conducteur actionne brutalement les freins, et dans un hurlement le lourd convoi s'arrête à quelques pas.

Dans le bureau du commissariat, un vieux policier bourru, ancien combattant qui doit à une grenade sa gueule de travers, voit s'asseoir devant lui le distingué expert en psychiatrie qui vient d'interroger la criminelle :

— Alors ?

— Alors c'est une dépression, dit le psychiatre aux cheveux en brosse, essuyant ses lunettes.

— Une dépression ? Dites plutôt que c'est une folle !

— Elle a en effet le comportement d'une folle, admet le psychiatre. Être fou, c'est avoir un comportement anormal. Si je suis là, c'est pour expliquer pourquoi, comment elle en est arrivée à ce comportement que vous appelez : la folie... Je vous en parle ou je me contente de faire un rapport au Parquet ?

— Allez-y, grogne le vieux policier, je vous écoute.

— Eh bien, M^{me} Fischerbold a été poussée à l'assassinat par un

complexe mère-fils maladif. Celui-ci s'est aggravé après la mort de son mari, pour prendre de monstrueuses proportions lorsqu'elle a su qu'elle allait perdre Rodolph à cause de ce mariage. La psychose dépressive, d'abord latente, est devenue une force capable de faire exploser sa personnalité.

— Je veux bien, mais de là à tuer son fils...

— Ce n'est pas tellement étrange, monsieur le Commissaire, cela peut arriver à bien des gens, n'importe quand, n'importe où. L'assassinat a été préparé soigneusement et n'a donc pas eu lieu dans un instant de colère : ce n'est pas un crime passionnel. Le but d'une personne dépressive, son objectif essentiel, c'est de se nuire, de se démolir, de se détruire. Et tout ce qui lui barre le chemin, tout ce qui l'empêche d'atteindre ce but doit être écarté, anéanti, quoi que ce soit ou qui que ce soit. Dans le cas de cette femme, la dépression était tellement forte qu'elle a éteint l'amour très réel qu'elle portait à son fils. Son fils vivant, elle ne pouvait pas se suicider, alors elle l'a tué.

— Moi je veux bien, grogne encore le commissaire, mais comment expliquez-vous le cynisme avec lequel elle vient de m'avouer son crime.

— Ce n'est pas du cynisme, monsieur le Commissaire, mais une sorte de sérénité. Elle m'a dit : « À présent je suis contente de ne pas m'être suicidée. Maintenant je peux expier. Je veux expier. » La mort du fils a supprimé le complexe, donc supprimé l'intention de se suicider. Les 11000 marks qu'on a trouvés sur elle démontrent que, consciemment ou non, elle ne comptait plus se suicider. Elle m'a expliqué : « Je les ai mis sans réfléchir dans mon sac. »

Un petit détail : l'église catholique refusera à Rodolph un enterrement religieux, le considérant comme excommunié. Explication : il avait l'intention d'épouser Ingrid dans une église protestante.

Les conventions et les explications à propos de tout, et son tout, finiront-elles par rendre fous jusqu'à ceux qui les créent et les recherchent ?

L'AVEU

Il arrive une drôle de chose au brigadier Mangin. Il en a vu, pourtant, des drôles de choses, en trente ans de carrière. Et voilà que, à deux semaines de la retraite, cette femme-là vient lui raconter cette chose-là.

Le brigadier Mangin, tout rond, tout brave, s'essuie le front machinalement. Il ne fait pas chaud, mais il a l'impression de transpirer.

— Pourquoi me dire ça maintenant, Aline ? Hein ? Pourquoi tu t'es pas dénoncée avant ? Et puis, est-ce que je sais si c'est vrai moi ? Une horreur pareille. Comment est-ce que t'as pu faire ? Comment ça s'est pas vu ? Y'avait personne avec toi ?

— Y'avait mon homme, mais il a rien vu...

— Ça c'est pas possible ! Tu vas pas me dire que Léon était bête à ce point-là ? Pas bien futé, d'accord, mais tout de même, c'est des choses qu'un mari est bien obligé de voir !

— Pas Léon. Léon, il dormait comme une souche, le pauvre. Et puis, il était pas bien porté sur la chose.

— En vingt ans de mariage, il t'a quand même pas laissée dormir toute seule !

— Ben si. Il a fait ce qu'il a pu, ça on peut pas dire. Maintenant qu'il a passé, qu'il est plus là pour avoir honte, je peux bien en parler.

— Qu'est-ce que tu racontes ! Léon ?

— L'a essayé deux fois. Juste après not' mariage. À cette époque j'étais pas ben maligne. J'ai attendu quelques jours. Et puis, au bout d'une semaine, y m'a dit comme ça : « L'Aline, faut que j'fasse mon devoir conjugal, le curé l'a dit. »

— Et alors ?

— Ben il a fait son devoir. Mais comme je dis maintenant, ç'aurait été un devoir d'école que le maître y aurait pas donné son certificat. Alors il a recommencé, le jour d'après.

— Et alors ?

— Ben alors, alors rien ! Il était ben embêté. Et puis, en ce temps-là, on allait pas voir les toubibs pour un oui ou un non. Alors j'ai dit comme ça à Léon : « Te tourmente pas. C'est pas des choses qui me tracassent ! Ça a pas ben d'utilité si on veut pas de gamins. » Et moi ça me tourmentait pas, les gamins. Chez nous, à la maison, on était douze. Y avait jamais assez pour tout le monde, à part les taloches. La mère est morte avant l'âge à cause de ça. Dans mon idée, les gamins ça donnait que de la misère. Je savais bien que ça me manquerait pas.

— Et qu'est-ce qu'il a dit, Léon ?

— Ben il a dit : « Tope là ! On fera comme tu dis, on s'en tourmentera pas. » Alors il a jamais rien vu, rien. Y dormait dans le lit d'à côté. Il aurait même pas pu dire la couleur de ma chemise.

Le brigadier Mangin a l'impression d'entendre une histoire du Moyen Age. Mais les faits qui lui sont rapportés datent de vingt ans à peine, c'est-à-dire des années 50.

Il regarde l'Aline comme s'il ne l'avait jamais vue. Cette femme solide, à l'air sain, au teint bruni, avec ses mains de travailleuse de force, c'est un monstre. Elle le dit, presque tranquillement, assise là sur cette chaise de bois, dans la propre maison du brigadier Mangin.

— Si c'est des aveux officiels que tu veux faire, faudra qu'on aille au bureau et que tu signes une déclaration devant témoin, et puis on va vérifier. Je te préviens !

— On dirait que vous me prenez pour une menteuse ?

— J'arrive pas à y croire. Et surtout que tu le dises maintenant. Pourquoi ?

— Parce que maintenant ça me réveille la nuit. J'en dors plus, je les vois partout, comme des fantômes. C'est le remords. Et comme j'ai pas de religion, y'a qu'ici, y'a que vous pour me confesser.

Cette confession s'est passée dans un petit village belge, où vivait, sans que personne l'ait jamais deviné, la pire des criminelles ayant commis le pire des crimes.

Ils sont dans le jardin d'Aline. Trois gendarmes, un fossoyeur réquisitionné par le maire, le maire et le médecin.

Vêtue d'une blouse grise à carreaux, les mains dans les poches, Aline réfléchit en examinant le potager.

— Faut creuser là, le long du petit mur. J'ai compté dix pas à partir de l'allée.

Un gendarme compte dix pas, mais Aline n'est pas d'accord, il a

fait de grandes enjambées. Elle recommence et indique l'endroit du bout de sa chaussure.

— C'est là.

Le gendarme enfonce un piquet de bois dans la terre. Aline parcourt l'allée et se dirige vers l'angle du jardin, près d'un puits désaffecté.

— Le deuxième, c'est pas compliqué, j'ai pas eu le temps, c'était l'aube, alors je l'ai mis là, avec des pierres par-dessus.

Le gendarme se penche sur le puits et dit :

— Y'a bien 20 mètres, faudra un treuil.

Ils ne sont pas à l'aise, tous ces hommes. Aline semble au contraire soulagée. Assise maintenant sur un banc de bois, elle lève son visage aux traits plats, pommettes saillantes et regard clair.

— Pour le troisième, je sais pas si vous trouverez grand-chose... J'ai mis de la chaux vive.

Elle se tait un moment, puis ajoute durement :

— C'est parce que j'y avais mis le chien deux jours avant, ça c'est trouvé comme ça.

Le maire regarde ailleurs, les gendarmes prennent des notes, ils font un relevé des tombes qu'Aline vient de leur indiquer. Seul le fossoyeur, endurci tout de même à ce genre de chose, pose la question :

— Bon, alors j'y vais ? Par où je commence ?

Le médecin l'arrête.

— Attendez. Il y a tout de même des précautions à prendre. Vous allez creuser, et après ? Où mettrez-vous les corps ? Il faudrait déterminer les dates d'inhumation ! Je ne comprends pas que la brigade n'ait pas demandé un expert.

Le brigadier Mangin hausse les épaules :

— La dernière tombe a plus de vingt ans ! Vous voulez déterminer quoi ? J'ai la déposition ici, elle a déclaré : 1948 pour le premier, à la lune de mars. Le second en 51, pour la mi-novembre. Et le troisième en 52, deux jours après Noël.

— Reste le mode d'exécution !

— Elle l'a dit. C'est le même pour les trois. Étouffés. Il vous suffira de préciser dans votre rapport les sexes et les âges si c'est possible. Pour confirmation. Enfin pour la règle. Je vous demanderai aussi un examen médical de la prévenue. La lettre du procureur dit qu'il faut

savoir si elle a véritablement accouché. Il dit : « Ne pas écarter la possibilité qu'il s'agisse d'enfants étrangers à cette femme. »

Aline B., quarante-deux ans, vient donc d'avouer l'assassinat délibéré de trois nouveau-nés qu'elle aurait portés, mis au monde et inhumés en cachette, entre 1948 et 1952.

Personne ne s'est jamais douté de la chose. Cette femme, plutôt avenante, menant une vie tranquille, et travailleuse, n'a rien d'une criminelle en apparence. Absolument rien. Et dans ce jardin, à deux pas de l'évidence, le brigadier Mangin n'arrive pas encore à y croire.

Il se dit par moments : « C'est peut-être qu'elle est devenue folle l'Aline, à vivre des années avec un incapable. Elle s'est imaginé des enfants, et elle s'est imaginé qu'elle les tuait. On en a vu des folies comme ça, ça s'est déjà vu. »

Le brave brigadier Mangin aimerait bien que l'Aline soit folle. Ce serait moins horrible, plus simple, ça rassurerait tout le monde. Oh oui, on n'a pas l'habitude de l'horreur, dans ce village, pas l'habitude des monstres. La seule habitude, ici, c'est la normalité, la discrétion sur la vie des autres, la tranquillité en somme, sans voyou ni criminel, juste quelques braconniers.

Alors, le brigadier Mangin est bien malheureux d'être là, à deux semaines d'une retraite aussi tranquille que le reste. Et il s'essuie le front, machinalement, en tournant un peu le dos au fossoyeur.

Aline B. est de retour dans le bureau de la gendarmerie locale. L'un des hommes dit :

— On lui met les menottes, brigadier ?

Les menottes ? Pour quoi faire. Cette femme ne sera même pas poursuivie. Ces crimes ont dépassé la limite d'âge. Forclos. Terminé. Elle aurait même pu en parler avant.

Le brave brigadier Mangin en est tout retourné. Plus impressionné par les pauvres choses trouvées dans la terre du jardin que par tous les cadavres de la guerre. Il le dit :

— C'est inhumain ce que t'as fait, Aline ! Inhumain. C'était tes enfants, ton sang, t'as donc rien dans le cœur ?

— C'était pas mes enfants, c'était pas ceux de Léon, en tout cas. Comment j'aurais pu lui faire croire que c'était les siens ?

— T'avais un amant ?

— Un amant ? J'ai jamais eu d'amant, moi ! Les amants c'est des histoires de livres.

— Tu les as quand même pas faits toute seule, hein ?

— C'était des passants. Je sais rien de plus sur eux. La première fois, c'est parce que je voulais savoir comment c'était. Léon m'avait rien montré du tout. Il est passé un marchand de graines, et puis voilà. Quand j'ai vu que j'étais grosse, ça m'a fait peur. Vous pouvez pas savoir, vous ! J'ai dû me ficeler le ventre, me serrer comme une malheureuse. Et quand j'ai senti que ça venait, y a fallu que j'aille me cacher comme une bête. Vous pouvez pas savoir. Moi aussi j'en avais lu et entendu des histoires de femmes qui accouchent dans de jolis draps, et on leur apporte des fleurs, et le reste. Moi j'ai fait comme si j'étais malade, rien de plus.

« La deuxième fois, j'ai essayé de dire à Léon : "Et si on avait un enfant, comme tout le monde, ça te dirait pas ?" J'étais prise. Je le savais. Mais il a même pas voulu faire semblant.

« Pour la troisième, c'est pas de ma faute, c'est un "camp volant", un forain, ceux qui installaient leur manège pour la fête des moissons. Y m'a prise de force. J'ai tellement avalé de tisanes et de saletés, toutes les recettes je les ai utilisées, alors il est parti avant, et j'ai bien cru que j'en mourrais moi aussi.

— Et ton mari ? Il t'a jamais posé de questions ? Même quand il te voyait malade ?

— Oh, Léon ! Y avait qu'à lui dire de pas s'en tourmenter. Qu'est-ce que vous allez faire de moi, maintenant ? Je vais pas en prison ?

— Non.

— Pourquoi ? C'est pas un crime, que j'ai fait ?

— Si, c'est un crime, mais tu en rendras compte au bon Dieu, pas à nous. Le procureur demande un rapport, on va lui faire son rapport. Tu vas signer ta déposition et tu rentres chez toi.

— C'est tout ? Ça sera marqué nulle part ?

— Ça sera marqué dans un dossier.

— Qu'est-ce que je vais faire, maintenant ?

— Tu vas payer les frais, et puis il faut donner une sépulture à tes enfants.

— Une vraie tombe au cimetière ? Je veux pas.

— Si tu ne le fais pas, ils iront à la fausse commune.

— C'est mieux comme ça. De toute façon je pourrai pas mettre de nom sur la pierre. Alors !

— T'as un nom, tout de même !

— C'est celui de Léon ! Ça serait pas honnête pour lui. Si j'ai fait ça, c'était pour pas qu'il ait de la honte, je veux pas lui en faire après sa mort.

— Et ta honte à toi ? Tu m'as parlé de remords.

— Vous en voulez pas de mes remords, vous voulez même pas me mettre en prison. Si j'avais su que ça servait à rien vot' justice ! À quoi ça rime de me renvoyer au bon Dieu ? J'y crois pas à vot' bon Dieu ; s'il existait, il m'aurait pas laissée faire ça ! Et puis d'abord, il aurait donné à Léon l'idée de faire des enfants.

Aline est debout, les mains toujours serrées dans les poches de sa blouse grise. Elle semble déroutée. Le fait de demeurer officiellement impunie la tracasse. Curieuse femme, monstrueuse femme...

— Alors, comme ça je peux rentrer moi ?

— Tu peux.

Elle se décide. Elle tend une main au brigadier Mangin, une main calleuse, habituée au travail, large et courte. Mais le brigadier ne peut pas serrer cette main.

— Rentre chez toi. T'iras peut-être pas devant un tribunal, mais pour moi c'est pareil. T'as le crime dans la tête. Tu l'as sur les mains.

Et c'est le pire de tous les crimes, ce que tu as fait là ! T'es pire qu'une bête. Rappelle-toi de ça. Et tous les jugements du monde n'y changeraient rien. Tu pourrais même te confesser sur la place du village, t'aurais le pardon de personne.

Aline s'en va, passe la porte puis revient et, d'une drôle de voix, fait une dernière révélation au brigadier Mangin. Peut-être l'explication profonde de ses crimes.

— Chez nous, on était douze. Et la mère en a fait plus que ça. J'avais pas huit ans quand elle a dit au père que le dernier il était pas arrivé à terme. Moi je savais ce qu'elle en avait fait. Je le savais. Je l'avais vue, et j'ai rien dit. Parce que la mère, des fois, quand elle était en colère après nous et qu'elle criait, ça lui arrivait souvent de dire : « J'aurais dû vous étouffer dans l'œuf ! J'aurais eu moins de misère. »

Le brigadier Mangin a la gorge serrée d'impuissance. Il n'imaginait pas. Il ne connaissait pas cette femme, son passé, cette absence de morale. Il la croisait tous les jours ou presque. C'était une femme en apparence comme les autres.

— Je m'en vais.

Un an plus tard, le brigadier Mangin a appris dans sa retraite tranquille que l'Aline s'était noyée dans la rivière.

TROIS POIGNEES DE SUIE

Trois calèches en caravane, dans l'obscurité, sur une route de Hollande : trois chevaux noirs, trois calèches noires, dans la nuit noire. Ce n'est pas du cinéma, ce n'est point du théâtre et l'affaire ne se déroule pas au siècle dernier : tout au long de la route, derrière les volets clos, les gens regardent la télévision et, de temps en temps, une automobile pressée, après un appel de phares, double les étranges équipages.

Petit à petit la distance se fait plus grande entre chaque calèche. Vues de l'une à l'autre, les lanternes ne sont plus que des points lumineux au bout de la route. C'est alors que dans la première un cri retentit :

— J'étouffe ! J'étouffe !

Le cocher, affolé, veut retenir ses chevaux. Le baron Van Brauer retourne son énorme carcasse et lui fait un signe :

— Continuez. Continuez.

Le jeune baron Matthias Van Zyiwek, freluquet blond aux cheveux bouclés, et le glacial baron Otto Van Rasenbourg se dressent pour tenter d'immobiliser sur la banquette arrière un malheureux jeune homme secoué par une quinte de toux :

— Allons. Allons, du calme !

Le jeune homme ouvre une bouche immense, comme s'il essayait d'avaler tout l'air qui l'entoure :

— Mais je vous dis que j'étouffe !

— Allons, allons, baron... courage, vous l'avez voulu, vous n'avez plus le droit de reculer.

Sur le visage du jeune homme, des larmes creusent d'étranges sillons dans une suie noirâtre. Il se débat, essayant d'écarter de lui un affreux chiffon noir.

— Mais aidez-nous, Brauer ! Aidez-nous, voyons !

Le baron Van Brauer se jette alors sur le jeune homme, parvient à l'immobiliser en le ceinturant :

— Allez-y, mettez la cagoule !

Les deux autres barons, sans tenir compte des hurlements du jeune homme, parviennent alors à lui enfoncer jusqu'aux épaules le bizarre chiffon noir qui se révèle être une cagoule pleine de suie.

En juin 1966, dans une ferme vaste et bien propre de la campagne hollandaise, il y a fête. Sous des lampions allumés près de la fosse à purin danse le gratin de la région. Ici, le fils de l'ambassadeur des Pays-Bas au Mexique ; là, le jeune frère d'un des gros actionnaires d'une multinationale. Un « comte Van Machin » danse avec la fille du « baron Van Truc », tandis que le « duc Van Chose » engouffre, devant le buffet, sandwich sur sandwich et whisky sur whisky. En tout, une cinquantaine de personnes près de la fosse à purin. L'existence de cette fosse à proximité d'une si brillante assemblée n'est pas un hasard : c'est pour cette fosse que tout ce petit monde est réuni. Tous attendent le moment où elle doit jouer son rôle dans l'histoire.

À un kilomètre de là, sur la route, dans une calèche noire tirée par un cheval noir, trois jeunes barons, tout juste éclairés par une lanterne, en maintiennent péniblement un quatrième qui se débat désespérément sous une cagoule pleine de suie.

— Au secours, j'étouffe. J'étouffe !

— Allons, baron, courage, on est presque arrivés.

Loin derrière eux, une petite lueur sur la route : une autre calèche, suivie de même d'une troisième. Dans chacune se déroule une scène semblable.

Sous les lampions près de la fosse à purin, les danses s'arrêtent et le silence se fait lorsque apparaît le « président comte Van Quelque Chose » tenant dans une main trois colliers de chien et dans l'autre trois laisses :

— Ils vont arriver, dit-il. Veuillez, s'il vous plaît, vous écarter de la fosse.

Avec discipline, les jeunes femmes en robe de cocktail et les messieurs en costume sombre font un pas en arrière.

Sur la route, à quelques centaines de mètres, le cocher de la deuxième calèche qui avait fouetté son cheval prévient ses passagers :

— Qu'est-ce qui se passe ? Devant ils viennent de s'arrêter.

Le cheval trotte encore quelques instants et s'arrête derrière la calèche qui les précédait : à travers le mica de la lunette arrière, les passagers voient s'agiter dans la lueur d'une lampe à acétylène quatre

fantômes.

Lorsque la troisième calèche rejoint les deux premières, huit hommes et deux cochers sont penchés sur le talus où repose, inanimé, un jeune homme au visage barbouillé de suie.

Quelque part dans l'un des bâtiments de la ferme, le téléphone sonne désespérément. Le métayer quitte à regret le tonneau où il remplissait son verre, pose celui-ci et part en trébuchant dans l'obscurité. Lorsqu'il revient, c'est pour murmurer à l'oreille du « président comte Van Quelque Chose » :

— Le baron Sigfried s'est évanoui. Ils demandent un médecin.

Le « président Comte Van Quelque Chose » fronce les sourcils et jette autour de lui un regard circulaire :

— Un médecin... un médecin... voyons... voyons... Où est le baron Van Blocklaud ? Baron Van Blocklaud ! Van Blocklaud !

Un grand homme maigre de trente-cinq ans, aux cheveux déjà rares, quitte la piste de danse.

— Que se passe-t-il, président ?

— Sautez dans votre voiture : l'un des bizuts s'est évanoui !... Vous les trouverez sur la route.

Heureusement, le commissaire Steichen porte une énorme barbe : elle étouffe les jurons qui tombent de ses lèvres à chaque borne kilométrique. Réveillé à cette heure tardive, furieux, il a dû sauter du lit et décrocher le téléphone :

— Vite patron, lui disait le policier de service au commissariat. On vous demande. Il y a un accident sur la route d'Utrecht.

— Non mais vous êtes malade, mon vieux ! C'est pour cela que vous me réveillez ? Envoyez la patrouille.

— Elle est déjà sur place, commissaire, et c'est elle qui vous demande.

Il s'attendait donc, ce policier barbu aux yeux bleus, à débouler sur un véritable champ de bataille de ferraille tordue et de voitures enchevêtrées dont il allait falloir extraire à la cisaille et au chalumeau une ribambelle de cadavres et de blessés. Au lieu de cela que découvre-t-il dans la lueur de ses phares ? Trois calèches arrêtées dans un coude de la route. Le gyrophare de la voiture de police jette des éclairs sur les chevaux noirs qui dorment debout, sur un groupe d'hommes serrés autour d'un corps inanimé dans l'herbe du talus. Parmi eux, deux jeunes hommes hirsutes, sales, barbouillés en noir

comme le visage du malheureux allongé. Un grand type aux cheveux rares s'approche :

— Vous êtes le commissaire Steichen ?

— Oui.

— Je suis le docteur Blocklaud. Il est mort.

Déjà le commissaire, penché sur le corps du jeune homme, essaie de découvrir à la lueur des lampes à acétylène de la première calèche ce qui a bien pu lui arriver.

— Mais il est mort de quoi, bon sang ?

Le docteur a l'air affreusement gêné. Les autres autour de lui paraissent consternés : pas un mot, pas un murmure.

— Mais enfin, de quoi est-il mort ? Et qu'est-ce que c'est que ce noir qu'il a sur la figure ?

— Je pense qu'il a dû s'étouffer, répond enfin le docteur Blocklaud. Ces messieurs lui ont fait du bouche à bouche en m'attendant, sans succès. Lorsque je suis arrivé, il n'y avait plus rien à faire.

Dans l'herbe à côté du cadavre : un chiffon noir que le commissaire soulève et soupèse, découvrant qu'il est plein de suie :

— Il s'est étouffé avec cela ?

— Oui.

Le commissaire regarde les hommes autour de lui.

— Vous étiez là ?

— Non... non, répondent quelques-uns.

— Alors, qui était là ?

Lentement, trois silhouettes se détachent du groupe : la grande carcasse du baron Van Brauer, vingt-sept ans, un freluquet blond, le baron Matthias Van Zyiwek, vingt-trois ans, et le glacial Otto Van Rasenbourg, vingt-quatre ans... Après quelques instants d'hésitation, le cocher de la calèche vient les rejoindre.

Le commissaire n'en croit pas ses yeux :

— Alors, vous étiez là tous les quatre !

La scène est hallucinante : devant, derrière, le long de la route, les voitures qui passaient s'arrêtent. Des gens en descendent surpris de voir ces trois calèches arrêtées, s'approchent et forment déjà une petite foule.

— C'est vous qui lui avez mis cette cagoule sur la tête ?

— Moi, non ! s'exclame le cocher. C'est eux.

— Mais alors, murmure le commissaire, c'est un assassinat ?

Sous le portrait de la reine Juliana de Hollande, le président du tribunal d'Utrecht sait qu'il va devoir juger l'une des affaires les plus étranges de sa carrière. La perruque blanche quasiment hautaine, mais le regard curieux derrière ses binocles d'acier, il regarde entrer les sept accusés, tous étudiants entre vingt-deux et trente et un ans. À croire qu'ils se sont donné le mot : complet granit ou anthracite, cravate sobre, la raie bien nette dans les cheveux, les mains croisées derrière le dos, les visages blasés, le ton de voix uniforme. Ils donnent leurs noms calmement, réprimant leur fierté : baron Machin, comte Trucmuche, baron Chose, baron Truc. eux que deux bourgeois ; encore se prélassent-ils dans la gloire de leur père dont l'un est un très grand chirurgien et l'autre un avocat célèbre.

Après des efforts pénibles pour desserrer leurs lèvres pincées, le président s'énerve :

— Bien, puisque vous ne voulez pas parler et que le silence est l'atout majeur de votre organisation, je vais moi-même éclairer le jury. Votre association qui, bien qu'ancestrale, n'a aucun statut juridique s'appelle : T.R.E.S. C'est l'abréviation d'une formule latine : « très faciunt collegium », ce qui veut dire « trois font une société ». C'est donc chaque année trois membres seulement que vous acceptez dans votre club.

« À première vue, le club paraît tout à fait inoffensif puisque l'objectif de T.R.E.S. est de « cultiver l'amitié et entretenir les relations humaines ». Hélas ! comme bien souvent, le sadisme et la générosité vont de pair. Pour entrer dans le club, les trois candidats doivent d'abord réfléchir, enfermés pendant trois jours dans le noir absolu. Pour cela, vous avez loué dans les environs de la ville un local sinistre et totalement isolé. À l'issue de cette réflexion, trois calèches noires doivent conduire ceux que vous appelez les bizuts auprès des anciens du club qui boivent et mangent dans une ferme. Là les attend une épreuve d'initiation qui consiste à les maintenir immergés et tenus en laisse dans une fosse à purin.

« Hélas ! c'est durant ce transfert que le drame eut lieu. Dans chacune des calèches, le bizut doit en effet revêtir une cagoule pleine de suie que trois anciens maintiennent de force sur sa tête.

« Si je laisse à MM. les jurés le soin d'apprécier comme ils l'entendent les avantages et les inconvénients de plonger un jeune homme dans une fosse à purin, je me dois par contre d'insister sur le

caractère brutal que représente l'épreuve de la cagoule pleine de suie. Enfin, accusés... reconnaissez au moins que cette tradition est dangereuse puisqu'elle a tué !

— Cette épreuve doit démontrer le courage du bizut, explique alors du haut de sa grande carcasse le jeune baron Van Brauer. Pour montrer son courage, il faut bien affronter un quelconque danger.

— C'est un test, réplique à son tour sous ses cheveux blonds bouclés le baron Matthias Van Zyiwec.

— L'épreuve servait à former le caractère, insiste le glacial baron Otto Van Rasenbourg.

— C'est possible, mais n'avez-vous jamais réfléchi que ce capuchon à la suie pouvait être mortel ?

— Mais nous l'avons tous porté ! s'exclame Van Brauer.

Des personnages ayant participé à cette étonnante initiation, l'un d'eux évidemment ne peut témoigner puisqu'il est mort. C'était un étudiant en droit de dix-neuf ans. Sa famille, effondrée, se tient silencieusement dans la salle, ne sachant si elle doit accuser ou défendre, car le père, ayant autrefois fait partie du T.R.E.S., en avait accepté les règles.

Par contre, le cocher affirme :

— Oui, il s'est débattu. Oui, il criait : « Au secours j'étouffe. » Il a même arraché sa cagoule que ces messieurs lui ont remise de force.

Qu'en pensent les deux autres bizuts ? Le baron Van Hermstra, vingt ans, fils d'ambassadeur, conserve certainement de l'aventure un souvenir sinistre. Mais ce garçon costaud à la nuque de taureau avait plus de résistance. Désespérément, il a lutté pour sa vie et s'est débarrassé trois fois, en le secouant, du capuchon de suie. Il a reçu des coups de pied et des brûlures de cigarette pour ces trois tentatives.

— Les brûlures de cigarette font partie de l'initiation, c'était la coutume, s'exclame l'un des accusés. Nous ne pensions pas à mal.

Dans ses premières déclarations, le baron Van Hermstra, rescapé de la cagoule, reconnu avoir avalé tant de suie que durant huit jours sa gorge ne supportait plus que du liquide. Mais aujourd'hui, comme par hasard, il ne se souvient de rien :

— Je me suis défendu ? C'est possible, c'était instinctif, car j'étais volontaire. Donc tout cela n'est qu'un malentendu.

Le troisième bizut de la cuvée T.R.E.S. est un petit malin :

— Moi, je me suis débrouillé, dit-il en tortillant une mince silhouette. De temps en temps, dans les moments d'inattention, je

laissais glisser la suie hors du capuchon... Je ne trouvais pas cela tellement terrible.

Vient enfin le réquisitoire du procureur :

— Il y a de par le monde, dit-il, cent mille associations, clubs, religions, partis politiques, mouvements politiques, sociétés secrètes et autres qui pratiquent un rituel destiné à initier ou à tester les qualités physiques ou morales de leurs futurs membres. Il en a toujours été et il en sera probablement toujours ainsi. Le principe des épreuves imposées aux futurs membres de T.R.E.S. devait permettre de s'assurer de leur courage : est-ce qu'une semblable épreuve paraît bien nécessaire dans un club destiné à « cultiver l'amitié et à entretenir les relations humaines » ? C'est une question que l'on peut se poser. D'ailleurs, il semble bien qu'à l'origine, lors de la création du T.R.E.S., les épreuves aient été tout à fait différentes. C'est le sadisme inhérent à la nature humaine, et peut-être à une certaine jeunesse, qui les a, petit à petit, rendues dangereuses. Pour que de dangereuses elles deviennent mortelles, il suffisait que le sadisme rencontre la bêtise ! Ce fut chose faite lorsque le T.R.E.S. a chargé les accusés de réaliser l'épreuve de la cagoule ; trois poignées de suie au lieu d'une, cela parut plus drôle à ces grands crétins, et le jeune homme en est mort.

Le procureur conclut : association ? moi je veux bien... Épreuve ? initiation ? pourquoi pas... Mais de grâce, il en est de cela comme pour le reste : les vrais coupables sont ceux qui donnent une responsabilité aux imbéciles.

Torture avec suite mortelles : cela, d'après la loi, peut conduire à six ans de prison, mais le juge estime que dans ce genre d'affaire mieux vaut une contrainte financière :

— Les accusés, dit-il, doivent ressentir dans leur portefeuille la mort du jeune baron. Ils sont condamnés à verser 13 000 florins en punition de cet accident mortel.

Et un journal titrera : « 13000 florins pour trois poignées de suie. »

UNE HISTOIRE TRÈS SIMPLE

C'est une Madame Irma, voyante extralucide, enveloppée de chiffons multicolores. Elle exerce au sixième étage sans ascenseur d'un immeuble vétuste à Hambourg. Les initiés se repassent son adresse sous le manteau. Madame Irma est prudente. Pas d'annonces dans la presse, pas de cartes de visite et aucun nom sur la porte d'entrée.

La boîte aux lettres qui correspond à son appartement porte le nom banal d'Augusta Rhöm. Le fisc ne la connaît pas. Elle exerce depuis vingt ans, à raison de quelque 200 francs la consultation et d'environ trois ou quatre consultations par jour. Une belle retraite. L'investissement est faible. Matériel : une table dans le salon, un tapis noir, un jeu de cartes. Personnel : la concierge, qui perçoit une prime mensuelle pour guider les visiteurs et égarer les enquêteurs éventuels ; un chat noir et un hibou empaillé.

À chaque coup de sonnette, Madame Irma enfle une sorte de djellaba noire par-dessus ses vêtements et ouvre la porte en souriant.

Ce jour de décembre 1985, elle ouvre donc sa porte en souriant à Renée H., une jeune femme de trente-quatre ans.

— Vous faites de la moto ?

Clairvoyance facile. Le casque, les bottes, le blouson font de la visiteuse un petit extraterrestre de cuir noir. C'est une jolie brune, teint bronzé, dents blanches, silhouette mince.

— Asseyez-vous...

Renée s'assoit devant la table noire, fouille dans son sac et présente à Madame Irma deux photographies d'hommes. Des portraits de vacances.

— C'était à Majorque, cet été. C'est moi qui les ai faites.

Madame Irma hoche la tête avec componction. Elle parierait sa boule de cristal sur l'hypothèse suivante : le blond, à gauche, genre play-boy musclé... sourire éclatant, c'est l'amant ; le brun, à droite, visage sérieux, regard tendu et un peu gêné devant l'objectif, c'est le mari.

— Vous désirez savoir quoi, exactement ?

— Je voudrais connaître l’avenir de ces deux hommes. L’avenir immédiat, je veux dire. Ce qu’ils vont devenir dans les prochains mois.

Madame Irma va se concentrer et dire... Mais il y a une chose qu’elle ne pourra pas dire, car elle est souvent psychologue mais pas extralucide. Elle ne pourra pas pointer son doigt sur l’une des deux photos et annoncer : « Celui-là deviendra un assassin... » Ce serait trop simple.

Madame Irma réfléchit, se concentre sur le visage brun.

— Comment s’appelle-t-il ?

— Michel.

— Bien, ne m’en dites pas plus.

— ... Michel... Cet homme sera bientôt seul.

— Vous êtes sûre ?

— Certaine. Je vais faire un jeu sur lui. Vous allez voir la confirmation immédiatement.

Madame Irma prend les cartes, bat les cartes, coupe les cartes, étale les cartes, recouvre et découvre les cartes.

— Ah ! vous voyez ? Le valet de cœur associé au pique, c’est la solitude.

Madame Irma se repose un instant... Le chat noir, censé représenter une présence diabolique ou magique, ronronne avec dédain sur le coin de la table.

Elle passe maintenant à la deuxième photo.

— Son prénom ?

— Peter...

Ici, petite parenthèse technique. Une voyante expérimentée devine à l’intonation de la cliente les liens qui l’unissent au portrait. Renée a prononcé « PETER » avec une légère inflexion de voix, une pincée d’admiration... La séance peut se poursuivre sans problème. Madame Irma est sûre de son diagnostic. Le premier, c’était le mari... Peter, le second, c’est l’amant.

— Peter... Peter... Cet homme n’est peut-être pas seul, en ce moment ? Je me trompe ?

— Non...

— Je pourrais presque dire... qu’il est marié... Je sens une présence à ses côtés... Mais ce n’est pas vous...

Renée est fascinée. Cette Irma est formidable. Sa copine de bureau

avait raison...

— Cet homme va connaître une rupture.

— Une rupture ?

— Il sera délivré de certains liens.

— Vous voulez dire qu'il va divorcer ?

— Nous allons vérifier avec les cartes. Soyez patiente.

Vérification faite : Peter divorce de sa femme. Michel se retrouvera seul. Et c'est ce que la visiteuse voulait entendre. Il est simple, ce métier. Beaucoup d'observation, un peu de psychologie, des questions qui n'ont l'air de rien et le travail est fait.

— Ça fera 200 francs.

Renée H. galope dans les étages le cœur battant et enfourche sa moto avec délices. Le bonheur est une chose extraordinaire, elle a envie de crier, de zigzaguer dans la rue. Car tout est clair et certain, à présent. Elle va divorcer d'avec Michel, son époux depuis cinq ans, donc il restera seul. De son côté, l'amant, Peter, divorcera à son tour et ils pourront se marier.

Évidemment, ce jour de décembre 1985, Renée est seule au courant des perspectives d'avenir. Michel l'attend à la maison comme d'habitude, pour le dîner. Et Peter... ah ! Peter, il a eu beau dire, l'autre jour... il y viendra au divorce ! Il a peur d'annoncer la chose à sa femme, il tergiverse, mais il y viendra puisque la voyante l'a affirmé. Puisque c'est écrit dans les cartes !

En arrivant au bas de l'immeuble, où elle occupe un appartement avec Michel, Renée gare sa moto et prend sa décision.

Elle va tout dire le soir même à Michel. Ainsi la situation sera plus nette. Et Peter sera bien obligé de suivre.

Dans l'ascenseur, Renée H., trente-quatre ans, a le cœur qui bat d'impatience. Une nouvelle vie commence. Et elle sera fantastique !

C'est une histoire simple, banale, classique. Et, en quelque sorte, la suite est logique.

Michel, l'époux de Renée, est un garçon calme et tranquille ; quarante-trois ans, fonctionnaire, il aime les variétés à la télévision, la musique et le football. Il aime ses pantoufles, sa femme et dîner à l'heure.

— Tu rentres bien tard... un ennui au bureau ?

— Non, non...

— Je t'aide à mettre la table ?

— Ça ira, ne te dérange pas.

Vite, un repas express, à base de surgelés, deux petits plateaux, charcuterie, fromage, une bonne bouteille de vin, et enfin...

— J'ai à te parler, Michel. C'est important.

Au contraire de la plupart des femmes qui trompent leur mari, Renée H. n'éprouve pas tellement de remords. La raison en est simple :

— Voilà, je suis tombée amoureuse de Peter pendant les vacances à Majorque !

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Tu ne t'es aperçu de rien, c'est normal. Au début, Peter et moi, on hésitait. Le soleil, la mer, et tout ça... on craignait une attirance sans lendemain. Mais c'est plus grave. Il m'aime et je l'aime. Nous nous sommes revus depuis notre retour. Maintenant nous sommes sûrs de nous. Il va quitter sa femme et je te demande de me rendre ma liberté.

Renée saute les obstacles et va droit au but, exactement comme dans un rallye moto. Elle est d'une franchise absolument déroutante, autant que brutale.

— J'ai consulté une voyante. Elle m'a tout révélé dans les cartes. C'est le destin, Michel. Nous n'y pouvons rien.

Estomaqué, incapable d'avaler une bouchée, perdant ses pantoufles et son sang-froid habituel sous le coup de l'information, Michel bégaie son incompréhension, cherche à remettre les choses en place.

— Et Marion ? Qu'est-ce qu'elle devient, Marion ? Elle a voix au chapitre, j' imagine. Peter et elle sont mariés depuis dix ans !

— Il va la mettre au courant !

— Il te l'a dit ?

— Oui. Il hésite encore, il a peur de lui faire de la peine... mais c'est inévitable. C'est pourquoi j'ai voulu t'en parler la première ; ça l'aidera à rompre.

— Il n'a peut-être pas envie de rompre ! Tu es folle enfin ! Je les ai vus ensemble, il y a à peine vingt-quatre heures... Ils avaient l'air amoureux, tu peux me croire ! C'est même une réussite, ce mariage : tu es devenue folle ! Tu t'es imaginé des histoires... Peter est incapable...

— Michel, regarde les choses en face. Nous sommes amants depuis les vacances. Je ne vais pas te faire un dessin ni te raconter nos

conversations privées ! C'est comme ça. C'est écrit ! Et je suis sûre qu'il va divorcer pour l'amour de moi !

Renée H. lit peut-être beaucoup de romans d'amour, un peu trop. Elle est d'ailleurs en train d'écrire le sien, à coups de phrases toutes faites et de confidences terribles.

— Nous nous retrouvons presque tous les jours dans un studio qu'il a loué exprès. Depuis six mois, nous passons au moins deux heures ensemble.

— Quand ? Mais quand ? Tu travailles et tu rentres le soir...

— À l'heure du déjeuner, Michel...

C'est effarant, ça. Voilà une petite femme honnête et fidèle qui s'est jetée tout à coup dans la luxure, en plein midi !

Michel se prend la tête dans les mains. Il devient fou... il file à la cuisine, fouille dans les placards et en sort une bouteille de cognac. Une belle bouteille, bien vieille, bien pleine, qu'il débouche avec rage.

D'abord un verre. Puis deux. Puis il boit au goulot, c'est plus simple.

La bienfaisante chaleur, le soulagement procuré par l'alcool l'assoient brusquement sur une chaise. Il regarde le décor. La petite cuisine bien rangée, les placards, la poubelle, ce petit univers qui semblait inaltérable, intouchable. Il reboit. Et Renée passe avec la vaisselle, fait la vaisselle, l'essuie, la range en le grondant gentiment.

— Ne bois pas tout. Tu es malheureux sur le moment, ça passera. Tu referas ta vie, toi aussi. Range cette bouteille !

— Fous-moi la paix !

— Oh, bon... Je vais me coucher.

La garce, la menteuse, l'effrontée !

— Sans cœur !

Elle ne répond pas, elle est sous la douche. Michel l'imagine sous l'eau, contente d'elle, heureuse, savonnant et rinçant ce corps qu'elle a donné à un autre !

Il reboit ! Il a fini la bouteille. Il se sent bizarre, léger et titubant, mais lucide. Un litre de cognac, pour un homme qui boit peu habituellement, c'est une thérapie de choc.

Le voilà dans la rue, nauséux, dans le froid et le vent d'hiver. Il a mal au crâne, il n'a pas de manteau, il est en chaussons et il tient dans sa main droite un énorme couteau de cuisine.

Au poste de police, il fait une entrée remarquée. Deux hommes de garde l'encadrent immédiatement. L'un d'eux lui retire le couteau des mains, avec précaution, en le prenant par la lame, à l'aide d'un mouchoir de papier, car il est plein de sang.

L'autre le questionne prudemment.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé, mon vieux ? Qui êtes-vous ? Vous avez vos papiers ?

Michel n'a pas de papiers dans sa robe de chambre et il tremble de froid, d'alcool et de tant d'autres choses. Il dit son nom d'une voix pâteuse.

— Alors ? C'est quoi ce couteau ?

— Je l'ai pris dans la cuisine, dans le grand tiroir. C'est le couteau à découper les rôtis. Quand elle m'a avoué tout ça, j'ai cru recevoir un coup de massue sur la tête. Et puis, après, je n'arrivais même plus à dire un mot. Alors je suis allé dans la cuisine, j'ai bu la bouteille de cognac, je voulais arrêter la douleur... ça faisait mal... J'étais humilié... ça m'a fait du bien, je me sentais abruti, mais après... je me suis mis en colère. Une rage... Je me suis retrouvé avec le couteau à la main, sans me rendre compte que je l'avais pris... J'ai couru dans la chambre à coucher et j'ai enfoncé le couteau dans sa poitrine. Elle dormait, elle est morte tout de suite.

Une fois dessaoulé, Michel a raconté le pourquoi de son geste. Abattu, bourrelé de remords, il se faisait horreur.

La cour l'a jugé irresponsable au moment du crime. Et il n'a été condamné qu'à quatre ans et demi de prison.

Quatre mois après le verdict, Peter, l'amant, divorçait de sa femme. Leur situation était devenue invivable.

Ainsi Madame Irma ne s'était pas beaucoup trompée. L'homme blond quittait sa femme et l'homme brun se retrouverait seul, en prison, et après avoir décidé lui-même du côté définitif de cette solitude.

Mais quoi, peut-on reprocher à Madame Irma de ne pas avoir vu dans les cartes le sang, le couteau et la mort ?

DE L'AUTRE COTE DU TUNNEL

Les pieds de la jeune fille se posent dans la neige comme s'ils n'allaient plus se relever. Puis, dans un gémissement, elle décide de faire un pas de plus vers la vieille bergerie qu'elle aperçoit au bout du plateau, allongeant ses murs de granit noir dans le tourbillon des flocons.

Hélène a perdu une chaussure, son manteau et sa robe sont déchirés. Elle tremble de froid, mais il faut qu'elle marche et qu'elle marche encore. Encore 100 mètres, que Dieu lui donne la force de faire ces 100 mètres dans la nuit tombante, et elle sera sauvée.

Les murs silencieux de la bergerie du vieux Sébastien ne sont plus qu'à quelques pas. La voici, les genoux dans la neige, devant la porte... Elle frappe dessus de toutes ses forces en appelant son vieil ami :

— Au secours... Sébastien, ouvrez-moi ! Au secours !

Hélas ! il est 20 heures et le berger qu'elle a quitté une demi-heure plus tôt se couche avec les poules, il doit déjà dormir profondément, dans sa chambre de l'autre côté de la bâtisse. Trois murs épais l'empêchent d'entendre les cris de désespoir de la jeune fille.

Alors, Hélène, horrifiée, jette un regard en arrière : « Mon Dieu ! Mon Dieu ! » Il faut qu'elle se cache. Il le faut absolument. Mais où ?

Elle se relève en titubant, presque à quatre pattes, et traverse le champ de neige en laissant derrière elle un long sillage.

Un quart d'heure plus tôt, un homme de petite taille, le visage dissimulé par un passe-montagne de laine, s'est jeté sur elle alors qu'elle regagnait le village à travers bois. Elle s'est débattue et il l'a frappée. Hurlant, griffant, mordant, elle a réussi à s'enfuir. L'homme a hésité à la suivre, craignant sans doute que le vieux Sébastien les entende. Mais peut-être a-t-il assisté de loin à sa vaine tentative de réveiller le vieux berger. Dans ce cas, rien ne lui interdit de recommencer. C'est pourquoi il faut qu'elle se cache, là par exemple, sous ce buisson. Elle s'écroule, jette encore un coup d'œil en arrière. Sur sa trace, deux jambes avancent. Terrifiée, elle voit le monstre arracher son masque, se pencher sur elle et ses mains l'étrangler.

Le 12 février 1948 au matin, le ban et l'arrière-ban de la

maréchaussée se sont portés sur le plateau dès la découverte du cadavre d'Hélène. Il est désormais difficile de suivre ses pas dans la neige. Aux traces des parents de la jeune fille qui l'ont cherchée dans la nuit se sont ajoutées dès l'aube celles des villageois organisant une battue, et maintenant celles des gendarmes. Le brigadier Sholtiz, crâne rasé sous un képi, visage mince, œil clair, uniforme impeccable, a l'air avec ses gants de sortir de Saint-Cyr :

— De toute façon, conclut-il après avoir longuement observé le plateau, tout converge vers cette bergerie... Elle semble y être venue deux fois et, lorsqu'elle en est sortie la seconde fois, c'est pour venir s'effondrer sous ce buisson où l'homme qui l'a suivie a fini par l'étrangler.

Tous les regards se portent alors vers le vieux berger Sébastien Bâton, soixante-quatre ans, qui, sur le seuil de sa porte, roulé dans une couverture épaisse et raide comme un tapis, observe les gendarmes avec curiosité.

— Qui est cet homme ? demande le brigadier.

— Il se dit berger. C'est vrai qu'il a quelques brebis. Il a aussi un potager derrière la bâtisse. Mais il vit surtout de braconnage. Nous avons déjà eu quelques petits problèmes avec lui. C'est un solitaire, un original. Il n'a pas très bonne réputation.

— Vous connaissiez cette jeune fille ? demande quelques instants plus tard le brigadier au dénommé Sébastien Bâton.

— Oui, bien sûr.

Visage rougeaud sous une abondante chevelure poivre et sel, des yeux ronds et minuscules habituellement rieurs, le vieux est aujourd'hui apeuré, presque hagard. Il a vite compris. Pour tous, le suspect numéro un c'est lui.

— Elle est venue vous voir, hier soir ?

Le vieux, craignant sans doute un piège, secoue la tête :

— Non... Non... Non...

— Vous vous moquez de nous ! Toutes ces traces conduisent à votre porte ! Allez, oust ! suivez-nous.

C'est en face du juge d'instruction, un fonctionnaire un peu verdâtre, binoclard et méticuleux, que le vieux berger commet sa plus grosse faute :

— Hélène venait souvent chez vous ? lui demande le juge.

— Chez moi ? Jamais, monsieur le Juge. Jamais !

Évidemment, dès l'après-midi, l'enquête que mènent les gendarmes

prouve le contraire.

— Vous nous avez menti ! s'exclame alors le juge d'une voix tonnante. La preuve est faite qu'elle venait vous voir au moins une fois par semaine. Elle disait à sa famille qu'elle allait en ville suivre un cours de sténotypie. Pourquoi mentait-elle ? Vous aviez une liaison avec elle ?

— Moi ? Avec Hélène ? Vous plaisantez ! bégaye lamentablement le vieux.

— Alors, pourquoi venait-elle chez vous ?

— Je lui apprenais à jouer de l'accordéon. Elle était douée, elle avait de l'oreille.

— Dans ce cas, pourquoi est-ce qu'elle mentait ? Pourquoi disait-elle qu'elle allait suivre des cours de sténotypie ?

— Ses parents ne lui permettaient pas de jouer de l'accordéon qu'elle aimait beaucoup. C'est pour cela qu'elle mentait, sûrement.

— Combien vous donnait-elle pour ces leçons d'accordéon ?

— Mais rien, monsieur le Juge ! Vous ne pensez tout de même pas que je la faisais payer !

— Allons, voyons... Elle vous donnait bien quelque chose en échange de vos leçons.

— Mais quoi, monsieur le Juge ? Qu'est-ce que vous voulez qu'elle m'ait donné ? demande le vieux, qui n'ose pas comprendre les insinuations du juge.

— Une jolie fille de dix-huit ans a bien des choses à donner... Enfin, admettons. Racontez-moi comment se déroulaient ces leçons.

— Eh bien, en hiver, elle frappait au carreau. En été, comme je laisse la porte ouverte, elle m'appelait et je lui disais d'entrer. Quelquefois, je l'attendais assis devant la maison. On se disait bonjour. J'allais chercher mon accordéon dans le placard pendant qu'elle me racontait les nouvelles du village. Quand il faisait froid, je lui donnais la leçon près de la cheminée. Quand il faisait beau, dehors, on restait appuyés contre le mur parce que c'est du granit noir, il reste chaud tard la nuit.

— Et pourquoi faisiez-vous cela ?

— Pour le plaisir, monsieur le Juge. Elle était si gaie et si belle... Vous comprenez, monsieur le Juge : je suis tout seul, là-haut. C'était une fête de la voir. Oui, c'est vraiment le mot : « une fête ».

Devant le visage extasié du vieux berger et la naïveté de ses réponses, le juge se sent brusquement embarrassé :

— Sébastien Bâton, dit-il alors avec une certaine solennité, je ne vous accuse pas encore d'avoir tué cette jeune fille. Mais comprenez que les circonstances, ajoutées aux mensonges que vous avez tout d'abord soutenus, sont accablants. Nous allons poursuivre l'enquête, mais, en attendant sa conclusion, je suis obligé de vous incarcérer. Comprenez bien, Sébastien Bâton, ce n'est pas une condamnation, c'est de la préventive.

— Quoi ?... Vous me mettez en prison ?

— Préventive, je vous dis ! Préventive...

Huit mois plus tard, la petite porte de fer s'ouvre comme une chatière tout en bas des grands vantaux de la prison et va se refermer derrière le vieux berger. « La préventive » est terminée.

— Au revoir, dit Sébastien au gardien qui lui tend son havresac.

Le gardien hoche la tête :

— Il ne faut jamais dire « au revoir » lorsqu'on sort de prison.

— C'est un mot comme ça ! C'est la politesse, plaisante le vieux, mais je suis bien sûr de ne jamais y revenir.

— Je te le souhaite, vieux ! Mais c'est pas si sûr.

Sébastien Bâton, en route vers la gare, s'éloigne d'un pas gaillard, en respirant l'air libre à pleins poumons, et il crie :

— Je préférerais mourir que de revenir !

Dans le vieux wagon de bois qui l'emmène vers son village, le berger se sent très bien jusqu'au tunnel. Ce tunnel traverse une montagne : de ce côté, c'était l'étranger ; de l'autre, ce sera sa vallée, chez lui. Or, lorsque le wagon ressort du tunnel, dans une fumée de charbon qui pique le nez, Sébastien Bâton se sent brusquement mal à l'aise : comment va-t-on le recevoir ici après huit mois passés en prison ? Il n'y avait pas pensé.

Dans la petite gare, il est le seul à descendre du train. L'employé, le voyant venir vers lui du bout du quai, n'en croit pas ses yeux.

— Bonjour, Auguste ! s'exclame Sébastien, tendant une main que l'autre serre mollement... Me voilà...

— Toi ? Bon sang, d'où sors-tu ?

— De prison. Je suis libre.

— Comment ? Ils t'ont relâché ?

— Eh oui, mon vieux, je suis innocent !

Coup de sifflet à l'intention du mécanicien qui s'impatiente dans sa

locomotive, l'employé agite son drapeau rouge, jette un regard alentour et conseille à voix basse :

— À ta place, je ne passerais pas par le village. Fais plutôt le tour par la carrière.

— Pourquoi ?

— C'est un conseil d'ami, tu fais ce que tu veux.

Ayant suivi le conseil, une demi-heure plus tard Sébastien Bâton sort ses clés devant la porte de sa bergerie. Il a du mal à faire fonctionner la serrure qui a rouillé pendant son absence. Malgré lui, il ne peut s'empêcher de glisser un coup d'œil vers le petit bois de sapins. Et l'assassinat d'Hélène, qu'il voulait oublier, lui remonte à la gorge.

Sébastien Bâton a peur, très peur. Est-ce un pressentiment ?

Bien qu'il se fasse discret, là-haut dans sa ruine de granit noir dominant la vallée, le village sait tout de suite que Sébastien est revenu. Il a bien fallu qu'il récupère ses brebis et s'occupe du potager que les voisins espéraient bien exploiter gratuitement jusqu'à la fin des temps.

Les premiers jours, lorsqu'il croise les villageois, le berger marche vers eux, courageux et souriant, la main tendue pour engager la conversation et protester de son innocence. Mais les gens tournent la tête en le suivant du coin de l'œil : comme des chiens prêts à mordre au moindre geste suspect. Quant aux enfants, ils s'enfuient à son approche et lui trouvent le regard méchant.

Il court, parmi les gens de la vallée, l'idée que le vieux aurait tué Hélène de peur qu'elle ne mette un enfant au monde : un enfant qui serait de lui.

— Bon, ça va. Qu'ils crèvent ! grogne un beau jour le vieux, après tout, je n'ai pas besoin d'eux.

Une seule opinion lui tient à cœur, celle des parents d'Hélène. Depuis son potager qui domine, il voit à l'entrée du village un toit de pierres plates sur lequel se dressent deux cheminées. C'est sous ce toit, au pied de ces cheminées, que vit la famille d'Hélène. Et il ne peut supporter de vivre près de ces gens, sachant qu'ils le soupçonnent d'être l'assassin de leur fille.

Ayant pris sa décision, comme un amoureux allant demander la main de sa belle, il enfile sa chemise blanche, se coiffe de son unique chapeau, pour descendre une fois de plus au village. Sur le sentier il répète ce qu'il va leur dire : de grandes phrases, de naïfs lieux communs dans le genre de : « Je comprends votre chagrin. Moi aussi,

j'ai beaucoup de peine. Hélène, c'était mon rayon de soleil. » Etc.

Hélas ! à peine a-t-il franchi, en retirant solennellement son chapeau, le petit muret qui entoure la maison d'Hélène que, devant lui, la porte s'ouvre brutalement :

— Dehors !... Fous le camp !... C'est toi qui l'as tuée !

Le vieux berger reste pétrifié, son chapeau à la main. À côté du père d'Hélène, grand, gros, gras, lourd et transpirant, se pressent maintenant les frères. Derrière Sébastien dans la rue, des villageois accourent. Enfin, la mère d'Hélène, les yeux hors de la tête :

— Va-t'en... Tu ne perds rien pour attendre ! T'inquiète pas, on s'occupe de toi... Les gendarmes sont des incapables ! Mais nous, on te forcera bien à avouer !

Alors il fait demi-tour, passe entre la double haie d'hommes et de femmes, recoiffe son chapeau et s'en retourne là-haut, dans son désert, désespéré. Il s'enferme dans la vieille bergerie de granit noir.

Assis sur une chaise devant le granit chaud, le vieux bonhomme, désormais, envisage le pire : ces gens veulent un coupable et ils n'ont que lui sous la main. Le lendemain, en effet, un petit commando de trois hommes, que semble commander le père d'Hélène, brise la porte, s'engouffre dans la bergerie et fouille toute la maison.

Sans doute ne trouvent-ils pas ce qu'ils cherchent puisqu'ils repartent après avoir cassé de la vaisselle et bousculé le vieux berger. En piétinant les fromages tendres et blancs posés religieusement sur une planche.

Craignant d'aviver la fureur des villageois, Sébastien Bâton n'ose pas prévenir les gendarmes. Il croit d'ailleurs ceux-ci plus ou moins complices. Impunis, les imbéciles s'en donnent donc à cœur joie : le lendemain, un groupe de jeunes gens prennent pied sur le plateau et font le siège de la bergerie :

— Assassin !... Assassin ! Allez, sors de là !

Le vieux a barricadé sa porte qui, cette fois, tient bon, et le groupe s'en va après avoir tenté, sans succès, d'y mettre le feu.

C'est pendant ce siège dérisoire que l'état d'esprit du vieillard va brusquement changer. Depuis quelques jours, il fuyait les gens, mais petit à petit la peur fait place à la haine. Non seulement ces gens sont méchants et stupides avec lui, mais ils sont immondes avec Hélène.

Qu'ils le croient assassin, qu'ils veuillent se venger, passe encore. Mais il n'admet pas le motif. Comment des gens, des amis, les parents d'Hélène peuvent-ils imaginer qu'elle couchait avec lui ?

Il lui arrive de s'arrêter devant le bout de verre accroché au mur et qui lui tient lieu de miroir, de se regarder et d'imaginer près de ses joues ratatinées le visage si neuf, si frais de la jeune fille. Ces gens sont fous... complètement fous.

Alors, brusquement, l'idée lui vient : il faut venger Hélène que ces gens salissent à plaisir, et c'est à lui de le faire.

Dans la nuit, il grimpe sur une chaise pour prendre son vieux fusil caché depuis huit mois sur une poutre et couvert de la poussière tombée du toit. Ils veulent un assassin ? Eh bien, ils vont en avoir un !

Se gardant bien d'allumer une lampe, trébuchant sur le sentier, le fusil caché sous la vieille couverture dans laquelle il s'est enroulé, épaisse et raide comme un tapis, il descend vers le village.

Il est 22 heures lorsque le vieux berger, debout devant la maison des parents d'Hélène, appelle :

— Oh... Oh... C'est moi, Sébastien ! Vous sortez ou je viens vous chercher ?

Comme l'autre jour, la porte s'ouvre brutalement. Le père d'Hélène, grand, gros, gras, transpirant, en sort comme un diable d'une boîte ; mais il n'a pas le temps de prononcer une parole...

Autour du berger, le long de son corps, la grosse couverture a glissé. À peine a-t-elle touché le sol que le fusil brusquement dressé a craché une première balle.

La deuxième est pour la mère d'Hélène qui s'apprêtait à crier sa haine.

— Vous vouliez un assassin, me voilà ! s'exclame le vieux berger en se retournant vers les villageois qui commencent à ramasser des pierres pour le lapider.

Aux assises, le vieux berger ne sera ni accusé ni témoin. Il s'est suicidé dans sa cellule. Faute de savoir qui lui a lancé la première et la dernière pierre, le tribunal ne prononcera que des peines dérisoires. Seul un journaliste posera la vraie question : « Le détraqué qui a tué Hélène n'est pas excusable ; victime de sa folie, il est sans doute à plaindre. Le vieux berger persécuté a, lui, bien des circonstances atténuantes, mais quelle est l'excuse des autres ? L'imbécillité rejoignant la vengeance sont un assassinat permanent. »

CONSTANTIN DIGOIS, ASSASSIN PEUREUX

M. Digois a le caractère le plus aimable du monde. C'est un homme conciliant, parfois heureux, souvent anxieux de blesser les autres ou de leur causer du tort.

Ce mini-dialogue, aux environs de 6 heures du soir avec la concierge de son immeuble, en est un exemple. C'est la concierge qui commence :

— Hier, votre sac poubelle s'est déchiré dans le vide-ordures et tout s'est éparpillé dans les sous-sols. Je vous rappelle qu'il est interdit de mettre des bouteilles dans les sacs réservés au vide-ordures !

— C'était un flacon de sirop pour la toux, ma femme est enrhumée, je ne pensais pas.

— N'empêche que votre sac a craqué ! Vous le remplissez trop !

— C'est-à-dire que la qualité du plastique est de moins en moins...

— Monsieur Digois, la qualité du plastique est la même pour tout le monde...

— Bien sûr... Je m'en excuse... Cela ne se reproduira pas... Vous comprenez, je suis fatigué, ma femme est malade et je n'ai guère l'habitude des sacs poubelle.

Mais la concierge ne l'écoute déjà plus. Pour elle, la question de Constantin Digois est réglée depuis longtemps. Sa femme le mène par le bout du nez, il n'ira jamais plus haut que le cadre moyen d'une succursale de banque, et, il a beau prendre des airs et faire des sourires, on sait bien qu'il descend les poubelles tous les soirs, comme il remonte les croissants tous les matins. Entre-temps, il va maigrement gagner sa vie derrière un comptoir.

— C'est un pauvre type ! dit et dira toujours la concierge.

Et à quelques locataires privilégiés, des femmes en général, elle achève le croquis de Constantin Digois :

— Il est cocu et il le sait même pas. Sa femme porte des robes qui valent plus que sa paye du mois et il s'en rend même pas compte ! C'est pas un homme, c'est une pattemouille.

Or, qu'est-ce qu'une pattemouille ? Une pattemouille est un chiffon destiné à être humide pour repasser du linge trop sec. Une pattemouille peut être faite du moindre chiffon désaffecté et sans avenir. Une pattemouille sert à effacer les faux plis du beau linge et en demeure elle-même jaunie, desséchée jusqu'à l'usure finale qui la conduira à la poubelle.

Ainsi juge-t-on dans son immeuble Constantin Digois : une pattemouille qui s'occupe de poubelles.

C'est pourquoi, à force de le mépriser, l'ensemble de la communauté de l'immeuble finira par trouver normal que Constantin Digois ait abattu sa femme de trois balles de revolver dans le ventre par une nuit d'été 1961 : normal qu'il l'ait abandonnée au bord d'un fossé, le long d'un terrain vague à 100 mètres de l'autoroute, et normal qu'il nie avec acharnement avoir commis ce crime infâme.

Nous pouvons parfaitement imaginer la garde à vue de Constantin Digois : ahuri, apeuré, dépassé par les événements ; les deux policiers qui l'interrogent à tour de rôle le prennent à tour de rôle pour un sadique dissimulateur ou un imbécile patenté, mais dans les deux cas pour l'assassin de sa femme.

L'est-il ? En refaisant l'enquête, la question se pose jusqu'au coup de théâtre final.

Si l'on regarde bien Constantin Digois de face ou de profil sur les photographies de l'identité judiciaire, on est d'abord tenté de dire : « Après tout, il a une tête d'assassin. »

Front bas, de maigres sourcils châains, nez informe et menton indécis. Mais il faut se méfier de ce genre d'à priori, car n'importe qui peut avoir une tête d'assassin sur les photos de l'identité judiciaire. En fait, Constantin Digois a un brave regard noisette et une perpétuelle tentative de sourire au coin des lèvres, même dans les cas les plus graves. C'est un conciliant, un brave, et il ne s'énerve même pas à répéter aux policiers qu'il n'a pas tué sa femme.

— Je n'ai même pas de revolver...

— Tu as pu t'en débarrasser, trouve autre chose !

— Je n'ai jamais eu l'idée de tuer quelqu'un.

— Quelqu'un, peut-être pas, mais ta femme ? Vous ne vous entendiez pas, tous les voisins sont d'accord !

— Elle n'avait pas un caractère facile, mais on ne tue pas les gens pour ça...

— Le soir de sa mort, on vous a entendus vous disputer.

— Moi, je ne discutais pas, c'est elle qui criait, elle voulait que je passe un concours dans l'Administration pour avoir une augmentation de salaire.

— Elle voulait divorcer, tous les voisins sont d'accord !

— Oh, elle disait ça comme ça. À quarante ans, les femmes ont toujours envie de voyager.

— Tu nous prends pour des imbéciles ? Elle a écrit à sa sœur qu'elle demandait le divorce ! Ça n'a rien à voir avec un voyage, ça !

Constantin Digois ravale son petit sourire triste :

— Ah ? Elle l'avait écrit à sa sœur ? Alors c'est pour ça qu'elle voulait que je gagne plus. C'était pour la pension alimentaire !

— Tu savais qu'elle voulait divorcer et tu l'as tuée pour ça. Allez, avoue, bon sang. Tu crois t'en tirer ? Pas d'alibi, la dispute que tout le monde entend, le divorce en suspens.

— Je l'ai pas tuée, elle est sortie vers 11 heures du soir et je ne l'ai plus revue.

— C'est toi qui l'as entraînée dehors, tu l'as fait sortir de voiture sur un prétexte quelconque, trois balles et tu rentres à la maison !

— J'ai pas quitté la maison. J'ai pas de revolver et elle est sortie seule.

— Admettons qu'elle soit sortie seule à 11 heures du soir ! Pour aller où ? Avec qui ?

— Je ne sais pas. Ça lui arrivait de sortir sans rien me dire.

Depuis vingt-quatre heures, l'interrogatoire tourne en rond, jusqu'au moment où le rapport d'expertise change complètement la face des choses.

— Digois... Tu ne nous as pas dit que ta femme était enceinte de trois mois !

— J'en savais rien. Je vous jure que j'en savais rien ! Et puis, c'est pas moi !

— Comment ça, c'est pas toi ?

— Ben non, ça peut pas être moi ! Ça fait plus d'un an que Solange... enfin, elle voulait plus.

— Et tu prétends que tu ne t'es aperçu de rien ? C'est pas un bon mobile, ça ? Imagine un peu l'histoire : ta femme te trompe, elle a un amant, elle est enceinte, elle veut divorcer, te quitte. C'est trop pour

toi, tu la tues ! Qu'est-ce que t'as fait de l'arme ?

Constantin Digois pleure, sans bruit, les bras pendant le long du corps. Pour les policiers, c'est un criminel qui s'effondre, cas typique. Ils ont gagné, l'homme va avouer.

Et en effet, il avoue. Des aveux bizarres, cela dit, déroutants.

— Si vous voulez que ce soit moi, allez-y. Mettez-moi en prison, après tout je m'en fiche. Qu'est-ce que je ferai tout seul dans cet appartement ? C'est moi, d'accord, allez-y ! Je suis l'assassin de ma femme !

L'ennui, c'est qu'à la question : « Où est l'arme ? » Constantin Digois prend l'air effaré...

— Ben, je sais plus, j'ai dû la jeter. Je me rappelle pas où.

Et là, les policiers commencent à douter. Décidément, cet assassin-là ne les aide pas. Ou il est de plus en plus stupide, ou il se fiche d'eux de plus en plus. Une chiffé molle, une tête à claques, un mou, un velléitaire, un menteur, un lâche. Qu'est-il au juste, Constantin Digois ?

Même pas un assassin, un vrai, quoiqu'il reste les nuances. Et les nuances sont toujours importantes dans un dossier d'instruction.

Constantin Digois est donc inculpé par un juge d'instruction sceptique. Il reçoit la visite de sa mère, une femme immense, énorme et volubile, puis refuse de la revoir. Il se traîne aux interrogatoires du juge, l'œil abattu, le teint gris, le menton plus mou que jamais. Mais peu à peu, à force de contradictions et d'interrogations pièges, le juge arrive à une certitude importante : Constantin savait que sa femme avait un amant depuis deux ans. Un homme plus jeune, bien plus jeune qu'elle. Un homme de vingt-cinq ans, alors qu'elle franchissait la quarantaine.

Autre certitude : Constantin ne pouvait pas donner d'enfant à sa femme.

Enfin, l'élément de l'enquête qui l'a fait « craquer », comme on dit, fut d'apprendre que Solange était enceinte.

Le juge a sa petite idée.

— Vous vous accusez, mais je ne vous crois pas. Pourquoi avez-vous pleuré en apprenant l'état de votre femme ?

— Elle voulait un enfant depuis si longtemps et elle est morte avec...

— Je ne vous comprends pas ! Vous la tuez et vous pleurez ensuite

à cause du bébé ?

— Je ne l'aurais pas tuée si j'avais su !

— Pourquoi tirer dans le ventre ?

— Je ne sais pas.

— Où est l'arme ? D'où venait-elle ?

— Je ne sais pas.

— Comment s'appelle l'amant ?

— Je ne sais pas.

— Vous mentez, il s'appelle Claude, il est étudiant, votre femme en a parlé à une amie, et la concierge se souvient d'une voiture bleue le soir du crime qui attendait devant l'immeuble. Votre voiture n'est pas bleue.

— La concierge m'en veut.

— C'est possible, mais pour l'instant son témoignage pourrait vous innocenter à condition de dire la vérité. Le nom de ce jeune homme ?

— Connais pas.

— Dans le carnet de votre femme, il y a un numéro de téléphone, celui d'un hôtel. Dans cet hôtel, on l'a vue souvent accompagnée d'un homme jeune, brun, sportif, toujours vêtu d'un blouson et de jeans. Elle l'aurait appelé Claude, et il possède une voiture bleue. Le soir de sa mort, votre femme est partie avec lui dans cette voiture bleue. Vous, vous avez descendu la poubelle après leur départ. Vous protégez ce garçon, Digois ? Vous protégez l'amant de votre femme, celui qui lui a fait un enfant et l'a tuée ?

— Je ne le connais pas et il ne l'a pas tuée, c'est moi.

— Pourquoi avez-vous nié pendant l'enquête de police, alors ?

— Je ne sais pas, par réflexe, j'avais peur.

— Il y a trop de choses auxquelles vous ne songez pas, monsieur Digois, et la plus importante c'est l'endroit où vous auriez jeté l'arme du crime. Alors, je vais vous mettre en liberté provisoire quitte à vous inculper ensuite de non-dénonciation de criminel et complicité. Nous finirons bien par le retrouver ce jeune amant. Il y a des lettres, des indices. On n'entretient pas une liaison de plus de deux ans sans laisser de traces. Cette montre magnifique que votre femme a achetée chez un grand bijoutier : j'ai la facture, elle se trouvait dans son coffre à la banque, la police me l'a remise, elle ne vous était pas destinée.

— Si, je l'ai perdue !

— Mensonge, Digois. Le bijoutier recherche le double de la garantie. Dans quelques heures j'aurai le nom de cet homme. Vous devriez parler, maintenant.

— Laissez-moi tranquille, je suis fatigué.

— Pleurer ne sert à rien, Digois. Pleurer n'est pas une défense, ni un argument, ni un alibi. Cessez de pleurer, une fois dans votre vie, et regardez-la en face, cette vie !

On gagne toujours, avec Constantin Digois. Sa mère le dominait, sa femme le dominait, sa concierge, l'amant de sa femme, un chien l'aurait tenu en laisse.

Il parle après avoir reniflé longtemps.

— Je crois que c'est lui qui l'a tuée, mais j'étais d'accord.

— Complice ? Vous prétendez avoir commis le crime ensemble ?

— Non, je n'étais pas là, mais j'ai senti qu'il fallait la tuer.

— Pourquoi, comment ?

— Parce que je l'entendais au téléphone, elle le suppliait, elle le menaçait, elle disait qu'elle voulait un enfant, qu'elle allait divorcer et que, s'il ne voulait pas l'épouser, elle irait tout raconter à sa famille, qu'elle gâcherait sa vie, et lui, il avait rencontré une autre femme, une jeune fille de son âge. J'ai tout entendu. J'ai même lu une lettre que j'ai déchirée pour qu'il ne soit pas accusé, pour qu'on ne le retrouve jamais. Je me doutais qu'il la tuerait et, quand on est venu me chercher, quand j'ai vu le corps, j'ai pensé : « Nous voilà délivrés tous les deux. » Il m'a délivré d'elle, moi je n'aurais jamais eu le courage, surtout si j'avais su qu'elle était enceinte, mais c'était quand même une mauvaise femme, vous savez.

Au fond, il est brave, cet assassin par procuration, faible mais brave. Esclave pendant des aimées, il a voulu sauver celui qui le délivrait de sa chaîne. Il n'a rien à voir avec le jeune assassin, beau et sportif, au regard bleu calculateur, qui a tué mathématiquement et froidement, puis s'est enfui en Espagne où on le retrouvera sans trop de difficultés.

Un jeune bien sous tous rapports, de bonne famille, ambitieux, usant d'une maîtresse plus âgée, plus pratique, à la quarantaine confortable. Des gens normaux, tous ces gens-là.

GRAND-MERE ADOPTIVE

Il est là, l'assassin. Dans la pièce, au milieu des autres. Comme les autres il picore des petits fours et boit du champagne. Comme les autres, il échange des propos anodins, sourit, plaisante. Ce n'est qu'un invité d'une petite réception entre amis. Tout à l'heure, il reprendra son manteau, son écharpe et son parapluie. Il dira au revoir sur le pas de la porte.

— Merci, c'était une charmante soirée ! À bientôt.

Dans la rue, il cherchera un taxi, en pestant contre les flaques d'eau.

C'est un assassin qui ne porte aucun signe distinctif. Un M. Tout le Monde, âgé de trente ans, plutôt beau garçon, exerçant le métier d'entrepreneur en bâtiment. Un artisan devenu patron à force de travail et de sérieux. Un célibataire sans histoires et sans famille, qui a connu des débuts difficiles. Père mort alcoolique, alors qu'il n'avait que seize ans, mère envolée avec un autre, disparue. Ni frère ni sœur. Il a appris son métier sur le tas, d'abord apprenti, puis ouvrier, puis ouvrier qualifié. Lorsque l'entreprise qui l'employait a déposé son bilan, il est parti en chasse tout seul. Petits chantiers de-ci, de-là, une cuisine à refaire, une maison à repeindre, et ainsi de suite. À présent il a des associés, un compte en banque, des travaux en prévision pour plusieurs mois, un appartement dont il est propriétaire, entièrement remis à neuf de ses propres mains. Depuis peu, il a étendu ses activités dans la récupération de matériaux anciens.

Le hangar où il entropose les objets rescapés des démolitions représente à lui seul une bonne petite fortune. Charpentes, portes, cheminées, sanitaires de luxe, déjà cotés à la vente, panneaux sculptés, fontaines, fresques, boiseries anciennes... Il commence à travailler avec les décorateurs, il a des idées, un jour il sera riche. Un jour il oubliera son vieux père alcoolique et les quartiers sinistres où il a traîné une enfance solitaire de demi-pauvre.

Il est chez lui, l'assassin. Il verrouille sa porte comme tout le monde et va dormir comme tout le monde.

Son nom importe peu. Dans le métier on l'appelle Rezi, un

diminutif, ou une contraction de son nom de famille, devenu la marque de son entreprise.

La vieille M^{me} Mosser est morte dans son lit, de sa belle mort, à quatre-vingt-onze ans. Un âge acceptable pour quitter ce bas monde, après une vie bien remplie. Un âge où on a depuis longtemps laissé derrière soi amis, époux, et où l'on se sent l'ultime survivant d'une époque révolue.

M^{me} Mosser disait :

— Je tarde à m'en aller, c'est un peu indécent pour tous ceux que j'ai connus et qui m'attendent là-haut.

Elle disait cela souvent à son ami Rezi. Son confident, une sorte de petit-fils récupéré sur le tard. Pour avoir repeint le salon et rénové sa cuisine, Rezi était devenu l'intime de la vieille dame. Deux ans d'affection et de tasses de thé partagées, de conversations tranquilles, d'attentions affectueuses.

Rezi vient saluer une dernière fois sa vieille amie défunte. Il s'occupera des formalités de l'enterrement. Son chagrin est visible, sincère. Même si la dame de compagnie en doute, elle l'a marmonné à une voisine.

— Ce garçon ne m'a jamais plu ! Il l'appelait mamie. Il en faisait trop, à mon avis. Et elle le gâtait ! Un petit cadeau par-ci, un souvenir par-là. Vous vous souvenez de la réception qu'elle a donnée le mois dernier ? C'était pour l'anniversaire de Monsieur. J'ai vu le cadeau : une montre suisse en or. On peut dire qu'il aura tout fait pour avoir l'héritage, celui-là.

— Parce qu'il hérite ?

— J'en donnerais ma main à couper ! Elle a fait venir le notaire, à Noël dernier. Vous verrez, il aura tout !

— Elle ne vous a sûrement pas oubliée, depuis le temps que vous la soigniez !

— J'ai l'habitude, allez ! Dans mon métier, il ne faut rien espérer. Nous ne sommes que des employées.

M^{me} Mosser repose en paix. Sous la terre, elle a rejoint son époux et son fils unique. Et la lignée s'éteint avec elle. De vagues cousins perdus de vue ne se sont même pas déplacés. Le caveau des Mosser vient d'accueillir son dernier locataire. Un beau caveau et un bel héritage.

Il y a le notaire, le médecin devenu ami, deux ou trois vieilles

dames, plus jeunes que la défunte, la dame de compagnie, bien sûr, quelques voisins, tous locataires de M^{me} Mosser qui possédait entre autres trois immeubles en ville, outre son hôtel particulier.

À la fin de la cérémonie, le notaire se penche discrètement vers l'entrepreneur Rezi.

— Passez à mon étude demain matin, notre pauvre amie a laissé un testament.

— Il me concerne ?

— Plus que vous le croyez.

Rezi hérite de la quasi-totalité de l'héritage Mosser, hormis quelques dons à ses proches : femme de ménage, dame de compagnie, et un legs à une œuvre de charité.

En 1965, c'est une fortune évaluée à plus de 500 millions de francs légers en immobilier. Le reste, placements, actions et bijoux de famille, frôle également les 500 millions.

Le notaire estime que, une fois payés les impôts de succession, très lourds pour un étranger à la famille, Rezi se trouvera tout de même à la tête d'un demi-milliard. C'est trop pour un seul homme, pour un petit entrepreneur de bâtiment.

Prévenus par qui, on ne sait, les vagues cousins s'insurgent. Mais le testament est formel. L'héritier inattaquable, sauf... sauf, bien sûr, si les vagues cousins l'accusent d'avoir « aidé » la mort de M^{me} Mosser. De s'être imposé dans l'intimité de la vieille dame uniquement dans ce but, d'avoir joué les petits-fils aimants et consacré la plupart de ses dimanches, vacances et soirées à sa soi-disant « mamie ». La dame de compagnie est prête à témoigner. Elle suivra *la famille* en justice. Elle dira ce qu'elle sait. Que sait-elle ?

— Monsieur le Procureur, la veille de sa mort, M^{me} Mosser était en parfaite santé. Je l'ai laissée seule dans sa chambre avec cet homme. Ils jouaient au jacquet. Je suis allée me coucher, et le lendemain matin je l'ai trouvée morte !

— Le médecin a conclu à un arrêt cardiaque. Vous n'acceptez pas ce diagnostic ?

— Non.

— Quels sont vos doutes ? Il me faut des faits précis, madame.

— J'ai vu des marques sur son corps en l'habillant. Et en particulier une, sur le cou. À mon avis elle a été frappée.

— Pourquoi n'avoir rien dit au médecin ?

— C'était à lui de le remarquer. Pas à moi.

— Il ne l'a pas fait ?

— Il est passé rapidement sur le sujet. D'ailleurs, son examen a été des plus légers. Je l'ai entendu marmonner qu'il s'agissait d'ecchymoses spontanées. Mais il n'a pas examiné le corps dans son entier.

— Donc, vous accusez M. Rezi d'assassinat ?

— Absolument. D'ailleurs, le mobile est évident. Il a attendu d'être sûr de l'héritage.

— Il aurait pu attendre sans prendre de risques, vous ne croyez pas ? Quels sont les autres preuves, selon vous ?

— Vérifiez donc le passé de M. Rezi. Avant de connaître M^{me} Mosser, il avait une autre soi-disant « grand-mère », elle est morte elle aussi. Et ça ne m'étonnerait pas qu'il ait hérité de celle-là aussi.

Le présumé assassin se retrouve donc devant un juge d'instruction, quelques mois plus tard. Le procureur accepte la demande d'exhumation du corps, une autopsie et le gel de l'héritage.

En liberté provisoire, Rezi continue de diriger ses chantiers ; pour seule défense, il se contente de hausser les épaules :

— Ils sont jaloux et furieux. Cette accusation me peine beaucoup.

L'ennui est que Rezi a déjà hérité d'une première grand-mère il y a cinq ans. Héritage plus modeste, bien sûr, mais qui lui a tout de même permis d'investir et d'élargir ses activités.

Le dossier grossit. L'exhumation de la première défunte est réclamée. Les choses se gâtent pour l'assassin présumé. Mais il y a toujours un endroit et un envers des choses.

À l'endroit, Rezi est peut-être un assassin. L'endroit de ses accusateurs. Mais à l'envers ?

Le juge est une femme. Il y a beaucoup de femmes dans la salle de tribunal. Vieilles, jeunes, elles sont venues voir comme une bête curieuse l'horrible assassin des grands-mères. Dans leur esprit Rezi est déjà condamné. S'attaquer aux vieillards, c'est un peu comme s'attaquer aux enfants : le pire des crimes. Ils sont sans défense.

Rezi sent parfaitement l'hostilité de tous ces gens. Elle monte vers lui, et sa défense est si maigre par rapport à l'énorme héritage qu'il est susceptible d'obtenir. La voix claire du juge l'interroge sèchement :

— Vous aimez les grands-mères, monsieur Rezi ?

— Oui. Pourquoi, c'est anormal ?

— Expliquez-nous pourquoi, s'il vous plaît. La normalité de cette

affection dépend de vos mobiles.

— Je n'ai pas eu de vraie famille. M^{me} Mosser s'est prise d'affection pour moi et j'étais heureux de cette affection.

Il n'est plus question de la première « grand-mère d'adoption » de M. Rezi. L'autopsie n'a rien révélé. Si la mort de cette vieille dame fut un assassinat, il n'en reste aucune trace.

Par contre, le rapport du médecin légiste sur M^{me} Mosser laisse des doutes. Il est possible que les ecchymoses soient des marques de coups. Il est possible que la fracture de la jambe droite soit la conséquence d'un coup.

Mais il est possible aussi, c'est l'argument de la défense, que la pauvre femme soit tombée après le départ de Rezi, qu'elle se soit tramée jusqu'à son lit et qu'elle y soit morte effectivement d'un arrêt cardiaque.

— À quelle heure avez-vous quitté M^{me} Mosser ?

— Aux environs de 10 h 30.

— Sa dame de compagnie n'était pas avec vous ?

— Elle était allée dormir.

— Et M^{me} Mosser avait l'habitude de se coucher seule ?

— Pas toujours, je crois. Mais elle en était parfaitement capable.

— Ce genre de soirée, seul à seul, était fréquent ?

— Cela dépendait de sa forme. Depuis quelque temps elle avait du mal à s'endormir, et, comme elle adorait jouer aux cartes ou au jacquet, je passais la soirée avec elle, si elle en avait envie.

— Vous ne trouvez pas anormal, à votre âge, de consacrer vos soirées à une vieille dame ?

— Si vous aviez une grand-mère, madame le Juge, je suppose que vous ne trouveriez pas anormal de lui tenir compagnie.

— Cette femme était une étrangère pour vous, ce n'est pas la même chose.

— Vous ne pouvez pas comprendre. Il faut être orphelin pour comprendre. Elle me considérait un peu comme son enfant, son petit-fils. Elle était si gaie, si drôle, si cultivée. Elle me parlait de sa famille, de sa jeunesse, j'avais l'impression d'en faire partie.

— Saviez-vous qu'elle allait vous léguer sa fortune ?

— Elle n'en a jamais parlé devant moi.

— Vous vous en doutiez un peu, tout de même ?

— J'ai pensé qu'elle me léguerait quelque chose, en effet. Mais je ne m'attendais pas à l'héritage.

— La famille et la dame de compagnie vous accusent. Savez-vous pourquoi ?

— La famille, je l'ignore. Je n'ai jamais vu le moindre cousin auprès d'elle. Elle n'en parlait jamais, d'ailleurs. Tout ce que je savais, c'est qu'ils ne la voyaient plus depuis des années, et que ce cousinage était très éloigné. Quant à la dame de compagnie, j'imagine qu'elle était jalouse de ma présence.

— Jalouse ? Pour quel motif ? Cette femme était employée. Elle n'avait aucune raison de vous jalouser !

— Alors, je ne vois pas pourquoi elle m'accuse d'un crime que je n'ai pas commis.

— Le témoin dit avoir découvert le corps de M^{me} Mosser à 7 heures du matin, le médecin précise que la mort remonte aux environs de minuit, l'autopsie a révélé des traces de coups et une fracture de la jambe.

— Elle a pu tomber après mon départ.

— En effet. Et elle n'aurait pas appelé ? Sa dame de compagnie occupe la chambre voisine !

— Il m'est arrivé souvent de l'appeler moi-même, alors qu'elle dormait, sans obtenir de réponse. Je sais par M^{me} Mosser qu'elle prenait des comprimés pour dormir.

Le témoin s'insurge contre cette affirmation, mais le médecin de famille révèle qu'il a délivré au témoin plusieurs ordonnances dans ce sens. Le juge reprend donc :

— Donc, il est possible que le témoin n'ait pas entendu, mais ceci peut également se retourner contre vous, monsieur Rezi ? Vous connaissiez ce fait, vous avez pu commettre votre forfait en toute tranquillité.

— Je ne suis pas un assassin. Je n'en voulais pas à la fortune de M^{me} Mosser.

— Vous n'avez pas refusé son héritage, que je sache ?

— Non. Elle a fait un testament en ma faveur, c'est la preuve matérielle qu'elle me considérait vraiment comme sa seule famille. Je n'y renoncerais pas.

Et les débats vont ainsi tourner autour des suppositions. M^{me} Mosser a pu tomber, se fracturer la jambe, se cogner en tombant, se cogner en cherchant à gagner son lit et y mourir.

Elle a pu aussi être assassinée. S'il n'y avait pas le fabuleux héritage. Le fabuleux mobile et la première grand-mère « adoptive » de M. Rezi.

Bien sûr, les jurés sont censés ne pas tenir compte de ce dernier fait. Mais il est dans leur tête, la presse en a parlé, et ce tas d'argent les fascine. Le résultat est à la mesure de cette fascination : vingt ans de prison pour M. Rezi. L'assassin Rezi. Qui pleure en écoutant le verdict. Mais il n'est pas le premier à pleurer dans de telles circonstances. Il n'est pas le premier à dire :

— Je jure que je suis innocent, je ne voulais que son affection, retrouver la chaleur d'un foyer, d'une famille que je n'ai jamais eue.

Personne ne le croit et chacun pense : « Il n'avait qu'à choisir une grand-mère pauvre. »

M. Rezi a rejoint les assassins en prison. Il n'est plus parmi nous. Mais qui sait vraiment où est sa place ?

L'ASSASSIN SANS ARME

M. le nouveau directeur vient de prendre ses fonctions. Le personnel l'attendait, tout le monde en parlait depuis plusieurs semaines. La veille, lors de l'apéritif d'adieu offert par M. l'ancien directeur, ce dernier avait fait un speech à ce sujet :

— Hermann Stern, votre nouveau patron, est un homme remarquable, il saura faire de cette agence la meilleure de Francfort. Il est jeune, moderne et, avec l'expérience de chacun de vous, je suis persuadé que cette maison où j'ai passé presque toute ma vie deviendra la première agence d'assurances de la ville. Vous n'avez rien à craindre pour vos emplois. Modernisation et restructuration ne veulent pas dire licenciements, j'ai obtenu toutes les garanties à ce sujet, Hermann Stern prendra ses fonctions le 1^{er} février 1965, quant à moi, je vous remercie de m'envoyer à la pêche !

Et tout le monde avait ri. Le cadeau d'adieu du personnel à son ancien directeur trônait sur la table au milieu des coupes de champagne : une magnifique canne à pêche, avec moulinet perfectionné et accessoires multiples. Chacun, ici, connaissait la passion du directeur. Passion qui allait meubler une retraite paisible, comme elle avait rempli une vie paisible.

Cette bonne ambiance paraît bien lointaine aujourd'hui. L'heureux retraité est à la pêche, en effet, en ce vendredi de janvier, fin de mois, veille de week-end. Le travail est un peu relâché, chacun commente son départ, imagine l'avenir, lorsque l'avenir ouvre la porte :

— Messieurs, bonjour, Hermann Stern. Votre nouveau directeur. Quelqu'un veut-il me montrer les bureaux ?

Grand, mince, quarante-cinq ans, l'œil bleu, le visage lisse, le cheveu en brosse, Hermann Stern a jeté un froid brutal. Son arrivée était prévue pour le lundi suivant. Chacun s'est senti pris en faute, comme des élèves chahuteurs en l'absence du maître d'école. Et tous les regards se sont tournés vers Konrad Richter, le sous-directeur, tandis que le nouveau venu enchaînait dans le style télégraphique :

— C'est vous Richter ? Parfait. Suis à vous dans dix minutes. Ma secrétaire ? C'est vous ! Rassemblez les dossiers, suis à vous dans vingt

minutes !

Konrad Richter, cinquante-six ans, sous-directeur depuis dix ans, devrait dire quelque chose, réagir ; après tout, c'est lui le chef du personnel, c'est lui le plus ancien, c'est lui le salaire le plus élevé, bref c'est à lui de bouger, de parler, de rompre la glace. Mais il en est incapable. L'œil bleu de cet homme le paralyse. Le ton saccadé, l'allure d'automate inflexible, le costume impeccable, la serviette de cuir, mince, luisante comme une menace.

Il bredouille :

— Je vais vous montrer les bureaux, monsieur.

C'est fichu. Il s'est mis en état d'infériorité, et il le sait. Or toute sa vie dépendait de cette première minute, mais, ça, il ne le savait pas encore.

Certains hommes ont l'air d'avoir un couteau invisible entre les dents. Hermann Stern, le nouveau directeur, est de ceux-là. Son sourire, extrêmement rare, est incisif. Son langage, tranchant. Sa voix, coupante. Son efficacité, pointue. En une journée, il a fait le tour des problèmes. Du moins il a révélé des problèmes qui semblaient ne pas exister. Konrad Richter, en tout cas, les ignorait. L'aimable routine qui présidait au fonctionnement de l'agence depuis des années, sous l'aimable férule de l'ancien directeur, avait occulté ces problèmes.

— J'ai étudié votre rendement depuis dix ans, Richter. Au siècle, personne ne le conteste. Moi je le discute.

Et d'aligner des chiffres, de comparer, d'additionner, pour finir par soustraire :

— Si je garde le personnel, je suis obligé de réduire votre salaire. Or, j'ai décidé de garder le personnel. C'est à nous de prendre les dispositions qui vont améliorer la rentabilité de l'agence. Bien entendu, pour 500 marks de moins, je vous décharge d'une responsabilité. C'est moi qui contrôlerai les courtiers et les démarcheurs. Ils s'endorment. Vous aurez plus de temps pour la gestion. Et, comme je ne pratique pas la pêche, mes tournées d'inspection seront courtes. Nous nous comprenons ? Parfait. Si ma méthode fonctionne, le portefeuille de l'agence doit augmenter d'un tiers en deux ans. Vous utiliserez ma secrétaire. La vôtre est une surcharge, elle est mutée au siège central à Munich. Des questions ?

Konrad Richter n'en a qu'une : son salaire. Jusqu'ici il touchait 2000 marks par moi, pour faire vivre sa femme, son fils de dix-neuf ans et payer le loyer de son pavillon dans un quartier résidentiel de

Francfort. Et il lui semble que réduire arbitrairement ce salaire à 1500 marks est incompatible avec les conventions professionnelles.

— Relisez votre contrat, Richter. Les 500 marks ne font pas partie du salaire affecté à votre poste. Il s'agit d'une prime d'inspection. J'assure cette inspection, en tant que directeur c'est normal, et nous réalisons une économie. L'agence en a besoin. Autre chose, je réduis les bureaux, nous louons 100 mètres carrés à l'un de nos courtiers. Deux avantages à cela, l'avoir à l'œil et récupérer un loyer. Vous vous installez avec la comptabilité. Question ?

Konrad Richter n'a plus de question. Il aimerait bien en sortir une de son chapeau, mais il n'est pas magicien et l'autre a raison. C'est le genre d'homme persuadé qu'il a raison, d'ailleurs. Le genre d'homme qui fonctionne au raisonnement logique, ne se préoccupe pas des sentiments, n'a pas de temps pour les états d'âme. Il a étudié le droit, comme Richter, il fait partie de la même association d'anciens élèves, mais il est moins ancien et directeur à quarante-cinq ans, alors que Richter est sous-directeur à cinquante-six ans... Il rénove, organise, rentabilise les petites agences. On suggère, dans la profession, qu'il en a supprimé au nom de cette sacro-sainte rentabilité. On raconte aussi qu'il est utilisé par le siège central pour « faire le ménage » dans les agences, et qu'il est nommé ailleurs une fois sa tâche terminée. On ajoute qu'il sera un jour le grand patron d'une succursale.

Le dos courbé, Konrad Richter quitte le bureau directorial. Avant l'arrivée de ce requin mangeur de bénéfices, c'était un bureau sympathique, où l'on parlait autant d'assurances que de pêche, de famille et de l'air du temps. En quelques jours, le nouveau directeur l'a transformé en laboratoire, dépersonnalisé, vidé de tous ses accessoires superflus. Personne n'y entre sans y être convoqué. Personne n'attrape de rhume, personne n'arrive en retard, personne ne téléphone à sa femme, ou à son garagiste, ou à sa belle-sœur. Il règne dans les bureaux de l'agence un murmure de travail, presque religieux.

Konrad Richter est dans l'engrenage d'une machine inhumaine qui s'apprête à le broyer, inexorablement. Deux ans plus tard, la machine a fait son travail. Deux ans c'est court, et c'est interminable à la fois.

Portrait de Konrad Richter, d'après les déclarations d'un employeur potentiel :

— C'est un homme sympathique. Licencié en droit, vingt ans d'expérience dans le métier de l'assurance. Travailleur, marié depuis vingt-deux ans, une femme charmante, un fils étudiant en architecture. Rien à dire sur sa vie privée. Quant à ses qualités professionnelles, je les dirais moyennes. Une bonne moyenne. Mais il a

atteint la limite de son ambition. À mon avis, ce n'est pas un bagarreur. Il manque d'agressivité et ses méthodes de travail sont un peu démodées. Les postes à pourvoir exigent un profil différent.

Konrad Richter a été licencié. Compression de personnel. Un jour, il a fait son petit bagage, sans mot dire, et a quitté l'agence où il était sous-directeur depuis dix ans. À cinquante-huit ans bientôt, il cherche du travail avec angoisse. Cette fois-ci, il avait de l'espoir. Le patron de la compagnie où il offrait ses services était président de l'association des anciens élèves de son école. Même génération. Après six mois de chômage, c'était enfin une lumière dans la noire dépression qui le gagnait.

— Désolé, mon vieux. Réflexion faite, on nous envoie un type de Munich... La décision ne m'appartient plus.

— Vous connaissez Hermann Stern ?

— Votre ancien patron ? Pas plus que ça.

— Il fait partie de notre association d'anciens élèves.

— En effet, pourquoi ?

— C'est lui qui me ferme les portes, y compris la vôtre.

— Mais pas du tout ! Je vous assure, Richter, que ce n'est pas le cas. Ne tombez pas dans l'aigreur.

— Aigre ? Moi ? Et comment voulez-vous que j'avale ça sans aigreur ? Ce type a commencé par réduire mon salaire, me piquer mon bureau, m'enlever des responsabilités, pour finir par me licencier au bout d'un an ! J'ai des dettes partout, ma femme compte sou après sou, mon fils est veilleur de nuit et étudiant le jour, parce que je suis incapable de lui fournir une pension depuis un an. J'ai six mois de loyer en retard et j'hésite à me servir de ma voiture pour faire des économies. Je cherche du travail à pied depuis un an, j'ai fait toutes les boîtes de la ville, enfin je tombe sur vous, président de notre association, et comme par hasard, après m'avoir donné de l'espoir pendant quarante-huit heures, vous me lâchez !

— Encore une fois, Richter, la décision ne m'appartient pas !

— Vous vous êtes fait avoir par ce type ! Vous l'avez écouté au lieu de me faire confiance ! D'ailleurs, je m'en doutais. C'est le barrage. Inutile d'insister, on me fermera la porte au nez partout. C'est foutu pour moi. Où que j'aille, il vous suffira d'un coup de fil pour me rayer des listes !

Konrad Richter est parti, sans claquer la porte, sans hurler, il n'en a plus la force. Peut-être ne l'a-t-il jamais eue. Il ignorait sans doute son état de mouton parmi les loups. Il n'avait pas vu le temps passer,

les mœurs évoluer, les méthodes se transformer. Il croyait à la quiétude d'une fin de carrière honorable et sans histoires. Un jour, croyait-il, lui aussi s'en irait à la pêche, après un apéritif d'adieu et un gentil cadeau du personnel.

Au lieu de cela, il en est réduit à faire vivre sa famille d'expédients. Quelques petits travaux de remplacement de-ci, de-là ne suffisent pas à combler les trous d'un budget réduit pourtant au minimum.

Et le grand jour arrive. Le mauvais jour. Une semaine après sa dernière déception, Konrad Richter ouvre la porte de son pavillon à un huissier. Il est 11 heures du matin, en plein mois d'août. L'huissier est un huissier. Il a l'habitude du désespoir des autres, il n'en tient plus compte. Sinon comment ferait-il son métier ?

— Je suis navré, monsieur, vous n'avez pas répondu à la dernière sommation du propriétaire. Les frais de retard augmentant, je suis contraint de saisir votre mobilier.

— Ne faites pas ça, je vous en prie...

Konrad Richter est si blanc. Son visage jadis rond et sympathique s'est creusé de rides tristes. Il paraît sans force, d'une voix faible il tente de dissuader l'huissier. Mais il n'y a rien à faire. Plus rien. Il connaît le droit par cœur. Les camions de déménagement sont devant la porte. L'huissier examine déjà le salon en marmonnant :

— Soyez raisonnable, monsieur Richter. C'est une mesure conservatoire. Si tout s'arrange pour vous, vos meubles ne seront peut-être pas vendus...

Konrad Richter se lève et dit :

— Excusez-moi, je vais boire un verre d'eau.

Dans la salle 21 de la cour d'assises de Francfort, l'huissier raconte le dernier acte :

— Il est sorti du salon en disant qu'il allait boire un verre d'eau. Sa femme se trouvait à ce moment debout dans la salle de bains. J'ai entendu un premier coup de feu, et le temps de traverser le couloir je l'ai vue s'effondrer. Elle a dû mourir sur le coup, il avait tiré de face, dans le visage. Il s'est ensuite précipité dans une chambre, et quelques secondes plus tard j'ai entendu deux autres coups de feu. Je l'ai vu s'enfuir, je n'ai rien pu faire qu'appeler la police. Il avait tué son fils. Les voisins m'ont dit que le jeune homme était couché depuis quelques jours, malade. Il est mort sur le coup lui aussi.

Konrad Richter, deux ans après ce double assassinat, est dans le box des accusés. C'est un petit homme maigre, pâle, au regard égaré.

Ses mains sont agitées de tremblements nerveux. Ses jambes ne cessent de bouger, par petites saccades. Il semble ne se souvenir de rien. Incapable de prononcer une phrase correcte, il ne répond même pas à la question du président :

— Pourquoi aviez-vous mis le pistolet dans votre poche, justement ce matin-là ? Vous saviez que l'huissier allait venir ?

Konrad Richter bafouille quelque chose d'incompréhensible.

— Qu'avez-vous fait ensuite ? Vous vous êtes enfui, et qu'avez-vous fait ?

La terreur habite cet homme. Il voudrait parler, il ne peut pas. Par moments, il éclate en sanglots silencieux et il faut interrompre l'audience.

Il s'est enfui avec son arme, après avoir tué sa femme et son fils ; il est allé jusqu'à la gare, prendre le train de Göttingen, pour se rendre dans les bureaux du président de l'association des anciens élèves de droit. Il en avait été exclu, selon lui, à la demande de son dernier patron, Hermann Stern.

Le président avait quitté son bureau, heureusement pour lui. Konrad Richter l'aurait tué. Au lieu de cela, il est ressorti de l'immeuble, s'est arrêté sur les marches et a rassemblé ses dernières forces pour se suicider. Une première balle l'a atteint à la tête. La deuxième s'est perdue. Et il n'est pas mort. Un long sillon blanc, sur le côté droit du visage, montre deux ans plus tard la trace de ce suicide manqué d'un millimètre.

Il est condamné, avec les circonstances atténuantes, à sept ans de prison. Le jury a retenu l'argumentation du psychiatre :

— Cet homme a tué sous l'empire d'une émotion violente et incontrôlable.

Et un journaliste conclut le reportage sur l'affaire Richter par ces lignes :

« Certains grands assassins sont invisibles et injugeables. Notre société moderne les fabrique le plus légalement du monde. Le petit assassin Richter ne pouvait pas lutter contre eux. »

Une conclusion qui va trop loin, peut-être, puisqu'il nous faut admettre qu'on ne tue pas sans se servir de ses mains ou d'une arme, selon les lois qui nous régissent.

ENNEMIS INTIMES

Au début, c'était Clochemerle. Un petit village charmant, avec église, boulangerie et café-épicerie, une rue principale, la seule, et, au bout de cette rue, les deux dernières maisons du village. Comme par hasard les deux dernières, suffisamment à l'écart pour que le bruit des querelles n'empêche pas les autres de dormir.

Car des querelles, il y en avait entre les Bizeux et les Carret. Il y en avait toujours eu, du plus loin que la mémoire collective et villageoise puisse remonter ! L'origine de ces querelles se perdait dans la nuit des temps. Qui avait commencé et pourquoi ? Cela n'avait plus d'importance. Les Bizeux faisaient la grimace aux Carret, lesquels tiraient la langue aux Bizeux.

Hélas ! depuis la guerre, celle de 14, les Bizeux comme les Carret avaient perdu des effectifs. Les troupes s'amenuisant, les escarmouches se faisaient plus rares. La dernière dont le village se rappelait encore avait eu lieu en 42, pendant l'hiver. Il restait encore un grand-père Bizeux d'un côté et un grand-père Carret de l'autre. Les fils étaient au front, occupés ailleurs.

Par-dessus la haie, les deux irréductibles vieux Gaulois se lançaient des regards noirs et soupçonneux depuis des semaines. Jugez plutôt : un tas de bois chez les Bizeux, un tas de bois chez les Carret. Or, depuis quelque temps, le grand-père Carret constate avec rage que les bûches disparaissent, les siennes. Il se poste à un endroit stratégique, à la nuit bien tombée, et que voit-il ? Le grand-père Bizeux, le dos courbé, sur la pointe des chaussures, glissant comme un chat, le long de son tas de bois. Et hop ! une bûche... Et pfuitt... le voleur disparaît chez lui.

Rage, rage du vieux Carret, imaginant ce traître de Bizeux jetant sa bûche dans le poêle à bois et se chauffant le bas du dos en ricanant de joie.

Donc, le vieux Carret décide de passer à la contre-offensive. Idée géniale : il prend une bûche, la perce de quelques trous, trois ou quatre, vide à l'intérieur de la poudre de chasse et referme soigneusement les trous avec des chevilles de bois, amoureusement taillées et invisibles.

Le lendemain vers 11 heures du soir, une formidable explosion réveille le village ! Le poêle des Bizeux venait d'exploser en un magnifique feu d'artifice, la cheminée volait en rase-mottes et le feu aurait dévoré la maison et grillé tous les Bizeux, s'il n'avait fait, d'une part, un temps de cochon et si, d'autre part, ricanant à leur tour, les Carret n'avaient joué les pompiers bénévoles.

Tel est pris qui croyait prendre, et le voleur de bûches, ne pouvant s'avouer voleur, dut avaler sa rancœur et l'on entra dans la guerre froide.

1945, il ne rentre aux foyers ni Bizeux ni Carret. Morts pour la France.

1950,1955,1960, les deux maisons ennemies se vident et il ne reste de chaque côté de la haie que deux personnages. Une Bizeux et un Carret. Elle, c'est une sœur Bizeux ou une tante Bizeux, elle a soixante-douze ans, elle est maigre, grande, vieille fille, et appelle son chat du soir au matin d'une voix aiguë et grelottante. Lui, c'est le dernier des Carret, veuf, soixante-quinze ans, petit et rondouillard, le verre facile, bricoleur et menant son chien à coups de savate. Retraités, les deux ennemis continuent de se lorgner en chien de faïence, grognant de temps à autre après un pommier qui dépasse ou le bruit d'une scie à métaux. Elle lui vole des pommes, il se venge en transformant sa grange en atelier de ferrailleur, juste sous ses fenêtres.

Rien de méchant, en somme, une fin de haine qui eut de la race et de la couleur, les restes d'une foudre de guerre qui s'étiole en petit feu, courant sous la cendre. Deux bons vieux retraités normaux, en somme.

Erreur... Car il y eut un soir de pleine lune...

Ce n'est plus Clochemerle. Ce n'est plus drôle du tout, cette vieille femme qui tremble sur ses jambes et s'égosille à en perdre le souffle...

— Tu l'as tué ! Maudit vieil assassin ! Tu l'as tué ! Je t'ai vu !

Le corps du délit est devant la porte, absolument pas mort mais passablement éborgné. Il a dû se passer la chose la plus simple du monde : le chien Carret, teigneux et chasseur de métier, a coursé le chat Bizeux. Ce n'est sûrement pas la première fois, mais c'est une fois de trop.

La pauvre femme n'en peut plus d'angoisse, ce qu'elle craignait depuis des années est arrivé. C'est le vieux Carret qu'elle traite de maudit assassin, autant que son chien... Et la voilà partie, son chat dans les bras, amener le village et réveiller le vétérinaire. Le chat

restera borgne. Un mauvais coup de croc lui a arraché l'œil droit.

Sa maîtresse porte plainte, exige des dommages et intérêts, le remboursement des frais, toute chose impossible en ce village et entre ennemis héréditaires. Le vieux Carret refuse tout net de rembourser l'œil du chat. La maréchaussée lui enjoint fermement d'attacher son chien, sous peine d'amende pour vagabondage et menace de fourrière. Il l'attache donc. Mais au bout d'une chaîne si longue que le nez du fauve vient renifler aux limites du jardin ennemi.

C'est au bout de sa chaîne que le pauvre animal mourra empoisonné, par de la mort-aux-rats.

Le père Carret écume de rage devant le portillon de sa voisine :

— C'est bien du Bizeux, ça ! Tous des traîtres. Toujours des coups en douce, espèce de lâche ! Vieille lâche ! Tu l'emporteras pas en paradis ! Je vais prévenir qui de droit !

Hélas ! qui de droit, c'est la S. P. A. locale, représentée à la fois par la vieille Bizeux, son ennemie, et le vétérinaire du coin. Le père Carret s'en va donc voir les gendarmes, M. le maire, mais n'obtient rien. Le village en a assez des querelles Bizeux-Carret. La mort-aux-rats, il en traîne un peu partout ! Le chien aura avalé un rat mort, déjà empoisonné ! S'il le nourrissait convenablement, ça n'arriverait pas !

Le père Carret rentre chez lui un soir de pleine lune, décroche son fusil, et le retraité rondouillard se transforme en fou furieux, le guérillero de campagne se prend pour le justicier du monde.

Toute l'affaire un peu ridicule entre chien et chat n'aura duré que deux semaines. Cette nuit-là suffira pour une lamentable histoire d'hommes.

Il fallait sûrement un public au père Carret, sinon il n'aurait pas tiré en l'air d'abord. À moins qu'il ait voulu indiquer par là un coup de semonce.

Le plus extraordinaire, dans l'histoire, est que la Bizeux a surgi de chez elle, affolée, au lieu de rester prudemment enfermée. Après tout, l'attaquant espérait peut-être cette réaction. Il connaissait mieux que quiconque son ennemie intime. Il savait ce qu'elle mangeait, connaissait les jours de lessive, les jours de ménage, ceux des conserves. Il aurait pu dire avec exactitude combien de salades poussaient dans son jardin et la couleur de ses roses, aussi bien que celle de son linge. Ces deux-là vivaient presque comme un vieux couple qui s'observe, et la haine leur servait d'amour.

Donc la Bizeux est sortie de chez elle, affolée, tandis que quelques

têtes apparaissaient aux fenêtres voisines. Presque aussitôt, Carret a hurlé une menace du genre : « Rentre chez toi ou je t'envoie du plomb quelque part. » Curieux comportement. Voulait-il vraiment tirer ? Voulait-il seulement faire peur ? Ou bien criait-il n'importe quoi. Il reste qu'en vieux chasseur expérimenté il a épaulé rapidement et tiré sur sa voisine, exactement comme il l'aurait fait pour un canard sauvage.

Il y eut alors un drôle de silence. Un témoin a vu la silhouette de la victime, en robe de chambre, tourner lentement et battre l'air de ses longs bras avant de s'effondrer derrière la haie. Cette haie d'épineux qui servait de frontière entre les deux jardins depuis si longtemps.

Ce même témoin a donné l'alerte en téléphonant aux gendarmes. Mais, lorsque la voiture est arrivée, le père Carret était rentré chez lui, toute lumière éteinte et volets fermés. Il avait certainement eu le temps de constater la mort de son ennemie, car, à la première injonction des gendarmes, il a hurlé derrière ses volets :

— Enterrez-la comme un chien, c'est tout ce qu'elle mérite !

La lune éclairait parfaitement les lieux. Deux hommes en uniforme, penchés sur le corps de la vieille femme, représentaient pour Carret des cibles parfaites. Et cette fois il a tiré sans sommations, blessant un gendarme à l'épaule. En rampant derrière la haie, les deux hommes réussirent péniblement à regagner leur voiture.

L'affaire prenait des proportions jamais vues dans le village. Ce forcené de soixante-seize ans, enfermé chez lui, avec des munitions et de quoi se nourrir longtemps, peut tenir en échec une petite armée. Surtout le père Carret. On sait qu'il fabrique ses cartouches de chasse, on sait qu'il a au moins deux fusils, sans compter ceux qu'il a pu dissimuler après la guerre. On sait qu'il accumule les provisions, par goût, par peur de manquer, par gourmandise. On sait aussi qu'il est malin, entêté et que les tentatives de dialogue ne mèneront à rien.

La première des choses à faire, c'est un repli stratégique. Ensuite, pour ne plus être pris pour cible, les gendarmes installent un gros projecteur qui illumine la maison afin d'éblouir le tireur.

La réaction de l'assiégé ne se fait pas attendre, il tire au hasard sur le projecteur et réussit à l'atteindre. C'était malheureusement le seul de la brigade. Si la lune n'était pas si lumineuse, si les gendarmes avaient la moindre grenade lacrymogène... Mais dans ce petit pays ils n'ont pas l'habitude des révolutions. Et il faut réclamer du matériel à la ville la plus proche : plus de 50 kilomètres. Cela prend du temps. Et pendant ce temps le chef de la brigade essaie de parlementer. Première tentative au téléphone. Le père Carret décroche et reconnaît la voix :

— Le diable t'emporte !

C'est sa formule habituelle.

— Soyez raisonnable, Augustin, sortez et venez vous expliquer. On ne vous fera pas de mal.

— Personne peut me faire du mal ! Et la victime c'est moi ! Faudrait pas l'oublier.

— Justement, venez vous expliquer.

— Tu me prends pour un imbécile ? Tu crois que je connais pas l'astuce ? Ça me rappelle les Allemands, tiens ! Sortez de là les mains en l'air, on vous fera pas de mal, qu'y disaient. Et le premier qu'est sorti, pan ! une rafale. Moi je suis pas sorti, pas fou.

— Vous n'allez pas rester là toute votre vie, quand même !

— Je suis chez moi ! Je suis libre. T'as qu'à ficher le camp, salopard ! Et n'essaie plus de me parler.

— Augustin, soyez raisonnable ! Il faut qu'on parle !

— Tiens, regarde ce qu'il en fait, Augustin, de ton bon Dieu de téléphone.

Il tire dans l'appareil à bout portant... et le chef de la brigade n'entend plus qu'un « bip bip » ridicule.

À 2 heures du matin, le corps de la pauvre vieille Bizeux est toujours derrière la haie, inaccessible, car le forcené tire sur tout ce qui approche. Il voit clair, la lune est toujours complice.

Enfin les renforts arrivent de la ville. Trois hommes, en tenue d'assaut et gilet pare-balles. Avec rapidité ils étudient le terrain. Il faut faire vite et profiter de la nuit, malgré la lune. En plein jour, l'assaut serait plus difficile. Les curieux doivent rentrer chez eux, personne dans la rue. Un écran de fumée, deux hommes bondissent dans le jardin, un autre fait le tour de la maison. Pour affoler l'assiégé, on tire à blanc tout autour de lui, le temps pour l'un des assaillants de briser une fenêtre, d'enfiler un masque à gaz et de progresser à coups de grenades lacrymogènes.

Réfugié dans son grenier, pleurant et toussant, l'irréductible arrivera tout de même à blesser grièvement l'un des hommes avant d'être ceinturé.

Au lendemain de cette nuit terrible, les murs de sa maison, noircis de fumée, sont les seuls vestiges de l'assaut. Il n'y a plus de Bizeux dans la maison voisine. Il reste encore un Carret, mais il est en prison et il pleure. Il jure qu'il ne savait plus ce qu'il faisait, mais selon les gendarmes il ment. À l'intérieur de chez lui, il avait disposé trois fusils

derrière les volets, avec des munitions, et il avait dans la poche de son pantalon un vieux pistolet Mauser à canon long. Les balles se trouvaient dans la poche de sa chemise.

Pourtant il pleure. Il ne trouve rien d'autre à répondre, que pleurer et affirmer qu'il est devenu fou.

Après une partie de la journée en prison, en attendant son transfert en ville, il réclame tout à coup d'une voix blanche un verre de rhum. Son gardien hausse les épaules.

— Un verre de rhum ? Et puis quoi encore ? Tu te crois au bistrot.

— Je me sens mal.

— Eh ben, couche-toi.

Le dernier des Carret s'est couché par terre et il est mort d'une crise cardiaque, sans bruit, dans le dos de son gardien qui faisait des mots croisés.

Ainsi finit la guerre entre Bizeux et Carret, après une nuit de pleine lune. Et les deux ennemis furent enterrés dans le même cimetière, ironie du sort, une seule allée de gravier les sépare.

UN MAILLON DE LA VENGEANCE

La voix de l'avocat, profonde et passionnée, emplît la salle du tribunal, comme une musique.

— Si les hommes naissaient directement de la terre, messieurs, l'on pourrait dire que la terre fait germer le crime dans certains endroits et l'olivier en d'autres endroits. Mais les hommes naissent des hommes, c'est donc que le crime est dans l'homme, qu'il naît en lui, grandit avec lui et que notre terre de Calabre ne porte pas le germe de ce crime. Seule la coutume, elle aussi née de l'homme, veut que la vengeance se transmette au dernier survivant. C'est une règle, un dogme, une loi, chez nous. Puisque le désir de vengeance existe dans le cœur de l'homme, c'est à la société de le considérer comme naturel et d'en accepter les conséquences. Lutter contre cet instinct est de l'hypocrisie intellectuelle, et punir cet instinct est un encouragement à le perpétuer, car... messieurs, la justice que vous allez rendre n'est que le reflet d'une vengeance collective, contre un individu isolé, qui a troublé l'ordre public.

« Je vous vois, je vous observe un par un, jurés chargés de punir cet homme. Vous êtes de la même race que lui, nés sur la même terre, et si demain l'un d'entre vous tue la femme, le frère ou l'ami, vous agirez comme Francesco Acciardi. Vous vous armerez de vengeance, jusqu'au dernier survivant. C'est pourquoi, messieurs, je vous récusé moralement. Vous n'êtes pas en droit de juger un frère qui vous ressemble. Cela reviendrait à vous juger vous-mêmes. Et aucun jury en ce monde ne pourrait juger Francesco Acciardi sereinement. Car il faut avoir vécu la vie de cet homme pour comprendre ses actes. Il faut être né ici, sur la terre calabraise, et respirer l'air du pays pour reconnaître en lui un frère de sang. Alors notre terre, finalement, est peut-être responsable des crimes qui se déchaînent au-dessus d'elle. Cette terre maternelle qui accueille au profond de ses entrailles la dépouille de ses enfants morts, pour les rendre à la poussière éternelle.

« Jugez cet homme, condamnez-le et vous vous condamnerez vous-mêmes, vous condamnerez celui qu'il a tué, lequel avait tué lui-même un autre qui avait tué avant lui. Et vous savez, messieurs, que vous faites partie de cette chaîne sans fin, dont Francesco Acciardi n'est

qu'un maillon comme les autres !

Belle envolée du jeune avocat calabrais, en cette salle de tribunal vétuste de l'arrondissement d'Aprigliano.

Bouche bée sur leur banc, ces messieurs du jury approuvent, même s'ils n'ont pas compris toutes les subtilités du langage, les métaphores et autres approximations d'une morale bien de chez eux. C'est pourquoi ils ne condamneront Francesco Acciardi, leur frère de sang, qu'à seize ans de prison, et non à la peine de mort, pour le meurtre d'un fermier. Ce fermier a déshonoré sa sœur, et il ne l'a pas fait par amour, mais pour se venger d'un oncle de Francesco, qui avait déshonoré sa mère...

Ne remontons pas trop loin dans l'histoire de Francesco, que seule la mémoire calabraise peut enregistrer sans faille. Cette chaîne dont parlait l'avocat, il faut en saisir un maillon, à une époque donnée. Le maillon sera Francesco, condamné en 1919 à seize ans de prison, et dont la carrière vengeresse ne fait que commencer.

Francesco Acciardi a refusé d'être mobilisé en 1914 et s'est réfugié dans la forêt calabraise. En 1915, les carabiniers l'attrapent enfin et lui donnent le choix :

— Ou tu vas en prison, ou tu acceptes l'uniforme de l'armée italienne pour combattre l'ennemi au front.

Francesco choisit le front, s'y bat, on le décore, on lui verse une pension et, lorsqu'il rentre au pays, dans la foulée de son héroïsme forcé, il venge l'honneur de sa sœur et se retrouve en prison pour seize ans. La peine est relativement faible pour la mort d'un homme. Mais Francesco ne l'accepte pas pour une question de principe. Il se dit innocent. Admettons, bien que la chose ne soit pas crédible. Mais suivons le raisonnement de Francesco : pour affirmer cette innocence, il avait un alibi :

— À l'heure du crime, j'étais chez ma fiancée, Ida Celestina !

Hélas ! Ida Celestina nie la présence de Francesco et n'apparaît même pas à l'audience. Comment le pourrait-elle sans jeter son honneur aux orties ? Que Francesco ait risqué la peine de mort ne vaut pas l'honneur d'une jeune fille, en Calabre !

1929. Après dix ans de méditation rageuse, Francesco est libéré sur remise de peine. Mais, depuis dix ans, il n'a qu'une idée en tête : se venger de sa fiancée, Ida, qui a refusé de lui fournir un alibi. Pour se venger d'une femme, point de crime, de la nuance : il faut qu'une femme traîtresse continue de vivre, marquée par la vengeance de

l'homme qu'elle a trahi. Qu'elle porte cette marque au regard de tous, afin que nul n'en ignore.

En 1929, donc, Francesco choisit soigneusement les plombs qu'il bourre dans sa carabine de chasse. Ida s'en va au marché, au bourg, une fois par semaine. Il la guette sur la route, à la sortie du village, et tire en plein visage. Devant les juges à nouveau, il affirme :

— Je voulais seulement la rendre aveugle ! Pas la tuer.

Ida n'est pas aveugle, mais légèrement blessée. Mais toute sa vie elle portera les cicatrices de cette grêlée de plombs et Francesco s'en estime satisfait. Les juges estimeront cette vengeance à un juste prix : huit mois de prison.

C'est donc aux environs de Noël 1930 que Francesco ressort de prison. Il a trente-six ans, il est temps de faire sa vie autrement qu'entre deux cellules. Il est temps de reprendre les terres familiales, d'épouser une pure jeune fille, du nom d'Emilia, et d'oublier le passé.

Las... quelqu'un n'a pas oublié ce passé. Au cabaret où Francesco va boire comme un homme, parmi les hommes, le dimanche soir, une discussion s'élève. Face à face les partisans de Francesco et les partisans de son ex-fiancée. La querelle n'est pas close.

Francesco a marqué Ida de sa vengeance pour trahison. Mais en affirmant qu'il était avec elle, ce jour-là, il la déshonorait ! Donc il mérite punition à son tour.

La bagarre se déclenche, mais le temps a passé, la police et les juges admettent de moins en moins ces orgies de vengeance, et notamment le nouvel arrivé, le juge de l'arrondissement, un Italien pure souche, venu du Nord. Il déteste tous ces hommes pourvus chacun d'un casier judiciaire comme un certificat de baptême.

La bagarre à peine commencée, les carabiniers y mettent un terme. Verdict du juge : deux ans de camp de travail pour tout le monde ! Y compris Francesco ! Mais où est Francesco ? Il s'est enfui, comme jadis en 1914. Il est allé chercher sa femme et tous deux ont pris le maquis dans les bois. Ils campent, volent leur nourriture, rançonnent les paysans, boivent l'eau des sources et s'aiment. La vie privée des criminels n'est pas exempte d'amour.

La preuve en est que la jeune épousée est enceinte. Et, maquis ou pas, Emilia doit prévenir sa mère, l'enfant doit naître à la fin de l'été.

Les carabiniers, semble-t-il renseignés, n'attendaient que cela, la cachette des fuyards est découverte. Un bataillon entier se répand dans les bois à la tombée du jour, le 23 juillet 1932. Francesco et Emilia sont cernés. Fatiguée par une course épuisante, alors qu'elle est

à un mois de mettre son enfant au monde, Emilia se couche dans un fourré. Elle a froid, elle tremble de fatigue et de peur. Francesco retire sa veste et tendrement recouvre le corps de sa jeune femme pour la réchauffer.

— Ne bouge pas. Repose-toi. Je vais les attirer ailleurs. Je courrai toute la nuit, ils me suivront et, au matin, quand tu seras reposée, tu iras te cacher chez ta mère. Que Dieu vous protège toi et mon fils.

C'est un moment important dans la vie de Francesco, l'éternel fuyard. Un moment dramatique. La charnière de sa vie.

— Si je suis tué, que mon fils me venge, car je serai mort pour lui !

Francesco ne doute pas qu'il aura un fils ! Un dernier baiser à la mère et il s'enfuit dans les bois, vers un destin qu'il ne contrôle malheureusement plus.

Tout le village s'est raconté l'histoire et la fin tragique de cette chasse à l'homme. Francesco a couru, pensant entraîner les carabinieri à ses trousses, sauver sa femme et son fils. Mais dans la nuit, à la lueur des lampes-torches, les policiers n'ont vu que sa veste, recouvrant un corps dans les buissons. Les balles des carabinieri ont transpercé cette veste. Emilia est morte, l'enfant qu'elle portait est mort.

De sa cachette, au-dessus du village, Francesco, figé de haine, a vu la civière que les carabinieri ont déposée devant la mère d'Emilia. Il a entendu les hurlements de la vieille femme et les plaintes des pleureuses sous le ciel torride. Il a pleuré, seul, jusqu'au soir, et ruminé sa vengeance.

D'instinct, il a décidé qui les avait trahis. Qui avait guidé les carabinieri jusqu'à leur refuge. Les donneurs, ce sont Ida, l'ancienne fiancée, et son clan. Celle qu'il a marquée à vie pour trahison a trahi de nouveau.

À la tombée du jour, Francesco gagne le village, alors qu'on le croit en fuite et ignorant le drame. Il parvient jusqu'à la maison de ses ennemis. Par les volets entrebâillés sur la tiédeur de la nuit, Francesco regarde les traîtres : Ida et son visage enlaidi de cicatrices, son père, sa mère, la bonne et un cousin. Les hommes boivent du vin, les femmes parlent. Ida parle plus fort que sa mère. Elle dit :

— Ils l'attraperont ! Il ne pourra pas se venger, d'ailleurs les soldats nous protègent.

Francesco scrute la nuit et aperçoit les deux silhouettes en armes. La maison de ses ennemis est effectivement protégée par deux hommes de troupe. C'est donc qu'ils ont bien trahi.

Alors Francesco ajuste son arme. La carabine d'abord. En quelques secondes, il déclenche un carnage. Ida, son père, sa mère, la bonne et le cousin tombent sous les balles, meurent dans le sang et l'odeur de poudre.

Avant de s'enfuir, Francesco utilise le revolver coincé dans sa ceinture et abat les deux soldats qui foncent sur lui.

Et c'est à nouveau le maquis, les bois, la faim, la traque permanente ; aidé par certains, guetté par d'autres, Francesco dort dans les arbres ou dans un creux de terre recouvert d'un rocher.

Et, au bout de quelques mois, il a la certitude d'un nom. Le nom de celui qui l'a dénoncé aux carabinieri. Car le carnage ne lui a pas suffi. Abattre le clan ennemi est une chose. Connaître le nom du traître en est une autre. Un ami l'a renseigné :

— Celui que tu cherches, c'est Guido. Il devait épouser Ida avant que tu la marques. Quand tu es venu au village, il n'était pas là. Les carabinieri l'ont mis en prison, mais c'est une feinte. C'est pour le protéger. Ils ont peur que tu le tues. Il le relâcheront dès qu'ils t'auront jugé, le gardien me l'a dit !

Francesco décide alors de se rendre. Pour atteindre Guido en prison, il doit y aller lui-même !

Sans arme et la tête haute, Francesco Acciardi se rend à ses juges :

— Je suis venu de moi-même. Je refuse les menottes, je suis un homme libre, je veux être jugé librement !

Ce qu'il espère, les carabinieri s'en doutent, le juge s'en doute. Il espère atteindre Guido dans sa cellule, c'est pour cela qu'il veut garder les mains libres. Sa misérable astuce ne fonctionnera pas. L'indicateur est libéré et Francesco devra ronger son frein, condamné à vie pour l'assassinat prémédité d'une famille entière.

De 1932 à 1944, Francesco tourne en rond dans une cellule minuscule, sans contact avec l'extérieur, visites interdites. La guerre est au-delà des murs, les avions au-dessus, c'est une bombe qui va le libérer. Dans un fracas de poussière et les cris des prisonniers, les murs de la vieille prison s'effondrent, ouvrant d'énormes brèches, et Francesco, avec d'autres, s'enfuit dans la campagne.

Il tente de gagner le nord du pays et se fait prendre, comble de malchance, par les Allemands. Le voilà dans un camp de concentration, ahuri, découvrant d'un seul coup la triste épopée mussolinienne et le désastre italien. Libéré à la fin de la guerre, de retour dans son village, il croit à l'oubli. Mais d'autres n'ont pas oublié. La guerre n'a pas effacé les vieilles querelles tribales.

Francesco n'est qu'un évadé, en somme, il n'a pas fini de payer ses crimes. À nouveau dénoncé, il retourne en prison en 1945. C'est une autre prison, une autre cellule, d'autres gardiens, mais l'histoire continue malgré les changements de décor. Un détenu reconnaît Francesco à la promenade dans la cour.

— C'est toi qui cherchais un certain Guido ?

— Je le cherche toujours.

— N'y pense plus, c'est moi qui l'ai eu. Ce salaud a dénoncé mon frère pour une histoire de contrebande. Il a gardé mon couteau dans le dos, il est mort avec. J'en ai pris pour dix ans.

Paix dans les cellules, pour les hommes de bonne volonté. Francesco Acciardi vivra cette paix forcée plus de vingt ans encore. Durant ces vingt années, il a reçu régulièrement les visites d'une femme, une fois par mois, et des lettres chaque semaine. Elle s'appelle Emilia Schiario, elle est la sœur de l'homme qui a vengé Francesco.

Le jour de sa grâce, elle l'attend devant la porte. Elle a cinquante-quatre ans, il en a soixante-treize. Ils se marient, et ils retournent ensemble au village d'Aprigliano, vivre sur la terre ancestrale des Acciardi. Dans ce village où l'on n'a pas oublié les morts, et où la chaîne infernale de la vengeance n'est jamais vraiment bouclée, tant qu'il reste un héritier vivant de cette vengeance.

Apparemment, les héritiers dormaient dans les entrailles de la terre de Calabre, puisque Francesco Acciardi a vécu sereinement le dernier temps de sa vie assis sur un banc, au soleil, racontant sagement aux petits enfants et à quelques journalistes la longue histoire de ses crimes.

LA MAISON DES DEUX PONTS

C'est un arrachement : l'affiche blanche, couverte de lettres noires, punaisée sur la porte. Tous ces gens venus voir en curieux la vente de la « maison des deux ponts ». Une grande bâtisse, splendide, lourde, un restant de ferme fortifiée, avec un moulin, une tour ronde, un puits, des greniers, des caves et même un souterrain qui ne mène plus nulle part.

Et les deux ponts sur la rivière, le seul accès à la maison, l'un pour les piétons, l'autre pour les charrettes, les tracteurs, les voitures. L'un fragile, étroit, aux rambardes moussues ; l'autre large et solide, bien assis sur des arcs de pierre.

Tout cela vaut des millions, dit-on. Mais des millions pour qui ? Le notaire l'a dit, une vente aux enchères dans ces conditions paiera tout juste les créanciers.

Volets clos, rouges des guirlandes de vigne vierge, la maison des deux ponts est vendue au plus offrant, et l'on murmure alentour des histoires de « combine », de prix fixé d'avance, de limite aux enchères. Celui qui achètera, dit-on, le notaire le connaît déjà. Une vieille paysanne, jadis employée sur ces terres immenses, grommelle :

— Tout ça, c'est truquage et compagnie.

Vraie ou fausse, l'histoire de cette faillite est si compliquée, si longue, tant de dossiers, d'huissiers, de banques et de reconnaissances de dettes en dix ans.

Un créancier, venu s'assurer qu'il ne serait pas oublié dans les comptes, assure :

— Une vache n'y retrouverait pas ses veaux.

Eux ne sont pas là. Eux, les faillis, les honteux, les misérables d'aujourd'hui, se sont réfugiés au bourg, dans les derniers murs qui leur restent. Une petite maison sans confort, triste, héritage oublié, qui échappera au désastre. Ils se prénomment Yves et Rose, avec un nom à rallonge. Ancienne noblesse paysanne, vendéenne et farouche. Ils avaient cru tenir, ils n'ont pas su. Comment repartir à zéro à cinquante ans ? Comment effacer les habitudes de liberté, de propriété. Comment vivre désormais sans le refuge des grands murs, la certitude

d'un passé de plusieurs générations ?

Yves, ce matin de 1970, dit à sa femme Rose :

— Je vais faire un tour, j'ai besoin de prendre l'air.

Rose lui trouve un drôle d'air, les yeux creusés, un peu fixes. Mais ce jour est un jour si difficile à vivre. Elle répond :

— Je vais laver du linge, pour m'occuper.

Il s'en va, il quitte doucement cette maison étrangère, où ils sont arrivés la veille avec quelques valises et des cartons.

Rose essaie de ne pas penser au chagrin, d'oublier les meubles vendus, la vaisselle emportée et se met à l'ouvrage, comme un automate.

Yves D., cinquante-quatre ans, ancien propriétaire de la maison des deux ponts, dernier représentant d'une famille ancienne et profondément catholique, a décidé de finir ses jours sur la terre de ses ancêtres.

Il a marché jusqu'à la station des cars, on l'a vu prendre un billet, le contrôleur est la dernière personne à l'avoir vu vivant. Pour gagner le petit bois derrière la maison des deux ponts, il a dû marcher à travers champs et se dissimuler aux regards. Un garde forestier l'a découvert deux jours plus tard. Pendu à une branche de marronnier.

Ainsi que le précise le rapport de gendarmerie : « Le désespéré s'est rendu sur son ancienne propriété, avec la volonté délibérée de mettre fin à ses jours. Il a atteint la branche la plus basse d'un arbre, en grimpant par ses propres moyens le long du tronc, il a attaché une corde à la branche, puis sa ceinture à la corde. Il a passé la ceinture autour de son cou et s'est jeté dans le vide, à plus de 3 mètres du sol. La victime n'a laissé aucune lettre, et le contenu de ses poches, détaillé par ailleurs, ne présentait rien de particulier. Les égratignures relevées sur les jambes indiquent probablement les efforts réalisés avant la mort pour atteindre la branche voulue. La mort a été quasi immédiate. Interrogée sur les motifs de ce suicide, l'épouse du défunt, Rose D., cinquante-deux ans, nous a déclaré que ce dernier avait voulu manifester par ce geste son désaccord sur les méthodes employées selon lui pour le perdre et l'amener à la faillite. Selon certains témoins, le défunt était par ailleurs déprimé depuis plusieurs mois, en raison de sa situation financière dont il nous a été confirmé qu'il en était entièrement responsable. »

Comme c'est simple un rapport de gendarmerie, sec, objectif. Yves D. sera enterré sous les regards curieux des gens du bourg, sans

cérémonie, un enterrement de pauvre, avec une bénédiction rapide de l'Église qui n'aime pas les défaitistes. Pour que cet homme, croyant, se soit suicidé, contrevenant ainsi aux lois de cette croyance, il avait, dira le prêtre, « perdu l'esprit dans le malheur qui l'accablait ».

Rose, sa veuve, a les yeux secs. Chacun le remarque, son visage s'est durci. Sur cette femme déjà dure, aux traits marqués et volontaires, le chagrin a posé un masque de pierre.

Que dit la rumeur publique à leur sujet ?

— Elle est bien trop orgueilleuse. Et lui, c'était un sauvage. Avec leurs grands airs, ils ont voulu s'en tirer tout seuls, ça les a pas empêchés d'emprunter aux banques et de se couvrir d'hypothèques. Quand il a voulu faire de la vigne, il a vu bien trop grand, et tout cet argent qui filait, tout ça pour refaire des murs et des mètres carrés de toiture et planter des arbres, et la serre ? Ils avaient pas besoin de ça pour vivre ! Ils auraient vendu la moitié des terres et loué les bâtiments à des fermiers, ils en seraient pas arrivés là. Tout ça, c'était prétentieux et compagnie.

Rose n'a pas les moyens de commander une pierre convenable pour la tombe de son époux. Chaque jour elle se rend sur le rectangle de terre où repose une croix. Son chagrin silencieux dérange. Au bourg, elle ne parle à personne, se montre à peine chez l'épicier où elle achète peu. Cette grande dame aux cheveux gris, habillée de noir, est un reproche vivant pour les autres. Nul n'est responsable de son malheur, pourtant, mais c'est ainsi. Certains pensent qu'elle ferait mieux de partir, d'aller vivre ailleurs. Le notaire lui a même envoyé un acquéreur éventuel pour la petite maison qu'elle occupe près de l'église. Il pensait bien faire. Mais Rose a dit :

— J'ai plus rien à vendre, allez-vous-en.

Elle a refermé sa porte avec méchanceté.

Cette femme est inquiétante. Elle attend. Mais quoi ? Elle ne cherche pas à travailler, or elle n'a plus d'argent, pis, elle est incapable de payer les frais de justice restés à sa charge et que la vente de la maison des deux ponts n'a pu éponger en totalité. La somme est pourtant minime, quelque 300000 francs anciens. On saura plus tard qu'elle a vendu pour cela son alliance et deux bijoux en or, deux pauvres bijoux, rescapés du désastre, une chaîne en or et le crucifix qu'elle portait au cou.

Un jour, ce qu'elle attendait s'est produit. Personne ne l'avait deviné ou supposé. Rose D. une criminelle ? Capable de commettre un meurtre avec préméditation ? Une femme que l'on voyait toujours à l'église, première arrivée, priant seule, avant la messe ?

C'était en 1971, presque un an après la vente de ses biens et le suicide de son mari. C'était un soir d'été, un témoin l'a vue sur la route, seule, elle marchait, portant un panier recouvert d'un torchon et un grand châle. Deux jours plus tard, le matin vers 11 heures, des voisins l'ont vue rentrer chez elle avec son panier et son châle. Que s'était-il passé entre-temps ?

Elle l'a raconté sans difficulté aux gendarmes, puis au tribunal, comme une chose normale, naturelle. Une monstruosité, pourtant.

L'accusée, vêtue de noir, maigre comme un diable, grise de peau et de cheveux, répond sans émotion au juge qui l'interroge :

— Je suis partie de chez moi à 8 heures du soir. J'avais préparé un en-cas dans mon panier. Du fromage, du pain, une Thermos de café et des cigarettes. J'avais aussi une lampe de poche.

— Vous emportiez l'arme avec vous ?

— Oui. Je l'avais graissée et enveloppée dans mon châle, les cartouches étaient dans ma poche. J'en avais douze.

— Votre intention était de tuer, vous le reconnaissez donc ?

— Oui.

— Comment avez-vous pénétré dans les lieux ?

— Cette maison m'appartient, j'en connais toutes les issues.

— Cette maison ne vous appartient plus. Et vous saviez que le nouveau propriétaire allait s'y installer ! Comment l'avez-vous appris ?

— Il suffisait d'écouter parler les gens.

— Donc vous pénétrez dans la maison, comment ?

— Par un soupirail de la cave.

— Quelle heure était-il ?

— 10 heures du soir, je crois.

— Vous aviez fait le chemin à pied ?

— Oui.

— Qu'avez-vous fait une fois dans les lieux ?

— J'ai attendu !

— Y avait-il quelqu'un dans la maison ?

— Oui, j'entendais des bruits de voix.

— Combien de temps avez-vous attendu ?

— Une nuit, une journée et la nuit suivante.

— Pourquoi attendre dans la cave ? Pourquoi ne pas commettre votre crime dans la maison, puisque vous étiez décidée ? Vous avez hésité ?

— Non. J'attendais là, parce que je savais que quelqu'un descendrait, forcément. C'est nous qui l'avons remplie de vin, cette cave, le meilleur de la région, du vin de notre vigne. Quelqu'un allait descendre pour voler une bouteille, je le savais.

— Ce n'était pas du vol, encore une fois, la cave et son contenu ont été vendus comme le reste. Vous le saviez. Vous prétendez avoir tué pour une bouteille de vin ?

— Non.

— Donc, c'était un piège.

— Oui.

— Vous guettiez dans cet endroit, parce qu'il n'y a qu'une seule issue, l'escalier ! Et vous étiez sûre de ne pas manquer votre coup !

— Oui.

— Et peu vous importait de savoir qui descendrait à la cave ?

— En effet. Ça m'était égal.

— Vous saviez qui était dans la maison ?

— Cet homme, son fils et un métayer. On me l'a dit après.

— Vous aviez l'intention de tirer sur qui ?

— Sur le premier qui descendrait. Et les autres, s'ils se présentaient.

— À quel moment avez-vous tiré ?

— Je ne sais pas l'heure. C'était tard dans la soirée. J'ai entendu des bruits de pas au rez-de-chaussée, la porte de la cave s'est ouverte, je me suis postée en bas de l'escalier et, quand j'ai vu la silhouette dans la lumière, j'ai tiré.

— Combien de balles ?

— Deux.

— Que s'est-il passé, alors ?

— L'homme est tombé dans l'escalier, il a crié.

— Qu'avez-vous fait ensuite ?

— J'ai attendu que quelqu'un d'autre arrive.

— Vous l'espériez ?

— Oui.

— Vous auriez tiré sans hésiter ?

— Oui.

— Pourquoi ? Ces gens n'étaient pas responsables !

— Ils étaient chez moi.

— Vous n'avez pas admis la décision de justice ? Pour vous, les nouveaux propriétaires n'avaient pas le droit d'entrer dans les lieux ? Ils avaient pourtant payé !

— Je n'ai pas l'intention de discuter de cela. Votre justice n'est pas la mienne. Cette maison nous appartenait, à Yves et à moi, depuis des siècles. C'est tout.

— Revenons à votre crime. L'homme sur qui vous avez tiré, M. Charles C., était mort ?

— Je pense. Je ne m'en suis pas préoccupée sur le moment.

— Personne d'autre ne s'est présenté à l'entrée de la cave ?

— Non. Ils ont eu peur. Des lâches. Je les ai entendus crier et courir au-dehors.

— Qu'avez-vous fait ?

— Je suis ressortie par le soupirail et je suis allée me cacher un moment dans l'entrée du souterrain. J'ai attendu un moment, mais ils s'étaient enfuis avec la voiture.

— Ils ne s'étaient pas enfuis. Ils allaient chercher du secours !

— Non. S'ils n'avaient pas été lâches, ils seraient descendus chercher l'autre...

— Ce n'est pas à vous de juger vos victimes ! Vous aggravez sans cesse votre cas ! Je plains l'avocat de la défense !

— Je n'ai pas demandé d'avocat, je n'ai pas besoin d'être défendue.

— Passons. Poursuivez le récit des faits ! Vous étiez à l'entrée du souterrain ?

— J'en suis partie au bout d'un moment, je n'entendais plus rien. J'ai refait le chemin à pied. J'ai dormi dans un fossé, une heure ou deux je crois. J'étais fatiguée. Ensuite je suis rentrée chez moi.

— Vous n'aviez pas l'intention de vous dénoncer ?

— Ça n'était pas nécessaire. Dans ce pays les gens passent leur temps à m'observer. Je n'avais qu'à attendre. D'ailleurs j'avais besoin

de dormir après deux nuits sans sommeil.

— Avez-vous quelque chose à ajouter ?

— Non.

— Ces dames et ces messieurs du jury attendaient peut-être, de votre part, l'expression d'un remords. Vous venez de passer plusieurs mois en prison. On nous dit que vous priez beaucoup... Espérez-vous un pardon ?

— Je n'attends rien. Et je n'ai rien à dire.

— Pourtant, vous n'avez rien fait pour échapper à votre châtiment ? Vous auriez pu fuir. C'est donc que vous vouliez être jugée ?

— Votre jugement ne me concerne pas. Je n'ai rien à fuir, je ne suis pas lâche, j'ai fait ce que j'avais à faire...

— Voulez-vous préciser à la cour le mobile exact de ce crime prémédité.

— Non.

— Le jury appréciera.

C'est toujours ce que doit faire un jury. Apprécier. En 1971, si la peine de mort existait encore dans les textes, on ne condamnait plus les femmes depuis longtemps à cette peine suprême.

L'appréciation du jury fut donc : réclusion à vie.

Le propriétaire de la maison des deux ponts étant mort sous les balles de la carabine de chasse de Rose D., personne n'est venu y habiter depuis. La famille de la victime a tenté de remettre en vente ce bien chèrement acquis. Mais nul acheteur ne s'est présenté. L'eau de la rivière coule sous les ponts déserts, le long des terres en friche.

À quoi pense-t-elle, dans sa prison, cette femme vieillissante ? Et où vont ses prières ?

LES MOUCHES À VIANDE

Le tintement du cendrier de cristal sur lequel M. Shoeler cogne rageusement sa pipe traduit son impatience. Il appuie sur le bouton de l'interphone :

— Allô... toujours pas de nouvelles de Willy Schmitt ?

— Non, monsieur le Directeur.

M. Shoeler se lève pour jeter un coup d'œil à la fenêtre. Au pied de la petite tour de la Shoeler & Nagel Automobiles, dont il est l'un des deux propriétaires, Zurich étale sous la brume de chaleur ses maisons bien propres, ses avenues aérées et ses voitures disciplinées. M. Shoeler fait alors demi-tour, revient à son bureau, appuie sur le bouton :

— Allô ?... Pour Willy Schmitt, toujours rien ?

M. le directeur est surpris et en colère. Willy Schmitt, son fondé de pouvoir, est un homme sérieux et persévérant. C'est ainsi qu'il est monté en grade, pour parvenir aux côtés de M. Shoeler, après avoir travaillé durement comme mécanicien. Un homme comme lui ne prend jamais la liberté de faire attendre le patron tout un après-midi. Le cendrier de cristal est en danger. La pipe aussi. Les yeux bleus du patron lancent des éclairs, et il triture nerveusement sa courte barbe noire avant d'appuyer à nouveau sur l'interphone :

— Allô ? Vous avez appelé chez lui ?

— Oui, monsieur le Directeur, sa femme est sans nouvelles. Il devait arriver de Luxembourg vers l'heure du déjeuner, mais elle l'attend toujours.

— Et il n'a pas téléphoné ?

— Non, monsieur le Directeur.

— Et l'avion de Luxembourg est arrivé ?

— Oui, monsieur le Directeur.

— Vous avez vérifié s'il était bien sur la liste des passagers ?

— La compagnie refusera de nous communiquer cette liste, monsieur le Directeur.

— Essayez tout de même, nom d'une pipe !

L'impatience faisant place à l'inquiétude, Shoeler retourne à la fenêtre. Qu'a-t-il pu arriver à Willy Schmitt ? L'austère fondé de pouvoir, qui mène une vie de Spartiate, n'a de sa vie jamais raté un avion ! M. Shoeler n' imagine pas quelle péripétie pourrait l'y avoir conduit. Willy Schmitt ne boit pas, ne fume pas, ne mange pas, ne rit pas et ne fréquente certainement pas les madones des aéroports. Nouveau demi-tour pour appuyer sur le bouton de l'interphone :

— Appelez-moi l'hôtel où il était descendu au Luxembourg.

— Bien, monsieur le Directeur.

Quelques instants plus tard :

— Vous avez l'hôtel *Royal* en ligne, monsieur le Directeur.

— Allô ? L'hôtel *Royal* ? Est-ce que M. Willy Schmitt est encore chez vous ?

Au lieu de la simple réponse qu'il attendait, M. Shoeler entend son correspondant déclarer à la cantonade : « On le demande au téléphone », tandis qu'une voix péremptoire déclare avec un fort accent luxembourgeois : « Passez-moi ça ! »

Et la même voix, une seconde plus tard, demande sèchement :

— Vous voulez parler à M. Willy Schmitt ?... Qui êtes-vous ?

— Shoeler, directeur de la Shoeler & Nagel Automobiles à Zurich. Willy Schmitt est mon fondé de pouvoir. Et vous, qui êtes-vous ?

— Commissaire de police principal. M. Willy Schmitt est décédé. Son cadavre vient d'être découvert dans les bois, sur la route de l'aéroport.

— Quoi !... Comment ?... Mais de quoi est-il mort ?

— C'est probablement un assassinat, monsieur. Pourquoi vouliez-vous lui parler ?

Et le policier en profite pour poser à M. Shoeler quelques questions : quand son fondé de pouvoir a-t-il quitté Zurich, ce qu'il venait faire à Luxembourg, qui devait-il y rencontrer, etc. M. Shoeler, complètement éberlué, consterné, répond comme un automate, ne parvenant pas à s'expliquer comment le sévère Willy Schmitt a pu commettre un acte aussi désordonné : se faire assassiner à Luxembourg et dans une forêt !

Avant de raccrocher, le policier conclut :

— Rassurez-vous, monsieur, nous saurons vite ce qui s'est passé, nous avons déjà arrêté un suspect.

Or, la vérité sur ce crime d'apparence banale est beaucoup plus étrange que le commissaire principal de Luxembourg l'imagine à ce moment.

Ce matin-là, M. Shoeler, au lieu de se rendre directement à son bureau, sonne à la porte de la villa voisine, où demeure Willy Schmitt, afin de présenter ses condoléances à sa veuve. Le cheveu gris, éternellement vêtue de robes sombres ou de tailleurs noirs, M^{me} Schmitt n'a eu qu'un geste à faire pour porter le deuil de son mari : retirer le petit collier de perles qui ne la quitte pas depuis leur dixième anniversaire de mariage. De toute évidence, l'assassinat de son époux la laisse désespérée. Moins pour des raisons purement affectives que pour les bouleversements que cette disparition va entraîner : Willy Schmitt était vu par certains comme un tyran domestique, écrasant la famille de sa personnalité. Il va donc lui manquer totalement, en principe.

Tandis que M. Shoeler prend congé de M^{me} Schmitt, à Luxembourg la police interroge avec ardeur un jeune homme aux cheveux longs, au regard de drogué, au jean maculé de boue, et dont le blouson a été déchiré par les ronces lors de sa tentative éperdue de fuir les gendarmes. Pourtant, il affirme :

— Je vous jure que je ne l'ai pas tué ! Pourquoi je l'aurais tué ?

— Pour le voler, tout simplement.

— Mais je n'y ai pas touché !

C'est un fait, la police n'a pas trouvé sur lui le portefeuille de la victime. Mais, le crime ayant été commis sans doute la veille, il aurait eu largement le temps de le cacher.

Après un interminable interrogatoire, le jeune drogué est conduit en prison, et c'est à Zurich que l'on retrouve M. Shoeler.

— La mort de votre fondé de pouvoir a toutes les apparences d'un crime de rôdeur, lui explique un enquêteur suisse. La police luxembourgeoise a d'ailleurs arrêté un suspect, mais, devant l'absence de preuves, elle nous demande d'enquêter à tout hasard auprès de sa famille et de ses proches. À votre avis, avait-il des ennemis ?

M. Shoeler réfléchit quelques instants avec gravité :

— Dans son activité professionnelle, sûrement pas. Il n'était pas très aimé, certes, mais unanimement respecté pour sa capacité de travail et sa moralité intransigeante. Si vous devez trouver de la haine, ce n'est pas ici qu'il faut chercher.

— Vous dites « pas ici », mais je note une certaine gêne dans votre attitude. Peut-être voulez-vous dire : pas ici, mais ailleurs ?

— Peut-être.

— Où ?

— Cela m'ennuie de vous livrer des impressions purement personnelles.

— Permettez-moi d'insister. Il s'agit d'un crime, je vous le rappelle. Où pensez-vous qu'il pourrait avoir des ennemis ?

— Dans sa propre famille. Il avait fait tant d'efforts, partant de si bas pour s'élever si haut, qu'il était très dur avec les siens. Il était très économe et je pense que sa famille devait souffrir de cette rigueur, qu'elle tenait pour de l'avarice.

— Et vous pensez que cela aurait pu faire naître une haine poussant jusqu'au crime ?

— Euh, non... Enfin, je n'en sais rien, évidemment, et je n'accuse personne... Je réponds simplement à votre question. Les Schmitt sont mes voisins et je les connais un peu. D'ailleurs, il y a d'autres motifs à ce conflit qui l'opposait à sa famille. Willy Schmitt m'avait confié qu'il espérait que sa fille, qui est plutôt jolie, épouserait un homme ayant déjà réussi. Aussi s'est-il opposé énergiquement lorsque sa femme et sa fille lui ont présenté un jeune typographe, un petit gigolo sans avenir. J'ai entendu plusieurs fois des éclats de voix. Je sais d'autre part que, malgré l'interdiction de son père, M^{lle} Schmitt n'a jamais cessé de fréquenter ledit gigolo typographe...

L'information demande réflexion et analyse.

— C'est tout ce que vous pouvez me dire ? soupire enfin l'enquêteur, repliant son petit carnet et accrochant méticuleusement son stylo.

— Ma foi, oui... Évidemment, ce n'est pas parce qu'on déteste le père de famille qu'on va le tuer à 300 kilomètres de là dans une forêt du Luxembourg. Je réalise combien cette déclaration peut vous paraître absurde.

Accompagnant l'enquêteur jusqu'à la porte, M. Shoeler ne peut s'empêcher de murmurer dans le couloir :

— Qu'est-ce que vous voulez, c'est plus fort que moi : autant j'avais de l'estime pour lui, autant je déteste sa famille !

Du même pas, l'enquêteur se rend donc auprès du « *gigolo* typographe », amant de M^{lle} Schmitt. Celui-ci reconnaît s'être absenté la veille du crime toute la journée, avec une bonne volonté évidente.

— Où étiez-vous ?

— En France... à Lyon, chez des parents.

Par contre, le lendemain, jour du crime, il était de retour, comme en témoignent non seulement M^{me} et M^{lle} Schmitt, mais de nombreux voisins et les douaniers suisses.

C'est alors que cette affaire trouve un premier épilogue, dans la salle de la morgue de Luxembourg. Il est 16 heures :

— Vous auriez pu me l'amener plus tôt, a grogné le médecin chargé de l'autopsie : regardez... il est déjà plein d'œufs de mouche.

Après un examen rapide, le même médecin conclut :

— Aucun doute, il a été assommé avec une pierre, puis étranglé avec un ruban ou une ceinture, quelque chose d'assez ferme et d'assez rigide.

— Avec cela, par exemple ?

Le commissaire principal montre au médecin légiste la ceinture que portait au moment de son arrestation le jeune drogué :

— Oui... cela pourrait faire l'affaire.

Après un procès bref et sans histoires, le malheureux jeune rôdeur est condamné à quinze ans de prison.

M. Shoeler n'est pas de ces gens qui remettent en cause les décisions de la justice, fût-elle expéditive et luxembourgeoise. Tandis que sa barbe noire grisaille petit à petit entre son bureau au huitième étage de la tour Shoeler & Nagel Automobiles et sa jolie villa, il engage un autre fondé de pouvoir. Toutefois, il n'est pas sans remarquer le changement brutal du train de vie de ses voisins. Quinze jours après la mort de Willy Schmitt, la modeste voiture de la famille disparaît, pour être remplacée par une grosse et luxueuse Mercedes, bientôt secondée par une voiture de sport ! La bonne de M. Shoeler observe de son côté que leur boîte à ordures regorge de cadavres de bouteilles de champagne. Enfin, il ne faudra pas plus de six semaines pour que M^{lle} Schmitt épouse officiellement son gigolo typographe dont elle attend un enfant, qui naîtra sans avoir connu son grand-père...

Tout le quartier observe ce brutal changement de train de vie, mais sans trop d'étonnement : tout le monde se doutait que Willy Schmitt avait économisé une petite fortune. Mais personne ne songe que celle-ci aurait pu constituer le mobile du crime : celui-ci n'a-t-il pas été jugé ? Le coupable ne croupit-il pas quelque part dans une prison du Luxembourg ? Tout n'est-il pas clair devant la loi ?

Curieusement, c'est la maladie des enfants de la fille Schmitt et de son gigolo de mari qui va tout changer. Lorsque le premier enfant est

atteint de paralysie à sa troisième année, les voisins pensent qu'ils n'ont pas de chance. Le second vit normalement, mais le troisième et le quatrième sont atteints l'un après l'autre de la même maladie. Ce n'est plus de la malchance : inconsciemment les gens se demandent : « Qu'est-ce qu'ils ont pu faire pour mériter cela ? »

Lorsque M. Shoeler entend sa femme reprendre cette phrase à son compte : « Qu'est-ce qu'ils ont pu faire pour mériter cela »... il blêmit : une réponse vient tout naturellement à son esprit, ravivant ses soupçons. Soupçons devenant quasi-certitude lorsque, le malheur s'acharnant sur eux, les disputes de ses voisins deviennent fréquentes et si vives qu'il finit par déceler dans leur fureur de véritables accusations.

Hélas ! lorsque M. Shoeler se décide, le 6 juillet 1969, à confier ses soupçons à la police, celle-ci refuse de l'entendre.

— Cher monsieur, un homme a été jugé et condamné par la justice luxembourgeoise. Pas question d'ouvrir une enquête sur de simples racontars. Il nous faudrait un fait nouveau, une preuve.

Une preuve ? Onze ans après le crime, cette preuve, ce fait nouveau vont apparaître sous la forme la plus inattendue qui soit : les mouches.

M. Shoeler a désormais la barbe tout à fait grise et des lunettes. Celles-ci lui tombent des yeux lorsqu'il lit dans le journal *New Scientist* un article intitulé : « Les mouches délatrices. »

« À première vue, dit l'article, il n'y a pas grand rapport entre l'entomologie et la médecine légale. Pourtant, un bon entomologiste peut éviter qu'un suspect perde des années en prison. Encore faut-il qu'il connaisse bien la vitesse de reproduction des mouches à viande ainsi que celle avec laquelle elles s'installent sur un cadavre.

« Ces mouches arrivent généralement dans les vingt-quatre heures qui suivent à la condition que le cadavre ne soit pas isolé de façon à leur en rendre l'accès impossible. (Ce qui fait que même l'absence de larves est un indice.) Parvenues au cadavre, elles pondent des œufs qui se transforment en larves et ces larves ne se transforment pas sur place en mouches, elles migrent pour cela et parfois à de grandes distances. De même, la température et les variétés de mouches, différentes selon les pays, sont des paramètres importants. »

Dix années plus tôt, M. Shoeler a suivi pas à pas le déroulement de l'enquête déclenchée par l'assassinat de son fondé de pouvoir, et il se souvient avoir lu qu'au procès le médecin auteur de l'autopsie, qui n'était pas un spécialiste de la médecine légale, s'était plaint qu'on lui eût amené le cadavre bien tard, déjà infesté de larves. Alors

M. Shoeler se pose tout naturellement la question : « Si le crime a été commis la veille de l'autopsie, est-il normal que les larves l'aient déjà envahi ? »

— Absolument pas, lui répond l'auteur de l'article joint par téléphone, d'autant que les mouches à viande du nord de l'Europe sont plus lentes à se reproduire. Il fallait qu'elles aient pris possession du cadavre plus tôt, à quoi s'ajoute le délai qui doit s'écouler entre l'instant de la mort et celui où le corps peut être identifié par elles comme étant un cadavre, en tout au moins vingt-quatre heures. Le crime a été commis vingt-quatre heures plus tôt, c'est une certitude.

— Vous êtes formel ?

— Absolument. Si vous voulez, je vous l'écris.

La lettre de l'entomologiste fait dans les bureaux de la justice luxembourgeoise l'effet d'une bombe. Le rapport du médecin légiste, exhumé des archives poussiéreuses, ne laisse planer aucun doute : le cadavre, à 16 heures, était infesté de larves. Tous les spécialistes de médecine légale consultés, s'ils l'ignoraient alors, le savent aujourd'hui : il fallait pour cela que le crime eût été commis non pas la veille, mais l'avant-veille. Or, l'avant-veille, le condamné qui croupit en prison depuis onze ans et demi était bien loin des lieux du crime. Sa stupeur de se voir libérer au moment où il s'y attendait le moins n'a d'égale que celle des extraordinaires témoins ayant permis cette liberté : les mouches.

Or, si ce n'était lui le criminel, qui était-ce ? Pour M. Shoeler et ses voisins, aucun doute : le « gigolo typographe », alors amant de M^{lle} Schmitt. Ce sera aussi l'avis de la police suisse lorsqu'elle reprendra l'enquête.

Le crime fut probablement décidé par l'ensemble de la famille et exécuté par le jeune homme, à 300 kilomètres de là, au Luxembourg, pour brouiller les pistes. Rare exemple de crime couronné par la chance. Car la police ne réussira jamais à étayer sa conviction de la moindre preuve. C'est pourquoi, comme les assassins sont toujours parmi nous et pourraient utiliser la justice contre nous, nous avons changé les noms propres, les noms de lieux et même les pays.

Pardon la Suisse, pardon le grand-duché. Aucun pardon aux assassins.

QU'EST-IL ARRIVE À FRÉDÉRIC ?

Frédéric Jakubitchek ne sait pas que Freud existe. Il n'a que onze ans. Le saurait-il qu'il ne pourrait dire à sa mère en la prenant par la main :

— Viens maman, le monsieur va te guérir.

Car maman ne supporte pas que son fils la prenne par la main. Elle ne supporte pas qu'on la touche. Est-ce une maladie ?

— Tu es malade, maman ?

— Va jouer, ne m'ennuie pas !

— Pourquoi est-ce que tu pleures ?

— Ça ne te regarde pas !

— Maman.

— Cesse de m'appeler maman sans arrêt ! Cesse de me tourner autour. Va voir ton père, va voir ton précepteur, occupe-toi de ce que tu voudras, mais laisse-moi tranquille ! Tu as compris ? Tu es un homme ! Va jouer avec les hommes !

Frédéric s'éloigne, sans pleurer, sans rechigner, petit garçon glacé, abandonné, spectateur lointain d'un théâtre où on lui a refusé son rôle : il ne peut pas être le fils de sa mère. Sa mère joue seule un drame incompréhensible. Crises de nerfs, crises de larmes, crises d'abattement, crises d'hystérie et chantage perpétuel.

Sa mère dit à son père :

— Vous m'avez forcée odieusement ! Je ne voulais pas d'enfant, je ne voulais pas de vous ! Je suis une morte vivante ! Ne m'approchez pas, ne me touchez pas ! Éloignez cet enfant, disparaissez vous-même !

Et le père ? Que dit-il le père ?

Frédéric l'entend claquer des talons dans le joli salon viennois. Il le voit, dans son bel uniforme d'officier de l'armée autrichienne, s'incliner devant cette femme angoissée.

— Bonsoir ma chère, reposez-vous.

Frédéric ignore les sentiments réels de son père derrière ce masque

imperturbable. Il essaie seulement de copier l'attitude, de cultiver la dignité paternelle. Le père et le fils ne parlent jamais du drame qu'ils vivent côte à côte.

Il y a une folle dans cette maison. Une femme perdue, destructrice, mais c'est une femme d'officier, issue d'une grande famille viennoise, et sa folie doit rester ignorée. Il lui est seulement permis de se cogner aux murs de sa chambre, de renverser les meubles délicats, de briser les vases de porcelaine bleue, de se rouler sur les tapis de son boudoir et de fouetter sa femme de chambre qui a eu l'audace de prendre un amant.

Frédéric Jakubitchek a onze ans en 1909, à Vienne. Sa vie a mal commencé, elle finira mal. C'est une certitude. La fin se situe en 1960, un demi-siècle plus tard, un demi-siècle de vie au noir.

Frédéric Jakubitchek a soixante-deux ans. Il sait que Freud a existé, mais cela n'a rien changé pour lui. Il a vécu toute sa vie dans un carcan dont seule la mort pouvait le délivrer. Mais quelle mort ? Celle de qui ?

Il est en prison, à Vienne. Un homme en face de lui essaie de donner son avis sur l'état mental de cet avocat de soixante-deux ans, vieillard prématuré, ruiné, vaincu, morne, las, si terriblement las et qui se souvient :

— Je ne savais pas ce qu'était la mort. J'avais onze ans et ce n'était qu'un mot sans signification pour moi. Ma mère disait toujours qu'elle voulait mourir : « Je voudrais mourir, je voudrais mourir ! » Elle le disait avec tant de passion que j'imaginais seulement la mort comme une guérison, un état de tranquillité, de calme. Je pensais : « Pourvu qu'elle meure, si ça doit la soulager. » Mais j'ignorais comment on meurt. Un soir, mon père est venu me trouver dans ma chambre. Je le revois avec précision, grand et beau dans son uniforme, il avait une barbe dont il prenait toujours grand soin et qui sentait bon. Il fumait du tabac turc. Je l'admirais beaucoup. Il s'est assis dans un fauteuil, j'étais debout devant lui. Il m'a parlé avec calme. Il était toujours calme.

— Frédéric, tu es un homme. Je viens te faire mes adieux. Plus tard, tu comprendras mieux ce qui s'est passé et pourquoi je suis obligé de te laisser seul au monde. Je viens de tuer ta mère et j'ai pris la décision de me suicider. Nous ne nous verrons plus jamais. Pour ton avenir immédiat, j'ai pris des décisions. Tu iras dans une institution réservée aux orphelins d'officiers. Je souhaite que tu réussisses à vivre mieux que je ne l'ai fait.

Il s'est levé, il a posé une main sur mon épaule, il m'a embrassé sur le front et m'a recommandé de ne pas sortir de ma chambre avant que quelqu'un vienne me chercher.

— Vous avez obéi à votre père ?

— Non. Je suis resté un moment seul dans ma chambre, j'ai entendu le coup de feu, alors seulement j'ai couru dans la maison. J'avais peur, si peur. Je ne savais pas d'où venait cette peur effroyable. Je voulais la voir en face, je voulais savoir. Je suis entré le premier dans le salon. Mon père s'était tiré une balle dans la tête, avec son arme personnelle. Il était défiguré. Je ne sais pas combien de temps je suis resté seul, les domestiques sont arrivés bien plus tard, ils couchaient dans une annexe de la maison. Ils n'avaient rien entendu, mais la lumière du salon les avait intrigués. Je crois qu'il faisait presque jour, on m'a entraîné dehors. Je n'ai pas revu mon père ni ma mère. Je ne sais même pas comment il l'a tuée. On ne m'a rien dit sur ce qui s'était passé. J'ai vécu quelques jours chez ma grand-mère paternelle, où il était interdit d'en parler. Interdit de pleurer ou de poser des questions. On m'a habillé pour l'enterrement de mes parents, d'un costume noir qu'un tailleur m'a apporté. C'est la seule personne que j'ai vue de près. Un petit homme qui a pris mes mesures. Il voulait me consoler. Il m'appelait « pauvre petit monsieur ». Je ne dormais pas la nuit, j'avais des sueurs, des terreurs à propos de tout, une ombre, un bruit, le silence. Je tremblais tout le temps.

« Le jour de l'enterrement, ma grand-mère m'a secoué au premier sanglot. Elle m'a dit : "Tu ne vas pas faire la comédie, comme ta malheureuse mère ! De la tenue !" Alors je me suis promis une chose. Mon père avait trente ans lorsqu'il s'est suicidé. Je me suis promis que, si je n'avais pas réussi ma vie à trente ans, je ferais comme lui.

— Et vous ne l'avez pas fait !

— Si. Le jour de mon anniversaire, le 7 février 1928, j'ai avalé une fiole de poison. C'est ma logeuse qui a prévenu un médecin. Ils m'ont sauvé... sauvé ! Vous vous rendez compte ? Ils appelaient ça m'avoir « sauvé ». Si seulement ils m'avaient laissé mourir ce jour-là. Je savais qu'il fallait le faire. Rien d'autre ne serait arrivé. J'étais seul, je n'avais que moi à faire mourir.

Au lieu de cela, Frédéric Jakubitchek a vécu encore trente-deux ans. Il a vécu la Seconde Guerre mondiale, pris part à l'immense assassinat collectif qu'elle a représenté. Il s'était marié, il avait deux enfants. Survivre, vivre. Tout le monde le poussait à vivre ! Comme si tout le monde en était capable.

Aujourd'hui, en 1960, cet homme est accusé de meurtre, et lui s'accuse d'incapacité à vivre et à faire vivre.

Qu'est-il arrivé à Frédéric Jakubitchek ? Quelle drôle de question. Il regarde le psychiatre, le spécialiste venu « l'ausculter ».

— Ce qui m'est arrivé ? Mais rien. Rien n'est arrivé, justement. Rien de ce que je désirais, en tout cas.

— Vous étiez avocat après la guerre, vous aviez une situation ?

— Avocat, oui, si l'on veut. J'étais docteur en droit, je traitais de petites affaires, de plus en plus petites. J'offrais mes services un peu partout, mais ça ne suffisait pas. Je gagnais mal ma vie. Je ne réussissais rien, jamais rien.

— Et votre mariage ?

— Je ne voulais pas. C'est elle qui a voulu. Elle avait de l'espoir, c'était une femme simple. Elle croyait à l'oubli, elle croyait à des forces que je n'avais pas, elle croyait à l'amour, aux enfants. La vie ne lui faisait pas peur à elle, jusqu'au jour où elle a compris.

— Compris quoi ?

— Que tout était désespéré, que je ne valais rien, que je n'étais rien, que je me battais dans le noir, toujours et toujours dans le noir. Elle a fini par partager mes cauchemars, mes angoisses, cela a pris du temps. Je l'avais prévenue, pourtant, oui, je l'avais prévenue. Nous nous sommes mariés quelque temps après ma tentative de suicide. Elle avait décidé : « Ce que tu n'as pas réussi pour toi, tu le réussiras pour nous. » À cette époque, Katherine avait des formules toutes faites. Elle disait : « Tu as mal commencé ta vie, donc tu la finiras bien. » Ou alors : « Tu étais trop solitaire, il te fallait une vraie famille pour te battre. » Des formules, des modes d'emploi sur tout. Selon elle, « l'amour soulevait des montagnes », « les derniers seraient les premiers », « donner la vie, c'était vivre ».

« Je me souviens de ma frayeur lorsqu'elle m'a annoncé qu'elle était enceinte. Je sentais le malheur, je me revoyais enfant, j'imaginai que tout recommençait. J'étais à la place de mon propre père, un enfant allait naître, et je me voyais lui parler comme il m'avait parlé : « J'ai tué ta mère, et j'ai pris la décision de me suicider. » C'était inéluctable, je le savais, je le savais ! Pendant longtemps j'avais même peur de toucher mon fils, simplement de le toucher. Je me disais : « Un jour tu lui feras du mal, ne l'approche pas. » Je me sentais contagieux. Mais personne ne comprend ça. Et puis, par moments, moi aussi j'avais de l'espoir. Il m'arrivait de croire que tout pouvait changer. J'ai lutté, j'ai accepté un autre enfant. Je croyais conjurer le sort, je me prenais pour un père normal, avec une femme normale et deux enfants normaux. Elle ne tenait qu'à moi, cette « normalité ». Il

me suffisait de me lever le matin, de prendre ma serviette, de me rendre à mon bureau, de gagner de l'argent pour les faire vivre. Cela paraissait simple à d'autres. Je n'y suis pas parvenu : les dettes. J'avais toujours des dettes, de plus en plus, elles me débordaient.

— Vous auriez pu réduire votre train de vie, changer de métier. Votre femme voulait travailler.

— Vous ne comprenez pas. C'était à moi de réussir. C'était moi qui devais surmonter la situation. Sinon ma vie, mon existence, ce mariage, ces enfants, tout cela ne voulait rien dire, ou plutôt si, si je n'y arrivais pas, c'est que j'avais eu raison de vouloir mourir avant. Je me suis mis à penser que j'avais trahi ma promesse en me ratant, trahi mon père en ne réussissant pas, trahi ma femme en l'épousant, et mes enfants en les laissant venir au monde. Il fallait que je prenne à nouveau la décision.

— La même que votre père ? C'est ça ?

— Il n'y avait rien d'autre à faire.

— Vous n'avez jamais pensé que vous pouviez mourir seul ? Qu'il n'était pas nécessaire d'entraîner les autres dans la mort ?

— Je devais faire un néant de ma vie, et ma vie c'était la leur.

— Ceci est faux. Chaque être humain a une vie propre. Votre père ne vous a pas tué, lui !

— Il a tué ma mère, sa femme.

— Et c'est un crime. En se suicidant, il n'a fait qu'échapper à la punition de ce crime. Vous n'y échapperez pas. Car vous, vous êtes vivant, et le tribunal va juger vos crimes. Êtes-vous conscient d'avoir assassiné votre femme et votre fils ?

— Je suis conscient de mes actes, si c'est cela que vous voulez entendre. Et je voulais mourir aussi. J'ai raté ma mort encore une fois, ce n'est pas de ma faute.

— Réfléchissez à cette question, monsieur Jakubitchek. Et si vous vous étiez raté volontairement ?

— Ce que vous dites est odieux. J'ai voulu mourir. J'ai tué ma femme et mon fils, en les prévenant de ce que j'allais faire ensuite. J'ai fait ce qu'avait fait mon père, je me suis tiré une balle dans la tête. Ils savaient que je le ferais, ma femme ne s'est pas débattue, mon fils non plus, ils ont compris, je le jure.

— Votre fille vous a échappé ? Ou bien aviez-vous décidé de l'épargner et pourquoi ?

— Elle a eu peur. Elle n'a que dix ans. Mon fils avait douze ans,

c'était presque un homme, déjà.

— Comme vous au moment où votre père s'est suicidé. Vous étiez un homme à onze ans ? Vous n'aviez pas peur ?

— J'aurais préféré mourir avec mon père, à ce moment-là. Il aurait dû. Moi je l'ai fait, il valait mieux. Je ne voulais pas pour mon fils le même destin que le mien, la même vie noire.

— Avez-vous encore des idées de suicide ?

— Je trouverai le courage de le faire. Personne ne m'empêchera d'y arriver, cette fois.

Frédéric Jakubitchek a été condamné à douze ans de prison pour le meurtre de sa femme et de son fils. Sa petite fille Frederika, âgée de dix ans, s'était enfuie dans le jardin le jour du drame. Elle a tout vu, jusqu'au moment où son père a dirigé l'arme sur lui. La balle du revolver ne l'a pas tué. Défiguré seulement, en n'atteignant que la partie superficielle du front et l'œil droit.

Voyant son père inondé de sang, sur un fauteuil du salon, l'enfant a eu le sang-froid de faire un pansement à l'aide d'une bande de gaze qu'elle a elle-même placée sur la blessure, avant d'aller prévenir les voisins.

Un témoin a rapporté ce détail étonnant :

— Lorsque le père a repris ses esprits, il a arraché le pansement avec violence, et l'enfant s'est écriée : « Mais papa, tu vas mettre du sang partout sur le fauteuil ! »

Frederika Jakubitchek était peut-être la seule capable de survivre, après tout.

L'ODIDHEM

Un graffiti : « Claudine, menteuse, parjure. » Un peu plus loin, sur un autre mur, une main appliquée a écrit : « Paul, sournois, petit salaud. »

Dans cette paisible rue d'une petite ville de la région parisienne, tous les murs sont couverts de semblables injures, et concernent toutes une dénommée Claudine et son fils Paul. Lorsque, de semaine en semaine, les habitants découvrent une de ces nouvelles insultes, ils jettent un regard désolé vers une modeste villa qui tente de se cacher derrière trois arbustes chétifs et quatre pots de géraniums : la demeure de Claudine Chauvet et de ses trois enfants, dont l'aîné, Paul, a douze ans.

Claudine Chauvet, la voici : sortant de son jardin, un cabas dans une main et tenant de l'autre son fils Paul.

— Bonjour, madame Chauvet.

Du fond de son garage, un retraité rondouillard lui fait un petit signe de la main et ajoute :

— J'ai prévenu la voirie. Ils m'ont promis de venir effacer tout cela.

Claudine Chauvet hoche la tête.

— Merci... mais il recommencera.

À voir cette pauvre Claudine Chauvet, il est difficile d'imaginer ce qui peut justifier une telle haine. Elle est sans charme, banale, peu attirante, ne cherche pas à séduire : petite-bourgeoise un peu près de ses sous sans doute, mais pas avare. Très correctement vêtue mais sans coquetterie, le minimum de ce qu'il faut comme maquillage, la voix de tout un chacun, le cheveu ni brun ni blond. Elle entraîne son fils d'un pas rapide vers l'école, tout près de la piscine dont elle est la caissière.

Quant à Paul, à part un nez en trompette et un regard vif et noir, rien ne le distingue des autres enfants qui se pressent déjà devant la porte de l'école. Soudain il baisse la tête et dit à voix basse :

— Maman !

— Quoi ?

— Voilà papa.

— Papa ?

— Oui, le voilà... Il est en voiture.

Claudine Chauvet, comme chaque fois, pâlit. Mais sans regarder ni à droite ni à gauche, sans manifester son inquiétude, elle accélère insensiblement le pas.

— Il nous suit, dit l'enfant.

— Tu crois ?

— Oui, oui... il roule tout doucement.

Grâce au ciel, l'entrée de l'école n'est pas loin : de l'autre côté de la rue.

En même temps qu'elle le pousse vers la chaussée, la main de Claudine serre plus fort celle de son fils. Instinctivement, elle se place entre lui et la voiture :

— Vas-y, Paul, on traverse !

Mais à peine font-ils un pas en dehors du trottoir que de la Simca 1000 blanche qui les suivait jaillit un hurlement :

— Vengeance ! Vengeance !

La voiture a bondi, mais ce n'est qu'une Simca 1000. Claudine Chauvet et son fils reculent et se plaquent contre le mur. La voiture tente de les rejoindre sur le trottoir. Déséquilibrée par la bordure, elle zigzague quelques mètres et plie le poteau de l'arrêt d'autobus contre lequel elle s'écrase.

Une table ronde qui n'a que les apparences du chêne, quelques chaises cannées ornées de petits coussins de cretonne, le brigadier de gendarmerie et le commissaire de police de Melun regardent sans oser s'y asseoir un canapé de skaï trop bas. Claudine Chauvet, honteuse de ses yeux rougis, et la photo d'un sergent-chef à l'air brave trônant sur la cheminée, tels sont les personnages et les objets de la scène qui se déroule dans cette modeste maisonnette le 6 mai 1972. Avec un autre détail important : une photo où, cette fois, toute la famille est réunie : M^{me} Chauvet et son mari le sergent-chef, entourés des trois enfants : Paul l'aîné, Didier et Diane, la plus jeune. C'était le bon temps, celui des permissions du sous-officier et des pique-niques en forêt. Dix fois, dans la scène qui va suivre, Claudine Chauvet va jeter un regard désespéré sur cette image idyllique.

— Où est-il ? demande-t-elle.

— À l'hôpital, répond le brigadier. Mais on ne va pas pouvoir le garder : sa blessure n'est pas grave et dans deux ou trois jours on lui retire ses agrafes.

— Qu'est-ce que vous allez en faire ?

— Je ne sais pas, répond le commissaire.

— Asseyez-vous, messieurs, je vous en prie.

Les deux flics se posent en silence sur le bord d'une chaise. Ceux qui ont connu cette situation, et ils sont plus nombreux qu'on l'imagine, savent l'atroce sentiment d'impuissance, d'injustice, ce mélange de haine et de compassion que les policiers lisent clairement sur le visage sans grâce de la malheureuse.

— Et pourtant, dit-elle, il était bon, vous savez.

Long regard sur l'unique photo du pique-nique dans la forêt.

— Lorsqu'il était dans l'armée, en Indochine, en Algérie ou en garnison, et qu'il venait passer ses permissions à la maison, nous étions très heureux. D'ailleurs, les enfants l'adoraient.

Le brigadier, qui a retiré son képi et s'éponge le front avec un grand mouchoir à carreaux comme seuls peuvent en avoir les gendarmes, manifeste sa grande expérience de la vie en déclarant, péremptoire :

— Bien sûr, cela s'est gâté quand il a pris sa retraite !

— Oui... Vous comprenez, quand il était en permission, c'était la joie pour tous. On oubliait les soucis. Mais, dès qu'il était parti, j'avais toutes les responsabilités et notamment les soucis de la construction de cette maison. Il ne s'est jamais rendu compte de ce que cela représentait de difficultés, de démarches, de crédits, d'emprunts, d'échéances. Quand il a pris sa retraite, il croyait qu'il allait vivre au paradis. Au lieu de cela, il a connu nos problèmes. Son salaire de mécanicien était tout juste suffisant. Il me répétait sans arrêt : « Tu as bouffé mon pognon. » Mais cela n'était pas le plus grave.

Le commissaire, dont le regard un peu distrait a depuis longtemps inventorié de fond en comble les quatre murs du living-room, chausse ses lunettes pour mieux voir la photo du sergent-chef au-dessus de la cheminée :

— Il devait être très jaloux, hein ? C'est cela ?

Sous son air brave, le visage du baroudeur éclate en effet de jalousie : le regard est jaloux, le nez jaloux, la commissure des lèvres est celle d'un jaloux ; l'attitude, le port de tête, tout indique une bonté

gâchée, une émotion difficilement contenue par une inquiétude agressive. Bref, ce genre d'homme qui pour rien au monde ne voudrait laisser passer une occasion de souffrir.

D'ailleurs, Claudine Chauvet le confirme :

— Oui, c'est cela qui a tout gâché. Il était devenu d'une jalousie malade.

Là-dessus, comme elle aperçoit une sorte de perplexité sur le visage des deux hommes, elle a presque un sourire :

— Oui, je sais bien... J'imagine ce que vous pensez : à mon âge et comme je suis. C'est pour cela que je dis que cette jalousie est malade. Évidemment, l'un et l'autre avons vécu avant de nous rencontrer : lui c'était la vie des garnisons, moi celle des bars-restaurants où depuis toujours je suis caissière. Mais cela aurait dû plutôt le rassurer.

— Vous êtes séparés ? demande le brigadier.

— Oui, avec deux enfants.

— Et le troisième ?

— Il est de père inconnu.

Petit silence un peu gêné et Claudine Chauvet poursuit :

— Il voulait le reconnaître, je vous dis : il était bon... Nous aurions pu nous refaire une vie tranquille, sans cette jalousie, cette stupide jalousie. Pourtant, je jure que je ne l'ai jamais trompé, même en pensée. Je n'avais qu'un but : cette maison, notre vieillesse ensemble.

— Depuis quand êtes-vous séparés ?

— Il y a six mois il avait jeté les deux aînés dehors... Je ne voulais pas qu'il les batte. J'ai demandé la séparation et son expulsion.

Nouveau silence et la femme insiste :

— Alors, qu'est-ce que vous allez en faire ?

Le commissaire s'est levé, imité par le brigadier.

— Le faire examiner par des experts, madame... Essayer de le faire soigner dans un centre de psychothérapie, je ne vois que cela.

Après le départ des deux hommes, Claudine Chauvet appelle :

— Vous êtes là tous les trois ?

— Oui, oui... répondent Didier, Paul et Diane.

Alors, d'un geste sec, elle ferme le verrou à double tour avant de fermer, l'un après l'autre, les volets métalliques qu'elle a fait poser à toutes les fenêtres du rez-de-chaussée. Elle sait bien que son mari n'en

restera pas là, qu'il reviendra. Elle est loin, toutefois, d'imaginer la folle, extravagante et sanguinaire suite de son aventure.

Une petite librairie dans une rue de Paris. M^{me} Roger, soixante-dix ans, petite aux cheveux blancs, portant des lunettes, engoncée dans un manteau d'hiver couleur crème, s'affaire devant la porte de son magasin. Aidée par une vendeuse, elle rentre les journaux et les revues installés dehors sur les présentoirs. Il est un peu plus de 20 heures. Un homme d'une quarantaine d'années, qui vient d'éteindre une à une les lumières de la boutique, sort à son tour et l'embrasse sur le front :

— À tout à l'heure, maman, j'en ai pour un quart d'heure.

— Où vas-tu ?

L'homme est de taille moyenne, petite moustache, costume sombre un peu étriqué, connu dans le quartier pour être à la fois un homme aimable et paisible, très discret tant qu'il n'est pas question de son obsession :

— J'ai rendez-vous avec Fernand Chauvet.

— Bien ! Tout de même, ne te laisse pas entraîner, conseille la vieille libraire.

C'est que Fernand Chauvet et l'obsession de cet homme se rejoignent. Lui-même, bien qu'il n'ait rien d'un extrémiste, souffre énormément d'être privé de la garde de ses deux filles qui, à la suite de son divorce, demeurent en province avec leur mère. Il y a six mois il adhérerait à l'Odidhem : Organisme de défense des intérêts des divorcés hommes et de leurs enfants mineurs. Il a été jusqu'à consacrer pendant une semaine sa vitrine à l'exposition en bonne place du *Livre noir du divorce* édité par cette association : ce qui lui a valu quelques réflexions ironiques.

Voici quinze jours, il accueillait le dénommé Fernand Chauvet, ex-sergent-chef en instance de divorce, séparé de ses trois enfants. Ce malheureux, après plusieurs séjours dans des centres de psychothérapie, toujours rongé par la jalousie, incapable de se trouver un emploi stable, lui avait tellement fait pitié qu'il décidait de l'héberger et de lui venir en aide.

Sa mère, la vieille libraire, voyant son fils s'éloigner sur le trottoir, suppose qu'il se rend auprès du dénommé Fernand pour répondre à un nouvel appel au secours. Elle ne se doute pas qu'elle voit son fils pour la dernière fois.

Dans leur modeste villa, Diane Chauvet, la plus jeune des trois enfants Chauvet, raconte à sa mère qui épluche prosaïquement des pommes de terre :

— Maman... papa est venu me voir à midi à la sortie de mon travail !

M^{me} Chauvet pâlit, comme chaque fois qu'il est question de son mari :

— Et alors ?

— Il m'a dit : « Tu préviendras ta mère que si elle vend la maison je vous tue. »

Là-dessus, la jeune fille regarde M^{me} Chauvet qui laisse tomber sa pomme de terre et son couteau.

— Alors, maman... tu vas la vendre ?

— Non... si... je ne sais pas. Pour le divorce, je suis bien obligée de la vendre.

À l'entrée du métro Stalingrad, Fernand Chauvet, le jaloux, et son ami et bienfaiteur, de l'Organisme de défense des intérêts des divorcés hommes et de leurs enfants mineurs, se serrent la main. Nul ne sait ce qu'ils se disent. Simplement quelques témoins les voient descendre l'escalier, se diriger vers le plan du métro qu'ils consultent longuement. Sous son bras, Fernand Chauvet porte précieusement un lourd paquet, soigneusement enveloppé dans du papier d'emballage collé avec du scotch.

Dans la maison, M^{me} Chauvet répète pour la énième fois à sa fille :

— Mais je suis obligée de vendre la maison ! J'y suis obligée, tu comprends ? À cause du divorce !

La jeune fille secoue la tête et conclut :

— Si tu ne peux pas faire autrement, ferme au moins les portes.

— Tu as raison.

Et M^{me} Chauvet, à grands pas, s'en va tourner le verrou à double tour et fermer les volets de métal qui protègent les fenêtres.

Dans le hall de la station de métro Stalingrad, Fernand Chauvet et son ami font la queue pour prendre deux billets.

C'est alors que M^{me} Quentin, qui rentre chez elle à Ozoir-la-Ferrière, voit une boule de feu : elle est plaquée au sol. Elle n'entend plus rien. Il y a des flammes partout, ses cheveux brûlent.

— Une explosion, raconte le guichetier de la station de métro, des cris, de la fumée. Jeté au sol, je me relève : la vitre qui m'entourait a disparu. Je vois un spectacle insupportable d'hommes et de femmes à terre, des murs couverts de sang.

— Tout autour de moi, explique un vieil homme, des gens hurlaient, couraient dans tous les sens. Une femme se tordait à terre. J'étais blessé aux jambes et au visage. On m'a entraîné à la pharmacie voisine.

— La déflagration a été si violente, raconte le commissaire qui sera le premier sur les lieux, que les blessés ont été déshabillés. Leurs papiers d'identité ont été tellement éparpillés qu'il nous a fallu trois heures pour mettre de l'ordre et identifier les victimes.

Vers 11 heures, tous les blessés ayant été identifiés, il ne reste, au milieu des fils électriques, des journaux hachés, au pied des placards publicitaires rouges de sang, que deux morts déchiquetés : l'homme de la défense des intérêts des divorcés hommes et de leurs enfants mineurs et Fernand Chauvet qui, pas plus que sa vie privée, n'a su convenablement régler sa bombe et la faire éclater à l'endroit choisi.

L'AMANT DE PALIER

Le médecin légiste est un petit homme nerveux au regard vif. Il parle avec volubilité en agitant ses longues mains blanches :

— Je vais vous expliquer, commissaire, c'est simple, imaginez que vous sautez volontairement par cette fenêtre. Vous êtes vivant, votre corps suit une certaine trajectoire légèrement en arc de cercle jusqu'au point de chute. Par contre, si vous êtes mort organiquement et que quelqu'un vous hisse péniblement par cette même fenêtre, votre corps va tomber à la verticale ! Le point de chute n'est pas le même. Dans le premier cas, vous atterrissez quasiment au bord du trottoir, dans le second vous vous aplatissez quasiment le long du mur.

— Quasiment ?

— Quasiment !

Quasiment étant le mot favori du petit médecin légiste, le commissaire a voulu plaisanter, mais son interlocuteur est bien trop pris par son sujet pour y prêter attention. Il poursuit sa démonstration en entraînant le commissaire dans l'ascenseur.

— Je vais vous indiquer précisément les deux points de chute possibles, vous me direz où vous avez découvert le corps.

Sur le trottoir d'une petite ville de l'est de la France, dans un quartier industriel gris et triste, le petit homme dessine à la craie deux croix que la pluie efface aussitôt, mais le doute n'est pas possible pour le policier.

— Il est tombé à 30 centimètres du mur. L'homme qui l'a découvert a même dit qu'il avait l'air de dormir et qu'il l'avait pris pour un ivrogne.

— Donc, il était quasiment mort avant de tomber ! J'en étais sûr, quasiment sûr...

— Avez-vous trouvé autre chose ?

— Un coup derrière la tête, qui n'a rien à voir avec la chute : instrument contondant, et puis autre chose, ce malheureux venait tout juste de faire un casse-croûte, je peux même vous dire qu'il venait d'avaler de la charcuterie, du fromage et du café même pas un quart

d'heure avant ! J'ai rarement rencontré dans ma carrière un suicidé qui s'offre un casse-croûte juste avant de passer par la fenêtre. Alcool, drogue, médicaments, café à la rigueur, mais du fromage et du saucisson, c'est quasiment du jamais vu !

— Conclusion : ce n'est pas un suicide ?

— J'en mettrais quasiment ma tête à couper.

Sur cette affirmation, le commissaire contemple pensivement la fenêtre du troisième étage. Il revoit la veuve, Jeanne Roux, quarante ans, visage calme et regard triste, lui montrer cette fenêtre de l'intérieur de l'appartement et lui dire :

— Il s'est jeté de là quelques minutes avant qu'on le trouve dans la rue. J'étais dans la chambre, je n'ai rien vu mais, quand je suis revenue, la fenêtre était ouverte et j'ai eu comme un pressentiment. Il était très déprimé, ces derniers temps.

Des larmes au fond des yeux, un chagrin digne, au milieu de ses casseroles, Jeanne Roux, en petite robe de laine, était la ménagère classique d'un couple sans histoires, sans richesse et sans gaieté. L'image d'une femme expliquant avec dignité le geste tragique d'un mari désespéré.

Le commissaire l'avait crue à priori. Il y a des gens comme ça, tellement normaux et banals que l'on n' imagine pas leur tête comme celle d'un criminel.

Jeanne Roux en est à sa deuxième déposition. Même robe de laine sans couleur, emmitouflée dans un manteau noir, elle triture une mèche de cheveux châtain derrière son oreille et ne regarde pas le commissaire en face.

— Vous m'avez dit que votre mari était rentré à 6 heures du matin, d'où venait-il ?

— De l'usine, il travaille de nuit trois fois par semaine.

— Étiez-vous réveillée ?

— Je l'ai entendu rentrer comme d'habitude, il s'est préparé du café et son casse-croûte.

— Donc, il rentre à 6 heures, il mange, et à 6 h 30, un passant le découvre mort dans la rue. Vous a-t-il parlé ?

— Non, il n'a rien dit.

— Pourquoi se serait-il suicidé, d'après vous ?

— Je ne sais pas, il était déprimé.

— Pour quelles raisons ?

— Je ne sais pas, son travail peut-être, il était fatigué de travailler la nuit. Quand il rentrait le matin, il était bizarre, énervé, agressif parfois.

— Madame Roux, votre mari ne s'est pas suicidé !

Jeanne Roux sursaute à peine. Ses yeux bruns dépourvus de fard effleurent à peine le visage du commissaire. Elle regarde ailleurs, les murs, un calendrier, ses chaussures. Enfin, elle parle :

— Avez-vous une raison de me dire ça ?

— Évidemment. Les conclusions du médecin légiste. Votre mari était déjà mort avant de tomber par la fenêtre.

— Mort comment ?

— Vous ne le savez pas ?

— Non, vous m'accusez ?

— Vous étiez seule avec lui.

De toute évidence, Jeanne Roux voudrait bien savoir ce que le médecin légiste a découvert, mais le commissaire ne le dit pas. Il attend et Jeanne se décide.

— Je vais vous dire la vérité. Il a voulu se suicider et je l'ai un peu aidé.

— Comment ça, aidé ?

— Je l'ai un peu poussé par les pieds.

— Ah bon ! il vous l'a demandé ?

— Il voulait en finir, la vie n'était plus supportable pour lui. Depuis des mois, il y pensait.

— Racontez-moi précisément la scène.

— Quand je suis entrée dans la cuisine, il était penché sur le rebord, la moitié du corps dans le vide.

— Et, au lieu de le tirer vers l'intérieur, vous le poussez gentiment par les pieds ?

— Pour l'aider à en finir, c'est ce qu'il voulait.

— Admettons. Ça n'explique pas pourquoi le médecin légiste affirme qu'il était déjà mort, ou du moins quasiment mort, avant la chute.

— Il se trompe.

— Non, il ne se trompe pas. Votre mari a été frappé.

— Il a dû se cogner avant.

— Impossible, il n'a pas pu se donner le coup lui-même. Vous mentez, madame Roux.

Jeanne Roux regarde ses chaussures une fois de plus, puis se décide.

— J'ai un amant, je voulais le protéger. Je l'aime, c'est lui qui a tué mon mari.

— À 6 heures du matin ?

— Non, ils se sont battus à cause de moi. Georges, mon mari, est rentré plus tôt que prévu, à 5 heures. Il nous a trouvés ensemble et il s'est mis en colère.

— Et votre amant l'a frappé ?

— Un coup de poing au menton. Georges est tombé par terre, il l'a cru mort et il l'a poussé par la fenêtre.

— Votre mari n'a pas reçu de coups de poing au menton.

— Vous êtes sûr ?

— Certain.

Jeanne Roux se met à lisser sa robe sur ses genoux et trouve l'explication.

— Je me souviens que Louis l'a frappé avec une barre de fer.

— Où est-elle, cette barre de fer ?

— Dans le placard à outils, je crois.

— C'est donc Louis, votre amant, qui a frappé et défenestré le corps de votre mari. Vous êtes formelle ?

— Oui.

— Et vous n'avez rien fait pour l'en empêcher ?

— Ils se bagarraient trop fort, je ne pouvais rien.

— Et vous avez menti pour protéger votre amant ?

— C'est ça.

Jeanne Roux signe sa deuxième déposition et on l'emmène en prison, témoin n° 1 d'un meurtre.

L'amant qu'elle accuse vit au même étage du même immeuble. Louis Gaudet a trente-cinq ans, il est célibataire, ne travaille pas de nuit et, à 8 heures du matin, accueille la police avec étonnement. A-t-

il une tête d'assassin, ce grand dadais mou aux cheveux blond pâle, à la peau pâle, au regard bleu inexpressif ?

Louis Gautet ignore l'accusation qui pèse sur lui lorsqu'il est interrogé pour la première fois. Il a appris, dit-il, comme tous les gens de l'immeuble, le suicide de Georges Roux, son voisin de palier. Il en est désolé.

— Désolé ? Voilà qui est peut-être un peu « court », monsieur Gautet, M^{me} Roux nous a révélé que vous étiez son amant.

— Ah, elle l'a dit ? Ben, c'est vrai.

— Vous l'aimez ?

— Pardon ? Oh, non. Enfin, c'est une relation de voisinage, sans plus. Ce pauvre Georges n'était jamais là, alors.

— Le matin de sa mort, il vous a surpris et vous vous êtes battus ?

— Battus ? Ah, non, pas du tout. Bien sûr, c'était désagréable. Il est rentré alors que je me rhabillais dans la salle de bains ! Je ne savais pas quoi dire, j'ai essayé de lui raconter des bêtises mais ça n'a pas marché, alors je lui ai dit la vérité. Je ne m'attendais pas à ce qu'il arrive à 4 heures du matin ! D'habitude, il ne rentre que vers 6 heures...

— Il était 4 heures du matin ?

— Oh, oui, nuit noire. Nous avons passé la soirée ensemble avec Jeanne, c'est elle qui est venue me chercher. J'ai expliqué à Georges que nous devions prendre une attitude raisonnable face au problème. Je lui ai dit que j'allais quitter la ville, de toute façon, et que je n'avais pas l'intention de briser son ménage.

— Et il vous a cru ?

— Bien sûr, d'ailleurs, c'est vrai. Je quitte la ville, j'ai trouvé un emploi à Nancy.

— Et vous vous êtes quittés comment ?

— Pas trop mal. Georges savait bien que sa femme était amoureuse de moi et qu'elle venait me relancer sans arrêt. Il a bien compris que je ne lui voulais pas de mal. On s'est même serré la main sur le palier et il m'a dit : « C'est à elle de prendre sa décision, maintenant, puisque tu pars. Ou elle reste avec moi, ou elle retourne dans sa famille. » Je ne pouvais pas penser qu'il allait se suicider deux heures après, il était calme.

— Et où se trouvait M^{me} Roux pendant cette discussion amicale ?

— Dans la chambre, je crois, elle pleurait.

— Elle ne dit pas du tout la même chose que vous !

— Ah bon ?

— Elle vous accuse du meurtre de son mari. Lisez sa déposition.

Le grand dadais devient de plus en plus pâle au fur et à mesure qu'il lit les déclarations de sa maîtresse.

— Elle ment ! Elle ment, voyons, il n'y a pas eu de bagarre, juste une discussion désagréable au début. Évidemment, j'étais gêné de me trouver là, en chemise, et lui était furieux, c'était normal. Mais il se doutait que Jeanne le trompait, les gens de l'immeuble faisaient des réflexions dans son dos. Mais il n'y a pas eu de bagarre, je vous le jure ! D'ailleurs, il n'est pas rentré à 5 heures mais à 4 heures, et nous nous sommes quittés plus d'une heure après, comme je vous l'ai dit, sur le palier en nous serrant la main. Moi tuer Georges ? Mais je n'avais aucune raison de le faire ! Aucune !

— Vous n'étiez pas jaloux ?

— Pas du tout !

— Vous ne l'avez pas frappé derrière la nuque et jeté par la fenêtre ?

— Absolument pas. C'est le concierge qui m'a dit qu'il s'était suicidé, ça m'a surpris, il n'avait pas du tout l'air désespéré.

— Vous avez raison, il ne s'est pas suicidé. Nous avons la confirmation qu'il a quitté l'usine à 3 h 30, une histoire de permutation avec un collègue. Il venait de faire une collecte pour un cadeau d'entreprise, il a remis l'enveloppe avec l'argent recueilli au comptable. Il a fait le trajet jusque chez lui à bicyclette, comme d'habitude, et environ vingt minutes plus tard il était arrivé. En ce qui concerne la barre de fer dont vous vous seriez servi, nous en avons trouvé trois, rouillées dans un placard, sur les indications de M^{me} Roux. Elles n'ont pas servi. Cette femme ne cesse de mentir avec l'aplomb d'un enfant de dix ans.

Jeanne Roux est de retour dans le bureau du commissaire, en début d'après-midi, pour une confrontation orageuse avec son amant. Elle maintient sa version, il maintient la sienne tandis qu'une équipe de spécialistes passe l'appartement au crible et surtout la cuisine.

Plusieurs jours après les faits, ils n'ont guère d'espoir de découvrir un indice. Pourtant, sous le rebord de la fenêtre, trois petites taches brunâtres. Du sang humain, précise le laboratoire. Tout le reste a été nettoyé, lavé, pas une trace.

Ces petites taches de sang ne peuvent provenir que de la blessure reçue par la victime avant de passer par la fenêtre. Reste à découvrir l'objet qui a servi à frapper.

Jeanne Roux a tué son mari, de toute évidence. Mais elle nie l'évidence. Sa parole contre celle de l'amant. Peu à peu, cependant, les témoignages des locataires la cernent. Une voisine a entendu des éclats de voix après 5 heures du matin dans l'appartement.

Le couple se disputait. Or, l'amant était rentré chez lui, les autres voisins sont formels sur ce point.

Au bout d'une semaine, Jeanne Roux a cédé. La vérité, la vraie, n'était évidemment pas glorieuse pour elle. Entre un amant qui cède facilement le pas et un mari qui déclare : « Bon, alors, qu'est-ce que tu fais ? Tu restes ou tu files dans ta famille, décide-toi » – le tout en préparant tranquillement son casse-croûte – la femme était perdante :

— Il était assis, il mangeait, il coupait des rondelles de saucisson. Il se moquait pas mal de mes sentiments. Il disait : « Ton amant de palier s'en va et il ne t'emmène pas. Il a bien raison, le bougre. Moi, je te donne une chance d'éviter la honte dans ta famille. Tu peux rester si tu veux, mais tu te décides maintenant. C'est oui ou c'est non ? Si c'est non, tu fais ta valise et tu files. Si c'est oui, tu arrêtes de faire cette tête et tu t'occupes de tes fourneaux. J'ai pas l'intention d'entretenir une fainéante. Alors, tu réponds ? C'est oui ou c'est non ? T'as choisi ? »

Alors Jeanne, dans sa petite robe de laine, a pris sur une étagère un moulin à légumes électrique, au pied bien lourd, et elle a frappé dans la nuque. Georges est tombé à terre au moment où il buvait sa dernière goutte de café.

Jeanne l'a traîné péniblement jusqu'à la fenêtre, elle a eu beaucoup de mal à le hisser sur le rebord, ça lui a pris du temps.

À 6 heures, elle le poussait dans le vide. Ensuite, elle a nettoyé la cuisine, hâtivement, fait disparaître les reliefs d'un casse-croûte et attendu.

À 6 h 10, un passant découvrait le corps ; à 6 h 20, la police était là. Et Jeanne commençait à mentir, calmement, tranquillement, avec son visage banal dans sa petite robe de laine, au milieu de ses casseroles et de son moulin à légumes bien rangé sur l'étagère.

Où vont se nicher les M^{me} Bovary ?

LIGOTÉ COMME UN SAUCISSON

Le 6 juin 1937, en Allemagne, surviennent deux événements extrêmement normaux : une naissance et une mort.

La naissance : il s'agit d'Hermine Rusika qui voit le jour à Bassum dans les environs de Brème. Ses parents, honorables petits-bourgeois, habitent en face d'une usine qui produit des objets émaillés, usine dont il sera question trente-cinq ans plus tard, car la fin de cette incroyable aventure est presque contemporaine.

La mort : à 1000 kilomètres de là, Victoria Kindelenger, une beauté plantureuse à la fortune non moins plantureuse, est découverte par une petite bonne affolée. Étendue sur le tapis de sa chambre, elle baigne dans une mare de sang. Trois balles de revolver ont été tirées à bout portant. La police a tôt fait d'arrêter l'assassin. Celui-ci n'est autre que l'époux, Mathias Kindelenger, vingt-cinq ans.

Mathias : visage rond un peu lunaire, corps massif, l'œil vif, jovial et la plaisanterie facile, ferait irrésistiblement penser, si l'on en croit les photos de l'époque, à un Pierre Doris avec un nez un peu plus long et légèrement crochu. À part cette ressemblance physique, la similitude doit s'arrêter là. Mathias Kindelenger est en effet plus proche d'un Barbe-Bleue que d'un amuseur public.

Donc, en juin 1937, la police allemande arrête Mathias Kindelenger, accusé d'avoir tué sa femme de trois coups de revolver. Pourquoi l'a-t-il tuée ? Sans doute avait-il intérêt à le faire, mais il nie son crime, ce qui ne l'empêche pas d'être condamné à douze ans de réclusion et finalement gracié à la fin de la guerre, soit en 1946.

À cette époque, Hermine Rusika, née le jour où ce Barbe-Bleue commettait son premier crime à 1000 kilomètres de là, est une jolie petite fille de neuf ans : blonde avec les yeux bleus. Elle a déjà un visage attirant, le regard envoûtant, c'est une enfant pleine de charme et de tendresse.

En reprenant sa liberté, Mathias ne perd pas une seconde : le voici vivant comme un coq en pâte dans la ville de Linz, auprès de Maria Legscheider, un amour de jeunesse.

Maria possède deux éléments de séduction : un corps important et

sculptural, et un charmant petit compte en banque qui ne représente pas un pactole, mais de quoi vivoter sans se casser la tête. Ce que fait Mathias, si l'on en croit une photo où on peut le voir affalé dans un rocking-chair sous un parasol dans le jardin de la belle Maria. Rond et gras, il semble profiter pleinement de la vie. De la sienne, en tout cas, car un beau matin le médecin décroche Maria de la porte de sa villa, où elle était pendue. Que s'est-il passé ? Il faut croire que Mathias avait quelque intérêt à cette mort, puisque la mère de la victime l'accuse d'être l'assassin.

Le Barbe-Bleue proteste de son innocence : ce n'est pas parce qu'il a été condamné pour un crime dont il s'est toujours défendu d'être l'auteur qu'il faut lui attribuer toutes les morts qui surviennent dans son entourage. Apprenant que Mathias voulait la quitter, Maria, très déprimée, s'est suicidée ! Il le regrette, mais n'en est pas responsable.

La police criminelle, qui étudie sans doute un peu rapidement les détails de cette pendaison, retient en effet la thèse du suicide.

Dix-huit mois après cet événement tragique, Hermine Rusika, dix ans et demi, élevée dans la religion catholique, fait sa communion privée. Ses éducateurs s'accordent à voir en elle une enfant franche, directe, gaie, dévouée à ses amis. Une vraie petite perle rare.

Dans le même temps, Anna Fleisher, commerçante au joli « bas de laine » et aux « beaux yeux noirs », est retrouvée « suicidée » par pendaison dans un petit bois des environs de Mingen, région de Stuttgart, où elle demeure.

La police criminelle convoque une fois de plus Mathias Kindelenger. Toujours rondouillard et facétieux, le voilà assis, face aux policiers plutôt circonspects :

— Monsieur Kindelenger, vous connaissiez Anna Fleisher ?

— Oui, un peu.

— Un peu beaucoup, puisque vous avez été son amant ?

— Son amant ? C'est beaucoup dire.

— Tout de même... Nous avons retrouvé votre nom et le sien sur soixante-dix-huit fiches d'hôtels où vous êtes descendus ensemble les mêmes jours aux mêmes heures... Ce qui laisse supposer que vous avez été soixante-dix-huit fois son amant, au moins, car nous n'avons pas enquêté dans tous les hôtels d'Allemagne. Soixante-dix-huit fois en dix-huit mois, ça fait quatre fois par mois et comme par hasard toujours le dimanche, jour où la malheureuse fermait sa boutique pour vous rejoindre.

— Et alors ? s'exclame Mathias toujours aussi jovial. Il n'est pas

défendu d'être l'amant d'une femme célibataire.

— Peut-être, mais on l'a retrouvée pendue. Cela fait déjà trois morts, dont deux pendaions, parmi les femmes qui vous touchent de près.

— Que voulez-vous ? Je ne suis ni un apollon ni un génie de la séduction. Mais lorsque je leur annonce que je vais les quitter, elles se suicident.

De fait, la police s'avère incapable de prouver la culpabilité de Mathias Kindelenger. Elle parvient seulement à démontrer qu'avant la mort d'Anna Fleisher le suspect a procédé à différents détournements d'argent, ce qui permet tout de même de le condamner à quatre années de prison.

En 1952, à quinze ans et ses études terminées, Hermine Rusika entre comme apprentie dans une maison de couture de Bassum. Hermine est désormais une ravissante jeune fille, traînant derrière elle une armée de soupirants. Devant la maison de ses parents où elle demeure, une escouade d'ouvriers sur des échafaudages retapent la façade de la fabrique d'objets émaillés, qui prospère sous la direction d'une veuve énergique.

Cette année-là, Mathias Kindelenger sort de prison et se montre aussitôt très actif. Après parution d'une « annonce en vue mariage », il épouse Frédérique Rodler. Ce qui paraît incroyable, c'est que onze années vont s'écouler sans nuages. Cette fois, Frédérique Rodler n'est pas une beauté. Toujours rondouillard, lunaire et jovial, le Barbe-Bleue est devenu moins exigeant et semble avoir comme priorité la fortune. Onze années d'aisance. Et les destins de Mathias et d'Hermine Rusika se rapprochent fatalement. En effet, Frédérique Rodler, à qui son père a fait donation de sa fortune de son vivant, vit à Bassum, dans la même ville que la jeune fille.

Finalement, après un bonheur de onze ans, Mathias se retrouve veuf. Cette fois, il est difficile de lui attribuer le décès de sa femme, celle-ci étant morte d'une tumeur au cerveau.

Mais le Barbe-Bleue ne reste pas inactif. Après le décès de Frédérique, le père de celle-ci, quatre-vingt-deux ans, voit d'un mauvais œil sa fortune tomber entre les mains de son gendre. Parti un matin pour un rendez-vous important, on ne le reverra plus jamais. Comme il n'avait révélé à personne ni le lieu ni l'objet de ce rendez-vous, l'enquête fait fiasco. Pourtant on saura un jour que le vieil homme avait demandé une enquête secrète sur le passé de son gendre.

Hermine Rusika est maintenant couturière. À vingt-huit ans, et si jolie, les soupirants ne lui manquent pas. Elle choisit, Dieu seul sait

pourquoi, un saltimbanque. Elle est tombée amoureuse d'un garçon, au demeurant charmant, manipulateur et prestidigitateur qui se produit à travers l'Allemagne. Souvent absent de ce fait, il laisse à Hermine beaucoup de temps libre qu'elle occupe de mille façons, notamment en observant ceux qui l'entourent et plus particulièrement la maison d'en face : la fabrique d'objets émaillés.

En 1963, Mathias Kindelenger fait publier l'annonce suivante : « Fonctionnaire d'État en retraite, bonne santé, caractère enjoué, cherche compagne pour ses vieux jours. » Parmi les réponses, il choisit celle de Marguerite Verhune : veuve, directrice et propriétaire de la fabrique d'objets émaillés. Cette fois encore, Mathias, mettant une sourdine à ses prétentions, privilégie la fortune : Marguerite est grande, forte, un visage carré, une mâchoire large et lourde, un regard autoritaire qui en imposerait au général Bigeart. Mais l'usine marche bien et lui rapporte de l'argent, beaucoup d'argent.

Après deux ans de fiançailles durant lesquelles Mathias file doux comme un mouton, c'est le mariage. Il a passé la soixantaine, le Barbe-Bleue. Va-t-il mettre un trait final à sa vie mouvementée et se contenter de croquer la fortune accumulée ?

Non, car il rencontre Hermine Rusika pour laquelle il éprouve un véritable coup de foudre. Il sait bien que son amour ne saurait être partagé et que, pour obtenir ce qu'il souhaite, il lui faut user de ruse. Alors, s'il parvenait à la voir plus souvent, qui sait ?... Après des conversations de plus en plus intimes, des dîners copieusement arrosés, une petite fête au champagne... li parvient à faire admettre à M^{me} la directrice qu'Hermine, en voisine agréable, doit devenir tout naturellement une habituée de la maison.

Mais vu l'âge de Mathias, son physique, et vu l'âge, le physique et les vertus d'Hermine Rusika, il s'agit d'un travail de très longue haleine. Tellement long que deux ans plus tard il ne s'est encore rien passé. Mais la jeune femme est-elle dupe ? Non, bien sûr. Alors, pourquoi accepte-t-elle cette fréquentation douteuse ?...

Elle est fascinée par Mathias Kindelenger et l'observe avec une énorme curiosité, car, seule à Bassum, elle a découvert son secret, et d'une façon à la fois simple et extraordinaire. Lors d'un de ses anniversaires, son prestidigitateur de mari lui a offert un cadeau emballé dans un journal. Pas n'importe lequel : coutume charmante, il s'est amusé à rechercher un journal ayant paru le jour de la naissance d'Hermine, soit le 6 juin 1937.

Or, de quoi parle-t-on dans un journal allemand paru le 6 juin 1937 : des événements politiques d'abord, des Sudètes et de la Tchécoslovaquie, une prochaine rencontre entre Hitler et Mussolini,

etc. Mais aussi d'un fait divers sans grande importance : la mort de Victoria Kindelenger. Et, sur la cinquième page, s'étale le visage rond, lunaire et jovial du mari que l'on soupçonne d'en être l'auteur. Bien sûr, il a des cheveux en plus et des rides en moins, mais, malgré la mauvaise qualité de la reproduction et la vieillesse du papier, Mathias est parfaitement reconnaissable. Hermine observe donc le Barbe-Bleue avec une certaine fascination.

En mars 1969, Hermine Rusika sort sa Coccinelle du garage. Elle voit avec étonnement deux cars de police et une ambulance devant l'entrée des appartements privés de Marguerite et Mathias Kindelenger, qui jouxtent l'usine. Elle s'arrête un instant le long du trottoir, le temps de demander à l'un des policiers :

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Un drame, répond le policier en hochant la tête. M. Kindelenger et sa femme ont été agressés... Elle est morte.

— Et lui ?

— Ben, lui, ça va... Il est simplement un peu sonné... Il a été assommé et ligoté.

— Ligoté ?

— Ah oui, alors ! Comme un saucisson.

La scène se déroulant dans le bureau du commissaire de police de Bassum, en Allemagne, un après-midi de mars 1969, est des plus étonnantes.

Quatre personnages : le commissaire de Bassum, brave moustachu sorti d'un roman policier écrit avant la guerre de 14 ; un inspecteur genre technocrate, précis, pointu, dépêché tout exprès de Brème ; Hermine Rusika, couturière au profil angélique, et son mari, prestidigitateur manipulateur, sorte de Majax un peu étonné d'être là. Quand aux accessoires, ils sont deux : un journal entre les mains d'Hermine, une cordelette sur les genoux de Majax.

— Qu'est-ce que vous avez à nous dire ? demande le commissaire moustachu.

— Je voulais vous montrer cela, répond Hermine en posant sur le bureau un journal vieux de trente-deux ans.

Le commissaire jette un coup d'œil sur la cinquième page, où s'étale la photo du visage rondouillard, lunaire et jovial du dénommé Mathias Kindelenger, alors soupçonné du meurtre de sa femme.

Le commissaire tend le journal au policier technocrate « dépêché de Brème » qui reste sans réaction.

— Oui... Oui, nous savons, répond le commissaire. Pour ce crime, il a fait neuf années de prison. Puis il observe les visiteurs et ajoute en soupirant : Je vois que vous ignorez la suite ! La suite, c'est qu'il a été marié quatre autres fois, que toutes ses femmes sont mortes : deux par pendaison, une d'une tumeur au cerveau, mais on le soupçonne d'avoir en passant tué son beau-père. Puis sa dernière épouse, étouffée par un bâillon et ficelée dans son lit. Mais vous êtes au courant de ce dernier drame.

— C'est pour cela que nous sommes là, monsieur le Commissaire. M^{me} Kindelenger était une amie.

— Vous savez donc qu'hier soir le frère de M^{me} Kindelenger séjournait chez eux. En effet, Marguerite lui avait déclaré qu'elle voulait discuter avec lui et son mari d'une affaire urgente. Le soir venu, ils ont regardé le match de football à la télévision et la discussion a été remise au petit déjeuner. Ils sont allés se coucher vers 23 heures. À 8 heures, le lendemain matin, le frère s'est inquiété de ne pas les voir et s'est permis d'aller jusqu'à leur chambre où il les a trouvés ficelés dans leur lit. Hélas ! le bâillon de Marguerite trop serré l'avait étouffée : il a été impossible de la réanimer. Une échelle posée contre le mur, une vitre découpée au diamant pour ouvrir la fenêtre de l'extérieur, un petit coffre-fort ouvert au chalumeau, et surtout la façon dont était ficelé Mathias Kindelenger le disculpent complètement...

Il y a un nouveau silence. Le policier technocrate « dépêché de Brème » serre les dents :

— Je comprends ce que vous ressentez, dit-il enfin, et croyez-moi, cette affaire nous rend enragés. D'un côté, il n'est pas possible d'admettre que toutes ses femmes soient mortes sans que Mathias Kindelenger y soit pour rien : cela choque le sens commun. Mais une fois de plus, nous n'avons pas de preuves. Or, on ne peut pas accuser un homme à cause de son passé. Imaginez même qu'il ait commis les autres crimes et qu'il soit innocent de celui-là ? On ne pourrait pas l'en accuser.

C'est alors que Hermine Rusika, jusque-là abasourdie, se décide :

— Monsieur le Commissaire, je voudrais quand même dire deux choses. D'abord, je crois savoir de quoi voulait discuter Marguerite Kindelenger... elle me l'avait dit.

— Ah bon ? Et cela a un rapport avec sa mort ?

— Oui... Je m'étais prise d'affection pour elle. Je voyais bien que son mari n'en voulait qu'à son argent, qu'il la trompait, qu'elle le savait et en souffrait. Il y a trois jours, je lui ai montré ce journal...

Elle est restée stupéfaite... Puis elle m'a dit : « Merci, ma petite, je vais faire venir mon frère, il va m'aider à prendre une décision. »

Les deux policiers échangent un regard :

— Ça c'est intéressant... vous nous fournissez le mobile, dit le jeune technocrate.

— Seulement, cela ne nous explique pas comment un homme ficelé comme un saucisson peut étouffer sa femme, remarque le vieux moustachu.

— Mon mari est prestidigitateur. Si vous le voulez, il va effectuer devant vous le numéro qu'il a réalisé toute l'année dernière au music-hall.

Et l'homme de l'art s'allonge sur le sol du bureau pour entourer ses jambes avec sa cordelette. Au bout de cinq minutes, après une série de nœuds et de contorsions qu'il est évidemment impossible de décrire, le voilà ficelé comme un saucisson.

Après quelques secondes de stupeur, le policier technocrate « dépêché de Brème » lui demande :

— Vous dites que Kindelenger connaissait votre numéro ?

— Oui. Il avait tellement insisté que j'avais fini par lui dévoiler le truc.

Bien sûr, ce détail ne constitue pas une preuve, mais, ajouté au passé du Barbe-Bleue, il suffira à l'envoyer en prison pour le restant de ses jours, à l'âge de cinquante-sept ans. Sa carrière ayant commencé à vingt-cinq ans, si l'on retranche les douze années de prison pour le meurtre de sa première femme, l'assassin a tout de même vécu vingt ans parmi nous, impuni, bien portant et bien nourri de ses crimes.

POUR ÊTRE LIBRE

— Bonjour, mademoiselle Mathilde ! Une baguette, comme d'habitude ?

Sourire, bruit de caisse enregistreuse, monnaie...

Baguette sous le bras, M^{lle} Mathilde file sur le trottoir glacial, pour son parcours habituel. Une fois la journée de travail achevée, la porte du bureau refermée, elle entame une autre journée. Une journée de devoir. Les courses pour le dîner, les journaux, l'ascenseur, l'appartement qu'elle occupe avec sa mère depuis vingt ans.

— Bonsoir, maman, je sors le chien.

Maman est une statue dans un fauteuil depuis vingt ans. Et depuis vingt ans, Mathilde se lève à l'aube, pour les soins, et se couche à minuit, pour la même raison. M^{me} V^{ve} Harvet ne supporte pas d'autre infirmière que sa fille unique. Infirmière, femme de chambre, cuisinière, dame de compagnie, souffre-douleur.

Le chien renifle le trottoir. Il prend son temps et Mathilde peut fumer l'ultime cigarette de la journée. Là-haut, elle ne pourra plus. À la moindre odeur de tabac, elle entendrait hurler :

— Et mon asthme ? Tu veux ma mort ?

Immédiatement suivi par des commentaires sur le sujet :

— Cette manie de sucer des bouts de papier... c'est d'un vulgaire ! Tes vêtements empestent ! Tes cheveux empestent ! Je me demande comment tes collègues le supportent !

Mathilde a essayé les parfums pour couvrir son vice. Ça n'a pas marché non plus.

— Ma pauvre fille ! Il n'y a que les cocottes ou les duchesses pour supporter ça !

Mathilde a quarante-deux ans. Ni cocotte, ni duchesse, ni rien. Rien qu'une employée. Un petit clerc de notaire en jupe triste, avec des cheveux tristes, des yeux tristes derrière des lunettes tristes. Rien qu'un portefeuille aussi. Pour assurer à une mère paralysée et acariâtre le maximum de confort. Payer les traites de l'appartement,

payer les caprices, payer... payer... Travailler pour payer et soigner une mère qui ne lui rend que des aigreurs.

— Tu en as mis du temps ! Ce chien passe avant moi, évidemment !

Ce chien ? Il est pourtant à elle, ce chien ! Elle l'a voulu ! Et elle le déteste. Elle déteste tout et tout le monde, d'ailleurs. La voisine, la concierge, le médecin, le facteur, le soleil, la pluie, les rideaux de sa chambre et même les nouvelles de la journée.

— Et mon porto ?

Il lui faut un petit verre de porto, à 7 heures du soir, tous les soirs, sur un petit plateau d'argent, avec quelques biscuits salés. Il faut, pour cela, que Mathilde la prenne dans ses bras et la sorte de son fauteuil roulant. Il faut qu'elle la dépose sur le divan, il faut qu'elle lui masse les jambes, à genoux comme une esclave, puis file à la cuisine, serve, desserve, écoute les griefs et les réflexions désobligeantes : « le poisson est mal cuit », « elle est coiffée comme un plumeau », « elle n'a jamais rien à dire », « la radio ne dit que des bêtises », « les journaux sont stupides ». Et elle n'a plus de roman à lire, la compote de pommes est infecte... Puis l'eau du bain sera trop froide ou trop chaude, les oreillers trop mous, et Mathilde décidément ne comprend rien aux échecs, c'est à croire qu'elle fait exprès de perdre !

Fatigue... fatigue, dégoût, humiliation, lassitude... Il est minuit et Mathilde ne dort pas... Elle rêve...

La défunte était âgée de soixante-quatre ans. Malade depuis plus de vingt ans, paralysée à la suite d'un grave accident de voiture, au cours duquel son mari a trouvé la mort. Le couple n'avait qu'une enfant, Mathilde, âgée de seize ans. Mathilde a survécu à l'accident, ses blessures étaient légères, mais un traumatisme crânien l'a maintenue plusieurs heures dans le coma. Aucune séquelle, elle a eu de la chance. Sa mère le lui disait toujours. Pendant quelques années bénies, Mathilde a bénéficié de la pension et fait ses études de droit, grâce à l'indemnité de l'assurance et aux précautions prises par son père avant sa mort. Une fois par semaine, elle rendait visite à sa mère à l'hôpital. Une drôle de mère, que les chirurgiens tentaient de raccomoder par petits bouts, comme une poupée cassée. D'hôpital en clinique, puis en maison de repos, la mère était un personnage lointain pour Mathilde, un souvenir presque. Ce drame, curieusement, l'avait soulagée. Elle n'entendait plus les disputes, les reproches perpétuels du couple, les bagarres, même... Quelques années de répit bienheureux. Mais à vingt-deux ans c'était fini. Son devoir était tracé. Plus question de poursuivre ses études de droit. La mère avait besoin

d'elle.

— Avocat ? Tu veux devenir avocat ? Mais ma pauvre fille, ça n'a pas de sens ! Ce n'est pas un métier de femme ! Et puis tu dois gagner ta vie ! Et puis je ne vais pas rester toute ma vie dans cette maison d'infirmeries ! Je veux rentrer à la maison !

La Faculté était d'accord.

— Mademoiselle, nous ne pouvons plus rien pour votre mère, il faut la reprendre avec vous.

Vingt ans. Ça avait duré vingt ans, six mois et quelques jours... Et à présent la mère était là, raide sur son lit, le visage mauvais jusque dans la mort. Pourquoi n'avait-elle pas cet air de calme repos que l'on voit aux défunts, et qui rassure ? Pourquoi Mathilde était-elle si nerveuse en expliquant au médecin :

— Je l'ai trouvée ce matin, comme ça. J'ai cru qu'elle dormait.

— Vous lui aviez donné ses médicaments pour le cœur ?

— Comme d'habitude.

Le médecin insiste :

— C'est vous qui les lui donniez ? Toujours vous ? •

— Pas toujours... enfin si... Je les préparais avec son plateau du soir.

— Vous l'avez vue avaler les cachets ?

— Il me semble... d'ailleurs, oui, elle les a pris, ils n'étaient plus sur le plateau quand j'ai fait la vaisselle.

— A-t-elle pu en prendre d'autres par erreur ?

— Je... je ne crois pas...

— Et vous ? Avez-vous pu faire une erreur ?

— Non... j'ai trop l'habitude.

— Écoutez, Mathilde, je vous connais depuis longtemps. Vous êtes quelqu'un d'efficace et vous soignez votre mère depuis longtemps. Vous n'avez pas oublié qu'une surdose de ce produit peut entraîner un accident mortel ? Surtout si l'on n'intervient pas immédiatement ?

— Non... bien sûr... Vous croyez que ?...

— C'est une hypothèse, pour l'instant, mais l'examen de l'œil et la couleur de la peau... enfin. Je suis désolé, mais il faudra sûrement vérifier ça. Je crains qu'elle n'ait pris une dose trop forte. Alors je vais être franc avec vous. Il y a deux solutions : l'erreur – la vôtre ou la sienne – ou bien le suicide. Mais je ne crois pas au suicide, pour une

bonne raison : votre mère n'avait pas un caractère à ça, et son comportement le confirmait chaque jour. Qu'en pensez-vous ?

— Oui... c'est... enfin vous avez raison. Je pense comme vous...

— Reste l'accident, ce que je crois. Si elle avait voulu se suicider, elle aurait avalé carrément le flacon. Or, a priori, elle n'a avalé qu'une ou deux doses supplémentaires, en contrôlant la date de l'ordonnance et le nombre de prises quotidiennes. Le calcul est simple. La question est : qui s'est trompé ? Je suis obligé de vous poser la question. Obligé de faire un rapport. Il ne s'agit pas d'une mort naturelle, vous me comprenez ? Votre mère ne pouvait pas avoir d'accident cardiaque si elle respectait les doses. Le dernier examen m'en donne la certitude.

— Je ne peux rien vous dire de plus, docteur. C'est moi qui ai placé le médicament sur son plateau. J'ai mis le nombre de cachets habituel, enfin, sûrement. C'est ce que j'ai dû faire.

— Si vous en aviez mis davantage, par erreur, les aurait-elle avalés sans vous le faire remarquer ?

— Je ne crois pas. Ma mère était maniaque.

— Et vous n'avez rien entendu, cette nuit ? Elle ne s'est pas plainte ?

— Non. Rien. Mais... enfin, je prends des somnifères depuis quelque temps, je dors mal.

— Vous ne m'avez pas parlé de ça, Mathilde ? Qu'est-ce que vous prenez ?

— Oh... pas grand-chose... J'ai demandé au pharmacien... et ça me suffit... Je n'ai pas l'habitude des drogues... vous savez...

— Je sais... Il y aura une enquête, Mathilde... ne m'en veuillez pas, j'y suis obligé... Je ne peux pas délivrer un permis d'inhumer dans ces conditions, sans demander l'avis d'un confrère légiste, vous comprenez ?

Mathilde comprend d'un signe de tête. Elle est pâle, presque verte. Son visage un peu ingrat de vieille fille sans joie s'est chiffonné. Elle dit quand même :

— Si je me suis trompée, j'ai tué ma mère.

Mais le médecin la console. Il la connaît depuis si longtemps. Un modèle de patience et de dévouement. Rien ne dit qu'elle soit fautive, rien. Mathilde peut compter sur lui pour faire admettre l'accident. Avec ce genre de produit, cela arrive parfois, rarement, mais ça arrive.

Mathilde attend, seule dans le salon, devant le fauteuil vide de sa mère, que l'enquête suive son cours, que le légiste arrive, qu'un

policier arrive, que l'on décide d'une autopsie. Quel silence, quel repos, quelle drôle d'impression de liberté. Cette mort est-elle un rêve ou un cauchemar, ou la réalité ?

Mathilde est toujours seule dans le salon. Midi a sonné depuis longtemps. Elle a téléphoné au bureau, reçu les condoléances de son notaire de patron, celles de la voisine, et elle attend. Ils ont emporté le corps de sa mère en ambulance, et un policier a fouillé la pharmacie, fait des petits paquets, écouté le médecin de famille, fait le tour de la maison, avant de s'asseoir en face de Mathilde, dans le salon.

Le fauteuil roulant est entre eux. Vide, comme un reproche. Le policier est un homme d'âge mur, calme, ni effrayant ni réconfortant. Il commence par dire :

— Il n'y en a pas pour longtemps. Juste quelques questions pour mon rapport et je vous laisse en paix.

— Vous viviez seule avec votre mère ?

— Oui.

— Pas de famille ?

— Un frère de ma mère vit en province, en Bretagne, nous ne le voyons pas souvent.

— Votre mère a-t-elle fait un testament ?

— Non.

— Vous en êtes sûre ?

— Je travaille chez un notaire. Si elle l'avait fait, elle l'aurait déposé à l'étude. De toute façon, elle n'a pas de biens personnels. Cet appartement, nous le louons depuis des années, à part les meubles...

— C'est vous qui l'entreteniez, donc ?

— Oui. Au début, nous avons eu l'assurance-vie de mon père, il y a longtemps, j'étais encore à l'école. Après j'ai dû travailler pour qu'elle puisse vivre ici.

— Vous croyez qu'elle s'est suicidée ?

— Non.

— Pourquoi ? Les grands handicapés ont parfois l'envie d'en finir...

— Pas ma mère, elle aimait vivre.

— Pourtant elle vivait mal, non ? Paralysie totale des membres inférieurs, problèmes cardiaques, problèmes nerveux, la liste du

toubib est longue.

— Elle ne s'est pas suicidée.

— Alors, vous vous êtes trompée dans les pilules ?

— Ce doit être ça. Je ne vois pas d'autre explication. C'est ma faute. Et puis je n'ai rien entendu, elle a dû souffrir, le médecin dit qu'elle s'est asphyxiée, ou quelque chose comme ça. C'est ma faute. C'est moi qui l'ai tuée.

— Vous ne l'avez pas fait exprès, et puis rien n'est sûr, c'est peut-être elle.

— Non, c'est moi.

Mathilde regarde ses mains, longues, nues, sans bijoux, des mains qui ont soigné, lavé, habillé sa mère pendant des années. Puis elle dit d'un coup :

— J'ai mis deux cachets de plus dans son potage. Je l'ai salé pour qu'elle ne sente pas le goût. Elle a même dit : « Ton potage est infect... » et elle n'en a bu que la moitié. Alors, j'en ai pris un autre, je l'ai écrasé dans la compote et j'ai mis du sucre en plus. Elle n'a rien dit. Elle adore la compote. Il manque trois cachets, vous pouvez vérifier. Après, j'ai pris un somnifère pour dormir. J'avais peur... que... enfin, j'avais peur que ça ne marche pas, qu'elle se réveille, qu'elle crie, j'aurais été obligée d'appeler le médecin et il l'aurait encore sauvée. J'avais peur de rater.

— Pourquoi ? Pourquoi avez-vous fait ça ? Votre médecin dit que vous vous êtes dévouée pour elle pendant des années !

— Oui, je sais. Et j'aurais pu continuer des années encore. Ça n'avait plus d'importance. Ma vie est fichue de toute façon, pas de mari, pas d'enfant, pas d'amis. Rien qu'elle, toujours elle, à râler, à se plaindre, à exiger, à m'humilier. J'étais habituée, vous savez, comme une somnambule. Je dormais ma vie, je la dormais.

— Alors ? Qu'est-ce qui vous a poussée ?

— J'ai rêvé, il y a quelque temps. Un drôle de rêve qui m'a réveillée en sursaut : c'était avant l'accident sur la route, j'avais seize ans, nous partions en vacances en Bretagne. Mon père et ma mère se disputaient, elle criait, elle surtout, comme d'habitude. Elle le traitait de minable ou je ne sais quoi. J'avais oublié tout ça, mais le rêve m'a tout remis en mémoire, comme si j'y étais. Les cris, mon père qui s'énervait, ma mère qui le giflait et la voiture qui dérape. C'était comme au ralenti, le fossé, la voiture qui tourne, tourne, et le choc. Comme une énorme éclaboussure. Un bruit terrible ! À l'époque, je me suis réveillée à l'hôpital, je ne me souvenais de rien, mais cette nuit-là tout

est revenu d'un seul coup. Elle l'a tué. C'est de sa faute, elle le savait et elle n'a rien dit, rien. Tout ce que j'ai entendu pendant vingt ans, c'est : « Ton père conduisait comme une brute ! Il allait trop vite. » Elle lui en voulait d'être infirme ! Vous comprenez ? Le comble, c'est qu'elle lui en voulait ! Mais quand j'ai revu tout ça dans ma tête, j'ai compris pourquoi je la détestais depuis si longtemps. Je ne pouvais plus supporter ça. La baigner, la dorloter, la masser, la nourrir, elle me dégoûtait, comme un serpent ou quelque chose comme ça. Elle n'avait plus d'excuses. Je voulais qu'elle disparaisse, ne plus la voir, ne plus l'entendre, ne plus avaler ses mensonges. Je l'ai tuée, et je le dis parce que, finalement, je ne veux pas vivre comme elle, dans le mensonge. J'ai cru que je pourrais me taire, ne rien dire, que l'on croirait à l'accident, à l'erreur.

— C'était le cas, ça a failli marcher, le toubib vous faisait confiance.

— Je sais, mais c'est mieux comme ça.

— Tout de même, pour votre père c'était un accident ! D'accord, elle l'a cherché ! Mais elle ne voulait pas le tuer, ni vous.

— C'est de sa faute, et elle a renié cette faute jusqu'au bout. Moi je préfère être un assassin devant tout le monde.

— En fait, vous étiez à bout de nerfs, non ?

— Peut-être, mais ça n'a pas d'importance. J'ai décidé de la tuer parce qu'elle était mauvaise, menteuse, exigeante, égoïste... et qu'elle ne méritait pas de vivre, même comme ça. Vous savez pourquoi elle se disputait avec mon père, ce jour-là ? Pourquoi elle l'a giflé ? Pourquoi elle le bourrait de coups, au point de faire dévier le volant ? Parce qu'il n'avait pas choisi l'hôtel qu'elle voulait. Et s'il ne l'avait pas choisi, c'est qu'il était trop cher, et si l'hôtel était trop cher pour lui, c'est qu'il n'était qu'un minable, un bon à rien, un petit avocaillon de quatre sous, tout juste capable de s'occuper de dossiers aussi minables que lui. J'entendais sa voix dans mon rêve, criarde, mauvaise. Je l'entends encore.

Mathilde H. a été condamnée à quinze ans de prison. À quarante-deux ans. Elle n'a pas bénéficié des circonstances atténuantes. Pour le jury, cette histoire de rêve, de cauchemar plutôt, n'était qu'une invention. Ils ont jugé que Mathilde voulait se débarrasser de sa mère pour être libre. Un point c'est tout.

M. TOUT LE MONDE

Quoi de plus banal qu'un bureau de poste dans un quartier de Paris, c'est pourtant là que s'éveille la vocation de M. Colin, employé aux écritures, marié, sept enfants.

Il est difficile à décrire, ce M. Colin, c'est un M. Tout le Monde, taille moyenne, front dégagé, nez et menton vaguement pointus, un air intellectuel souligné par des lunettes à monture d'écaille. Quant au regard, il est quasiment insaisissable. M. Tout le Monde est de ces hommes qui, la tête coincée dans un étau, trouveraient le moyen de ne pas regarder l'homme qui se trouverait en face de lui.

Juliette, la petite employée des P.T.T., vingt-huit ans, est plutôt mignonne. Non qu'elle soit très jolie, mais, au-dessus du guichet, cette boule blond, bleu et rose, sans cesse animée de petits éclats de rire, de soupirs et de sourires, provoque une irrésistible sympathie. Elle regarde entrer M. Tout le Monde sans émotion particulière : complet noir, chaussettes grises, souliers aux talons éculés, la chemise n'est pas impeccable, mais la barbe soigneusement rasée.

Comment cet homme, plutôt sinistre, va-t-il parvenir à séduire la petite employée des P.T.T. ? C'est un mystère. Probablement parce que à la façon de M. Verdoux, il va débiter avec un aplomb imperturbable le genre d'énormes fadaises qui font rougir de bonheur la femme qui les croit, mais qu'elle peut aussi bien prendre pour de la plaisanterie et en rire.

Cela va commencer devant un petit café au bistrot du coin, puis pendant un souper dans un restaurant feutré, se poursuivre à l'hôtel, et ainsi jusqu'au cinquième jour où la jeune femme blond, bleu et rose explique à M. Tout le Monde qu'en fourmi laborieuse elle a mis de l'argent de côté pour s'acheter une voiture.

— Plutôt que d'acheter une voiture neuve, tu ferais mieux d'acheter une voiture d'occasion, laisse-moi faire, je m'y connais.

Ce jour-là, en fin d'après-midi, la petite employée des P.T.T. attend sur un trottoir de Levallois-Perret que M. Tout le Monde vienne se garer devant elle avec l'occasion mirifique.

À l'heure pile, un mécanicien crasseux fait grincer les freins d'une

guimbarde ferraillante. Il la dévisage :

— Vous êtes mademoiselle Juliette ? Oui, bon, alors voilà la bagnole, de la part de M. Colin. La carte grise est dans la boîte à gants.

Juliette ne reverra jamais ni M. Tout le Monde ni l'équivalent des 40000 francs qu'elle lui a confiés. Quant à la voiture, elle est tellement pourrie qu'il lui faudra presque payer pour s'en débarrasser.

M. Tout le Monde a mal aux dents. Il va donc chez un stomatologiste. Le praticien est une petite brune de quarante-sept ans, à laquelle il reste de ses charmes d'antan une peau bronzée par le Club Méditerranée, plissée sur le front façon mille-feuille. Travailleuse infatigable, elle fait aussi de l'acupuncture, du yoga, et sa vie affective se réduit à quelques minutes de gymnastique sexuelle au hasard des circonstances. Une bonne cliente pour M. Tout le Monde.

En 1978, après un mois et demi de joies sans mélange, elle attend à l'aéroport d'Orly-Ouest l'arrivée de M. Tout le Monde. Son amant est en effet de retour de la Côte d'Azur où il a été verser 200000 francs d'arrhes pour une villa qu'ils ont décidé d'acheter tous deux à Mougins.

L'ennui, c'est que les 200000 francs sortent de la cassette de la malheureuse femme, qui va attendre pendant des heures, cherchant dans la foule l'insaisissable regard de M. Tout le Monde. Il n'est pas de retour de la Côte d'Azur, M. Colin, il n'est pas sur la liste des passagers, il n'est nulle part. Mais ses ambitions et son efficacité ont monté d'un cran.

M. Tout le Monde cherche du travail. Mollement. Une petite annonce l'a intéressé. Le voici en présence de la secrétaire de direction : grande fille de trente ans un peu maigre, à l'allure désinvolte, qui le reçoit dans le bureau du patron. Comment cette femme peut-elle trouver le moindre charme à cet homme ? Il est presque gênant de voir se rapprocher l'un de l'autre ces deux visages : celui presque distingué, à la longue chevelure brune soigneusement partagée sur le front et rassemblée sur la nuque en un chignon élégant, et celui un peu grossier, au nez et au menton pointus, faussement intellectuel. Comment cette femme évoluée, dont le regard est direct, peut-elle accepter ces yeux qui ne la fixent jamais ? Les seuls détails qui pourraient s'accorder : les grosses lunettes d'écaille et le petit collier de perles fines.

Deux mois plus tard, la distinguée secrétaire de direction est seule à la table d'un restaurant. Elle attend M. Tout le Monde qui vient de s'absenter quelques minutes, le temps de donner un coup de téléphone. Elle attend longtemps, si longtemps qu'il ne lui reste plus qu'à payer l'addition. Encore doit-elle pour cela retourner son sac sur

la table, car il ne lui reste plus rien. Avec une naïveté incroyable, elle lui a tout donné, même un portefeuille de titres hérité de ses parents.

Le soir même, elle avale un tube de gardénal et ne survit que par miracle.

Bien sûr, si les ambitions de M. Tout le Monde et si son efficacité montent à chaque fois d'un cran, les dégâts sont aussi toujours plus grands. Alors la question se pose : où va-t-il s'arrêter et qui pourrait l'arrêter ?

Gerda Krauss, d'origine allemande, est âgée de quarante-sept ans lorsqu'elle fait la connaissance de M. Tout le Monde. Son rêve de mariage et d'enfantement ne s'est pas réalisé. Restée seule, elle s'est mise à travailler avec entrain pour faire des économies. Sa petite boutique de prêt-à-porter marche très bien, lui permettant d'envisager plus tard une agréable vie de rentière si elle ne doit compter que sur elle-même.

Gerda Krauss, méticuleuse et organisée, s'est faite à cette vie de célibataire, lorsque M. Tout le Monde entre dans son univers. Il va parvenir à la séduire, malgré sa méfiance, en jouant les amoureux ; oh ! certes pas les amoureux transis ! Non, il se prétend un homme raisonnable, soi-disant fortuné, négociant en textiles, possédant sa propre affaire et un appartement de six pièces. Tout augmente.

Donc il n'offre pas l'amour comme à vingt ans, mais une affection sincère. C'est exactement l'homme qu'il faut à Gerda Krauss, et, quoiqu'elle s'en défende, c'est tout de même l'amour.

M. Tout le Monde se garde bien de lui promettre le mariage, mais elle ne peut s'empêcher d'espérer une vie commune dans le grand appartement de six pièces, et la réunion, sous une même bannière, de la boutique et de l'affaire de textiles... C'est humain.

— Cela me permettrait de te seconder pendant tes voyages.

Car M. Tout le Monde s'absente beaucoup et s'en est expliqué :

— Je compte reprendre une petite entreprise de textiles à Elbeuf et je suis à la recherche de fonds. Plusieurs banques ont accepté de me financer.

Sa voix calme, sans timbre, un peu distraite, inspire confiance à Gerda Krauss :

— Si tu m'expliques de quoi il s'agit, moi aussi je peux t'aider.

— Non, non, cela n'est pas utile.

Ce n'était pas utile le mercredi, mais le vendredi cela s'impose, M. Tout le Monde ayant un petit ennui : une banque vient d'égarer son

dossier alors qu'il doit effectuer un premier versement le lundi matin.

Gerda lui confie immédiatement ses économies, pour le week-end en somme.

La semaine suivante, lorsqu'il lui en demande davantage, elle hypothèque sa boutique.

Quelques jours encore et, lors d'une visite au Salon du prêt-à-porter où ils se rendent tous deux, M. Tout le Monde est refoulé, ne possédant pas de carte d'acheteur. Furieux, il conduit Gerda au cinéma tandis qu'il va expédier un rendez-vous d'affaires. Il reviendra pour l'attendre à la sortie.

Ne le voyant pas revenir, Gerda le cherche éperdument, mais ne le trouve pas. L'appartement de six pièces, avenue Henri-Martin, n'existe pas. À Elbeuf, elle fait irruption dans l'entreprise de textiles qu'il devait racheter.

— M. Colin ?... Connais pas, déclare le directeur, surpris.

— Mais il doit reprendre votre affaire !

— Comment !... Nous ne sommes pas à vendre, madame.

Dans un commissariat de police parisien, le commissaire mâchonne un cigarillo et regarde avec beaucoup de commisération la femme entre deux âges (plus près du troisième que du second), qui penche vers lui une coiffure impeccablement arrangée pour cacher ses grosses larmes dans un mouchoir immaculé.

— Vous avez été bien imprudente, madame Krauss. Vous a-t-il promis le mariage ?

— Euh... non... mais... j'espérais, dit-elle en baissant la tête d'humiliation.

Comme la malheureuse ne le voit pas, le commissaire hausse les épaules : ne pouvant invoquer l'escroquerie au mariage, il ne reste à cette femme qu'un délit assez banal qui n'autorise pas une procédure exceptionnelle.

L'après-midi, vers 5 heures, à la station de métro Franklin-D. Roosevelt, sur le quai en direction de Vincennes, lorsque la rame surgit, la foule se met à crier.

Devant les roues, les pompiers dégageront le corps de Gerda Krauss, sa robe de taffetas gris et sa coiffure sont toujours impeccables, mais son visage frappé par le heurtoir du premier wagon n'est qu'une horrible blessure. Elle est la première véritable victime de M. Tout le Monde. Lorsque le commissaire principal Ferenzy, visage maigre, cheveux rares, lit le petit bout de papier que Gerda Krauss

tenait serré dans sa main lorsqu'elle s'est jetée sous le métro, tout s'éclaire : sur ce papier, quelques mots constituent une accusation formelle : « Alain Colin m'a complètement ruinée. »

Comment retrouver cet Alain Colin ? Dans le commissariat proche du domicile de la malheureuse, le commissaire, mâchonnant toujours un cigarillo, se souvient avoir reçu une Gerda Krauss désespérée, victime d'un dénommé Colin qui, avant de se débarrasser d'elle comme d'un vulgaire paquet, lui avait extorqué toutes ses économies. Elle était à bout, n'avait plus un sou, ne savait pas de quoi elle allait vivre.

D'autre part, une vendeuse de la boutique de prêt-à-porter hypothéquée par Gerda Krauss a vu souvent le dénommé Colin.

— Je me demande bien ce qu'elle lui trouvait, remarque-t-elle, fondant en larmes. Il ressemblait à M. Tout le Monde, nez et menton pointus, front dégagé, vaguement l'air d'un intellectuel, avec de grosses lunettes et un regard insaisissable.

Ressembler à M. Tout le Monde n'est pas un signalement qui peut aider la police. Espérant que l'escroc n'agissait pas sous un faux nom, le commissaire Ferenzy entreprend alors d'interroger tous les Colin : il y en a presque une page dans l'annuaire. Surprise, dans une rue bourgeoise des Buttes-Chaumont, le commissaire Ferenzy voit la porte d'un appartement s'ouvrir devant un homme particulièrement banal, qui pourrait bien être ce M. Tout le Monde. Derrière lui, une ribambelle d'enfants s'agite.

— Monsieur Colin ?

— Oui.

— Commissaire Ferenzy... Connaissez-vous Gerda Krauss ?

— Oui.

— Elle s'est suicidée hier en se jetant sous le métro.

M. Tout le Monde n'en paraît pas affecté, à peine surpris :

— Je vous en prie, monsieur le Commissaire, entrez.

Dans un living-room encombré, M. Tout le Monde refoule sa demi-douzaine d'enfants vers quelque chambre lointaine et ferme soigneusement la porte.

— Asseyez-vous, monsieur le Commissaire.

— Non... Par contre, je vous demanderais de me suivre au Quai des Orfèvres.

— Je ne peux pas laisser les enfants seuls, monsieur le Commissaire.

— Vous n'êtes pas marié ?

— Si, mais ma femme est partie faire des courses.

— Eh bien, nous attendrons qu'elle revienne.

Grassouillette, traits réguliers mais un peu vulgaires, la blonde femme de M. Tout le Monde aperçoit le commissaire en entrant. Comme si elle avait tout de suite compris, elle se dirige sans un mot vers la cuisine pour y déposer son cabas et s'occuper d'autre chose.

— Il faut que j'aille au Quai des Orfèvres, lui crie M. Tout le Monde. Mais ne t'inquiète pas, je serai là dans la soirée, n'est-ce pas, monsieur le Commissaire ?

— Ça, je ne peux pas vous le promettre.

Pas besoin de braquer une lampe électrique sur son visage, nul besoin d'interrogatoire, de contre-interrogatoire ni de confrontation : dans le bureau du Quai des Orfèvres, M. Tout le Monde, apparemment, n'a rien à cacher :

— Je suis désolé pour Gerda, s'est-il contenté de dire, sans que le commissaire Ferenzy ait réussi à accrocher son regard insaisissable.

— Vous êtes bien sûr de vous !

— Je ne suis pas trop inquiet, monsieur le Commissaire.

— Pourtant, Gerda Krauss ne semble pas avoir été la seule.

— La seule ?

— Une secrétaire de direction qui a tenté de se suicider semble aussi avoir été votre victime.

— Victime ?

— Oui, victime.

— Victime de quoi, monsieur le Commissaire ?

— Vous prétendez ne pas l'avoir connue ?

— Si, si, mais je ne vois pas de quoi, aux termes de la loi, elle aurait été victime. Je serai clair, monsieur le Commissaire : inutile de le cacher, car vous le découvrirez très vite. Depuis des années, ma famille et moi vivons des femmes que je rencontre, c'est vrai, et j'ai pour elles le plus profond mépris, c'est vrai aussi, mais quel est mon crime ? Lorsque j'ai connu la première, je n'avais pas du tout l'intention de lui prendre son argent, mais, à l'instant où elle m'a tendu ses économies pour acheter une voiture d'occasion, j'ai compris combien il était facile de profiter de la stupide générosité des femmes... Il suffisait en somme de demander ! Ce qui n'est pas interdit par la loi ! Seul leur argent m'intéresse, mais je vous assure que je ne

le vole pas, elles me le donnent.

— Contre une promesse de mariage, bien sûr ?

— Mais pas du tout, monsieur le Commissaire, pas du tout : elles rêvent, elles rêvent mais je ne promets rien.

— Avec quoi les faites-vous rêver ?

— Je ne le sais pas moi-même, monsieur le Commissaire. Pour savoir, il faudrait le leur demander.

— C'est ce que je vais faire avec la liste que vous allez me donner.

— Mais sans aucun problème, monsieur le Commissaire, donnez-moi de quoi écrire. Il en manquera peut-être, il ne faudra pas m'en vouloir : il y en a eu beaucoup.

Consciencieusement, fermant parfois les yeux pour mieux se souvenir, M. Tout le Monde fait sa liste avec calme.

Au tribunal, il est en complet gris, chaussettes noires, chemise douteuse, mais très bien rasé.

Impassible au banc des accusés, il répond sans hésiter aux questions qu'on lui pose en promenant son regard insaisissable sur la salle.

— Vous souvenez-vous de la couturière Gerda Krauss ?

— Oui, oui, c'est la femme qui s'est jetée sous le métro. Je me souviens d'elle.

— Vous souvenez-vous de Janine Lecapin, la secrétaire de direction qui a tenté de se suicider ?

— Oui, oui, monsieur le Président.

— Et du docteur Renaudau, la dentiste ? Et de Juliette Ligier, employée des P.T.T. ?

— Oui, oui, monsieur le Président.

Le procès sera court, aucun besoin de témoin, aucune des femmes qu'il a lamentablement séduites n'est là : c'est inutile puisqu'il avoue tout.

La partie civile, pour émouvoir le tribunal, évoque avec talent le sort de la malheureuse Gerda Krauss et y parvient : tout le monde a les larmes aux yeux. Tout le monde, sauf M. Tout le Monde.

— Ce n'est pas moi qui l'ai tuée, se contente-t-il d'expliquer.

— Certes, dit le président, mais vous l'avez poussée au suicide en la dépouillant de tout.

— Je ne l'ai pas dépouillée, elle m'a donné de l'argent car j'avais

l'intention d'acheter une affaire à Elbeuf.

— Vous ne l'avez pas achetée.

— Je vous l'ai dit, monsieur le Président, ce n'était qu'une intention. Peut-être que tôt ou tard je l'aurais fait.

— En attendant, son argent était sur votre compte en banque.

— C'est normal, monsieur le Président, puisqu'elle me l'avait donné.

— Et la fameuse voiture d'occasion ? La pauvre Juliette vous donne 40000 francs et vous lui faites livrer une guimbarde qui n'en vaut pas 500. Qu'avez-vous fait de la différence ?

— C'était ma commission, monsieur le Président.

— Ne vous moquez pas du tribunal !... Et les arrhes de la maison sur la Côte d'Azur ?

— Je les ai vraiment versées, monsieur le Président.

— Oui, mais pour une autre maison que vous aviez l'intention d'habiter avec votre famille.

— C'est un quiproquo stupide, monsieur le Président. Dans mon esprit, il n'était évidemment pas question que le docteur Renaudau vienne vivre avec ma femme et mes enfants.

Évidemment, M. Tout le Monde ne peut espérer sortir du tribunal blanc comme neige, mais que retenir contre lui ? Il n'a pas tué, n'a pas fait promesse de mariage, pas de faux en écritures, pas de falsification.

La séduction, même basée sur le mensonge, n'est pas un délit. Il ne reste donc que de lamentables escroqueries, et encore faut-il admettre que, dans certains cas, en effet, les sommes versées par les victimes pourraient s'apparenter à des dons.

Voilà pourquoi, après la brillante défense de son avocat, c'est presque avec le sourire que M. Tout le Monde entend le verdict. Quatre années de prison pour escroquerie avec récidive : c'est le maximum de ce que l'arsenal des lois permettait au tribunal.

L'affaire ayant été jugée en 1980, M. Tout le Monde est certainement aujourd'hui en liberté, et peut-être a-t-il repris sa lucrative activité parmi nous.

LES PIERRES DE SANG

Louise Robin arrive dans sa petite auto avec son petit chapeau de paille, sa robe indienne et l'air de vouloir dire bonjour à tout le monde. Mais il n'y a personne dans le hameau. À 10 heures du matin, en plein mois d'août, les fermiers sont au champ, à la moisson. Seuls les chiens grondent au bout de leur chaîne, devant cette apparition insolite au parfum de patchouli.

Louise Robin s'abîme dans une carte de la région pour vérifier que « sa ruine » est bien à 3 kilomètres du bourg, dans ce hameau dit « La Maltave ».

Le vendeur lui a dit :

— Allez voir vous-même ; pour le prix, c'est une petite merveille à retaper, et, pour ce qui est de l'isolement, vous serez gâtée. À part la ferme et une vieille bicoque, vous serez seule.

La ruine est bien là. Une toute petite ruine après un virage serré sur un chemin de terre, enfouie sous les arbres, dévorée par le lierre et cernée par les orties.

— Le toit est bon, a dit le vendeur. Il s'avancait un peu.

Mais Louise trouve charmante la toiture gondolée en vieilles tuiles plates et la cheminée de guingois. Elle découvre l'intérieur sans difficulté par la porte béante que les ronces maintiennent debout à défaut de gonds.

Une pièce, une cheminée, un réduit, les restes d'un cellier. Le vendeur a précisé :

— C'est très petit, le reste des bâtiments a brûlé il y a longtemps, mais le terrain est vendu avec !

Bref, Louise Robin, trente-cinq ans, peintre, éprise d'originalité, a trouvé sa retraite. Finis la ville, le bruit, les gens, les amours difficiles et les expositions ratées. Elle se retire du monde pour une longue période de méditation et de travail.

Elle va vivre à la dure avec chandelles et feux de cheminée, nourriture et confort à la Spartiate. Elle achète, c'est décidé. Le chat, dans son panier au fond de la petite auto, miaule des approbations sur

ce projet d'année sabbatique.

Empêtrée dans ses jupons indiens et les orties locales, Louise n'a pas vu que deux yeux l'observaient. D'ailleurs, elle ne se méfie pas, jamais, de rien ni de personne. Elle a toujours pensé qu'un sourire évitait la violence et un dialogue la guerre. C'est une femme naïve et idéaliste pour qui les assassins n'existent que dans les mauvais rêves des autres.

Cette fois, Louise a découvert l'observateur. Il ne se cachait d'ailleurs presque pas. Taille moyenne, cheveux ras, visage rond aux traits indécis, il vient d'apparaître derrière un pan de mur noirci, vestige de l'ancien bâtiment. Un pantalon de coton bleu, des bottes mais le torse nu, il salue comme un militaire d'un drôle de geste sur le front.

Louise, barbouillée de plâtre, lui sourit, bien sûr, et enchaîne avec volubilité :

— Bonjour, vous habitez par là ? Je viens d'arriver il y a une semaine, et je n'ai encore vu personne ! J'ai acheté ça il y a un mois, alors vous voyez, je retape ! Est-ce que vous venez de la ferme ? Il faudra que j'y aille, j'espère qu'on me vendra des œufs et du lait. Mais qu'est-ce que vous faites ?

L'homme vient de bondir par-dessus les pierres et s'enfuit comme si le diable était à ses trousses. Louise appelle, mais elle ne le voit déjà plus, il a disparu dans les broussailles. Cet étrange comportement ne l'inquiète pas outre mesure. Elle imagine que l'inconnu est un paysan, peut-être un peu simplet, et qu'il a eu peur d'elle. Elle se dit même que la prochaine fois elle ne dira rien. Elle se contentera de sourire et d'attendre qu'il parle le premier.

Le soir même, à la ferme, elle est reçue avec quelque méfiance (une femme de la ville et seule, en plus, dans un tas de ruines !). À force de sourires et d'explications, Louise arrache à ses voisins la promesse de quelques œufs et d'une volaille de temps en temps. Elle est arrivée à l'heure de la soupe, mais personne ne lui propose une assiette. Il y a là le fermier, son épouse, un fils et un garçon de ferme.

Seule la femme répond à Louise ; les trois autres, les hommes, ont grogné un vague salut et replongent le nez dans leur assiette. Le visiteur de Louise n'est pas là. Alors elle questionne.

— J'ai aperçu un homme, ce matin, assez jeune, une vingtaine d'années, costaud, avec des cheveux très courts, vous le connaissez ?

— Ça se peut.

- Il s'est sauvé quand je lui ai parlé ! Je lui ai fait peur ?
- Allez savoir...
- Qui est-ce ?
- Possible que ce soit Lucien.
- Y a-t-il d'autres habitants, par ici ?
- Personne.
- Alors, c'est lui ! Il n'est pas là ?
- Ça se voit, qu'il est pas là !

La femme n'a rien d'aimable. Debout, son torchon sur l'épaule, elle attend manifestement le départ de la visiteuse qui insiste naïvement. Louise est persuadée qu'il faut vaincre la méfiance, forcer les autres à communiquer, devenir amis. C'est un besoin d'harmonie illusoire et une profonde méconnaissance des différences de coutumes et de cultures.

— Je vous demandais ça parce que si quelqu'un chez vous voulait travailler un peu, du bricolage chez moi, des choses qu'une femme a du mal à faire, vous comprenez ? Eh bien, je paierai, bien entendu. Remarquez, il n'y a pas grand-chose, juste un peu de maçonnerie autour de la fenêtre et puis la porte qui ne ferme pas. Pour le reste, je me débrouille assez bien. J'ai tout passé à la chaux et j'ai repeint les poutres en rouge, c'est amusant. Mais pour la porte, qu'est-ce que vous en pensez ?

— Faut voir un maçon pour ça, ici on a du travail.

— Même le dimanche ? Je suis sûre qu'un dimanche ou deux suffiraient. Je paierai bien, et puis tiens, si ça vous amuse, je ferai le portrait de celui qui voudra. Peut-être vous, madame ? Vous avez un visage tout à fait intéressant, j'aimerais faire du portrait, pourquoi pas, n'est-ce pas ? Bon, vous réfléchirez, ça ne presse pas, l'hiver n'est pas encore là. Ah, j'oubliais, est-ce que vous auriez un peu de lait pour mon chat, j'ai épuisé la réserve et le pauvre adore ça. C'est mon seul compagnon, voyez-vous.

Elle parle, elle parle, Louise ! Elle qui prétend rechercher la solitude ! Enfin, elle se résigne à partir nantie d'une petite bouteille de lait. C'est alors que survient l'un des rares témoins de l'histoire de Louise : c'est un fermier, habitant des terres distantes d'une dizaine de kilomètres. Il est venu parler des récoltes et des problèmes de stockage. Il salue Louise avec un peu d'étonnement sur le pas de la porte et reçoit un large sourire en réponse. Il se souviendra parfaitement d'elle : assez petite, cheveux blond-roux, en chignon, des yeux clairs, une peau claire, des tas de bracelets aux poignets et une

robe pas ordinaire, longue avec des couleurs et des volants. Une jolie petite femme, dira-t-il, bien aimable mais bizarre tout de même.

De même, ce témoin se souviendra de la scène capitale de l'histoire. Sur le pas de la porte, dans la lueur du couchant, Lucien, le deuxième fils de la ferme, a surgi si rapidement qu'il était sûrement caché tout près à épier, comme à son habitude. Et il a dit d'un trait :

— Je veux bien travailler chez vous, moi ! Je viendrai dimanche.

La mère a rétorqué vertement :

— Tu iras si ton père est d'accord ! Pas autrement !

— Si, j'irai !

Là-dessus, la mère a levé la main et le garçon a craché par terre comme un chat fâché. Le père est alors intervenu :

— Va pas nous faire des histoires ! T'iras pas, un point c'est tout !

Lucien, l'étrange garçon aux cheveux ras, a filé sans répondre à la voix de son père, et Louise a conclu en souriant pour effacer le malaise :

— Laissez-le donc venir, monsieur ! Je ne le mangerai pas, je vous le promets !

Là-dessus, elle est partie en balançant ses jupes, et les hommes de la ferme l'ont regardée disparaître pensivement, longtemps.

Un dimanche a passé, puis un autre. Le mois d'août finissant à dénudé les champs et couvert le ciel d'orages.

Le facteur klaxonne devant la maison en ruine, aux murs recouverts de chaux et à la porte close. Personne. Où mettre la grande enveloppe à en-tête du notaire et adressée à Louise Robin au lieu-dit « La Maltave » ? Pas de boîte à lettres. Peut-être la glisser sous la porte ?

Le long d'un buisson, maladroitement débroussaillé, le cadavre d'un chat fauve et en mauvais état fait reculer le facteur.

Drôle d'endroit. Un silence sinistre. Il appelle, n'obtient pas de réponse et tente de glisser la lourde enveloppe sous la porte de bois. Il se rend compte que cette porte n'est pas fermée et ne tient au mur que par un seul gond rafistolé de fil de fer. Il cogne, puis pousse la porte.

— Y a quelqu'un ? C'est le facteur ! Y a quelqu'un ?

L'ombre brutale l'empêche de voir immédiatement l'épouvantable spectacle.

C'est un homme blanc d'émotion qui fonce sur la route en direction de la gendarmerie, oubliant lettres et paquets. Ce qu'il a vu dépasse son entendement. Un cauchemar !

— Un vrai cauchemar, brigadier ! Tout est retourné, là-dedans, des robes déchirées, des papiers, des tableaux, de la peinture partout, la vaisselle cassée, et au milieu de ça, cette femme... Ce n'est plus que du sang, brigadier... J'en ai le cœur retourné !

Louise Robin fera l'objet d'un rapport d'autopsie particulièrement difficile à lire. Son assassin devait être armé d'un couteau de chasse. Il n'a pas laissé un endroit de chair intact. Il a coupé les cheveux et a tailladé avec une rage de bête fauve ou de malade mental.

Les fermiers voisins sont évidemment interrogés les premiers. Ils n'ont rien vu, rien entendu, et jamais vu cette femme de leur vie, prétendent-ils. L'enquête leur prouvera le contraire au bout de quarante-huit heures.

Le cultivateur témoin de la première visite de Louise, alors qu'il était de passage lui-même, est rapidement confronté à la famille D... La mère, le père, les deux fils et le garçon de ferme sont pris séparément. Tous persistent à nier en prétendant que le témoin leur veut du mal et qu'il convoite leur terre depuis longtemps.

Mais l'employé n'a pas les mêmes raisons de mentir, il n'appartient pas à la famille, lui. Il est payé, depuis deux ans, pour travailler et se taire. Mais se taire devant un gendarme, c'est plus grave, alors il parle :

— Je l'ai vue, la dame. Elle a proposé du travail au Lucien... Il a dit qu'il irait le dimanche...

— Il y est allé ?

— Je sais pas, je crois que oui.

— Quel dimanche ?

— Il y a deux semaines ; il est rentré tard, il avait un drôle d'air. Le père l'attendait dans la cour, il l'a enfermé dans la remise et on l'a même pas vu pour la soupe. Il a dû lui flanquer une raclée ou quelque chose comme ça, parce que le lendemain le Lucien avait des bleus partout. J'ai voulu lui parler, mais la mère m'a engueulé, elle m'a dit de me mêler de mes affaires. Le lendemain, elle m'a dit aussi que je ne devais parler de la dame à personne, que c'était une fille de rien et que, si j'en parlais, on croirait que j'étais d'accord avec elle et on dirait du mal de moi.

Le père continue de nier, ainsi que la mère et le fils aîné. Trois mêmes visages haineux, aux traits durs. Le valet de ferme leur veut du

mal, il est d'accord avec l'autre !

Lorsque les gendarmes emmènent Lucien, c'est un animal qu'ils traînent de force, sous les hurlements de la mère.

Lucien, vingt et un ans bientôt, réformé du service militaire pour « comportement mental inadéquat », est tantôt muet, tantôt hurleur d'imprécations. Il est intelligent, pourtant, curieusement intelligent, et s'exprime avec des phrases littéraires surprenantes apprises dans les livres qu'il dévore.

— Je ne céderai nullement à la menace, je suis un être sensible et totalement innocent du péché du monde...

Il est difficile de mener un interrogatoire logique avec lui. Le médecin est appelé en permanence pour calmer ses crises de nerfs, vraies ou simulées, selon l'heure et selon les avis des spectateurs.

Et puis il se calme brutalement.

— Je l'ai fait. Je l'ai dit au père. Il est allé voir, il ne me croyait pas, mais je l'ai fait.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— Je ne vais pas vous raconter, je ne veux pas, vous savez bien puisque vous l'avez trouvée, inutile de me faire raconter cette chose.

— Si tu refuses de donner des détails, tu dois dire pourquoi tu l'as tuée et pourquoi de cette manière.

— Pourquoi ? Il n'y a pas de pourquoi. Le père m'a pas demandé pourquoi, la mère non plus. C'est comme ça.

Ils savaient, ce père et cette mère, et ils n'avaient rien dit « parce qu'on ne dénonce pas son fils ». Et aussi parce qu'ils avaient essayé d'empêcher « ça ». Ils avaient essayé d'empêcher leur fils d'aller chez cette femme. Les femmes le mettaient toujours dans un état bizarre. Il avait de drôles d'yeux lorsqu'il voyait une femme, depuis toujours. Il avait même agressé sa mère, sa propre mère. Mais elle le défendait quand même avec une argumentation désolante.

« C'était fait, ça l'avait délivré, et dénoncer son fils n'aurait pas fait revenir cette fille, et puis elle n'avait pas besoin de le provoquer ! »

Sans les aveux complets de l'assassin qui se réfugia dans le mutisme, nul ne saura comment il a commis son crime, pourquoi il a tué le chat et saccagé la petite maison.

Louise Robin est arrivée un jour d'été 1958 dans ce qu'elle croyait être le refuge de sa vie. Il fut celui de sa mort dans une maison en ruine, désormais complètement abandonnée, et que l'on appelle dans

la région « pierres de sang ».

LES LOUPS GRIS

Étrange tulipe blanche surgie du sol, le minaret est enfoncé tout là-haut dans le ciel. La tour se perd en bas dans l'enchevêtrement du village et, sur la petite place, la foule se serre à l'ombre des murs.

Le futur mari est tellement serré dans son costume noir qu'il a peine à respirer. L'air est si chaud qu'il semble épais et pesant. La future épousée, sous le voile et son énorme chevelure brune, a le front humide.

S'il n'était aussi mal à l'aise, intimidé et gauche, Khemar, le fiancé, verrait bien que la jolie Jasmina veut lui parler. Les yeux noirs de la jeune femme l'observent à la dérobée, attendant un moment qui ne vient pas, car la foule les presse : salutations des uns, joyeuses plaisanteries des autres. Soudain le père de la mariée, barbiche blanche et autoritaire, avance jusqu'au milieu de la place pour se planter en plein soleil :

— Allons, venez, venez ici ! On va faire la photo. Allons, venez !

Tandis que les invités quittent l'ombre du mur, dans le désordre et l'inattention générale, Jasmina retient fermement Khemar :

— Khemar, j'ai quelque chose à te dire.

Le jeune homme est évidemment surpris par le ton de la jeune femme.

— Maintenant ? On va faire la photo.

— Oui, justement, avant la photo !

— Je t'écoute.

— Mon père ne t'a rien dit ?

— Euh, oui... Non, enfin cela dépend. C'est à quel sujet ?

Jasmina paraît tellement décontenancée que le jeune homme la croit près de se trouver mal. Subitement, il comprend que dans ce mariage, arrangé à la hâte par le père de la jeune femme revenue exprès d'Allemagne il y a trois jours pour la cérémonie, quelque chose n'a pas été dit : ni par son père, ni par elle.

— Qu'est-ce qu'il y a, Jasmina ? Parle...

— C'est à propos de l'Allemagne.

— Quoi, l'Allemagne ?

— J'ai connu un homme, là-bas. J'ai eu un enfant. C'est un garçon et il a cinq ans.

Jasmina n'ose pas regarder Khemar en face. Elle sent simplement que la main qui la soutenait vient de l'abandonner.

— Allons, vous venez, les amoureux ?

Poussés par la famille, les deux fiancés au milieu de la place clignent des yeux sous le soleil aveuglant. Pour un musulman turc, dans ce village, en 1973, épouser une femme qui n'est pas vierge est quelque chose d'impensable. Surtout une femme mère d'un enfant de cinq ans.

— Il est encore temps, murmure la jeune femme.

— Allons, souriez... Mais souriez, voyons ! ordonne le photographe avant de disparaître sous son voile noir.

Khemar a le sourire glacé :

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

— Je pensais que mon père t'en avait parlé.

— Et ce garçon, où il est ?

— En Allemagne, il m'attend.

Il faudrait au jeune homme une force de caractère qu'il n'a pas pour gifler Jasmina, tirer la barbiche autoritaire de son père et planter là la cérémonie. Alors, Khemar cherche consciemment à justifier sa lâcheté. Dans huit jours, ils repartent en Allemagne, ils vivront parmi d'autres gens. Bien que n'ayant jamais quitté son village, il sait que les Européens n'ont ni les mêmes coutumes ni les mêmes interdits. Sans doute pourra-t-il, là-bas, s'accommoder de cette honte.

Il ne dit donc rien et ne fait rien. C'est un fantôme qui se laisse photographier, le sourire crispé. C'est le fantôme de Khemar que le village va côtoyer pendant les fêtes qui durent trois jours.

Jasmina a retrouvé le village minier dans la Ruhr et son fils Arald, un magnifique gamin de cinq ans aux yeux et aux cheveux noirs comme de l'encre, au petit visage rond fendu par un éternel sourire. Elle reprend sa place à l'entrepôt où elle est manutentionnaire et prépare l'arrivée de son époux, faisant maintes démarches pour lui procurer du travail. Sur le quai de la gare où elle va le chercher un beau matin, Khemar sourit en voyant paraître le petit garçon qu'elle pousse devant elle. Ce n'est pas parce qu'on est turc et musulman qu'on n'aime pas les enfants.

— Bonjour, monsieur, dit Arald.

Khemar saisit l'enfant sous les aisselles, le soulève jusqu'à son visage et l'embrasse. Puis, se tournant vers Jasmina qui l'observe d'un oeil inquiet, il dit :

— Appelle-moi papa.

Tout semble se passer parfaitement, lorsque Khemar reste soudain planté comme un piquet. On le croirait foudroyé. Son oeil regarde dans le ciel au-dessus des toits et aperçoit un minaret ! Dans ce village, plus d'un tiers des habitants sont turcs et forment la majorité des travailleurs. Dans cette petite cité grise, il y a donc deux églises et deux mosquées. Khemar n'avait pas prévu les mosquées. Comment vivre sa honte, désormais, en passant devant elles ?

C'est le soir de la Saint-Martin. À cheval dans son vaste manteau rouge, saint Martin parcourt les rues noirâtres de la cité minière. Derrière lui, le groupe des enfants allemands et turcs mélangés portant des lampions chantent : « Le grand saint Martin était un bien brave homme. »

C'est alors que Khemar, qui suit à quelques pas avec d'autres parents, sent peser sur lui de lourds regards. Dans cette colonie turque d'Allemagne, la plupart des hommes pensent et réagissent comme dans son village, où les questions d'honneur sont le premier souci de l'existence. Cet homme, qui n'hésite pas à paraître en public avec le fruit du péché et se laisse appeler « papa », est regardé comme un provocateur. Très vite, l'attitude de la colonie devient agressive envers Khemar, qui rassure sa femme :

— Ne t'inquiète pas de cela, Jasmina, laisse parler les gens. J'ai bien réfléchi, tout cela m'est égal. S'il faut soustraire le petit à ces ragots, nous l'enverrons au lycée.

Quatre mois se sont écoulés : Jasmina est enceinte.

— J'espère que ce sera une fille, déclare Khemar à ceux qui veulent bien l'entendre.

— Pourquoi une fille ?

— Dame ! Nous avons déjà un garçon.

C'est un langage que la colonie turque ne peut comprendre : comment Khemar peut-il considérer un bâtard comme son fils ?

Un oncle lui crache au visage :

— Tu n'es pas un homme !

Khemar parle à peine l'allemand. C'est donc sa femme qui accomplit toutes les démarches officielles, notamment auprès de

l'Office du travail qui doit régulariser la situation du couple en Allemagne. Lorsqu'elle s'absente, les voisins murmurent :

— Sûr qu'elle doit fréquenter un autre homme. Probable que l'enfant qu'elle attend est de celui-là.

Ces propos méprisables reviennent aux oreilles de la jeune femme, que son mari console comme il peut :

— N'écoute pas ! N'écoute pas ! Dès que nous le pourrons, nous irons nous installer ailleurs.

Un jour, Khemar se promène avec l'enfant. On les voit souvent déambuler ainsi, comme deux vrais copains qui paraissent s'aimer beaucoup. Puis Khemar le Turc s'arrête devant un marchand de glaces et cherche quelques pièces au fond de ses poches.

— Moi, pas argent, conclut-il tristement. Toi beaucoup glaces quand j'aurai argent.

Mais il semble brusquement avoir une idée et s'adresse au marchand de glaces qui est turc, lui aussi :

— Peux-tu nous faire crédit ? lui demande-t-il en turc.

— Pas de crédit !

— Pourquoi ? Je repasserai avec ma femme tout à l'heure ; elle aura de l'argent.

— Pour donner des glaces à son bâtard ! Pas de crédit !

C'en est trop : Khemar se penche par-dessus le comptoir, saisit le glacier à la gorge, parvient à le tirer jusqu'à lui et, devant le gamin affolé, ils se battent comme des chiffonniers. Lorsque enfin des passants les séparent, le glacier turc, tout en remettant de l'ordre dans ses vêtements, les prend à témoin :

— Vous avez vu ? Non mais vous avez vu ? Ce type, c'est la honte de la colonie !

Dans le brouhaha, une phrase lancée par on ne sait qui fait frémir Khemar :

— Il faut prévenir les Loups gris.

Les Loups gris sont une organisation fasciste turque, qui porte emblème à l'image d'un loup et prétend maintenir le peuple turc dans un idéal de pureté nationaliste. Non seulement elle a assassiné beaucoup d'adversaires politiques en Turquie, mais elle entretient en Allemagne de l'Ouest des sections actives qui terrorisent ceux de ses compatriotes qui ne partagent pas les mêmes opinions. Les Loups gris agissent parfois à visage découvert, mais préfèrent à d'autres moments assassiner dans l'ombre. Nul besoin de chercher pour les rencontrer, il

suffit de faire appel à eux publiquement : dans la foule il y en aura toujours un pour vous entendre. Et, cette fois encore, l'appel anonyme va être entendu.

Le 6 novembre 1974, Jasmina, fourbue, de retour à la maison, cherche son fils Arald. Sans doute est-il avec Khemar. Mais bientôt Khemar revient à son tour : seul. Alors tous deux partent dans le village à la recherche de l'enfant pendant des heures. Force leur est de prévenir la police. Toute la nuit, deux patrouilles parcourent les rues, sans résultat.

Le lendemain matin, Jasmina et Khemar, effondrés, fournissent aux policiers des vêtements ayant appartenu à l'enfant pour les faire renifler aux trois chiens qui vont aider aux recherches.

Dans l'après-midi, un sifflement remplit le ciel : deux hélicoptères viennent aider la police locale. Pendant sept jours, une véritable armée fouille les terriks, les gravières, les carrières, les maisons en démolition, les arrière-cours.

Le 14 novembre, des enfants turcs trouvent, dans l'arrière-cour de la maison où demeurent Jasmina et Khemar, la tête du petit Arald, enveloppée dans un sac de plastique.

Et, durant les jours qui suivent cette atroce découverte, apparaissent ici ou là, en morceaux, les vêtements de l'enfant : des lambeaux de pull-over ou de petits souliers qu'il faut reconstituer comme un puzzle.

Finalement, le commissaire de police se précipite au service de la voirie.

— Vite ! Où sont les bennes à ordures ?

— À cette heure-ci ? Elles sont en route vers l'incinérateur.

— Arrêtez-les ! Il faut cesser l'incinération des ordures. Vous risquez de brûler le cadavre si l'assassin parvient à s'en débarrasser !

Dix jours plus tard, une voisine de Jasmina trouve la veste de l'enfant subrepticement déposée à l'endroit où l'on a trouvé la tête. Le commissaire en déduit que le cadavre est caché dans la maison et la fait fouiller minutieusement.

Après avoir sondé les planchers et les murs, vidé les placards et déplacé les meubles, les enquêteurs veulent visiter le faux grenier :

— À quoi bon, remarque la malheureuse Jasmina qui les suit partout en traînant son gros ventre ; il n'y a qu'un moyen d'y accéder : c'est par une trappe au plafond de notre appartement.

— Oui... c'est idiot, bien sûr, soupire le commissaire, mais nous ne

pouvons pas quitter la maison sans avoir tout fouillé.

En se faisant la courte échelle, deux policiers soulèvent la trappe. Le plafond craque tandis qu'ils se glissent à quatre pattes dans la charpente. Soudain une exclamation. Là-haut, l'un des enquêteurs vient de s'adresser à l'autre :

— Regarde ! Regarde !...

Au-dessous, le commissaire sursaute et jette un regard vers Jasmina horrifiée.

Lorsque le premier des deux hommes saute de la trappe de l'appartement, il tend aussitôt les bras pour saisir une grande boîte en carton ondulé, barbouillée de sang, et écarte la mère.

— Allons, madame, ne restez pas là, je vous en prie.

Le commissaire pousse Jasmina jusqu'à sa chambre. Lorsqu'il revient auprès des deux hommes, dans le carton entrouvert il aperçoit du plastique et, à travers le plastique, une main d'enfant.

— Le cadavre est complet, dit l'un des policiers en réajustant le couvercle.

D'abord interrogé comme témoin principal, Khemar devient vite le suspect numéro un puisque personne d'autre que lui ne pouvait accéder à ce grenier. Mais comment admettre que cet homme, qui paraissait tellement attaché à l'enfant, ait pu le tuer ? Pourtant, interrogé sans relâche, par l'intermédiaire d'un interprète, pris dans ses contradictions, perdu dans ses propres mensonges, en larmes, il passe aux aveux :

— Oui, c'est moi. J'ai tué le petit. Je lui ai coupé la tête.

— Pourquoi ? Mais pourquoi ?

L'homme se lance alors dans un discours en turc, haletant, sans doute incohérent, car l'interprète, incapable de traduire, impressionné, inquiet, se contente de le résumer ainsi :

— Il prétend que les Loups l'y ont obligé. Ils disaient que le garçon était un bâtard, une humiliation pour sa famille, pour son village, pour la colonie turque. Il fallait qu'il lave cet affront dans le sang. Sinon, lui-même et sa femme en seraient un jour punis.

Après un silence, l'interprète ajoute :

— Si je comprends bien, je crois que les Loups gris l'ont aidé.

Nouveau silence, et l'interprète dit encore :

— Je voudrais ne pas vous avoir traduit cela, commissaire. D'ailleurs, je préférerais que mon nom ne figure pas dans ce procès-

verbal. Moi aussi, j'ai une femme et des enfants.

Ainsi, les Loups sont restés dans la ville.

LE VOYOU QUE VOILÁ

La vieille grand-mère Taupin, l'irascible grand-mère Taupin, ouvre sa porte avec méfiance. La vue de son fils debout dans le soleil n'amène pas le moindre sourire sur son visage bourru.

— Te voilà, toi ! Il te faut des ennuis par-dessus la tête pour venir me voir ! Et en plus, tu me les amènes à domicile, tes ennuis !

Derrière Martial Taupin, les ennuis en question traînent des baskets sales, des jeans éculés et un blouson de cuir si râpé qu'on le dirait en carton. C'est Colas, le petit-fils, le dernier des petits-fils de là grand-mère Taupin. Dernier par l'âge, dernier dans le comportement.

La grand-mère ne craint pas les mises au point brutales :

— Alors, ils t'ont relâché ! Eh ben y z-ont pas peur... Moi, à leur place, c'est pas deux ans que je t'aurais collé, mais dix pour t'apprendre à devenir un homme, espèce de petit voyou ! Ça cambriole chez les autres et ça se prend pour quelqu'un ! Qu'est-ce que c'est que cette tenue, Martial ? C'est comme ça que tu habilles ton fils ? Je te préviens, garçon, ici, pas question de jouer les clowns de foire. Tu vas me faire le plaisir d'aller mettre un pantalon et une chemise convenables, et arrête de mâchonner cette pâte ! Ça te donne l'air idiot et tu l'es suffisamment !

Colas n'a pas revu sa grand-mère depuis ses dernières vacances d'adolescent, en 1950. Il avait alors treize ou quatorze ans. Il en a vingt à présent. Son regard est devenu mauvais, il se dandine avec affectation, mais il est plus facile de jouer les blousons noirs à Avignon et avec les copains que dans cette campagne isolée devant la grand-mère intraitable. Pour l'instant, il n'a pas le choix. Interdit de séjour en ville, en libération conditionnelle et sans travail, il a fait l'objet d'une décision du conseil de famille. Durant les trois aimées de son interdiction de séjour, il vivra ici.

Travailler ici, manger et dormir ici, seul avec la grand-mère.

Mais les négociations furent difficiles :

— J'ai pas besoin d'un voleur chez moi !

— Grand-mère, tu as donné ta caution au juge !

— C'est de ta faute. Tu me l'as extorquée, moi je l'aurais laissé en tôle, ton fils ! Un gredin qui s'attaque aux passants, démolit les voitures et casse des vitrines !

Finalement, l'accord s'est fait. Colas s'installerait avec elle dans la maison de campagne et serait chargé des travaux trop lourds pour la vieille dame, au lieu d'engager un homme de peine pour labourer son jardin, tailler les arbres, couper du bois, le rentrer et soigner les bêtes. Ce serait le prix de la liberté.

Colas, élevé en ville depuis sa naissance, n'apprécie guère cette liberté qui ressemble fort à une prison pour lui. La maison est isolée, le village à demi mort, et il se souvient des rares jeunes gens de l'endroit avec mépris.

Il ne se voit pas jouant de l'accordéon au bal du dimanche ou traînant une brave fille du coin sur le porte-bagages d'une bicyclette. Adieu moto, rodéos nocturnes, boîtes à musique, cinéma, rock and roll et bandes de voyous ! Bonjour la campagne, le silence, le bon air, et bonjour grand-mère :

— Tu pourrais dire bonjour, espèce de vaurien ! On t'a coupé la langue, en prison ? Oh, je sais, je vois ça dans tes yeux. Tu l'étranglerais bien la vieille, hein ? Eh bien, n'y songe pas, mon garçon, tu pourrais avoir des surprises. On ne sait jamais qui est plus malin que l'autre, à ce petit jeu !

Drôle de grand-mère et drôle de petit-fils.

Le passé de Colas Santini est un court passé, mais il est déjà lourd. Personne dans la famille n'a compris pourquoi, au milieu d'une demi-douzaine d'enfants et d'une douzaine de cousins, tous normaux et travailleurs, il était devenu le voyou que voilà.

À quinze ans, des fugues. À seize ans, il volait des pièces détachées dans le garage de son père. À dix-sept ans, il jouait les souteneurs avec une petite amie et à dix-huit ans il était surpris par la police avec sa bande en train de piller un entrepôt. Une bande qui n'en était pas à son premier coup et dont Colas était le chef. Deux commerçants de la ville le reconnaissaient sans hésitation, il avait vidé leur tiroir-caisse sous la menace d'un cric.

Le butin, planqué dans le garage du père, provenait aussi de trois vols avec effraction dans des villas inoccupées. Résultat : cinq ans de prison dont une partie venait d'être placée sous condition, avec contrôle d'un éducateur et séjour obligatoire chez la grand-mère à 80 kilomètres d'Avignon. Martial, le père, complètement dérouté devant le dernier de ses enfants, croyait encore à un sursaut de sa part. Il

avait des raisonnements simples :

— Écoute, Colas, tu as vingt ans ! C'est trop bête de gâcher sa vie à vingt ans ! Apprends un métier, bon sang ! Vis comme tout le monde, tu verras que ce n'est pas si mal. Tu as rendu ta mère malade de honte ! Un peu plus et la police me croyait complice ! Tu crois que c'est agir en homme, ça ? Tu es grand, costaud, intelligent. Quand tu étais petit, le maître d'école disait que tu irais loin si tu voulais. Je ne comprends pas !

— Cherche pas à comprendre, j'ai pas voulu, c'est tout !

— Tu me promets de bien te conduire avec la grand-mère ?

— Écoute, papa. Dans un an je serai majeur, et dans un an je me tire d'ici ! Alors, arrête de me parler comme à un môme. Pour l'instant, je suis coincé, d'accord. Alors, tu rentres chez toi et à un de ces jours !

On ne peut être plus aimant, et la colère monte au visage du père.

— T'as beau avoir vingt ans, si tu me parles encore sur ce ton, je te botte les fesses !

Et, sur le pas de la porte, la grand-mère grommelle :

— Au lieu de le dire, tu aurais dû le faire plus souvent ! Allez, va mon fils, rentre chez toi et ne t'inquiète pas. Ce petit crétin va en rabattre. J'ai du travail pour lui, et quand il aura fini sa journée, crois-moi, il aura plus envie de dormir que de discuter !

— L'éducateur viendra tous les mois, maman, et s'il y a le moindre problème, préviens-nous immédiatement.

— Mais oui, mais oui. Allez, ne t'inquiète pas. Je ne suis pas seule, le chien est là. Il court plus vite que moi et plus vite que lui. Si ton gremlin de fils fait le malin, ce n'est pas moi qui lui botterai les fesses, c'est Gaston qui les lui mordra.

Gaston, quel drôle de nom pour un chien. Gaston est un grand chien noir, à poil long, mâtiné de groenendael, aux yeux vifs et jaunes. Colas l'a connu tout petit, un chiot comme tous les chiots, joueur et attendrissant. Cinq ans plus tard, il a l'impression de rencontrer un fauve. Le père le prévient :

— Méfie-toi de lui, elle a raison, grand-mère. Il n'obéit qu'à elle et c'est le genre sournois. Il y a six mois de ça, il a découpé le mollet d'un maraudeur. Et en plus, il a ses têtes.

Gaston a ses têtes, effectivement. Et rien ne dit pour l'instant que la tête de Colas lui revienne. Debout dans les jupes de sa maîtresse, il observe, museau pointé sur l'arrivant, oreilles immobiles. Colas tente

de jouer les fiers-à-bras avant le départ de son père.

— Une grand-mère et un clébard en guise de maton ! On aura tout vu. Et si on les muselait tous les deux ?

Avant que le père ne réagisse à cette muflerie gratuite, la grand-mère et le « clébard » en question prennent les devants. La grand-mère d'abord, sur un ton qui fait gronder le chien.

— Ta chambre est au premier ! File te changer ! J'ai cinquante cageots de pêches à remplir et ça n'attend pas ! Pour un fainéant comme toi, l'après-midi n'y suffira pas.

Gaston gronde encore. Une sorte d'approbation au ton de sa maîtresse. Et si Colas hausse les épaules en montant l'escalier, le père remarque bien qu'il se retourne légèrement pour surveiller ses arrières. Alors il sourit. Il ne sait pas que la violence n'annule pas la violence, au contraire. Et il s'en va, ignorant qu'il laisse derrière lui une sorte de bombe à retardement. Comment pourrait-il s'en douter ? Sa propre mère, son propre fils ?

La grand-mère a reçu la visite du maire la première semaine, puis celle des gendarmes venus contrôler la présence de Colas à son domicile et lui rappeler les conditions de sa liberté. Ils ont vu un jeune garçon renfermé, répondant par oui ou par non, le regard en dessous. Le maire a dit :

— Tu ressembles à ton père. Je t'ai connu tout petit. Une fois, tu as fait démarrer mon tracteur. T'avais à peine sept ans. Ta grand-mère en a eu une de ces peurs !

Les gendarmes, eux, se sont préoccupés du travail et la grand-mère les a renseignés.

— Pour l'instant, il s'occupe des fruits. Y en a pour un bon mois. Il travaille avec le fils Petit. C'est lui qui se charge du transport. Colas ne s'occupe que du ramassage et je lui apprends à calibrer. À l'automne, il donnera la main au couvreur pour la réfection de la grange. Et j'ai aussi le poulailler à refaire, sans compter les cabanes à lapins et le bois à rentrer. C'est plutôt l'hiver qui me tracasse. Enfin, on n'en est pas là.

La dernière semaine, le fils Petit, celui de la ferme voisine, a raconté chez lui qu'il avait vu arriver la « fiancée » de Colas.

— Une drôle de Parisienne, avec de la peinture partout sur la figure. Elle s'est présentée sans crier gare avec une valise ! Fallait voir la tête de la grand-mère ! Elle t'a flanqué ça à la porte, ça a pris cinq minutes. Et le Colas s'est fichu en rogne, il a dit que la fille coucherait là, que la vieille le veuille ou non ! Alors la vieille l'a flanqué dehors

lui aussi, elle leur a dit d'aller coucher dans la grange comme des animaux.

Ils ont dormi dans la grange, en effet, le premier soir. C'était le 7 juillet. Le 8 au matin, le fils Petit a pu observer, en venant chercher Colas, que la grand-mère avait bouclé tous les volets. La fille, une de la ville, a traîné un moment autour du verger avec un transistor collé à l'oreille. Dans l'après-midi, à la reprise du travail, Colas est sorti de la grange l'air narquois, un peu débraillé. La grand-mère observait derrière les fenêtres de la cuisine. Le chien veillait devant la porte. Le fils Petit est rentré chez lui vers 8 heures du soir, il n'avait rien vu d'autre, sauf que la maison était close. Et il s'est dit : « Je me demande où ils vont manger, ces deux-là. La vieille n'a pas l'intention de mettre une assiette de plus ! »

Le 9 juillet au matin, le fils Petit est arrivé comme d'habitude, à 7 heures, avec la camionnette de la coopérative. Il a appelé, cogné à la porte de la maison, puis à celle de la grange, mais personne n'a répondu.

Pourtant, il entendait le chien aboyer furieusement à l'intérieur. Alors, il a fait le tour des bâtiments et s'est rendu compte qu'une fenêtre du premier étage n'était pas fermée, les volets forcés, la vitre cassée... Il a prévenu chez lui et, avec son père, ils sont revenus une demi-heure plus tard avec les gendarmes.

Le chien aboyait toujours. Il a fallu forcer la porte d'entrée. Le drame s'était passé dans la cuisine. La grand-mère était allongée par terre, elle tenait encore serré contre elle un pique-feu. Frappée à la nuque avec une bûche, à deux doigts de la mort, elle respirait faiblement.

Devant elle, grondant, les dents terribles du chien continuaient à la défendre. Pourtant l'animal était blessé lui aussi, à coups de couteau, et il traînait une patte cassée.

Dans le couloir, Colas était mort, saigné à la gorge, couvert de morsures au visage, aux bras et aux jambes. Non loin de lui, sa compagne, Juliette, dix-neuf ans. C'est elle qui tenait le couteau. Horriblement mordue au visage, inconsciente, elle n'a pu parler que le lendemain, mais pour mentir. Selon elle, le chien les avait attaqués sans prévenir et ils n'avaient fait que se défendre. Elle mentait, croyant la grand-mère morte de sa blessure.

Mais à soixante-six ans, Marthe Taupin avait encore de la ressource. Après un coma de vingt-quatre heures, les yeux bandés, car le coup porté avait sérieusement atteint le nerf optique, elle a pu raconter :

— Je les ai entendus grimper sur le toit et démolir les volets de la chambre du premier. J'avais dit à Colas que je ne voulais pas de cette fille dans la maison, ni aucun de ses copains, et que, si elle ne partait pas, je préviendrais les gendarmes. Ils sont passés par la fenêtre. J'ai entendu du chahut dans la chambre, le chien grognait depuis un moment. J'ai pris le pique-feu et j'ai attendu qu'ils descendent. Je me doutais qu'ils viendraient dans la cuisine pour manger. Colas est descendu le premier, il m'a insultée, m'a traitée de vieille bique ou je ne sais quoi. J'étais devant la cheminée, le chien devant moi, je le tenais par le collier. La fille est arrivée décoiffée, à peine vêtue, une honte... C'est elle qui a pris le couteau dans le tiroir du buffet. Elle disait à Colas qu'elle allait me mettre au pas et le chien aussi. Quand elle s'est approchée, j'ai lâché Gaston et il a bondi sur elle. Elle s'est mise à crier à Colas :

— Tue la vieille, tue-la !

— Si elle n'avait pas crié ça, j'aurais arrêté le chien, mais Colas est devenu fou, il a pris une bûche, il s'est avancé et il m'a dit :

— Arrête-le ! Arrête ton sale chien ou je cogne !

— Après, je ne sais plus. Il m'a frappée, j'ai voulu crier, j'ai appelé mon chien, je crois, j'ai vu tout blanc et plus rien.

Juliette n'a eu la vie sauve qu'en frappant le chien à coups de couteau et en se réfugiant dans le couloir dont elle a réussi à coincer la porte à demi. Le chien l'avait d'ailleurs abandonnée pour se jeter sur Colas au moment où il attaquait sa maîtresse.

La gendarmerie a dû l'abattre. On ne se priva pas de dire au village que ce chien-là était un tueur en puissance. Mais ce voyou-là, mort sous les crocs de ce tueur-là, qu'était-il, lui, en puissance ?

LE MINABLE

Gao, au Soudan, en 1958. Dans le petit mess qui jouxte les bâtiments de l'aéroport militaire, le sergent d'aviation Sylvain Fabian, les sourcils froncés, relit pour la troisième fois la lettre qu'il vient de recevoir de Toulouse.

Mon cher fils, c'est moi qui dois prendre la plume, car ta mère vient de se casser la jambe, elle est en clinique à Toulouse.

Grand, athlétique avec un beau profil en lame de couteau, le sergent Fabian sait qu'il est l'orgueil de sa mère et son unique joie. Elle lui écrit chaque semaine, aussi la missive de son beau-père l'inquiète : une jambe cassée n'interdit pas d'écrire. Pourvu que son beau-père ne lui cache rien ! Il écrit pour demander une explication et reçoit la réponse :

Mon cher fils, rassure-toi. Ta maman est simplement tombée dans l'escalier, elle ne t'écrit pas elle-même parce qu'elle s'est foulé le poignet droit. À part cela, il ne s'agit bien que d'une jambe cassée.

Les deux lettres suivantes sont encore écrites par son beau-père. Dans la première, il s'enthousiasme pour le prochain emploi de rédacteur qu'on lui a promis au journal *La Dépêche* ; dans l'autre, il s'inquiète :

Mon cher fils, nous n'avons pas eu de nouvelles de toi cette semaine. Je t'en prie, écris à ta maman, tu sais qu'elle ne vit que pour tes lettres.

Le sergent Fabian n'a pas grande estime pour son beau-père, toujours à la recherche de la situation mirifique qui lui permettra enfin d'assurer à sa mère la vie paisible à laquelle, comme toute femme, elle a droit. L'éternelle attente, la course à la chance qui ne sourit jamais.

De plus en plus, le sergent pense qu'un poignet foulé, après quatre semaines, cela n'empêche pas d'écrire, c'est pourtant le beau-père qui continue de « prendre la plume », comme il dit :

Mon cher fils, je ne commence mon travail à La Dépêche qu'à la fin du mois. Voudrais-tu m'envoyer 35 000 francs pour payer les frais de clinique ?

Lorsque le vaguemestre tend au sergent Fabian la septième lettre, celui-ci pâlit en voyant que l'écriture est encore celle de son beau-père.

Mon cher fils, ta maman m'a quitté, elle est partie avec un autre homme en emportant 800000 francs.

Fin août 1958, dans les environs de Compiègne, deux chasseurs battent les collines. Ils sursautent en apercevant un cadavre sous des branches mortes. C'est un corps de femme, reposant sur le dos, qui semble avoir été traîné par les jambes jusqu'au sous-bois, ainsi qu'en témoigne la combinaison noire roulée dans le dos.

Cette combinaison est d'ailleurs tout ce que porte la victime, à l'exception d'une bague à la main gauche. À première vue, elle a été entièrement dépouillée de ce qui pourrait servir à l'identifier.

Lorsque le commissaire Lurs, avec sa pipe en terre et ses yeux globuleux, prend l'affaire en main, il ne dispose que d'un seul élément valable : la prothèse dentaire – en l'occurrence un bridge – que le médecin légiste a prélevé dans la bouche de la malheureuse.

— À part cela, rien ! conclut le médecin légiste, sinon des traces de strangulation. La main de l'assassin devait être grande, puissante, celle d'un homme qui a déshabillé la victime avant le crime.

— Violée ?

— Non ! simplement maltraitée.

Évidemment, il est tentant de rapprocher les deux affaires : le silence subit à Toulouse de la mère du sergent Fabian et l'étrange attitude de son mari, puis la découverte de ce cadavre inconnu à l'orée de la forêt de Compiègne. Or, elles sont effectivement liées, mais pas du tout comme on pourrait l'imaginer.

Que la mère du sergent Fabian soit partie avec un autre homme, soit ; mais qu'elle ne lui ait jamais écrit paraît tout à fait invraisemblable au jeune sous-officier qui décide de tirer la chose au clair. Il profite de quatre mois de permission en métropole pour mener son enquête. D'abord auprès de son beau-père, René Joubert, la cinquantaine, le front dégarni et les tempes blanches, qui a toujours eu la réputation d'un cavaleur :

— Mon pauvre Sylvain, cette réputation c'est du réchauffé. Oui, autrefois, je profitais des occasions, mais avec l'âge cela m'a bien passé.

Dans la petite salle à manger du meublé plutôt minable où René Joubert semble vivre seul, le sergent se sent mal à l'aise.

— Comment se fait-il que maman ne m'ait rien dit ?

— Je ne sais pas. Moi-même, cela m'étonne ! Tu sais qu'elle ne vivait que pour toi. Qu'est-ce qui a bien pu se passer dans sa tête ?

L'homme regarde son beau-fils en inclinant tristement un front lourd de sous-entendus, puis il allume une cigarette :

— Remarque, je me console en pensant que cela devait arriver... Elle en a eu assez de la vie que je lui faisais mener.

— Mais enfin, comment cela s'est-il passé ?

— Elle a connu ce type à la clinique. Un imbécile, à mon avis. Mais pas trop mal conservé pour ses cinquante ans. Et, surtout, du fric ! Bien sûr, c'est pas Rothschild, mais pour elle c'est la fin des soucis. Là où je lui en veux, c'est la façon et le moment : juste quand j'allais avoir enfin une situation à *La Dépêche*. Je rentre un soir, et je trouve l'armoire vide, les deux valises parties. Elle avait mis les voiles en emportant toutes ses frusques et les économies ! Je suis dans une belle mouise.

— Et *La Dépêche* ? Ils te feront bien une avance ?

Le beau-père hoche la tête :

— *La Dépêche*, j'ai laissé tomber, je n'ai plus le cœur à rien.

Le sergent se lève avec un geste d'agacement :

— Ce que je ne comprends pas, c'est qu'elle soit partie sans me l'écrire.

René Joubert, sans quitter sa chaise, se retourne et prend une lettre dans un tiroir du buffet :

— Si, tout de même elle a laissé ce mot.

Le jeune sergent, ému, reconnaît l'écriture de sa mère :

René, je m'en vais. Ça ne t'étonnera pas. Je prévienrai Sylvain. Adieu.
Signé : *Evelyne*.

— C'est tout ?

— Oui.

— Mais pourquoi ne m'a-t-elle pas écrit ? Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Peut-être sont-ils en voyage ! Demande à ton père. Moi, tu sais, depuis qu'elle avait rencontré ce type, on ne se parlait plus beaucoup.

Le sergent s'en va. Il n'a pas le courage de saluer son beau-père qui reste longtemps debout dans l'ouverture de la porte.

De son père, le sergent a hérité la grande silhouette athlétique et le visage en lame de couteau. Heureusement, il ne lui a pas pris les

attitudes molles, le regard un peu fuyant, la modestie exagérée et pleurnicharde, qui enrobe chacune de ses phrases :

— Non, je ne sais pas où est ta mère.

Lorsqu'il lui parle de « sa mère », Fabian père ne peut réprimer une sorte de petite grimace, comme si un goût amer lui envahissait la bouche.

— D'ailleurs, pourquoi diable voudrais-tu qu'elle m'ait donné son adresse ?

— Et tu n'as pas la moindre idée de l'homme avec qui elle est partie ?

— Comment voudrais-tu que je le sache ! Je n'ai pas revu ta mère depuis plus de six mois, à l'enterrement de l'oncle Edmond.

L'homme est vraiment pitoyable. Il a épousé la mère du sergent lorsqu'elle avait dix-neuf ans, après lui avoir fait un enfant : Sylvain. Ils étaient camarades d'école. Lui, déjà pas très ambitieux et pas très dynamique non plus. L'existence du couple fut sans histoires et sans grande joie, jusqu'à la guerre. Il est alors parti comme tout le monde et, comme beaucoup, fait prisonnier un an plus tard et envoyé dans les mines en Silésie. Il murmure :

— Lorsque je suis revenu, elle ne m'avait pas attendu. Comment lui en vouloir ? Cinq ans pratiquement sans nouvelles, cinq ans sans savoir si je reviendrais. À mon retour, mis au courant de sa liaison avec René Joubert, j'ai demandé le divorce. J'étais aigri, découragé surtout.

Là-dessus, le père se tait quelques instants. Puis, faisant un effort manifeste, il regarde le jeune homme droit dans les yeux :

— Aujourd'hui je peux te le dire, je le regrette. J'aurais dû me battre, l'empêcher de faire cette folie : épouser cet escroc à la petite semaine !

— Allons, papa, ne t'énerve pas.

— Je ne m'énerve pas, je dis la vérité. À cette époque, elle était représentante en appareils ménagers et gagnait très bien sa vie. Lui changeait de travail tous les jours et courait après les filles. Depuis leur mariage, il vivait à ses crochets ! Et beau parleur, avec ça ! Dix fois elle a voulu le quitter, dix fois il l'a reprise en lui faisant des promesses mirobolantes. Quand je pense qu'il vous a même emmenés au Maroc où soi-disant il allait faire fortune...

Le sergent se souvient de cet épisode marocain : du retour, surtout, sans le sou, sans rien, juste leurs brosses à dents.

— C'est vrai, papa, c'est vrai. Mais qu'est-ce que tu veux, je n'arrive pas à lui en vouloir, je crois qu'il l'a beaucoup aimée.

Nouveau silence. Le père du sergent conclut :

— Peut-être. Mais je pense plutôt qu'elle était sa « chose », l'ornement de sa vie, sa fierté, sa distraction et son moyen d'existence. Évidemment, on n'accepte pas facilement de perdre tout cela en même temps.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Encore un silence, lourd, plein de sous-entendus, et finalement une phrase tombe :

— À ta place, Sylvain, j'irais voir à cette clinique.

— Pourquoi ?

— Eh bien, ne serait-ce que pour avoir l'adresse de ce type qu'elle y a rencontré.

À la réception de la clinique, la jeune infirmière responsable de l'accueil sourit au jeune sous-officier :

— Vous dites M^{me} Joubert ? Vers quelle date ? Janvier ? Voyons, Joubert... Joubert...

Son doigt parcourt de haut en bas les pages « entrées » et « sorties » qu'elle tourne l'une après l'autre.

— Vous êtes sûr qu'elle est entrée sous ce nom ?

Après avoir épluché en long et en large le gros livre, elle interroge la comptabilité, car Sylvain a précisé :

— ... 35000 francs. Il paraît qu'il y avait pour 35000 francs de frais de clinique !

Finalement, une enquête minutieuse révèle qu'aucune M^{me} Joubert n'a été soignée dans l'établissement.

— Mais il y a d'autres cliniques à Toulouse, conclut le directeur.

Comme la même scène se reproduit partout, le sergent Sylvain Fabian se précipite à la police pour signaler la disparition de sa mère.

Le commissaire Lurs écoute attentivement, en fumant une longue pipe en terre, le jeune sous-officier d'aviation venu lui signaler la disparition de sa mère. Le beau sergent athlétique, visage en lame de couteau, lui trouve un air bizarre.

Pourquoi les yeux globuleux du policier ont-ils cet air absent ? Pourquoi ce mutisme ? Parce qu'il se produit à ce moment une authentique mais étonnante coïncidence sans laquelle probablement

l'affaire n'aurait jamais été éclaircie.

Quarante-huit heures plus tard, le commissaire Lurs sort de son bureau, serrant dans sa poche un objet en or doublement précieux, parce qu'il est le seul indice relevé sur le cadavre d'une femme étranglée un an plus tôt dans la forêt de Compiègne : un bridge.

Devant l'insuffisance des indices, l'affaire avait été classée. C'eût été le crime parfait si l'Administration n'avait, trois mois plus tard, muté le commissaire Lurs, de Compiègne, à Toulouse. Là, quelle n'a pas été sa stupeur d'entendre le jeune sergent lui commenter la disparition de sa mère, demeurant précédemment à Toulouse, mais dont le signalement semble correspondre à celui de l'inconnue de Compiègne...

Le commissaire entreprend donc la visite des dentistes de la ville. Après quelques échecs, l'un d'eux, tournant et retournant le bridge, décroche son téléphone.

— Allô, c'est vous, Rémy ?... Venez voir, s'il vous plaît.

Quelques instants plus tard, le mécanicien-dentiste, qui travaille dans l'atelier installé à l'autre bout de l'appartement, entre dans le cabinet.

— Rémy, est-ce que vous reconnaissez votre travail ?

À son tour, le dénommé Rémy tourne et retourne l'appareil.

— Oui, docteur, c'est moi qui l'ai fait.

— Merci, Rémy, c'est ce que je pensais.

Le chirurgien-dentiste, bien organisé, fouille alors dans un classeur pour en sortir une fiche qu'il tend au mécanicien :

— Vous avez gardé l'empreinte, Rémy ?

— Oui, docteur.

— Allez la chercher, s'il vous plaît.

Quelques instants plus tard, aucun doute ne subsiste : le bridge s'adapte parfaitement à l'empreinte en plâtre du mécanicien-dentiste.

— La cliente, déclare alors le praticien, s'appelle Evelyne Joubert, quarante-trois ans, demeurant rue du Canal à Toulouse... Sans indiscrétion, commissaire, où avez-vous trouvé ce bridge ?

— Sur son cadavre, il y a cinq mois, dans la forêt de Compiègne.

Un quart d'heure plus tard, le commissaire Lurs fait irruption dans le meublé minable où loge le beau-père de Sylvain pour l'interroger. Lorsqu'il apprend l'assassinat de sa femme et la coïncidence des dates, il proteste :

— Ce n'est pas moi ! Ma femme m'a vraiment quitté. Tenez !

Et il sort devant le commissaire le bref adieu manuscrit d'Evelyne, qu'il a déjà montré à son beau-fils.

— Mais alors, pourquoi inventer cette histoire de jambe cassée ?

L'homme hésite à répondre tellement l'aveu est méprisable :

— Elle m'a laissé sans le sou, j'avais besoin d'argent... Pour que Sylvain m'en envoie, il fallait bien que je lui donne une raison.

Les yeux globuleux et la pipe en terre font face au visage en lame de couteau du jeune sergent d'aviation qui vient d'apprendre l'assassinat de sa mère :

— Bien sûr, explique le commissaire. J'ai aussitôt fait arrêter votre beau-père. Mais je vais être obligé de le relâcher si je n'ai pas d'autres présomptions.

— Non, monsieur le Commissaire. Que ma mère l'ait quitté, c'est possible ; mais qu'elle ne m'ait pas écrit, c'est impossible ! Et il le sait...

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— S'il a inventé cette histoire de jambe cassée, c'est parce qu'il savait que ma mère ne m'avait pas écrit et qu'elle n'écrit pas... qu'elle ne pouvait plus m'écrire.

Voyant, dans le visage décomposé du jeune homme, la haine qui brusquement l'anime, le commissaire conclut :

— Vous devez avoir raison... L'assassin, c'est lui... Par jalousie, sans doute.

C'est à Paris que le jeune sergent a retrouvé la trace de sa mère. Fuyant son lamentable époux, Evelyne avait décidé de vivre loin de lui. Elle s'apprêtait à en informer son fils lorsque le « lamentable époux » la retrouva sans peine et la convainquit sans peine, une fois de plus, d'aller faire un tour en forêt de Compiègne, pour s'expliquer une dernière fois. Il est des hommes incapables de vivre sans un support nourricier. Et, lorsque celui-ci menace de disparaître, ils ne le supportent pas. Toute leur énergie a été consacrée au maintien de ce support. Trop paresseux, trop veules pour faire une autre carrière que celle de parasite, trop lâches pour accepter la défaite et le retour à la vie solitaire, ils choisissent de supprimer le support, de tuer, pour que personne d'autre n'en profite à leur place. Des minables. Le minable confondu a fini par avouer. Ainsi vont les minables, de lâcheté en aveu pleurnichard, rampant sur la vie des autres, et détruisant les autres pour exister.

RIEN NE VA PLUS

Sur les ruines de Berlin-Ouest, il est à présent des jardins. De vraies cités-jardins, avec de jolies maisons neuves et des allées bordées d'arbres. En 1960, les arbres sont jeunes, vingt ans à peine, et les habitants des cités aussi. Ce sont des employés de bureau, des commerçants, des ouvriers. Ils se connaissent tous, leurs enfants fréquentent les mêmes crèches et les mêmes écoles. Et il arrive, comme ce soir, 3 avril 1960, que tout ce petit monde bien tranquille décide de faire la fête. La fête du printemps, pour saluer la douceur du temps et les fleurs revenues.

Ce soir, donc, il y a bal à la cité-jardin. Un bal improvisé au milieu des arbres. Les bancs publics serviront de buvette et les danseurs occuperont la rue. Les autres, ceux qui regardent, vont s'asseoir sur les bordures du trottoir ou, plus malins, amèneront avec eux le tabouret de jardin, le casse-croûte et la bière. En tout, une trentaine de personnes ; parmi elles, Horst Hekel, vingt-cinq ans, sa femme Renata et les parents de Horst. Ils sont fiers de leur fils : un beau et grand gaillard, récemment engagé dans la police de Berlin-Ouest. Une police triée sur le volet, où l'on n'entre qu'après avoir subi des tests et des examens de toutes sortes. Pour le garçon, c'est la certitude d'un emploi stable et d'un salaire convenable ; un bel uniforme et de la respectabilité.

Ce soir, Horst Hekel est en civil. Renata inaugure une jolie robe rouge, large et bien serrée à la taille, avec un énorme jupon en dessous, comme le veut la mode. Elle adore danser, elle est jeune, insouciance, un peu trop, mais à vingt-deux ans on a droit à l'insouciance.

Tableau de famille des Hekel : la mère, assise sur un pliant, les mains posées sur les genoux, profite du spectacle. Le père, debout derrière elle, une canette de bière à la main, visage un peu dur, dit à son fils :

— Mes vingt ans, à moi, c'était la guerre, on avait autre chose à penser.

Le fils, souriant, la même canette de bière à la main, trinque avec son père :

— Allons, papa, c'est le printemps, n'y pense plus. C'est quand même pas de notre faute si on a vingt ans en temps de paix !

Renata, elle, tourbillonne autour de son mari.

— Tu dances ou tu discutes ? Allez, viens !

Elle veut l'entraîner, mais il résiste :

— Attends un peu, voyons ; laisse-moi finir ma bière avec papa.

Elle insiste. Mais dans ce genre de bal, parfois, les hommes préfèrent boire et discuter. Horst et son père boivent et discutent depuis un bon moment. Alors, la jeune femme quitte le tableau de famille où elle s'ennuie et son du cadre pour aller danser ailleurs.

Ce qui va suivre est apparemment le résultat de son échappée, de cette danse endiablée avec un autre, qui fait voltiger sa robe rouge et noircir l'œil de son beau-père.

— De mon temps, une femme ne dansait qu'avec son mari !

Les jeux sont faits, rien ne va plus dans ce petit bal du samedi soir.

Au milieu des rires et du grincement du pick-up que l'on maltraite, Renata rejoint le tableau de famille. Elle a chaud, elle transpire, ses cheveux bruns sont ébouriffés, ses yeux brillent de plaisir.

Une gifle magistrale la cueille au vol, sans préavis ni explication, le père a frappé. La mère fait :

— Ho...

Le fils ne bronche pas. Son regard n'est pas très net, la bière embrouille un peu ses idées. Il cherche quelle attitude prendre devant le geste brutal de son père. Après tout, c'est lui le mari. C'est à lui de se sentir vexé, s'il y a lieu.

Autour d'eux, les danseurs, d'abord surpris, ronchonnet. Il est facile de deviner ce qu'ils pensent : « D'où sort ce vieil imbécile démodé ? Est-ce qu'on gifle une fille dont le seul crime est d'avoir dansé avec un garçon de son âge ? Elle n'a rien fait de mal ! Son mari n'a d'ailleurs pas protesté ! »

Au bord des larmes, Renata agresse son beau-père.

— Qu'est-ce qui vous prend ? Vous êtes fou ?

— Tu ridiculises ton mari ! Je te prie de te tenir correctement !

— Mais je me tiens correctement ! On est venus pour danser, non ? Je ne vais pas passer la soirée à vous regarder boire, tout de même !

Horst Hekel est en principe un homme calme et pondéré. Les tests

qu'il a passés avant d'entrer dans la police le prouvent. Il tente d'apaiser sa femme.

— Ne t'énerve pas. Inutile de nous donner en spectacle...

— Ben voyons. Tu laisses ton père me gifler et c'est à moi de ne pas m'énerver ?

Horst a un regard désespéré, que sa mère saisit au vol. Elle entraîne la jeune femme en lui murmurant des explications. Le père ne décolère pas.

— Et voilà, j'ai tort ! C'est moi qui ai tort, maintenant ! C'est un comble ! Horst, mon fils, tu es bien trop conciliant. Vous êtes tous pareils, vous les jeunes ! Plus d'honneur, aucun respect pour rien !

— Mais si, papa... mais si... elle ne s'est pas rendu compte... Je t'en prie, calme-toi... elle ne le fera plus... allez... bois ta bière.

— Et tu n'as même pas envie d'aller casser la gueule à ce type ?

— Laisse tomber, papa. C'est la fête ce soir, je ne vais pas casser la gueule à tous ceux qui vont danser avec ma femme, elle aime ça... et moi pas tellement.

— Ce n'est pas une raison ! Ta mère n'aurait jamais osé ! La moindre des choses est de demander la permission au mari, tout de même !

— Oh, tu sais, les permissions ! On ne vit plus comme ça, maintenant. Allez viens ! Viens, je te dis. Arrête de regarder les gens comme ça. Personne ne t'en veut !

— Il ne manquerait plus que ça !

La musique reprend, Horst entraîne son père, Renata se mouche dans les bras de sa belle-mère. Le calme revient peu à peu dans le tableau de famille, mais la tension ne retombe pas vraiment. L'alcool l'entretient, sournoisement. Un petit groupe s'est formé autour du malheureux danseur, quelques jeunes gens énervés commentent l'affaire. Dieu sait pourquoi, ils se sentent vexés par cette gifle. C'est Renata qui l'a reçue, pas eux. Et il s'agit d'une histoire de famille, en principe.

Mais les regards furibonds du père, son mépris un peu stupide pour les mœurs d'une génération qui ne le concerne plus méritent, à leur avis, une mise au point.

Après quelques minutes de faux calme, alors que les danseurs se retrouvent et que Renata boude dans un coin avec Horst et la belle-mère, le père se trouve tout à coup isolé au milieu d'un groupe de jeunes. Légère bousculade et réflexions agressives :

— Alors, vieux schnok ? On se prend pour Zorro ? On est jaloux de la petite ? C'est facile de taper sur une femme, hein ? Et si tu essayais avec nous, pour voir ? Qu'est-ce que t'en dis ?

Il y a là deux frères, Kurt et Jean Kubalcyk, des voisins, les plus âgés du groupe. Ils ont trente et un ans et trente-deux ans. Avec eux, trois ou quatre plus jeunes, dont le danseur de Renata. Ils tapent dans leurs mains, font des singeries, se mettent à danser ensemble autour du père, en se moquant de lui, tandis que les deux frères, les deux meneurs de cette mini-expédition punitive, précisent leurs menaces :

— Et si on lui donnait une petite leçon, au vieux redresseur de torts ? Hein ? Juste une petite raclée pour lui apprendre à vivre...

Alors le père crie. Il appelle le fils au secours :

— Horst, bon Dieu, fais quelque chose ! Tu es flic ou non ?

Jusque-là, malgré les vapeurs de l'alcool et l'excitation du bal, les choses sont à peu près claires et les témoignages ne diffèrent guère. C'est après que tout se complique, et que plus personne ne sait comment cette bagarre stupide s'est transformée en tuerie.

Ce qui est clair, dans cette sombre soirée de bal du 3 avril 1960, c'est que tout d'abord le père Hekel, un homme de cinquante-sept ans, a giflé sa belle-fille et qu'ensuite, se sentant menacé par plusieurs garçons, il a appelé son fils au secours.

L'appel s'adresse plus au policier qu'au fils. Cette phrase : « Tu es flic oui ou non ?... » c'est un rappel à l'ordre au responsable de l'ordre.

Horst Hekel, ce soir-là, n'est pas en service ; il est en civil. Un garçon comme les autres, venu au bal comme les autres, dans la rue, parmi les voisins, les amis, pour fêter le printemps dans la cité-jardin. Comment pourrait-il se faire respecter dans ces conditions ?

Plusieurs témoins déclarent l'avoir vu courir vers sa maison, après l'appel du père, et ressortir l'arme à la main : son pistolet de service.

Il s'est ensuite précipité vers le groupe qui bousculait son père. À part ceux qui l'avaient vu ressortir de chez lui (deux ou trois témoins à l'écart de la bagarre), personne ne pouvait deviner qu'il était armé. D'ailleurs, la bagarre se généralisait. Il y avait ceux qui prenaient parti pour le père, ceux qui encourageaient les agresseurs ; la musique couvrait les cris, les insultes et les coups.

Horst Hekel, après la bagarre, est transporté sans connaissance dans une clinique. Son état est grave. Lynché par la petite foule, il n'a été sauvé que par l'arrivée d'une patrouille. Lorsqu'il reprend conscience, plusieurs jours après le drame, il ne se souvient de rien.

L'alcool, les coups terribles qu'il a reçus ont bloqué sa mémoire.

Un inspecteur des services de police vient l'interroger dans son lit. En vain.

— Tu ne te rappelles vraiment de rien ?

— Non... rien. Je ne sais plus... J'ignore ce qui m'est arrivé... On était au bal... ça je m'en souviens... Après... je sais plus...

— Et ce que tu as fait ?

— Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Écoute-moi bien, Horst Hekel, il y a eu une bagarre.

Le jeune policier apprend, semble-t-il, pour la première fois toute l'histoire. Le médecin considère l'amnésie partielle, tout à fait certaine et logique, vu le taux d'alcoolisme et le lynchage. L'inspecteur en arrive à la partie la plus grave.

— Tu es rentré chez toi, tu as pris ton arme de service ; tu as tiré sur un homme, Kurt Kubalcyk, il est mort sur le coup. D'après ce que l'on sait, le frère, Jean, s'est précipité au secours de ta victime, et tu as tiré sur lui, presque à bout portant. La balle est entrée dans l'épaule gauche, elle a traversé tout le corps et il est mort pendant son transport à l'hôpital.

— Ils sont morts tous les deux ? J'ai tiré sur eux ? Moi ?

— Tu l'as fait. Alors ils se sont jetés sur toi, la famille des victimes, leurs copains, tout le monde s'est jeté sur toi. Ton père affirme que tu as agi pour le défendre, il dit que sans toi les deux frères l'auraient frappé à mort.

— Je ne sais pas, je ne me souviens de rien.

— Tu es un policier assermenté, tu dois dire la vérité.

— Je vous jure que je ne sais rien, je me suis réveillé ici.

— Officiellement, tu es en état d'arrestation. Dès que les médecins le permettront, tu seras transféré en prison. Et, bien entendu, radié des services. J'espère que l'enquête éclaircira tout ça, mais, si tu n'as pas agi en état de légitime défense, c'est fichu pour toi. Tu as tué deux hommes.

Horst Hekel tourne et retourne dans sa tête la terrible évidence. Il a tué deux hommes. Il est un meurtrier et il ignore tout de ses meurtres. Avait-il ou non conscience de ses actes ? Était-il ivre au point de perdre son sang-froid ?

La réponse lui vient de deux médecins experts :

— Au moment du meurtre, Horst Hekel était inconscient,

incapable d'agir logiquement, donc irresponsable. Il n'a pas l'habitude de boire autant. Le taux très élevé d'alcool explique cet état momentané d'inconscience maladive.

Autrement dit, selon l'article 51 du Code criminel allemand, Horst ne comparaitra pas devant un tribunal, puisqu'il est non seulement considéré comme irresponsable, mais amnésique.

Après un an de prison préventive, il retrouve la liberté, rentre chez lui et décide de contester la mesure de radiation dont il est victime. Jugé innocent, il n'accepte pas d'être licencié.

Le ministère public rejette une première fois sa plainte, puis accepte la décision du juge, et Horst Hekel est réintégré dans les services de police. Il comprend tout de même que l'Administration l'affecte à un autre poste et le prive de port d'arme. C'est la moindre des choses.

Et il se croit tranquille. Mais dans la famille de ses victimes, on n'accepte pas la décision. La veuve de Jean Kubalcyk porte plainte contre le tribunal qui a rendu le verdict d'irresponsabilité devant la cour d'appel. Son avocat avance qu'il est anormal de ne pas faire comparaître le meurtrier devant une cour d'assises et conteste les conclusions de deux médecins experts.

En 1963, Horst Hekel, par décision de la cour d'appel, est à nouveau inculpé de meurtre et fait l'objet d'un nouveau mandat d'arrêt. Il est à nouveau radié des services de police et se retrouve en prison préventive. Motif : les deux médecins experts ne disposent pas d'assez de preuves pour conclure à l'irresponsabilité. L'audition en cour d'assises de tous les témoins est nécessaire ; d'autres experts sont nommés, le jury appréciera.

Le jury, souverain, a apprécié. Après un procès interminable et des batailles d'experts à n'en plus finir, Horst Hekel a été condamné à cinq ans de prison pour meurtre en état d'ivresse. Comme il en avait accompli une bonne moitié en préventive et que son état dépressif nécessitait une cure de repos et des soins psychiatriques, il a recouvré la liberté à trente ans ; une liberté sans métier, sans toit et sans femme. Renata avait obtenu le divorce, la police ne voulait plus de lui et la maison dans la cité-jardin, reprise par la société de crédit, abritait une autre famille. La roue avait tourné, ce soir de bal de printemps, dans le sens du gâchis irréversible.

UN AMOUR FOU

Dès qu'il entend tourner sur ses gonds la petite porte qui s'ouvre dans la majestueuse grille du parc, le maître d'hôtel du milliardaire brésilien Gilberto Samoa jette un coup d'œil par la fenêtre de l'office situé en sous-sol. « Si j'avais su... Mon Dieu, si j'avais su, dira-t-il plus tard, j'aurais été m'enfermer dans la cave ! »

Ce qu'il voit n'a pourtant rien d'inquiétant. C'est une femme, grande, mince, élégante, qui suit la grande allée, perchée sur ses hauts talons quelque peu instables sur le gravier. Elle est même tout à fait rassurante, cette femme : un beau visage serein, d'immenses yeux clairs, les cheveux bruns soigneusement rassemblés sur la nuque en un énorme chignon, un tailleur gris, très strict. Elle gravit le perron d'une démarche légère et rapide qui ne marque pas la moindre hésitation.

La femme de chambre se hisse à son tour sur la pointe des pieds pour mieux voir par le soupirail :

- Elle doit venir pour la petite annonce.
- Pas mal, pas mal du tout, remarque le valet de chambre.
- Peut-être même un peu trop bien, remarque la cuisinière.

Quelques instants plus tard, le maître d'hôtel conduit la visiteuse au cœur du nuage de fumée de cigare qui plane dans le bureau du milliardaire, son maître. Elle s'appelle Greta Jurgen, elle a trente-neuf ans, elle est d'origine allemande.

Au maître d'hôtel de retour à l'office, la femme de chambre demande :

- Alors ?
- Alors il va l'engager, c'est sûr.

La femme de chambre, toujours un peu midinette, marmonne :

- Il faut reconnaître que ça ferait un très beau couple.

En effet, Gilberto Samoa engage sans hésiter Greta Jurgen. Ses états de service sont excellents et il n'espérait pas une femme de cette classe ; la mission de Greta Jurgen est simple : elle doit veiller à l'éducation et à la bonne santé de la fille unique du milliardaire, veuf

depuis six mois.

En bon milliardaire brésilien, Gilberto Samoa est toujours précédé d'une forte odeur de cigare. Il entre dans le bureau d'un commissaire de police à Rio de Janeiro. Les deux hommes tombent dans les bras l'un de l'autre pour se congratuler avec force embrassades comme le font tous les Américains du Sud. Puis chacun s'assoit : le commissaire derrière son bureau après avoir ajusté ses lunettes, et le milliardaire dans un fauteuil qui craque sous son poids. Non que Gilberto Samoa soit gros, mais il est grand, presque immense : 1,90 mètre, et c'est une armoire à glace. Il a commencé comme bûcheron avant de devenir forestier, propriétaire de scierie et maintenant de plusieurs usines de pâte à papier.

— Comment vas-tu ? demande d'une voix aiguë le commissaire dont le nez en pied de marmite est si petit qu'il soutient péniblement des lunettes qu'il doit relever sans arrêt d'une pichenette habile.

— Bien, répond le milliardaire. Enfin pas trop mal, si je n'avais un souci permanent, qui commence à me gêner la vie.

Et d'une voix calme, où transparaît un agacement mêlé d'humour, le milliardaire explique qu'il a engagé quelques mois plus tôt une Allemande dénommée Greta Jurgen pour s'occuper de sa fille unique. L'Allemande, une fort jolie femme de trente-neuf ans, a paru tout d'abord faire parfaitement l'affaire, à ceci près qu'elle n'arrivait guère à dissimuler la passion dont elle brûlait pour son employeur.

Évidemment, le nez en pied de marmite du commissaire se soulève légèrement, et ses lèvres s'entrouvrent pour laisser échapper un petit rire grinçant :

— Voilà ce que c'est que d'être bel homme ! Je ne risque pas pareille mésaventure. Il faut dire qu'en plus je ne suis pas veuf, que je n'ai pas de fille et que je ne suis pas milliardaire !

— Ne plaisante pas ! C'est beaucoup moins drôle que tu l'imagines. Bien au contraire, car elle me bombarde de coups de téléphone, de lettres, essaie de m'accoster dans la rue. Bref, c'est intenable, et je suis venu te demander la protection des autorités que tu représentes...

Sur le visage du commissaire, le sourire sarcastique fait place à une envie de rire difficilement contenue, qui agace le visiteur :

— Mais ne ris pas, bon sang ! Je suis dans une situation insupportable. Il faut faire quelque chose !

— Oui... oui... oui, je veux bien t'aider, répond le commissaire pouffant toujours... mais comment ?

— Je ne suis pas policier, c'est à toi de trouver une solution.

— Bon... Eh bien, donne-moi une liste de témoins, j'irai les interroger et, si leurs déclarations font clairement apparaître que cette femme te nuit par son comportement, peut-être pourrai-je la faire mettre en état d'arrestation. Au fait, et ta fille, que devient-elle dans tout ça ?

— Tina ?... Je ne lui ai jamais fait de confiance à ce sujet, mais elle n'ignore rien. Elle est restée très attachée à l'image de sa mère et a été horrifiée par les assiduités de cette femme.

Pas un frémissement sur les joues et le front bronzés et burinés du milliardaire, son œil noir devient fixe : il réfléchit.

— Pendant combien de temps pourras-tu la garder ?

— Ne m'en demande pas trop... quelques semaines... Après tout, l'amour n'est pas un crime. Je pense que quelques semaines suffiront pour lui changer les idées. Crois-moi, en prison elle aura d'autres chats à fouetter.

— Bien. Je te remercie.

Et Gilberto Samoa se lève. Mais il a appris à connaître Greta Jurgen et ne semble pas convaincu par l'effet de quelques semaines de prison.

C'est ainsi que, le 3 juin 1949, l'Allemande est mise en état d'arrestation en dépit de ses protestations indignées. Trois jours plus tard, c'est au tour du commissaire de convoquer le milliardaire. Après les embrassades habituelles, le policier déclare tout de go :

— Mon petit vieux, j'ai fait ce que tu m'as demandé, mais je ne peux pas garder cette femme sous les verrous. J'ai beau chercher pour t'être agréable, je ne vois rien à lui reprocher de sérieux.

Comme le milliardaire pâlit légèrement, le commissaire ajoute :

— Et puis, de toi à moi, je connais beaucoup d'hommes que les assiduités d'une telle créature transporterait de joie... À commencer par moi. Quelle beauté ! En la voyant, je me suis dit qu'après tout c'est toi qui détenais la solution...

— Ne plaisante pas, veux-tu ! Tu m'avais promis de la garder quelques semaines.

— Impossible... Il faudrait la traduire en justice, mais aucune loi dans le Code brésilien ne permet d'inculper une femme pour « amour passionné ». Heureusement ! Où irions-nous ?

— Mais enfin, les lettres, les coups de téléphone le jour et la nuit. Ça n'est pas : de la persécution ?

— Je te répète qu'aucune loi dans le Code brésilien ne permet d'inculper, même pour un usage exagéré du téléphone, « du moment que ce moyen n'a pas été utilisé pour proférer des menaces de mort ou pour une tentative de chantage ». Même si elle te tenait au téléphone des discours érotiques, voire obscènes, je ne pourrais rien faire. Je suppose, d'ailleurs, vu le personnage, que ce n'est pas le cas : elle est la réserve et la distinction faites femme.

— Tais-toi, je t'en prie. Encore une fois c'est beaucoup plus grave que tu l'imagines : il ne s'agit pas seulement d'une femme amoureuse, elle est folle ! C'est une folle !

Le commissaire a réfléchi quelques instants. Le temps de réaliser qu'en effet, si l'on peut admettre que la passion obstinée de cette femme échappe à sa volonté, il faut admettre aussi, à l'inverse, que l'affection ne se commande pas et que son ami a parfaitement le droit de ne pas être amoureux :

— Écoute, il y aurait peut-être une solution : si vraiment tu crois qu'elle est folle, il faut la faire examiner par des psychiatres et la transférer dans une maison de repos.

Le visage du milliardaire s'éclaire brusquement :

— Mais oui, tu as raison, c'est cela !... Merci, mon vieux. Merci, vraiment !

— Pas de quoi. Au fait, et ta fille ?

— Je voulais la laisser à l'écart, mais elle a surpris plusieurs coups de téléphone de son ex-gouvernante. Elle a compris mon agacement, ma colère, mon découragement même, je crois qu'elle la déteste.

Le 11 juin 1949, la belle Allemande est donc mise en présence d'un médecin aliéniste. Elle se présente vêtue comme à son habitude d'un tailleur gris, très strict, ses cheveux noirs formant bandeau sur un grand front bombé sans une ride, ses grands yeux noisette très clairs fixant le praticien avec sérénité, le nez droit frémissant à peine, ses lèvres roses ne s'entrouvrant que sur des paroles rares, mais nettes et parfaitement sensées.

Au demeurant, elle ne nie pas profiter de chaque occasion offerte, même si elle doit provoquer cette occasion, pour manifester au milliardaire l'expression de sa passion. Son discours peut se résumer de cette façon :

— Oui, je l'aime. Vous êtes contre ?

Le 12 juin, un autre psychiatre l'examine à son tour, et, le 13, les deux médecins se concertent.

Le 14, nouvelle rencontre du commissaire et de Gilberto Samoa.

Cette fois, au somptueux domicile du milliardaire. Après le dîner et un verre de cognac à la lueur des bougies, sur une terrasse environnée de magnolias odorants, surplombée par un rideau de bougainvillées, le commissaire ne fait que répéter l'évidence :

— Crois-moi, je suis désolé, mais je ne peux rien faire... Les psychiatres ont refusé de signer le certificat d'internement, j'ai dû lui rendre sa liberté.

— Quand ?

— Il y a deux heures... juste avant dîner.

Atterré, le milliardaire jette un coup d'œil sur le parc et, d'un geste du menton, montre, brillant dans la pénombre à quelque 100 mètres, les dorures de la grille d'entrée :

— Elle doit être là. Je suis sûr qu'elle doit déjà rôder autour de la maison... Tout à l'heure, lorsque tu seras parti, elle m'appellera au téléphone... C'est l'enfer qui va recommencer.

En effet, pour Gilberto Samoa et sans doute aussi pour Greta Jurgen, la vie d'enfer recommence. Elle va durer un an.

Elle est là, dans la rue, et se jette devant la voiture sous les jurons du chauffeur. Elle est là, sanglée dans ses vêtements sévères, au pied du building où le milliardaire a son bureau. Elle est là, dans une cabine téléphonique, à minuit, pour l'appeler chez lui, chez des amis, partout, n'importe où.

Chaque fois qu'il le peut, Gilberto Samoa part en voyage. Mais à son retour elle est là, toujours là. Il lui est impossible de quitter définitivement le Brésil où ses affaires le contraignent à séjourner. L'histoire est devenue pour la haute société de Rio un gag permanent et pour la domesticité un feuilleton. Même la presse se fait l'écho de cette aventure extravagante, et cela jusqu'en mai 1950, date à laquelle le milliardaire, après des efforts patients et sans doute beaucoup d'argent dépensé, croit enfin trouver la solution.

Il réussit à obtenir à nouveau l'arrestation de Greta Jurgen, il est alors statué que : « quoique n'étant pas folle, elle est sous le coup d'une aberration mentale suffisamment caractérisée pour être soumise à un traitement de rééducation psychique ».

Sans vouloir signifier grand-chose, ce diagnostic permet de l'enfermer comme « internée administrative temporaire » et, bien entendu, aucun délai n'est fixé.

Dans l'asile d'aliénés où elle se trouve, Greta promène sa longue et élégante silhouette, son abondante chevelure noire toujours impeccablement rangée, sa dignité, sa distinction, sa réserve au milieu

de cette population sordide. Lorsqu'elle fixe les infirmières de son regard serein, de ses grands yeux noisette, celles-ci se sentent immédiatement coupables. Hors son amour obsessionnel, Greta Jurgen est tout à fait normale. Mieux que normale, elle rend bientôt de multiples services et, devant sa sérénité, son désintéressement, sa discrétion, le personnel hospitalier comme les malades sont rapidement conduits à penser que cette femme n'a rien à faire parmi eux : le genre de conversations échangées se résume en peu de mots :

— Mais enfin, qu'est-ce qu'on lui reproche ?

— Elle est amoureuse d'un milliardaire.

— Ah bon ? Ce n'est pas une raison pour la mettre chez les fous.

Bientôt, les rares amis de la jeune femme, émus par son sort, semblent devenir plus nombreux. Quelques membres du personnel hospitalier s'unissent à eux, alertent l'opinion publique, engagent un avocat et portent devant les tribunaux ce qu'ils estiment être un cas d'internement arbitraire ! Voire une vengeance.

Normalement, il leur aurait fallu des années pour y parvenir, mais leur avocat a désormais en main un atout dont le président du tribunal va révéler la nature quand il déclare dans ses attendus :

— Il est hors de doute qu'entre Greta Jurgen et Gilberto Samoa un passé existait, qui a entraîné la femme à commettre les actes invoqués ensuite contre elle pour justifier sa détention.

En d'autres termes, la cour admet que le milliardaire a séduit la gouvernante et que, pour y parvenir, il a fait des promesses de mariage donnant le droit à celle qui les avait reçues de le relancer, même au point de l'importuner alors qu'elle continuait à l'aimer et qu'il tentait de lui échapper.

— Dire de quelqu'un, poursuit le président du tribunal, qu'il est ou qu'elle est folle ou fou d'amour n'est pas nécessairement une simple façon de parler. On peut se trouver devant des cas où cette formule banale devient l'expression d'une tragique réalité. Lorsque pareil phénomène se produit, il est inadmissible que, sous prétexte de protéger la tranquillité d'un de ses membres, la société applique à celui ou à celle qui en est la victime l'un des procédés implacables qu'elle emploie pour se défendre contre les anormaux. En conséquence, le tribunal, sans préjuger des dommages et intérêts auxquels elle peut prétendre, ordonne la mise en liberté immédiate et sans conditions de M^{lle} Greta Jurgen.

À l'usage des journalistes, le président résume cette dramatique affaire en quelques mots :

— La triste vérité est que nous avons emprisonné dans une maison de fous une femme dont la seule démenche était d'être une amante au cœur fidèle.

Est-ce beau ? Est-ce triste ? Est-ce vrai ? Est-ce complètement faux ? Que la motivation d'un comportement soit acceptable ou inacceptable, qu'elle résulte même d'un très bon motif, tout comportement anormal agit comme un pavé dans une mare : il fait des vagues. La vague, dans ce cas, va déferler jusqu'au meurtre.

Il est une personne qui jusqu'alors n'a joué aucun rôle actif dans cette pénible histoire : Tina, la fille du milliardaire. À cette époque, elle a quinze ans. Une silhouette sportive, la peau bronzée et les yeux noirs de son père.

Pour elle aussi, l'affaire Greta Jurgen est devenue une hantise. Son père, convaincu que la folie de son ex-gouvernante était plus grave qu'on ne le pensait, craignait de ce fait une crise violente, et il avait acheté un revolver qu'il conservait dans la boîte à gants de sa voiture. La jeune fille le sait et croit que la mort rôde autour d'eux, en permanence. Elle n'a rien ignoré du procès et pense (elle n'est d'ailleurs pas la seule) que les manœuvres soi-disant déployées par son père pour séduire la gouvernante, et auxquelles fait allusion le tribunal, sont une pure invention, une insulte à son père, un sacrilège à la mémoire de sa mère.

Dans les semaines qui suivent le procès, bien que l'Allemande ne se soit pas manifestée, elle vit dans la terreur de la voir reparaître.

À quinze ans, les filles ont parfois une vision déformée de l'amour, et pour Tina la passion de cette femme a sali son père : le seul être qui lui reste depuis la mort de sa mère. Elle éprouve envers lui un sentiment de propriété totale, et pour Greta un dégoût profond.

Les journaux n'ont pas lâché l'affaire, et, soutenue par la presse, la gouvernante allemande annonce son intention de réclamer des dommages et intérêts au milliardaire. Elle tient une conférence de presse chez elle, parle de son amour bafoué, de sa liberté entravée, de l'impunité dont jouissent les hommes d'argent, du mépris avec lequel ils traitent leurs domestiques, peuvent les séduire et les rejeter à leur gré, avec la complicité de la police.

Aucun journaliste ne sent l'odeur du chantage sous ses déclarations. Aucune peine ne discute cet amour malsain qu'elle étale encore et toujours pour justifier ses actes.

Alors, Tina décide de délivrer son père, et de se délivrer elle-même de l'angoisse quotidienne vécue depuis des aimées sous la pression de cette folle.

Le revolver de son père est dans la boîte à gants. À portée de sa main. À l'issue d'une promenade à la plage avec son père, Tina s'en empare et le dissimule dans son sac, entre un maillot de bain et une serviette. Le journal indique que la gouvernante vit dans un modeste appartement et en précise l'adresse. Tina n'a aucun mal à s'y rendre. Sous prétexte d'aller faire des courses en ville, elle se fait déposer en voiture dans le centre de Rio, et dit au chauffeur d'une petite voix calme :

— Ne m'attendez pas, Ernesto, je téléphonerai à la maison, vous viendrez me prendre plus tard.

C'est une petite fille qui se prépare à tuer. Elle n'a rien laissé paraître. Une petite fille riche, élégante et jolie, bronzée par le soleil des plages, le tennis et la vie dorée que lui offre son père.

Dans sa jolie robe blanche, elle fait déjà se retourner les hommes sur son passage. Le revolver de son père est enroulé dans une écharpe de soie bleue. Elle gravit avec légèreté les marches de l'immeuble où habite sa victime. Personne ne l'arrêtera. Un assassin en robe claire ne fait pas peur à une concierge, et la porte de Greta Jurgen s'ouvre sans méfiance.

Face à face, pour un court instant, une femme en tailleur gris, élégante, à peine étonnée, et une adolescente en robe blanche et foulard bleu à la main. L'arme noire aura quatre petits sursauts. Greta Jurgen aussi. Elle s'écroule au ralenti, devant sa porte, et Tina recule pour ne pas être effleurée au passage.

Les voisins surgis sur le palier verront le pied délicat de l'enfant, dans une sandale de cuir doré, repousser la tête de sa victime et se pencher pour examiner la mort de près, s'assurer que le regard clair est devenu fixe.

Enfant gâtée, superprotégée, Tina, quinze ans, n'est touchée que par la mort des êtres qu'elle aime. Celle de sa mère, celle d'un petit chien. La mort d'un serpent, ou d'une femme comme Greta, n'est pour elle qu'une question de danger écarté.

« Mon père ne l'aurait pas fait » fut la seule explication qu'elle donna aux juges.

SUR UN JOLI BATEAU

Le dépliant de l'agence indiquait comme avantage particulier à cette croisière dans les îles : « Très peu de places disponibles, croisière de luxe limitée à une vingtaine de passagers. Vous vivrez à bord comme si vous étiez propriétaire de votre yacht et en petit comité. »

L'embarquement se fait à Miami. Le luxe dont il est question est un luxe normal, il ne s'agit pas d'une croisière de milliardaires. Certes, les dollars nécessaires à ce petit voyage d'une semaine représentent tout de même plus que le salaire d'un ouvrier spécialisé. Les passagers sont des gens aisés, beaucoup à la retraite, et la moyenne d'âge s'en ressent. Ils ont retenu leurs places il y a plusieurs mois. Ce n'est pas l'aventure, c'est une promenade tranquille, bien organisée, feutrée, avec tous les ingrédients nécessaires au confort. Boutiques à bord, cocktails à 11 et à 19 heures, dîner dansant et halte le soir à proximité d'une plage « exotique ».

Le commandant a salué chacun de ses passagers, en vieux routier de ce genre de promenade en mer. Il salue donc M^{mes} Bryonne, mère et fille. M^{me} mère a soixante-six ans, elle est veuve ; M^{me} fille a quarante-deux ans, elle est divorcée. Ce sont les dernières à monter à bord. Le commandant les informe avec le sourire :

— Dès que nous serons en mer, rendez-vous dans le grand salon à l'arrière. J'aurai le grand plaisir de vous offrir un cocktail de bienvenue à bord.

Ma mère accepte l'invitation et répond au sourire commercial du commandant par un sourire carnassier : dents blanches et lèvres rouges, visage forgé par des liftings à répétition et faux petit nez en l'air. Mais rien ne peut changer l'expression profonde qui émane d'un visage carnassier, le mot est juste.

M^{me} fille, plus effacée, semble tenue en laisse par sa mère, comme un petit chien bien dressé. La mère dit :

— Voici Marge, ma fille, elle m'accompagne.

Et l'on pourrait entendre : « Ne vous inquiétez pas d'elle, elle ne fait pas de bruit et elle est propre ! »

Pauvre Marge. Elle ne semble aimer ni le soleil, qui fait cligner son

regard pâle, ni la mer, à qui elle tourne volontiers le dos, préférant contempler ses pieds avec obstination, comme si elle voulait s'assurer de leur équilibre sur le pont.

Tout le monde est à bord. On s'installe dans les cabines, le quai s'éloigne à regret, comme tous les quais.

Et, dans la cabine n° 12, un homme seul aligne des livres. Edwin Gilles, quarante-cinq ans, professeur de philosophie, a choisi ce voyage pour faire le plein de lecture avant la rentrée universitaire ; il travaille sur une biographie comparée des présidents des États-Unis depuis la guerre de Sécession jusqu'au deuxième conflit mondial. L'histoire et la psychologie sont ses lubies. Il est arrivé parmi les premiers, chargé de ses bouquins, lunettes sur le nez et short approximatif du point de vue de l'élégance. Il a déclaré au commandant :

— Vous ne me verrez pas beaucoup dans les réceptions. J'aime la solitude. Si je savais naviguer moi-même, je ne serais pas là.

Il a l'air franc derrière sa barbe, cet intellectuel en espadrilles. Franc et net, sans ambiguïté, un peu naïf et démodé, mais quoi, tout le monde ne peut pas ressembler à une gravure de mode ! Alors le commandant, toujours souriant, a répondu :

— Venez au moins au cocktail de bienvenue. La cravate n'est pas nécessaire. Vous ferez connaissance avec les autres passagers une fois pour toutes.

C'est ainsi qu'à 11 heures du matin, au large de Miami, sur la plage arrière du *Sea Star*, un été de 1972, parmi les petits fours et les cocktails de fruits exotiques, un assassin a rencontré sa victime. Rencontre angoissante sur une mer bleu opaline...

Le commandant fait les présentations avec une grande habileté et un sens de la psychologie dus à sa longue expérience : les retraités joueurs de cartes ensemble, par petits groupes, les piliers de bar, il y en a toujours, regroupés autour du commissaire de bord, et les quelques célibataires avec l'hôtesse.

Mais il a soudain l'impression d'avoir gaffé. M^{me} Bryonne mère – et son sourire carnassier – ne pouvait pas se joindre aux couples retraités, elle l'aurait mal pris. D'autre part, sa fille Marge, divorcée, fait partie des célibataires encore jeunes. Ils sont très peu : cinq en tout. Le commandant récapitule de loin : Bryonne mère et fille, Gilles, l'intellectuel à lunettes, et les deux frères Roach, la cinquantaine bien tassée, amateurs de pêche au gros. Alors, pourquoi ce silence glacé ?

Quelle bourde a-t-il commise ? Un verre à la main, il rejoint le groupe en hâte et remarque immédiatement deux regards en chien de faïence : M^{me} Bryonne mère et Gilles. Marge, la fille, rouge comme un coquelicot, regarde ses chaussures. Quant aux deux amateurs de pêche, ils font innocemment la cour à l'hôtesse déjà à l'écart et ne sont pas concernés. Le commandant fait son travail :

— Les présentations sont faites ?

Le sourire convaincu de M^{me} Bryonne mère lui répond, un rien grinçant :

— C'est chose faite, commandant ! Ma fille Marge adorerait faire un tour sur la passerelle !

Et, sans plus de cérémonie, elle pousse sa fille en avant, comme une poupée, entraîne le commandant et, sans se retourner :

— Monsieur Gilles n'est pas amateur, il préfère sûrement ses livres !

Quelque temps plus tard, le commandant obtient de l'hôtesse quelques détails supplémentaires :

— Ils doivent se connaître, ces trois-là. Quand le professeur a aperçu la vieille, il est devenu pâle et elle a dit : « Tiens, vous êtes là, vous ? » comme si elle lui en voulait. Et puis la fille a piqué un fard terrible, elle a voulu tendre la main, la mère lui a donné une tape sèche sur le bras et vous êtes arrivé.

Le soir même, il a le fin mot de l'histoire. Edwin Gilles, l'air ennuyé, lui glisse à l'heure du dîner :

— Pas de chance. Je me croyais tranquille pour dix jours, et voilà que je tombe sur ma belle-mère !

— M^{me} Bryonne est votre belle-mère ?

— Ex-belle-mère. J'ai divorcé de sa fille, il y a un an à peine.

— La jeune M^{me} Bryonne ? Comme c'est ennuyeux, et bien entendu vous n'avez aucune envie de lui parler.

— Oh ! ma femme n'est pas le problème, la pauvre, c'est une esclave-née. Personnellement, je n'ai rien contre elle, ou plutôt disons que, la seule chose qui nous sépare, c'est la mère. Marge n'a jamais su ou voulu s'en libérer. Cette femme est un ogre, un monstre possessif. Je l'ai supportée cinq ans, toujours fourrée chez moi, mettant son nez partout. Nous n'avions jamais la possibilité d'être seuls, Marge et moi. Même au lit ! Croyez-le si vous voulez, cette emmerdeuse téléphonait à sa fille tous les soirs, pendant au moins une heure, alors qu'elle ne l'avait pratiquement pas quittée de la journée. Finalement, elle est

venue carrément s'installer chez nous. Alors j'ai mis le marché en main à ma femme : « Ou tu la vires, ou c'est moi qui pars ! »

« Comme vous le voyez, c'est moi qui suis parti. J'ai demandé le divorce en conséquence, je l'ai gagné et, depuis, cette maudite bonne femme m'en veut à mort ! Elle a écrit à l'Université en me traitant de sadique et je ne sais quoi. Heureusement, je suis connu dans ma profession. Je me demande dans quelle mesure elle n'a pas fait exprès de choisir cette croisière.

Le commandant pense que non :

— Elle ne pouvait pas savoir. Les inscriptions ont été faites il y a plusieurs mois, et aucun des passagers ne se connaissait !

— Elle a pu demander à consulter la liste !

— L'agence ne la communique pas, en principe.

— En principe, mais elle est capable de tout. Je n'aime pas ça, commandant. J'ai presque envie de débarquer à la prochaine escale...

— Allons, ne prenez pas l'affaire au tragique. Et je ne vais pas vous déposer sur une plage ! En dix jours, nous ne faisons pas d'escale véritable. Nous avons tout ce qu'il faut à bord, et vous ne verrez que des lagons déserts, c'est le principe de la croisière.

— Où est sa cabine ? Si elle est proche de la mienne, débrouillez-vous pour me mettre ailleurs. Et je prendrai mes repas dans ma chambre !

Réflexion du commandant après cette conversation : « Ma parole, on dirait qu'il a peur d'être empoisonné ou fusillé à bout portant ! »

La mer est bleue, le ciel est bleu. Le petit cargo poursuit son voyage sous le soleil. Qui penserait au drame ? Il surgit la cinquième soirée. À l'heure où les passagers dansent au salon ou rêvent devant les étoiles, sous le ciel des Bermudes, voici qu'un cri effrayant trouble la paix du soir.

Qui a crié à bord du *Sea Star* ? C'est une voix de femme, rauque, et c'est un cri indescriptible, un cri de femme en colère !

On se bouscule dans les couloirs, qui en chemise de nuit, qui en smoking. Le commissaire du bord interroge tout le monde, on lui indique une cabine double, celle de M^{mes} Bryonne mère et fille. Il n'a pas le temps de frapper à la porte, elle s'ouvre sur une femme édentée, tenant à la main une arme bizarre, un genre de coupe-papier au manche d'ivoire, à la lame terriblement effilée et couverte de sang. Plus carnassière que jamais, laide à faire peur, M^{me} Bryonne mère

hoquette, puis déclare avec l'accent d'une tragédienne :

— J'ai dû tuer ce sadique ! Il s'est jeté sur ma fille pour la violer !

Dans la cabine, allongé sur le lit et à plat ventre, Edwin Gilles est désigné comme le sadique en question. Il est vêtu d'une robe de chambre en éponge blanche, deux cercles rouge sombre entre les omoplates.

Réfugiée sur un fauteuil, en pyjama, Marge, victime supposée d'une tentative de viol, est en proie à une crise de nerfs violente. Le commissaire de bord remarque que pour une femme agressée sa toilette est à peine dérangée. Elle s'arrache les cheveux de désespoir et porte des marques de griffes sur le visage. Mais il est possible qu'elle les ait faites elle-même.

Volubile, la mère raconte l'agression dans les courives, à un public consterné :

— Il a frappé, il voulait soi-disant parler à ma fille. Moi je n'ai pas entendu, la porte de communication était fermée, je faisais ma toilette. Lorsque j'ai entendu un bruit suspect, j'ai immédiatement ouvert la porte et je l'ai vu ! Il la tenait par le cou, il l'avait coincée sur la couchette et ses intentions étaient visibles. Je me suis précipitée sur lui, j'ai voulu le tirer en arrière, mais il m'a repoussée, il a dit qu'il allait se venger. Alors j'ai perdu la tête, j'ai pris ça : ce coupe-papier ! Il était sur la table à côté d'un livre que ma fille lisait, et j'ai frappé comme j'ai pu !

Là-dessus, pour terminer la scène en tragédienne accomplie, M^{me} Bryonne mère laisse tomber l'arme du crime en l'accompagnant d'un regard horrifié, s'affaisse lentement dans le couloir en perdant connaissance avec un ralenti de professionnelle.

Edwin Gilles est mort. En frappant « comme elle pouvait », la meurtrière a eu de la chance, si l'on peut dire. À moins qu'elle n'ait soigneusement visé. Car il n'est guère facile de tuer un homme de dos, avec un coupe-papier, aussi solide et aiguisé soit-il. Il faut de la force pour porter le premier coup, de la force pour retirer la lame et toujours de la force pour le deuxième coup. D'autant plus qu'un homme de la taille d'Edwin Gilles est censé se débattre. À moins d'être vraiment pris par surprise.

Sans être policiers, le commissaire de bord et le commandant se demandent comment la jeune femme a pu se dégager de la couchette sans être tachée de sang, ou pour le moins débraillée.

Sans être médecin légiste, le toubib de bord se pose des questions. C'est quoi, cette petite bosse sur la nuque.

— Je l'ai d'abord frappé avec mon séchoir à cheveux !

Grosse bosse, pour un séchoir à cheveux à carrosserie de plastique. Autre chose curieuse, pour un violeur patenté et dans l'exercice de son coupable méfait, Edwin Gilles est en peignoir de bain ; sous ce peignoir, un short ; sous le short un slip de bain. Le tout correctement ajusté.

En prévenant la police de Miami, le commandant du *Sea Star* fait part de ses remarques, et il en ajoute deux :

— Cet homme m'a paru extrêmement correct. Son divorce date d'un an, m'a-t-il dit. Évidemment, il a pu vouloir se venger, mais il m'a demandé dès le début à s'éloigner de cette femme au maximum, il aurait débarqué s'il avait pu. Et autre chose, il s'est demandé si sa belle-mère n'avait pas choisi exprès la même croisière que lui. Il faudrait vérifier à l'agence.

Le *Sea Star* est de retour à Miami, en pleine vitesse. Le corps d'Edwin Gilles a été recouvert de glace et d'une bâche isolante, sur les conseils de la police, afin d'éviter de le changer de position.

Douze heures après le meurtre, la croisière est finie, les passagers consignés à bord, deux policiers et un légiste font leurs premières constatations. Cela dure deux heures. Après quoi l'un d'eux prend à part M^{me} Bryonne fille, divorcée de la victime.

— Vous maintenez qu'il y a eu tentative de viol ?

— Oui... oui...

— Vous maintenez que votre mère a agi pour vous défendre ?

— Oui... oui... bien sûr...

— Madame Bryonne, votre ex-mari a été assommé. Il était évanoui ou en tout cas sérieusement sonné avant d'être tué. Le coup qu'il porte à la base de la nuque, ce n'est pas une petite bosse, et elle ne vient pas d'un sèche-cheveux. Elle vient de ce flacon de cristal. Il est épais, lourd, il a été essuyé mais mal. Notre chimiste a découvert des fragments de peau et de cheveux à la base du flacon, incrustés dans le motif... Votre mère a donc menti !

— Elle... elle ne sait peut-être plus avec quoi elle a frappé ! Demandez-lui...

— Vous étiez là, vous avez forcément tout vu !

— J'avais peur... Je ne sais plus...

— Ne mentez pas, madame, vous seriez complice de votre mère. Elle a demandé la liste des passagers à l'agence, sous un faux prétexte. L'employée a reconnu avoir touché 100 dollars, et votre mère lui a

dit : « C'est une amie... dommage, elle n'est pas à bord... » Alors, madame Bryonne ? Si vous disiez la vérité ? À moins que vous ne préféreriez aller en prison avec votre mère pour meurtre avec préméditation ?

— Ce que vous dites est affreux. Je veux parler à ma mère.

— Il n'en est pas question. Vous êtes suspecte, comme elle. À partir de maintenant, interdiction de vous parler ou de vous faire des signes. Je vais vous lire vos droits.

Marge a craqué. En regardant obstinément ses chaussures, elle a raconté :

— Ma mère m'a conseillé d'avoir une explication avec Edwin. Elle m'a affirmé que, s'il était à bord, c'était pour me reprendre, pour me séparer d'elle à nouveau. Je suis allée voir Edwin, il ne voulait pas venir dans ma cabine, mais ma mère voulait absolument écouter l'entretien derrière la porte, pour ma sécurité. Alors, j'ai dit qu'elle n'était pas là, qu'elle jouait au bridge au salon et qu'il valait mieux qu'il vienne, ainsi il pourrait se cacher ou se sauver si elle venait. Tandis que, si elle ne me trouvait pas, elle viendrait directement chez lui faire un scandale. Il est venu. Je croyais sincèrement que nous devions parler.

« Il s'est assis sur cette chaise, moi, je regardais la mer par le hublot. J'étais gênée de le savoir là. Il me manquait parfois. J'ai entendu un léger bruit et, en me retournant, j'ai vu ma mère le frapper. Il est tombé, elle l'a ramassé, l'a placé sur la couchette et m'a giflée parce que je pleurais. Elle m'a dit : « Retourne-toi, je vais te débarrasser de lui pour toujours. Il ne t'importunera plus. »

— Et vous n'avez pas essayé de l'en empêcher ?

— Non. Elle... elle m'aurait peut-être tuée aussi, vous savez. Elle m'a menacée. Elle a inventé toute cette histoire de viol en quelques minutes et elle m'a dit : « Contente-toi de répéter ce que j'ai dit et, pour le reste, fais l'imbécile. Tu n'as qu'à dire que tu es malade des nerfs. Si tu n'obéis pas, tu resteras seule et ils m'enverront sur la chaise électrique. Tu seras responsable de la mort de ta mère ! »

Pauvre Marge. Pauvre esclave. Éternelle enfant dévorée par une mère carnassière et possessive. Certains témoins de sa vie privée avec Edwin Gilles ont apporté une clarté supplémentaire sur le mobile de la meurtrière :

— Elle l'aurait voulu pour elle, cet homme ; ça sautait aux yeux, qu'elle était jalouse de sa fille !

Mais comme on ne se refait pas à quarante ans passés, Marge a

obtenu de partager la cellule de sa mère lorsque cette dernière a atteint soixante-dix ans, pour l'aider à vivre les dernières années de perpétuité et parce qu'elle souffrait d'une grave maladie osseuse.

Être esclave, c'est parfois une situation librement consentie.

LAURIE, LYNE ET RACHEL

La légende veut que le dernier indigène de Tasmanie ait été tué, comme avant lui ses congénères, au cours d'une joyeuse partie de chasse organisée par les derniers colons anglo-saxons. Sur cette grande île presque à l'extrême sud de l'Australie et jadis sauvage, on trouve aujourd'hui de grosses voitures, des avions, de riches bourgeois, des ouvriers de ferme, des clubs hippiques, des dames pipi, des courts de tennis et de grandes entreprises agricoles où les maisons de maître sont des châteaux. Et en principe, autour de ces châteaux, on ne chasse plus l'indigène.

C'est dans l'une de ces grandes propriétés que naît, vit et grandit Rachel Wilson. Tout le monde adore cette mignonne fillette blonde. Plus tard, au collège, ses camarades lui font une véritable cour permanente. Le monde est pour elle à l'image de cette existence trop protégée : peuplé de gens aimants, prêts à succomber devant son charme. Aussi, lorsque Rachel rencontre Lyne et Laurie, ne voit-elle en ces deux charmantes femmes que, de nouvelles admiratrices.

En vacances sur la grande île, Lyne et Laurie prennent vite Rachel sous leur protection, presque sous leur coupe. La jeune fille se laisse volontiers entraîner au cinéma, au restaurant, voire au dancing, et puis un jour leur expose son cas :

— Je viens de terminer mes études secondaires. Les vacances finies, il va falloir que je rentre à l'université à Melbourne.

Lyne, vingt-sept ans, est une brune pétulante, gérante d'un magasin d'articles de sport, et Laurie, vingt-cinq ans, blonde sylphide, exerce le métier d'esthéticienne. Elles vivent ensemble.

— Puisque vous habitez Melbourne, explique Rachel, vous pourriez m'aider à trouver une chambre ou un studio près de la faculté ?

— Bien sûr, ma chérie, comptez sur nous, susurre la sylphide Laurie.

Quant à la pétulante Lyne, elle affirme sans hésiter :

— J'ai une meilleure idée. Pourquoi ne viendriez-vous pas habiter chez nous ? Notre appartement est très grand, vous pourriez disposer

d'une pièce indépendante.

— Mais oui ! Pourquoi pas ? ajoute Laurie entourant la jeune fille d'un bras maternel, vous vous sentirez beaucoup moins seule avec nous.

Sur le bras blanc de Laurie, tendrement posé sur l'épaule de Rachel, s'ajoute le bras de Lyne, plus brun et plus potelé, mais tout aussi affectueux... Mais la jeune fille hésite : pourra-t-elle bénéficier d'une totale liberté en partageant son logement avec deux femmes ? Très intuitive, Lyne prévient ses craintes :

— Soyez tranquille, dit-elle en riant, nous ne vous ennuiers pas. Nous vivrons notre vie chacune comme nous l'entendrons.

Les vacances s'étirent. L'accord est conclu.

Dès la fin du mois d'octobre, la ravissante et innocente Rachel Wilson, venue de sa lointaine Tasmanie pour suivre les cours de la faculté à Melbourne, surgit avec ses deux valises dans l'appartement de Lyne et Laurie :

— Laurie n'est pas là ? s'étonne la jeune fille.

— Non, elle n'habite plus ici, murmure Lyne avec un brin de tristesse. Ne parlons pas d'elle : cela m'a fait beaucoup de chagrin. Occupons-nous plutôt d'aménager votre chambre.

Lyne, la pétulante brune, et Rachel, l'innocente blonde, s'amuse beaucoup à aménager et organisent une petite soirée pour fêter les débuts de leur cohabitation. C'est ainsi que la jeune fille fait la connaissance, avec son enthousiasme juvénile, des amis de Lyne, sans remarquer leur réticence et leurs allusions à peine voilées. Très peu d'hommes à cette soirée, presque uniquement des femmes.

Comme Laurie n'est pas du nombre, Rachel s'étonne un peu :

— Lyne, vous n'avez pas invité Laurie ?

— Je vous ai demandé de ne plus me parler de Laurie !

Au fil des jours, l'amitié entre Lyne et Rachel se renforce. Rachel reconnaît en Lyne une expérience de la vie et un jugement plus sûr que le sien. Aussi la consulte-t-elle souvent lorsqu'elle doit prendre une décision. Bientôt, elle prend l'habitude d'aller la retrouver le soir dans sa chambre, pour lui raconter les menus événements de la journée.

Un soir, Rachel épuisée s'endort au milieu de la conversation et fait un rêve délicieux. Du moins tout porte à le croire.

Lorsqu'elle se réveille, Lyne est penchée sur elle et l'examine d'un oeil à la fois avide et inquiet.

— Chut !... Ne dis rien... J'espère que tu n'es pas fâchée : je ne veux pas le savoir maintenant. Tu es si belle, je n'ai pas pu résister tu sais, j'ai eu l'impression que cela ne te déplaisait pas.

Le lendemain soir, Lyne est de retour dans l'appartement, un bouquet de fleurs à la main. Elle a l'air si coupable que la jeune fille éclate de rire, et le dîner s'avère fort joyeux :

— Oui, je n'aime pas les hommes, avoue simplement Lyne la brune.

Pour justifier ce choix, elle dispose d'une explication : sa tante qui l'a élevée était divorcée, elle lui racontait les traitements que lui faisait subir son ex-mari, brutaux, grossiers, atroces.

— Avec les femmes, c'est tout différent, tu comprends. Beaucoup plus subtil. Surtout avec une fille comme toi.

Rachel n'éprouve aucune réelle attirance à l'égard des femmes, mais ne repousse pas vraiment sa compagne. L'habileté et l'expérience de Lyne viennent sans de trop grandes difficultés à bout de ses résistances. La petite Tasmanienne est donc devenue lesbienne. Lorsque ce n'est pas absolument et totalement désagréable, on peut se faire à tout. Surtout lorsqu'on a dix-neuf ans et que l'on vit à Melbourne en 1982. Que diable ! Il faut être de son temps ! Pourquoi pas lesbienne ?

Seulement voilà : un jour il se met à pleuvoir, ce qui n'a rien d'extraordinaire, et en ce jour de pluie les cours de la faculté sont suspendus, suite à une grève. Rachel décide donc d'aller au cinéma et fait la queue comme tout le monde. Sa jolie tête blonde nue sous la pluie. Les garçons d'alentour se précipitent qui avec un foulard, qui avec un imperméable, pour protéger la jeune fille. Elle est si jolie, et si attendrissante transformée en gouttière...

Celui qui gagne est évidemment Brian Anglim, puisqu'il est seul à disposer d'un parapluie.

Pour être juste, il a aussi d'autres atouts : une carrure d'athlète, un visage ouvert et de la conversation. En somme, tout ce qu'il faut pour faire la queue devant un cinéma un jour de pluie et séduire une blonde Rachel.

D'autant que le dénommé Brian, après l'avoir avec insistance observée de profil, lui déclare brusquement :

— Mais vous savez que je vous connais ? Oui, parfaitement : j'étais à la petite fête, chez vous, lors de votre installation. Vous étiez une amie de Lyne et de Laurie ?

— Pourquoi parler au passé ? Je suis toujours leur amie.

Le jeune homme, sous le parapluie, a deux réactions : la première pour manifester son étonnement et sa curiosité en disant simplement :

— Tiens, tiens... tiens !

Puis, après un silence, il prend un ton plus grave pour murmurer :

— Pauvre Laurie.

— Pourquoi « pauvre Laurie » ?

— Comment ? Vous n'êtes pas au courant ? Elle est morte.

— Morte ? Comment cela ?

— Eh bien... il y a cinq mois, avant votre arrivée de Tasmanie. Un accident idiot que la police n'a d'ailleurs jamais très bien expliqué : elle est tombée dans l'escalier.

— Et elle en est morte ?

— C'est-à-dire qu'elle est passée par-dessus la rampe : cinq étages.

Rachel a un frisson. Peur rétrospective ou froid de la pluie ?

Lorsqu'on fait la queue ensemble, on passe à la caisse ensemble, on entre ensemble dans la salle et on s'assoit forcément l'un à côté de l'autre. Dans ces conditions, le jeune homme et la jeune fille se retrouvent inévitablement « ensemble » à la sortie, ce qui conduit Brian à cette proposition originale :

— Si on allait boire un verre ?

— Désolée mais je ne peux pas. On...

Rachel interrompt sa phrase pour regarder l'heure. C'est qu'il est 19 heures et que brusquement le fantôme de Lyne, la pétulante brune, s'est dressé devant elle.

— Pourquoi ? demande le garçon.

— On m'attend.

— Qui ? Lyne ?

— Oui.

— Dans ce cas, est-ce que vous accepteriez un rendez-vous ? Demain, par exemple, à la sortie de la fac ? Moi je sors à 2 heures.

— Moi aussi.

Rachel accepte donc sans bien réfléchir, mais se trouve très ennuyée lorsque le soir même Lyne demande :

— Demain tu sors à 2 heures ? Comme d'habitude ?

— Euh... oui.

— Eh bien, je passerai te prendre.

— C'est-à-dire, euh...

Brusquement, Rachel ressent l'impression d'être prise au piège. Les mois passant, les habitudes ont consolidé leur liaison. Elles ne sortent plus l'une sans l'autre. Rachel a oublié ses rêves d'indépendance, elle est redevenue petite fille, laissant son amie la gâter, décider du choix de ses robes, des restaurants, de l'emploi du temps des week-ends... La pétulante brune éprouve une telle passion pour l'étudiante qu'elle lui a déclaré un jour :

— Tu sais... si j'apprenais que tu as rendez-vous avec un homme, je ne le supporterais pas... Je crois bien que je serais capable de te tuer.

Plusieurs fois par semaine, Rachel se débrouille donc pour rencontrer Brian en cachette. Le jeune homme est gérant d'un garage en pleine ville et gagne confortablement sa vie. Et, comme il lui plaît de plus en plus, les ardeurs de Lyne lui plaisent de moins en moins. Pis : l'attachement exclusif de son amie, qui jusqu'à présent la flattait plutôt, commence à lui faire peur. Un soir, même, elle la repousse carrément. Le résultat est que Lyne boude pendant deux jours, jusqu'à ce que la jeune fille, culpabilisée, fasse de nouveaux quelques pas vers elle, par pitié.

Mais l'expérience habile de la pétulante brune ne triomphera pas de la passion virile du jeune homme. Rachel fait la comparaison qui s'impose. Cela se passe dans l'appartement de Brian, le plus naturellement du monde entre un garçon et une fille. Et Rachel conclut :

— Ben zut, alors ! Je préfère cent fois... cent fois !

Conclusion personnelle dont il est inutile de débattre.

Brian, encore étendu sur le lit, observe Rachel, nue, les cheveux défaits, en train de ramasser fébrilement ses vêtements éparpillés sur la moquette pour se rhabiller.

— Pourquoi sembles-tu tellement effrayée dès qu'il s'agit de rentrer chez toi ?

— Lyne sera inquiète si j'arrive en retard.

La même scène se reproduisant au long des semaines, Brian, qui n'a jamais été dupe, fait avouer à Rachel ses relations avec Lyne et la passion dominatrice de celle-ci.

— Serais-tu heureuse si je proposais de t'épouser ?

— Oui.

— Alors, je te le propose. Mais en attendant, tu vas vivre ici. Cette situation ne peut plus durer. Prends ton courage à deux mains, avoue la vérité, fais tes valises et téléphone-moi. Je viendrai t'attendre en bas, à l'heure que tu voudras.

Brian sent Rachel à la fois décidée à suivre son conseil mais absolument terrorisée. La porte à peine refermée, une idée lui vient. Et s'il venait de lui conseiller une énorme bêtise ? Si cela tournait mal ? Si Lyne était dangereuse ? Et cette histoire, au fait ? Cette mort inexplicable de Laurie tombée de cinq étages dans la cage de l'escalier ? Et si...

Il court à la fenêtre, l'ouvre. Trop tard, Rachel vient de monter dans un taxi qui démarre et disparaît au bout de la rue.

La rencontre des deux femmes est chargée d'électricité. La brune et pétulante Lyne lance un regard haineux à la silhouette blonde de Rachel qui se dessine dans l'encadrement de la porte.

— D'où viens-tu ? Il est 9 heures ! Tu m'avais promis de rentrer à la fin de tes cours.

Rachel ne répond pas tout de suite. Elle pose machinalement son sac sur la commode, accroche son imperméable, puis se retourne brusquement pour faire face :

— Bon, eh bien... voilà, Lyne, j'étais avec un homme !

Les yeux exorbités, les joues soudainement empourprées d'émotion, les poings serrés, Lyne gémit :

— Petite garce ! Je t'avais pourtant prévenue ! Si tu rencontrais un homme...

— Eh bien, je l'ai rencontré ! C'est Brian. Tu vois Brian ? Qu'est-ce que tu veux y faire ? D'ailleurs je n'ai plus peur de toi, je vais m'en aller et nous allons nous marier.

Comme Lyne semble toujours pétrifiée, Rachel s'enhardit :

— Et je vais partir tout de suite. Je fais mes valises.

Sur ces paroles définitives, Rachel quitte la pièce, se sentant forte comme un roc. Oubliées les menaces de Lyne ! Enterrées ses frayeurs devant la lesbienne ! Elle va appeler Brian qui va venir la chercher, et elle quittera pour toujours cet appartement où elle n'aurait jamais dû mettre les pieds. Un point c'est tout.

Pendant ce temps, au centre de la ville, une grosse voiture américaine fait hurler ses pneus en sortant en trombe d'un garage. Brian a décidé de ne pas attendre le coup de téléphone de Rachel. Il a brusquement l'impression que tout peut arriver, et surtout le pire.

Lyne vivait avec Laurie avant de vivre avec la jeune fille. Tout a semblé se détériorer entre les deux femmes lorsqu'elles sont revenues de Tasmanie avec le projet d'héberger Rachel. L'une des deux était-elle contre ce projet ? Se disputaient-elles déjà l'affection de la jeune fille ? Toujours est-il que les scènes entre elles se faisaient si fréquentes et si violentes que les amis en étaient témoins et que les voisins s'en plaignaient. Cette vie d'enfer a pris fin lorsque Laurie est tombée de cinq étages dans la cage de l'escalier. Comment ne pas rapprocher ce drame inexpliqué et les menaces de mort proférées par Lyne à l'encontre de Rachel ?

La voiture fonce à travers la ville, Brian a les mains crispées sur le volant, alors que Rachel vient de claquer la porte du living, laissant derrière elle une femme folle de douleur et de rage, prête à tout pour se venger de l'humiliation subie. Mais elle ne le sait pas. Elle croit, en faisant ses bagages, qu'il s'agit simplement d'un adieu.

Lorsque la porte s'ouvre, elle se retourne, étonnée. Le visage de Lyne est méconnaissable, monstrueux de haine, de fureur, de folie. Elle tient un couteau de cuisine dans la main droite.

Comme personne ne répond dans l'appartement aux coups de sonnette et aux appels de Brian, celui-ci en déduit que les deux femmes sont peut-être absentes. Mais à tout hasard, au risque de passer pour un imbécile, il appelle quand même la police.

Lorsque le surintendant de la brigade criminelle de Melbourne pénètre dans l'appartement, ce matin du 11 mai 1983, il ne peut réprimer un geste horrifié :

— Attendez, n'entrez pas ! dit-il en repoussant Brian.

L'appel de celui-ci laissait prévoir le pire, mais le policier ne s'attendait pas à ce corps tailladé, à ce visage réduit en bouillie.

À quelques pas du cadavre, assise à même le sol, muette, Lyne tient encore son couteau à la main, immobile comme une statue de sang.

QUELQUE CHOSE À EXPLIQUER

Ils se regardent. Trois regards flous, brûlés de soleil, presque aveugles, dans la lumière éclatante du désert de sable. Un désert du bout du monde, comme tous les déserts. Quelque part, il y a des calendriers, des pendules, des rythmes, des repères, qui font la vie humaine des cités humaines. Il y a des maisons, des jardins, des fontaines, du bruit, tant de choses qui bougent.

Comment se sont-ils égarés si loin de tout ce qui bouge ? Ici, tout est immobile sous la chaleur vibrante, et le seul bruit perceptible est celui du sang qui bourdonne à leurs oreilles, la seule ombre est celle du camping-car, ensablé, ombre trop courte pour les protéger de l'enfer du soleil implacable. Ils sont là depuis quatre jours. Au début, ils s'affairaient dans le sable, ils avaient des forces, des idées, de l'espoir. Sortir le véhicule de son sillon et réparer l'unique roue de secours, repartir vers l'aventure, fiers d'avoir réussi. Au début, ils n'avaient pas vraiment peur, ils avaient de l'eau, des vivres et des réserves de plaisanteries faussement alertes. Et puis, tout a rétréci, peu à peu. L'espoir, l'eau, les vivres, le courage, les forces.

Et la souffrance est venue. Une souffrance inconnue, sourde, étouffante jusqu'à l'angoisse.

Ils s'appellent Lydie, Mark et Peter. Ils étaient étudiants dans une université de Californie, il y a quelques semaines. Mark et Peter en section histoire, Lydie en chimie.

Quelque chose comme vingt ans chacun et un besoin de toucher la réalité de près, de vivre ailleurs que dans les livres et le confort familial. Pas plus hippie que la moyenne de leur génération en cette année 72. Le camping-car acheté d'occasion est certes paré de quelques fleurs, de peinture et d'une inscription engageant à faire autre chose que la guerre... traverser la vallée de la Mort, par exemple.

Refaire le chemin des pionniers de l'Ouest, 200 kilomètres de roches, de sable et de sel. En 1972, on ne meurt plus dans la vallée de la Mort. Il y a des touristes, des avions, des hélicoptères.

Pourtant, ils sont là depuis quatre jours, ils ont bu la dernière boîte

de soda, le container d'eau est vide depuis deux jours. Le corned-beef trop salé s'est révélé inutilisable, et ils ont partagé l'unique boîte de saucisses, depuis la veille.

Lydie a peur. Peur de sa peau brûlée et desséchée, peur des scorpions, des serpents, de la tôle brûlante et de la fièvre inconnue qui vient de terrasser Peter. Ils se regardent tous les trois, ils se voient blancs, dans les ondes de chaleur, puis Peter vacille et sa tête tombe sur ses genoux, comme un objet isolé. Il ressemble à une poupée cassée. Lydie hurle et Mark la gifle. Il vient de prendre une décision. Se lever et partir.

— Viens, lève-toi, mais lève-toi, bon sang, on va marcher vers l'est, cette pourriture de désert n'est pas large, on trouvera quelqu'un.

— Je ne veux pas laisser Peter ! Il va mourir !

— Ne sois pas idiote, il est évanoui, c'est tout, on ramènera du secours...

— Tu sais qu'il va mourir... Tu le sais ! Il est plus faible que nous et tu t'en fiches ! Assassin !

— Je m'en fous ! T'entends ? Je m'en fous ! Je veux sortir de là, je veux boire, je veux manger, je veux vivre, moi ! Pas crever ici comme un rat ! Alors, tu viens ? Je parie que dans 5 kilomètres on est sauvés ! Regarde la carte !

— Il faut l'emmener !

— Non.

Courte bagarre et gifle à nouveau. Lydie s'écroule dans la poussière de sable et de sel, auprès de Peter dont la tête roule sur le côté, et qui porte sur elle un regard aveugle, terrifiant de vide.

Ils étaient trois copains « à la vie comme à la mort », disaient-ils en riant, sans jamais croire à la mort, bien sûr...

Lydie pleure et répète : « Assassin... ! Assassin... ! »

Six jours plus tard, un couple a recueilli Lydie, brûlée, déshydratée, à demi folle, recroquevillée au pied d'une roche, et incapable de parler, de raconter, de dire d'où elle venait, qui elle était. La veille, un avion avait enfin repéré le camping-car abandonné, et un hélicoptère de la police découvrait le corps de Peter.

Quelques jours plus tard, Lydie racontait ce qu'elle pouvait raconter, jusqu'à l'heure où elle avait perdu la conscience de ses actes. Le départ de Mark, la mort de Peter le surlendemain, la terreur, la longue errance.

La version de Lydie est simple : Mark les a abandonnés,

sciemment. Il a pris tout ce qu'il pouvait prendre. L'eau croupie du réservoir lave-glace qu'il a arraché, un flacon d'eau de Cologne, quelques dragées de chewing-gum, un tube de crème solaire et la boîte de corned-beef. Il a déchiré la toile d'un sac de couchage pour fabriquer un genre de parasol au-dessus de sa tête.

Ensuite, il a mis le feu à un pneu, avec le reste du jerricane d'essence, et il a dit à Lydie : « On vous repérera sûrement avant que j'aie trouvé du secours. »

Il savait fort bien que le pneu brûlait mal. Il en avait déjà brûlé deux, alors que Peter, encore lucide, n'était pas d'accord. Peter était d'avis de ne pas bouger, d'économiser vivres et forces, de ne pas endommager la camionnette. Si le secours arrivait, si on les désensablait, ils pourraient ainsi repartir.

Mais Mark n'écoutait rien. Il buvait plus que les autres, il avait puisé dans la réserve d'eau pour mouiller ses vêtements, il affirmait que l'aventure ne durerait qu'une nuit, un jour ou deux.

Il tenait de grands discours en faisant le point sur la carte touristique, alors qu'il ignorait complètement le point précis de leur naufrage dans le désert, incapable de s'orienter, voulant jouer au chef d'expédition, alors qu'il était manifestement dépourvu de sens pratique et dépassé par les événements. Dans la vie courante, Mark était un jeune homme agréable, gai, blagueur, alors que Peter était plus réservé.

Leur différence physique était évidente. Mark, un sportif, grand, bien bâti ; Peter, beaucoup plus frêle. Et le résultat de cette différence était là. D'un côté, le corps de Peter, mort en cinq jours de déshydratation et d'un arrêt cardiaque. De l'autre, Mark, bien vivant, réfugié dans sa famille à Las Vegas, après une aventure dont il donne une version particulière, nuancée et très personnelle.

Selon lui, il est parti chercher du secours. Il n'en a trouvé que trois jours plus tard, et il délirait lorsqu'un transporteur indien l'a découvert. Il ne se souvenait plus du chemin parcouru et, s'il n'avait pas parlé de ses compagnons, c'est qu'il avait sombré dans un coma réparateur, une fois hospitalisé.

Ensuite, il avait donné tous les détails. Il ne comprenait pas que l'on ouvre une enquête. On l'accusait, lui, de non-assistance à personne en danger ? Alors qu'il avait risqué sa vie pour chercher du secours ?

Les déclarations de son amie Lydie étaient à mettre au compte de la fatigue nerveuse, et peut-être aussi au compte de l'amour. Elle avait une préférence cachée pour Peter, que ce dernier ignorait gentiment.

Alors, bien sûr... Elle accusait Mark de l'avoir laissé mourir.

Question du coroner :

— Selon les déclarations de votre compagne de voyage, vous auriez pu transporter le malade à vous deux. Elle dit vous l'avoir suggéré.

— C'est ridicule, elle n'avait pas assez de force, elle en a convenu elle-même.

— Toujours selon ses déclarations, vous avez emporté l'eau sans vous préoccuper du malade.

— Je pensais ramener du secours le soir même.

— Si vous pensiez cela, pourquoi ne pas l'avoir tenté le premier jour ?

— Ils avaient peur de rester seuls, et Peter était déjà mal en point, il souffrait d'entérite.

— Votre compagne affirme, au contraire, que vous avez refusé de partir en avant-garde, de peur de vous perdre. Elle ajoute que vous ne vous êtes décidé que lorsque Peter était mourant. Vous auriez alors préféré l'entraîner avec vous.

— J'ai voulu qu'elle m'accompagne, c'est exact. Elle ne pouvait rien de plus pour Peter.

— Vous auriez pu au moins l'installer à l'ombre, lui fabriquer un parasol, comme vous l'avez fait pour vous, et partager l'eau, vous disposiez d'un demi-litre.

— Le partage ne servait à rien, moi j'avais à marcher, et je n'ai pas mesuré le demi-litre.

— Le médecin affirme qu'avec quelques soins, rudimentaires, et un simple tampon humide sur les lèvres et le cou votre compagnon aurait pu résister plus longtemps.

— Le médecin n'était pas là, c'est facile de faire un diagnostic à retardement.

— Voulez-vous dire, par là, que vous étiez conscient du danger de mort qui menaçait votre camarade ?

Mark vient de se faire prendre au piège, sans s'en rendre compte. La véritable question est : « Vous avez abandonné Peter mourant, donc vous êtes coupable de non-assistance, le reconnaissez-vous ? »

Lydie, défigurée et amaigrie par l'épreuve, ne résiste pas. Du banc où elle assiste à l'interrogatoire de Mark, elle se dresse pour crier :

— Je lui ai dit qu'il l'assassinait ! Je le lui ai dit, et il a répondu

qu'il s'en foutait ! Il était jaloux de Peter. J'ai tout compris. Avant de mourir, Peter m'a dit : « C'est toi qu'il veut, depuis toujours, il me déteste parce que tu m'aimes, et moi je n'aime personne, c'est pour ça que je vais mourir, parce qu'il le veut.

Comment savoir ? Il y a la parole de Lydie contre celle de Mark. Avec quelques détails ennuyeux, tout de même, pour ce dernier. Le plus fort c'était lui, le voleur d'eau c'était lui, de là à conclure que le lâche c'était lui.

Mais l'histoire n'est pas finie. Un autre personnage entre en scène, inattendu et justicier, c'est lui qui aura le dernier mot. Du moins le croit-il. Il a seize ans, c'est un adolescent mince et au regard clair, il s'appelle Philip et il ressemble terriblement à Peter, son frère aîné. Il connaît l'histoire officielle :

Ils étaient trois amis, qui partirent un jour par la vallée de la Mort. Ils voulaient jouer aux pionniers de l'Ouest, se fabriquer de l'aventure à bon marché, mais ils l'ont payé cher.

On ne nargue pas un désert. Un désert se respecte. On ne le traverse pas sans boussole, pas assez de vivres et d'eau, avec inconscience et témérité stupide. En 1972, le désert américain le plus redoutable a confronté ces trois jeunes à leur propre réalité. L'un n'a pensé qu'à sauver sa peau, l'autre est mort, et une jeune fille reste marquée par la tragédie qu'elle a vécue.

Ses accusations, son récit ont provoqué une enquête, mais Mark n'a pas été inculpé. Quoi qu'en pensent les observateurs, parents, amis ou journalistes, le jury d'enquête n'a pas tranché, faute de preuves suffisantes, entre deux propositions :

— A-t-il sciemment abandonné un mourant, son camarade, dont il était jaloux, en profitant des circonstances ou par simple lâcheté ?

— A-t-il voulu réellement chercher du secours ?

Mark est renvoyé à ses études, à sa vie insouciante, entre des parents aisés, son club de tennis, sa moto et les filles du campus. Peter aussi est rendu à sa famille. Une famille réduite à une mère et un jeune frère de seize ans, Philip, dont il était l'idole.

À la cérémonie funèbre, un photographe a fixé les deux visages côte à côte. Mêmes traits fins, même nez droit, mêmes regards sensibles et passionnés. En médaillon, le visage de Peter, celui que l'on enterre sous les fleurs, leur ressemble pareillement.

Philip est allé rendre visite à Lydie, la jeune rescapée, au lendemain de l'enterrement. Il la connaissait bien avant le drame. Il

lui rapporte une photographie, qui trônait dans la chambre de son frère. Un cliché d'amateur, pris au cours d'un bal universitaire, où l'on voit Peter et Lydie enlacés ; tous deux rient aux éclats. Lydie ne ressemble plus à cette photo. Le jeune Philip, avec la cruauté des adolescents de son âge, est venu lui dire ce qu'il a sur le cœur :

— Tu vois, il t'aimait vraiment, il te trouvait jolie, il parlait tout le temps de toi, il t'aurait suivie n'importe où. C'est Mark qui l'a tué, et c'est de ta faute.

Le raisonnement est dangereusement simpliste. La colère du garçon aussi. De même, il ne cache pas à Lydie ses intentions :

— Tu sais, j'ai décidé de venger mon frère. Même si on l'avait mis en prison, je l'aurais fait. Mark est un salaud de lâche. Mon père est mort à la guerre, mon frère est mort dans le désert, je suis le seul homme qui reste chez nous auprès de ma mère. Si les gens meurent, c'est toujours la faute des lâches. Ces types-là tirent dans le dos ou abandonnent leurs copains comme des chiens. Alors, j'ai décidé de régler ça.

Lydie, un peu effrayée, tente de calmer le garçon, mais elle ne prend pas vraiment ce qu'il dit pour une menace. Au cours de cette visite, ils parlent surtout de leur chagrin. Lydie avoue que depuis la mort de Peter elle a compris qu'elle l'aimait aussi. Peut-être n'aime-t-elle que le souvenir. Sa passion se nourrit probablement de la tragédie vécue. Quoi qu'il en soit, sans le savoir, elle encourage le jeune Philip dans sa décision. Lorsqu'il la quitte, il dépose un baiser fraternel sur son front, accompagné d'une réflexion emphatique.

— Mon frère t'aimait, promets-moi de ne jamais l'oublier.

Lydie promet. Ce sont des enfants.

Ce 14 juin 1972, Philip quitte la maison de Lydie, à Las Vegas, aux environs de 18 heures.

À 19 h 15, il se rend sans difficulté aux policiers, ameutés par la famille de Mark. Il vient de tuer froidement l'ex-ami de son frère avec l'arme de son père, un revolver de l'armée, que sa mère conservait dans un tiroir. Philip ne dira pas où il s'est procuré les munitions. Il ne dira plus rien, qu'une seule chose :

— J'ai vengé mon frère, j'ai tué ce salaud de lâche.

Passé au crible des examens de psychiatres, Philip révéla un tempérament violent et caché, une sensibilité excessive. En somme, rien que de très courant, exprimé en des termes qui pourraient s'appliquer à la plupart d'entre nous.

Mais il a tué un garçon de vingt ans. Il a construit sa propre justice

et l'a exécuté. À cause de cela, il disparaîtra pour de longues années dans les prisons spécialisées, où les barreaux sont faits autant de métal que de psychanalyse.

Et la dernière photo de cette histoire est à nouveau celle d'un drame. Une famille américaine pleurant sous les fleurs son fils unique, Mark, assassiné d'une balle dans la tête, alors qu'il enfourchait sa moto. Des témoins qui ont vu la scène ont précisé que Mark, en voyant son assassin, revolver braqué, l'ont entendu crier :

— Philip, fais pas l'imbécile ! Je vais t'expliquer !

L'ASSASSIN AU REGARD TRISTE

Mentalement, l'homme calcule : « Voyons... une puis deux tasses... Une puis deux soucoupes... La théière... deux cuillères... »

À chaque fois qu'il pose un objet sur le plateau, le gros homme asthmatique pousse un soupir, comme si l'air lui manquait. Il est propriétaire d'un petit hôtel plutôt minable d'un quartier de Londres tout aussi minable. Il regarde encore une fois sa montre. 11 heures moins dix... Tant pis. Il va monter le thé à la chambre 12.

Les occupants de la chambre 12 sont arrivés assez tard dans la soirée. Elle, une jeune rouquine très jolie. Lui, un garçon d'une trentaine d'années, de stature et de corpulence moyennes, qui passerait tout à fait inaperçu s'il n'y avait son regard... Un regard triste... Triste à coller le cafard au gros homme asthmatique.

Sans hésitation, l'homme au regard triste a accepté la chambre numéro 12, la plus laide, située sous les combles, au bout du corridor, et il a dit : « Nous ne voulons être dérangés sous aucun prétexte. »

Mais 11 heures vont sonner, et il sera trop tard pour le thé si on ne les réveille pas maintenant. Horaire oblige.

Les portes de l'ascenseur claquent. Le plancher du couloir du dernier étage grince sous les pas du gros propriétaire qui tend l'oreille, son plateau à la main. Arrivé devant le numéro 12, il reprend son souffle et frappe discrètement à la porte. Mais le simple fait de frapper dessus avec l'index replié fait que la porte s'entrouvre. « Ils ne sont pas partis, tout de même... » marmonne le gros homme asthmatique, et il pousse davantage la porte, s'avance de deux pas dans l'obscurité de la chambre, prêt à s'excuser.

Mais il reste muet de stupeur. La chambre est sens dessus dessous. La lampe de chevet est tombée sur le sol. Le fauteuil de velours usé est renversé. La carpeste tassée dans un coin. De-ci, de-là, des vêtements traînent. Nul besoin d'être de Scotland Yard pour comprendre que la chambre 12 a été le théâtre d'une lutte farouche. La jolie rouquine est là, inerte, à demi nue, en travers du lit.

« Mon Dieu ! pense le gros homme. C'est un crime ! »

Et il court aussi vite que le lui permet son asthme, jusqu'au

téléphone.

Dans l'obscurité de la chambre 12 se glisse à présent un couple étrange : le surintendant Brickner, de Scotland Yard, et le gros propriétaire asthmatique de l'hôtel. C'est Laurel et Hardy. Le surintendant, un parapluie pendu à son bras et un chapeau melon à la main, est aussi mince que le propriétaire est gros, aussi futé que l'autre est balourd. Autour d'eux, les spécialistes entrent et s'agitent.

Le propriétaire s'apprête à tourner la manivelle du store pour éclairer la chambre, mais le surintendant retient son bras :

— Attendez... Est-ce que le store était baissé, hier soir ?

— Oui... C'est moi qui l'ai fermé.

— Bon. Alors, il n'y a pas d'empreintes. Vous pouvez l'ouvrir.

La chambre 12 s'éclaire du soleil de mai, tandis que le store monte en grinçant, et tous les regards se tournent vers le cadavre. Le corps et le visage de la jeune femme portent des traces de morsures. Un bas de nylon est fortement noué autour de son cou. Sur la table de chevet, un sac en matière plastique rose est resté ouvert après avoir été vidé de son contenu.

Il n'est pas difficile de reconstituer le crime. La jeune femme a été sauvagement assassinée par un sadique d'une exceptionnelle férocité. Il l'a tuée par suffocation en serrant lentement ce bas nylon autour du cou.

Le regard du surintendant croise celui du médecin légiste. Ils ont reconnu le *modus operandi*. Ce crime est le dernier d'une série accomplie par le même criminel.

Lorsque le surintendant demande au propriétaire de lui décrire l'assassin, le gros homme en est presque incapable. Il n'a rien remarqué, sinon qu'il avait un accent slave, un imperméable clair et un regard triste.

— Et qu'est-ce qu'il vous a dit ? demande le surintendant.

— Rien... Il m'a simplement demandé qu'on ne le dérange sous aucun prétexte.

C'est bien l'assassin au bas nylon. Trois autres crimes au cours de ces trois dernières années ont été accomplis avec une technique identique. Trois fois, déjà, un homme, après avoir attiré une jeune fille dans une chambre d'hôtel isolée, a demandé qu'on ne le dérange sous aucun prétexte. Trois fois il a torturé froidement la malheureuse avant de l'étrangler avec un bas nylon. Celle-ci est donc la quatrième. Et il y

en aura un jour une cinquième et puis une sixième, car il est bien connu que les assassins de ce genre éprouvent un besoin presque physique de se libérer du cauchemar d'un crime par l'exécution d'un autre. Un genre d'absolution homéopathique.

Les spécialistes s'affairent à photographier la chambre 12. La porte est sortie de ses gonds pour être emportée au laboratoire, afin qu'on y prélève les moindres empreintes. Le surintendant, son chapeau melon d'une main, son parapluie de l'autre, redescend l'escalier, toujours suivi du gros propriétaire soufflant comme un phoque.

Dans le hall, le surintendant demande :

— Vers quelle heure est-il arrivé ?

— Vers 11 heures et demie.

— Comment se fait-il qu'on ne l'ait pas vu sortir ? Généralement, il part une ou deux heures après son crime... Qui était de garde, cette nuit ?

— Le gardien de nuit est arrivé un peu avant minuit et est parti vers 7 heures ce matin, c'est moi qui l'ai remplacé...

— Alors, c'est le gardien de nuit qui devait être de garde... Car je suppose que le crime a dû être commis vers minuit.

Machinalement, le propriétaire passe derrière son comptoir, sort le registre où les clients inscrivent leur nom et leur adresse. Tout aussi machinalement, le surintendant se penche et lit, sans lâcher son parapluie et son chapeau melon : « 27 mai 1950, chambre 12. Nom : Banidson. Domicile : comté de Durham. Profession : boulanger. »

C'est très distraitement que le policier a lu ce nom et cette adresse, car, bien entendu, le criminel utilise à chaque fois des noms et des adresses différentes, sans doute ceux qui lui passent par la tête à ce moment-là. Néanmoins, le surintendant demande que l'on fasse une photocopie, afin de pouvoir comparer l'écriture avec celle de malfaiteurs connus et de procéder à une analyse graphologique.

Puis il regagne Scotland Yard. Il s'agit maintenant d'identifier la victime. Et pour une fois ce ne sera pas long.

Le soir, avant de quitter son bureau, le surintendant Brickner reçoit une petite brune d'environ vingt-deux ans, outrageusement fardée et vêtue d'une robe qui serait extravagante si l'on ne devinait immédiatement la profession de celle qui la porte : c'est une prostituée.

— Vous avez reconnu votre sœur ? demande le surintendant.

La pauvre fille voudrait répondre « oui », mais elle ne peut pas.

Son visage se crispe. Un flot de larmes jaillit de ses yeux bleus et elle sort un mouchoir de son sac.

En fin d'après-midi, étonnée de ne pas avoir revu sa sœur de toute la journée, elle est allée trouver la police de son quartier, malgré sa répugnance. La police de Soho, devant la description qu'elle en faisait, a pensé qu'il s'agissait peut-être de la victime de l'assassin au bas nylon. Elle a été conduite auprès du cadavre et, de là, dans le bureau du surintendant.

— Quand avez-vous vu votre sœur pour la dernière fois ?

— Hier soir vers 11 heures et demie...

— Où étiez-vous ?

— Ma sœur longea Piccadilly Circus... Et puis un homme s'est approché d'elle. Ils ont parlé quelques instants et ils sont partis...

— Elle ne vous a rien dit ?

— Non... Simplement, elle m'a fait un petit signe de la main en partant...

— Et qu'est-ce qu'il voulait dire, ce petit signe de la main ?

— Bah !... rien... C'était son habitude quand elle croyait qu'elle avait trouvé une bonne affaire.

— Vous n'aviez jamais vu cet homme, auparavant ?

— Non.

— Vous pouvez me le décrire ?

— C'est pas facile... Il n'est ni grand ni petit... Il doit avoir une trentaine d'années. Il avait un imperméable clair... C'est tout ce que je peux vous dire.

— Il ne vous a pas parlé ?

— Non, mais je l'ai entendu de loin. Je crois qu'il avait un accent étranger... Et puis, quand il est passé devant moi, j'ai trouvé qu'il avait l'air triste... Mais alors, triste ! Je me suis dit que ma sœur n'allait pas s'amuser !...

Il suffit de quelques minutes encore pour que le surintendant connaisse tout sur la vie de la victime. Elle était d'origine irlandaise. Venue à Londres il y a trois ans pour s'engager comme femme de chambre, la prostitution lui parut être d'un bien meilleur rapport. Lorsque sa jeune sœur est venue la rejoindre, elle n'a pas pu l'empêcher de choisir le même métier qu'elle.

La vie des deux femmes-enfants s'écoulait sans grands incidents. Quand tout se passait bien, elles gagnaient de 4 à 6 livres par nuit.

Surtout l'ainée, la victime, jolie, bien faite, elle souriait souvent afin de faire admirer une rangée de dents éclatantes et les hommes la préféraient.

Lorsqu'elles tombaient dans les mains de la police, elles devaient passer la nuit au poste avant de se présenter le lendemain matin devant la Magistrate's Court. Là, le magistrat, toujours très paternel, leur demandait selon l'usage : « Vous reconnaissez-vous coupables ? » Lorsqu'elles avaient répondu oui, elles étaient condamnées à payer une amende allant de 5 à 20 livres. Généralement, avant de les congédier, le magistrat, décidément bon enfant, les exhortait à chercher un travail honnête et leur consentait un sursis pour le paiement de l'amende.

Comme on le voit, une petite vie bien tranquille, sans émotions ni secousses, où le seul danger était de rencontrer un jour l'homme qui vous conduit dans un hôtel, où il demande à n'être dérangé sous aucun prétexte pour pouvoir vous étrangler avec un bas nylon.

Dans les jours qui suivent, une gigantesque chasse à l'homme est organisée à travers toute l'Angleterre. La signature et l'écriture sont analysées, comparées avec toutes celles figurant dans les fichiers de Scotland Yard. Malheureusement, sans aucun résultat. Alors elles sont envoyées dans tous les services de police, ainsi que les empreintes qui ont été relevées dans la chambre 12. Une nuée d'inspecteurs en civil sondent le quartier de Soho, quelque chose comme le Pigalle de Londres. Les prostituées qui ont connu la victime se sont organisées, avec la bénédiction de la police, pour essayer de retrouver l'assassin au regard triste. Des travestis observent les hommes qui fréquentent les prostituées et recherchent la montre en or qui était au poignet de la victime et que l'assassin a sans doute dérobée. Comme l'homme parle avec un accent slave, des dizaines et des dizaines d'étrangers sont interrogés. Notamment des Polonais et des Tchèques.

Après plusieurs jours et constatant l'insuccès de ces initiatives, le surintendant pense que l'homme, affolé par le battage fait autour de l'enquête, a peut-être quitté l'Angleterre.

Mais le surintendant Brickner, qui se rendait à pied à son bureau, a soudain l'idée de consulter l'annuaire du téléphone, et il entre tout bêtement dans un bureau de poste.

Certes, il ne va pas y chercher le nom de l'assassin. Mais celui-ci ayant écrit sur le registre de l'hôtel : « M. et M^{me} Banidson. Profession : boulanger. Domicile : comté de Durham », il veut vérifier si par hasard il n'existerait pas un Banidson, boulanger à Durham. Son parapluie suspendu par la poignée au comptoir, son melon posé à côté d'un encrier, il feuillette : Banid... Banidoff... Banidson ! Il y en a une

douzaine. Les professions : docteur... opticien... restaurant et boulanger. Il y a donc un Banidson boulanger à Durham.

C'est curieux. Ainsi le criminel n'a peut-être pas inventé le nom et la profession qu'il a consignés sur le registre, et c'est intéressant. Pris de court lorsqu'il a fallu remplir le registre, il a peut-être choisi de s'inscrire sous la première identité connue qui lui passait par la tête. Il se pourrait donc qu'il ait connu un Banidson, boulanger à Durham.

Quelques secondes plus tard, le surintendant s'engouffre dans une cabine pour composer le numéro du boulanger de Durham.

— Allô ? monsieur Banidson ?

— Oui.

— Ici le surintendant Brickner, de Scotland Yard. Pourrais-je vous rencontrer ?

Son correspondant observe un silence. Sans doute est-il surpris que Scotland Yard demande à le rencontrer...

— Rassurez-vous... ajoute avec un sourire le surintendant. Ce n'est pas pour une affaire qui vous concerne. Je cherche à réunir des renseignements au sujet d'un crime dont vous avez dû lire le compte rendu dans la presse. Il se pourrait que vous ayez, sans le savoir, rencontré le criminel...

Il y a un long silence à l'autre bout de la ligne.

— Allô, vous êtes toujours là, monsieur Banidson ?

— Oui.

— Bon. Alors, est-ce que je peux venir vous voir ? Demain matin, par exemple ?

— Oui.

— Vers 10 heures ?

— Oui.

Le lendemain à 10 heures, le surintendant accroche son chapeau melon et son parapluie dans l'entrée d'une petite maison de brique, où un vieux monsieur au visage tout rond et au crâne lisse comme une boule de billard le reçoit. C'est le père de Gerald Banidson, vingt-neuf ans, et boulanger de son état.

— Il est parti il y a une heure, explique le vieux monsieur d'une voix paisible. Il ne m'a pas dit qu'il avait rendez-vous, mais, puisque c'était le cas, je pense qu'il va revenir. Il est toujours très ponctuel.

Dans le salon, sur les meubles Chippendale, des cretonnes guillerettes. Aux murs, les portraits du vieux monsieur, aux différentes

étapes de sa vie. À ses côtés, une femme au regard doux un peu triste. À leurs pieds puis devant eux, puis derrière eux un enfant qui grandit de photo en photo : Gerald Banidson.

À 10 h 10, le jeune boulanger n'est pas là. Le surintendant explique au vieil homme la raison de sa venue.

— Il est possible que mon fils ait connu ce criminel, répond le vieux monsieur. Dans sa clientèle, par exemple. Mais ça m'étonnerait qu'il l'ait fréquenté. Vous savez, mon fils est un jeune homme tranquille, un peu trop réservé même. Il est très habile dans son métier et s'est spécialisé dans la fabrication des tourtes destinées aux banquets de noces, aux baptêmes, aux premières communions. Il fournit toute la région. Ça marche très bien. Mais ça lui donne trop de travail.

À 10 heures et demie, le boulanger n'est toujours pas là.

— Tiens... c'est bizarre... remarque le vieil homme. Réellement bizarre. Peut-être qu'il a été retenu au club de tennis, parce qu'il en est secrétaire. Et en ce moment, avec les championnats, ça lui donne pas mal de soucis...

A 11 heures moins le quart, le surintendant Brickner est envahi d'un étrange soupçon.

— Votre fils a-t-il beaucoup d'amis ? demande-t-il au vieux monsieur.

— Non, pas tellement. Mais je vous l'ai dit, il a tellement de travail...

— Et... est-ce qu'il a des relations féminines ?

— Sans doute... mais nous n'en parlons jamais... Je vous l'ai dit, il est très réservé.

Ail heures, le surintendant, d'habitude si calme, marche de long en large dans le salon Chippendale, sous les yeux du vieillard étonné...

— Est-ce qu'il a un accent slave ? demande-t-il enfin.

— Slave ?... Pas du tout. Mais il a un léger accent allemand. Il a passé toute son enfance en Allemagne, nous y avons vécu jusqu'à la veille de la guerre.

Cette fois, le surintendant se pose franchement la question : et si Gerald Banidson était l'assassin au regard triste et au bas nylon ? Cela paraît complètement absurde, car comment imaginer que, venant dans un hôtel pour tuer une femme, il ait écrit sur le registre son nom véritable, sa profession et son adresse ?

De son côté, le père du boulanger, lui, s'inquiète pour une tout

autre raison...

— Et si le criminel savait que vous alliez interroger mon fils ? Et s'il...

Le vieil homme pâlit et se tait, regardant, angoissé, le surintendant Brickner qui saute sur son parapluie et son chapeau melon.

À la demande du surintendant, des patrouilles parcourent toutes les routes, tous les chemins et le moindre sentier du comté de Durham. Mais, vers 3 heures de l'après-midi, le cadavre de Gerald Banidson est découvert, allongé au pied d'une haie. Il est mort d'une balle de revolver dans la tempe droite. Mais il tient le revolver dans sa main. Est-ce un suicide authentique ou un crime camouflé ?

La police locale tente de reconstituer ses derniers instants. Il aurait quitté la maison de son père vers 9 heures et demie pour se rendre dans une maison qu'il savait inhabitée. Il y aurait colmaté portes et fenêtres avec du papier journal humide avant d'allumer un feu d'enfer dans un vieux poêle. Le gaz carbonique ne parvenant pas le tuer, il semble qu'il ait ouvert la fenêtre en brisant les carreaux et défoncé la porte d'un coup d'épaule. Il s'allonge alors au pied d'une haie, pose un revolver sur sa tempe droite et appuie sur la détente. Tout cela est bizarre.

Dans sa voiture, on trouve une lettre, adressée à son père. Il y implore son pardon, mais sans préciser la nature de sa faute.

Alors le surintendant montre le lendemain sa photo à la sœur de la victime et au gros homme asthmatique.

— Reconnaissez-vous l'assassin au regard triste ?

— Oui.

On n'expliquera jamais pourquoi Banidson avait eu la folie de signer son crime. Peut-être, au moment où il est entré dans l'hôtel, n'avait-il pas l'intention de le commettre. Mais dans ce cas, sachant qu'il avait indiqué son véritable nom et sa véritable adresse, comment a-t-il pu commettre l'imprudence de tuer ? Une fois dans la chambre 12, en tête à tête avec la ravissante Irlandaise, l'envie lui est-elle venue, irrésistible, gommant toute prudence ?

Dans ce cas, il aurait dû prendre la fuite après le crime. Comment a-t-il pu revenir chez lui et reprendre son travail paisiblement, sachant que sur le registre de l'hôtel on pouvait lire : « 27 mai 1950. Chambre 12 : M. et M^{me} Banidson. Profession : boulanger. Domicile : comté de Durham... »

Rien n'étant logique, il reste une supposition. L'assassin cherchait

ses juges, le crime réclamait son châtement, et il leur a fait signe à sa manière.